DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

THE GUSTAVE LANSON
COLLECTION

(1ère Edition).

« Ce livre est regardé comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens à une juste appréciation des écrivains anciens et modernes. »

Acheté le présent exemplaire chez Calmet, Libr. à Toulouse, au mois de Juin 1865.

(L. Barry fils)

Figeac, 21 Juin 1865.

LA MANIÉRE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

DIALOGUES.

A PARIS,
Chez la Veuve de SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXVII.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.

Treasure Room

Tr.R.
848.49
B759M

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on donne au public n'a rien de commun ni dans la matiére ni dans la forme avec celuy qui a pour titre, *L'Art de penſer*, & qui eſt une Logique françoiſe, dont tout le deſſein ſe réduit à régler les trois opérations de l'entendement ſelon la méthode d'Ariſtote, ou plûtoſt ſelon les principes de Deſcartes.

Le but que l'on ſe propoſe icy n'eſt point d'apprendre à concevoir de ſimples idées, ou à former des raiſonnemens avec toute l'éxactitude que demande la raiſon, aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas meſme à réctifier les jugemens ordinaires qui ſe font dans le commerce de la vie & dans le diſcours familier ſans nul rapport à l'éloquence & aux belles Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui ſe rapportent à la ſeconde opération, & qui s'appellent Penſées en matiére d'ouvrages d'eſprit; & ce

222014

que prétend l'Auteur eſt de démeſler un peu les bonnes & les mauvaiſes qualitez de ces jugemens ou de ces penſées ; ſans prétendre néanmoins preſcrire des regles, ni donner des loix qui geſnent perſonne. Il dit ce qu'il penſe, & il laiſſe à chacun la liberté de juger autrement que luy.

Les ouvrages d'eſprit dont il eſt queſtion, & dans leſquels entrent les penſées que l'on éxamine, ſont les hiſtoires ; les poëmes ; les piéces d'éloquence, comme les harangues, les panégyriques, les oraiſons funébres ; enfin tout ce qui s'écrit avec ſoin, & où il faut une certaine juſteſſe qui va encore plus aux choſes qu'aux paroles.

Comme le Dialogue eſt propre à éclaircir les queſtions les plus obſcures, & que les gens qui y parlent peuvent aiſément dire le pour & le contre ſur toutes ſortes de ſujets, on a jugé à propos de traiter la matiére des penſées en Dialogues, & de la réduire à quatre, ſelon l'étenduë qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le ſecond eſt plus long que les autres, parce que le ſujet le veut ainſi : mais les Lecteurs pourront l'abréger quand il leur plaira, en le quitant dés

qu'ils ſentiront de l'ennuy. Ces quatre Dialogues contiennent peut-eſtre ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a meſme de vicieux en beau dans les meilleurs Ecrivains; de ſorte qu'ils peuvent ſervir, ſi je l'oſe dire, non ſeulement à polir l'eſprit, mais à le former.

Au reſte, quoy-qu'on ne traite pas les choſes dans la méthode de l'école, ni qu'on ne faſſe pas profeſſion de rien enſeigner de l'Art oratoire : cét ouvrage pourroit eſtre appellé au regard des penſées, une Logique & une Rhétorique tout enſemble; mais une Logique ſans épines, qui n'eſt ni ſéche ni abſtraite; mais une Rhétorique courte & facile, qui inſtruit plus par les éxemples que par les préceptes, & qui n'a guéres d'autre régle que ce bon ſens vif & brillant dont il eſt parlé dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene.*

Je ne ſçay meſme s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Hiſtoire des Penſées; car il en repréſente ſouvent l'origine, le progrés, les changemens, la décadence, & la vieilleſſe, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.

222014

AVERTISSEMENT.

Les paſſages eſpagnols & italiens qui ſe rencontrent de temps en temps, & qui fourniſſent des éxemples de plus d'une maniére tantoſt bons & tantoſt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces langues-là. On les traduit tous en françois avant que de les citer, ou aprés les avoir citez : on explique auſſi les latins qui ſont à la marge, & qui auroient embaraſſé le diſcours, ſi on les y avoit meſlez; ou du moins qui n'auroient pas plû aux perſonnes qui ne ſçavent point de latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laiſſer quelquefois un paſſage fort court, un bout de vers, ou un vers entier ; quand on a cru que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la critique des Auteurs dont on rapporte les penſées ; ſi elle n'eſt pas juſte, elle eſt pour le moins ſincére & ſans paſſion. Les deux Perſonnages que l'on fait parler loûënt ce qu'ils eſtiment, & cenſurent ce qu'ils mépriſent : ils ſont équitables & de bonne foy ; mais ils ne ſont pas infaillibles, & ils peuvent ſe tromper.

LA

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

PREMIER DIALOGUE.

EUDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues ſont deux hommes de lettres que la ſcience n'a point gaſtez, & qui n'ont gueres moins de politeſſe que d'érudition. Quoy-qu'ils ayent fait les meſmes études, & qu'ils ſçachent à peu prés les meſmes choſes, le caractere de leur eſprit eſt bien different. Eudoxe a le gouſt tres-bon, & rien ne luy plaiſt dans les ouvrages ingénieux qui ne ſoit raiſonnable & naturel. Il aime fort les Anciens, ſur

tout les Auteurs du siécle d'Auguſte, qui ſelon luy eſt le ſiécle du bon ſens. Ciceron, Virgile, Tite-Live, Horace, ſont ſes Heros.

Pour Philanthe, tout ce qui eſt fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à ſon gré les Eſpagnols & les Italiens. Il admire entre autres le Lope de Vegue & le Taſſe; & il eſt ſi enteſté de la *Gieruſalemme liberata*, qu'il la préfere ſans façon à l'Iliade & à l'Enéide. A cela prés il a de l'eſprit, il eſt honneſte homme, & il eſt meſme ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empeſche pas de ſe faire ſouvent la guerre. Ils ſe reprochent leur gouſt à toute heure, & ils ſe querellent ſur tous les ouvrages qui paroiſſent : mais quelques differends qu'ils ayent, ils ne s'en aiment pas moins, & ils ſe trouvent ſi bien enſemble, qu'ils ne ſe peuvent paſſer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maiſon de campagne fort jolie aux environs de Paris, où il va joûïr des beaux jours, & gouſter les plaiſirs de la ſolitude dés que ſes affaires luy permettent de quitter la ville.

Philanthe l'alla voir l'automne derniére ſelon ſa couſtume. Il le trouva ſe promenant ſeul dans un petit bois, & liſant les *Doutes ſur la langue Françoiſe propoſez à Meſſieurs de l'Académie par un Gentilhomme de Province*,

Philanthe qui ſçait plus la langue par l'uſage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe ſur ſa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial, luy dît-il? Un homme comme vous n'a qu'à ſuivre ſon génie pour bien parler & pour bien écrire. Je vous aſſeûre, répondit Eudoxe, que le génie tout ſeul ne va pas loin, & qu'on eſt en danger de faire cent fautes contre l'uſage, ſi on ne fait des réflexions ſur l'uſage meſme. Les doutes du Provincial ſont raiſonnables, & plus je les lis, plus ils me ſemblent néceſſaires.

Pour moy, dît Philanthe, j'aimerois mieux ſes réflexions ſur les penſées des Auteurs; car il eſt, ce me ſemble, encore plus néceſſaire de bien penſer que de bien parler; ou plûtoſt on ne peut parler ni écrire correctement, à moins qu'on ne penſe juſte. Il nous les avoit promiſes ces réflexions, en diſant à la fin de ſon livre qu'il avoit bien d'autres doutes ſur les penſées que ſur le langage. Mais il n'a pas tenu ſa promeſſe; & je vois bien que ce Breton-là n'eſt pas trop homme de parole.

Scribendi recte, ſapere eſt & principium & fons. *Hor. de Art. Poët.*

Comme Meſſieurs de l'Académie ne luy ont donné aucun éclairciſſement de ſes premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru peut-eſtre qu'il ſeroit inutile de leur en propoſer de nouveaux. Mais ſçavez-vous que l'endroit où le Bas-Breton ſem-

ble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moy-meſme que je n'avois point encore faites ; & qu'en éxaminant les choſes de prés, il m'a paru que les penſées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans des compoſitions ſpirituelles, ne ſont pas toûjours fort ſolides.

Je meurs de peur, interrompit bruſquement Philanthe, qu'à force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayiez appris à douter de tout ; & que ce Provincial délicat juſqu'au ſcrupule ne vous ait communiqué quelque choſe de ſon eſprit. Ce n'eſt pas ſur le Provincial que je me ſuis reglé, repartit Eudoxe ; c'eſt ſur le bon ſens qu'il prend luy-meſme pour ſa regle dans ce qui ne dépend pas préciſément de l'uſage : car il ne faut que conſulter la raiſon pour n'approuver pas certaines penſées que tout le monde preſque admire ; par éxemple, celle de Lucain qui eſt ſi fameuſe :

Victrix cauſa Deïs placuit ; ſed victa Catoni.

Et que le Traducteur de la Pharſale a renduë en noſtre langue par ce vers :

Les Dieux ſervent Ceſar ; mais Caton ſuit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait, dît Philanthe en ſouriant, que cela ne vous pluſt

pas. En vérité ce ſeroit tant pis pour vous, ajouſta-t-il d'un air ſérieux.

Je vous proteſte, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plû; & quand les adorateurs de Lucain m'en devroient ſçavoir mauvais gré, je ne changeray pas de ſentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un coſté, & Caton de l'autre?

La penſée n'a par malheur qu'une belle apparence, dît Eudoxe; & quand on vient à l'aprofondir, on n'y trouve pas de bon ſens. Car enfin elle repréſente d'abord les Dieux attachez au parti injuſte, tel qu'eſtoit celuy de Céſar, qui ſacrifioit ſa patrie à ſon ambition, & qui prétendoit opprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre: or le bon ſens ne veut pas que les Dieux approuvent l'injuſtice d'un uſurpateur qui viole les loix divines & humaines pour ſe rendre le maiſtre du monde; & un eſprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occaſion, bien loin de les mettre en jeu.

D'ailleurs Caton eſtant un homme de bien ſelon la peinture que le Poëte en fait luy-meſme, il n'y a pas de raiſon à l'oppoſer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres intéreſts que les leurs. C'eſt détruire ſon caractere, c'eſt luy oſter ſa vertu: car, ſi nous en croyons Salluſte, c'eſtoit

Avaritia fidem, probitatem, cæteraſque artes bonas ſubvertit: pro his ſuperbiam, crudelitatem, Deos negligere edocuit. *Bell. Catil.*

une partie de la probité Romaine, que d'eſtre affectionné aux Dieux immortels; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à ſe corrompre. Il eſt encore moins raiſonnable d'élever Caton audeſſus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée, & c'eſt pourtant ce que ſignifie:

Sed victa Catoni.

Mais Caton ſuit Pompée.

Le *Mais* eſt là une marque de diſtinction & de préference.

Homo virtuti ſimillimus; per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior. *Vellei. Pater. lib. 2.*

A la vérité ce Romain eſtoit, au jugement des Romains meſmes, l'image vivante de la vertu, & en tout plus ſemblable aux Dieux qu'aux hommes: c'eſtoit, ſi vous voulez, un homme divin, mais c'eſtoit un homme; & le Poëte tout Payen, tout Poëte qu'il eſt, ne peut pas donner à un homme l'avantage ſur les Dieux ſans bleſſer la Religion dans laquelle il vit; de ſorte que la penſée de Lucain eſt tout enſemble & fauſſe & impie.

Je ne raiſonne pas tant, dît Philanthe, & tous vos raiſonnemens ne m'empeſcheront pas de trouver la penſée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe; mais je ne puis admirer ce qui n'eſt point vray.

Ne pourroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la choſe de cette maniére? Il a plû aux Dieux que le méchant parti prévaluſt au bon, quoy-que Caton ſouhaitaſt le contraire. Cela choque-t-il la raiſon, & n'eſt-ce pas le ſens du vers? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la proſpérité de leurs ſemblables, pour le ſuccés d'une bonne cauſe: leurs vœux ne ſont pas toûjours éxaucez, & la Providence fait quelquefois tourner les choſes autrement.

Les Dieux ſe ſont déclarez pour Céſar par l'évenement, quoy-que le parti de Pompée fuſt le plus juſte, & que Caton le ſoûtinſt: le *Mais* du vers ne ſignifie peut-eſtre que ce *quoy-que*, & n'offenſe pas les Dieux dont les deſſeins ſont impénétrables.

Si la penſée du Poëte n'eſtoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne ſeroit pas grand'choſe, & il n'y auroit pas lieu de ſe récrier: je ſuis ſeûr du moins que ſes partiſans ne l'entendent pas de la ſorte, & que le ſens qui ne me plaiſt pas eſt juſtement celuy qu'ils admirent. Pour en eſtre convaincu vous n'avez qu'à vous ſouvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lucain dans ſes Réfléxions ſur nos Traducteurs. Selon luy, Brébeuf ſe relaſche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureuſement la véritable beauté d'u-

ne penſée, le Traducteur demeure beaucoup audeſſous. L'éxemple qu'apporte le faiſeur de Réfléxions eſt le noſtre:

Victrix cauſa Deis placuit; ſed victa Catoni.

Les Dieux ſervent Céſar; mais Caton ſuit Pompée.

Il ſoûtient que l'expreſſion françoiſe ne répond pas à la nobleſſe du latin, & que c'eſt mal prendre le ſens de l'Auteur; par la raiſon que Lucain qui a l'eſprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever audeſſus des Dieux dans l'oppoſition des ſentimens ſur le mérite de la cauſe; & que Brébeuf tourne une image noble de Caton élevé audeſſus des Dieux, en celle de Caton aſſujeti à Pompée.

Je ne prétends pas juſtifier la Traduction, pourſuivit Eudoxe, & je demeure d'accord qu'elle n'eſt pas éxacte. Je dis ſeulement que la réflexion du cenſeur prouve ce que je diſois, que ceux qui ſont enteſtez de la Pharſale latine conçoivent quelque choſe d'extraordinaire par ce vers:

Victrix cauſa Deis placuit; ſed victa Catoni.

N'en faites pas le fin: vous en avez jugé ainſi vous-meſme juſqu'à cette heure, & le nouveau ſens que vous venez d'imaginer n'eſt qu'une défaite pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoy

Quoy qu'il en ſoit, continua Eudoxe, je voudrois que les penſées ingénieuſes qui entrent dans les ouvrages de proſe ou de vers fuſſent comme celles d'un grand Orateur dont Ciceron parle, leſquelles eſtoient ſi ſaines & ſi vrayes; ſi ſurprenantes & ſi peu communes; enfin ſi naturelles & ſi éloignées de tous ces brillans qui n'ont rien que de frivole & de puéril. Car enfin pour vous dire un peu par ordre ce que je penſe la-deſſus; la vérité eſt la premiére qualité, & comme le fondement des penſées: les plus belles ſont vitieuſes; ou plûtoſt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'eſtre, ne le ſont pas en effet; ſi ce fonds leur manque.

Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ; tam novæ; tam ſine pigmentis fucoque puerili. *De Orat. lib. 2.*

Mais dites-moy donc, repartit Philanthe, ce que c'eſt préciſément qu'une penſée vraye; & en quoy conſiſte cette vérité, ſans laquelle tout ce que l'on penſe eſt ſelon vous ſi imparfait & ſi monſtrueux.

Les penſées, reprit Eudoxe, ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées; & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoy la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes: ainſi une penſée eſt vraye, lors qu'elle repréſente les choſes fidellement; & elle eſt fauſſe

quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-meſmes.

Bella falſitas, plauſibile mendacium; & ob eam cauſam gratiſſimum, quod excogitatum ſolerter & ingenioſe. *Vavaſſ. lib. de Epigramm.*

Je ne comprens point voſtre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ay peine à me perſuader qu'une penſée ingénieuſe ſoit toûjours fondée ſur le vray : je crois au contraire avec un fameux Critique, que le faux en fait ſouvent toute la grace, & en eſt meſme comme l'ame. En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes, & dans d'autres piéces où brille l'eſprit, roule d'ordinaire ſur la fiction, ſur l'équivoque, & ſur l'hyperbole, qui ſont autant de menſonges ?

Ne confondons rien, s'il vous plaiſt, reprit Eudoxe ; & ſouffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroiſt faux ne l'eſt pas, & il y a bien de la différence entre la fiction & la fauſſeté : l'une imite & perfectionne en quelque façon la nature ; l'autre la gaſte, & la détruit entiérement.

A la vérité le monde fabuleux, qui eſt le monde des Poétes, n'a rien en ſoy de réel : c'eſt l'ouvrage tout pur de l'imagination ; & le Parnaſſe, Apollon, les Muſes avec le cheval Pégaſe ne ſont que d'agréables chimeres. Mais ce ſyſtême eſtant une fois ſuppoſé, tout ce qu'on feint dans l'étenduë du meſme ſyſtême ne paſſe point pour faux parmi les Sçavans, ſur tout quand

la fiction eſt vrayſemblable, & qu'elle cache quelque vérité.

Selon la fable, par éxemple, les fleurs naiſſent ſous les pas des Dieux & des Heros, pour marquer peut-eſtre que les Grands doivent répandre l'abondance & la joye par tout. Cela eſt plauſible, & a de la vrayſemblance; ſi bien qu'en liſant les vers de Racan ſur Marie de Médicis:

Paiſſez, cheres brebis, jouïſſez de la joye
Que le Ciel vous envoye:
A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

En liſant, dis-je, ces vers nous ne trouvons rien de choquant dans la penſée du Poéte; & ſi nous y reconnoiſſons du faux, c'eſt un faux établi qui a l'air de la vérité. Ainſi quand nous liſons dans Homere que les Déeſſes de la priére ſont boiteuſes & toutes contrefaites; nous n'en ſommes point bleſſez: cela nous fait concevoir que la priére a d'elle-meſme quelque choſe de bas, & que quand on prie on ne va pas ſi viſte que quand on commande: ce qui a fait dire que les commandemens ſont courts, & que les priéres ſont longues. On au- *Iliad. 9.*

roit pu ajouſter que les uns ſont fiers & hautains; que les autres ſont humbles & rampantes.

Nous ne ſommes pas non plus choquez de ce qu'on a feint, que les Graces eſtoient petites & d'une taille fort menuë: on a voulu montrer par là que les agrémens conſiſtent dans de petites choſes; quelquefois dans un geſte ou dans un ſouris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque choſe de moins. Je dis le meſme de toutes les autres fictions où il y a de l'eſprit; telle qu'eſt la Fable latine du Soleil & des Grenouïlles qui parut au commencement de la guerre de Hollande, & qui eût un ſi grand ſuccés dans le monde.

C'eſt à dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre viſion du meſme Poéte; que les Aſtres jaloux de la gloire du Soleil ſe liguerent tous contre luy: mais qu'en ſe montrant il diſſipa la conjuration, & fit diſparoiſtre tous ſes ennemis. Non ſans doute, repartit Eudoxe, la penſée eſt trop heureuſe, & eſtant conceûë ſur le Parnaſſe ſelon les regles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le ſyſtême fabuleux ſauve ce que ces ſortes de penſées ont de faux en elles-meſmes; & il eſt permis, il eſt meſme glorieux à un Poéte de mentir d'une maniére ſi ingénieuſe. Mais auſſi

à la fiction prés, le vray doit ſe rencontrer dans les vers comme dans la proſe. Par là je ne prétends pas oſter à la poéſie le merveilleux qui la diſtingue de la proſe la plus noble & la plus ſublime : j'entends ſeulement que les Poétes ne doivent jamais détruire l'eſſence des choſes en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous eſtes, repliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioſte d'un de ſes Heros : que dans la chaleur du combat, ne s'eſtant pas apperceû qu'on l'avoit tué, il combatit toûjours vaillamment tout mort qu'il eſtoit :

Il pover' huomo che non s'en era accorto
Andava combattendo, & era morto.

Je n'approuve pas meſme, repartit Eudoxe, ce que le Taſſe dit d'Argant :

Minacciava morendo, e non languia.

Je vous abandonne l'Arioſte, reprit Philanthe; mais je vous demande quartier pour le Taſſe, & je vous prie de conſiderer qu'un Saraſin robuſte & féroce qui a eſté bleſſé dans le combat & qui meurt de ſes bleſſures, peut bien menacer en mourant celuy qui luy donne le coup de la mort. Je conſens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & meſme que ſes derniers geſtes, que

ſes derniéres paroles ayent quelque choſe de fier, de ſuperbe, & de terrible.

Superbi, formidabili, feroci
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

Cela peut eſtre, & cela convient au caractere d'Argant : à la mort on conſerve les ſentimens qu'on a eûs pendant la vie ; on ramaſſe ce qui reſte d'eſprits & de forces pour exprimer ce qu'on ſent. On jette quelquefois des cris effroyables avant que de rendre le dernier ſoupir ; mais de n'eſtre point foible lors qu'on ſe meurt, *e non languia*, c'eſt ce qui n'a point de vrayſemblance. Le Cannibale de Montaigne eſt bien plus dans la nature que le Saraſin du Taſſe. Car enfin ſi le Cannibale priſonnier de ſes ennemis les brave juſques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au viſage ; ſi au milieu des tourmens & ſur le point de mourir n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moûë pour ſe moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'eſt pas vaincu : il n'y a rien là qui ne ſoit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroique, dît Philanthe, que de mourir ſans nulle foibleſſe ? Les Héros, reprit Eudoxe, ont de la conſtance en mourant ; mais la fermeté de leur ame n'empeſche pas que leur corps ne s'af-

foibliſſe : ils n'ont de ce coſté-là nul privilege. Cependant le *non languia* qui va au corps, éxempte Argant de la loy commune, & détruit l'homme en élevant le Heros.

Je crains, repartit Philanthe, que voſtre délicateſſe n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la critique. Le Taſſe veut dire, ce me ſemble, qu'à voir Argant irrité contre Tancrede, & le menaçant ſur le point de mourir, on n'euſt pas dit qu'il ſe mouroit; que ſa fierté & ſa colére effaçoient en quelque ſorte ſa langueur, & le faiſoient paroiſtre vigoureux.

C'eſt dommage, repliqua Eudoxe, que le Taſſe ne ſe ſoit mieux expliqué. Pour moy, je m'attache à ce que dit un auteur; & je ne ſçay pas luy faire dire ce qu'il ne dit point.

Aprés tout, repartit Philanthe, au regard du vray que vous voulez établir, & que vous cherchez dans toutes les penſées ingénieuſes, des Auteurs tres graves ne ſont pas de voſtre avis. Sans parler de Macrobe ni de Seneque, qui nomment ſophiſmes plaiſans, ce que nous appellons pointes d'eſprit, ce que les Italiens appellent *vivezze d'ingegno*, & les Eſpagnols *agudezas;* Ariſtote réduit preſque tout l'art de penſer ſpirituellement à la métaphore, qui eſt une eſpece de tromperie; & le Comte Teſauro dit, ſelon les principes de ce Philoſophe, que les pen-

Cavillationes. *Macrob.*

Vafræ & ludicræ concluſiones. *Senec.*

Cannochiale Ariſtotelico.

ſées les plus ſubtiles & les plus exquiſes ne ſont que des enthymêmes figurez, qui plaiſent & impoſent également à l'eſprit.

Tout cela ſe doit entendre dans un bon ſens, repartit Eudoxe. Le figuré n'eſt pas faux, & la métaphore a ſa vérité auſſi-bien que la fiction. Rappellons icy ce qu'Ariſtote enſeigne dans ſa Rhétorique, & concevons un peu ſa doctrine. *Liv. 3. cap. 4.*

Quand Homere dit qu'Achille va comme un Lion, c'eſt une comparaiſon : mais quand il dit du meſme Héros, *Ce Lion s'élançoit*, c'eſt une métaphore. Dans la comparaiſon le Héros reſſemble au Lion ; dans la métaphore le Héros eſt un Lion. La métaphore, comme vous voyez, eſt plus vive & plus courte que la comparaiſon ; celle-là ne nous repréſente qu'un objet, au lieu que celle-cy nous en montre deux : la métaphore confond pour ainſi dire le Lion avec Achille, ou Achille avec le Lion ; mais il n'y a pas plus de fauſſeté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent perſonne : on ſçait ce qu'elles ſignifient pour peu que l'on ait d'intelligence ; & il faudroit eſtre bien groſſier pour prendre les choſes à la lettre. En effet, pouvons-nous douter au regard d'Achille que ce ne ſoit pour marquer ſa force, ſa fierté, & ſon courage qu'Homere le nomme un Lion ? Et quand Voiture dit du grand Guſtave, *Voicy le Lion du Nort*, qui

qui ne découvre au travers de cette image étrangére un Roy redoutable par ſa valeur & par ſa puiſſance dans tout le Septentrion?

Diſons donc que les métaphores ſont comme ces voiles tranſparens, qui laiſſent voir ce qu'ils couvrent; ou comme des habits de maſque ſous leſquels on reconnoiſt la perſonne qui eſt déguiſée.

Je ſuis ravi, dît Philanthe, pour l'amour des Poétes & des Orateurs, que la fiction & la métaphore ne bleſſent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'eſprit. Mais j'ay bien peur, ajouſta-t-il, que l'équivoque & le vray n'y puiſſent compatir enſemble ſelon vos principes. Cependant ce ſeroit dommage que tant de penſées dont tout l'agrément vient d'une équivoque ne fuſſent point bonnes; par éxemple celle de Voiture ſur le Cardinal Mazarin, que ſon cocher verſa un jour dans l'eau:

Prélat paſſant tous les Prélats paſſez,
Car les préſens ſeroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les péchez effacez
De ce cocher qui vous ſceût mal conduire:
S'il fut peut caut à ſon chemin élire,
Voſtre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas verſant pouvoir mal faire,
Car chacun dit, que quoy que vous faſſiez,

En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours deſſus vos pieds.

Toutes les équivoques ne reſſemblent pas à celle-la, répondit Eudoxe; & ce placet en faveur du cocher qui verſa le Cardinal me ſemble meilleur que l'autre dont je me ſouviens :

Plaiſe, Seigneur, plaiſe à voſtre Eminence
Faire la paix de l'afligé cocher;
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Deſſous les flots vous a fait trebucher.
On ne luy doit ce crime reprocher:
Le trop hardi meneur ne ſçavoit pas
De Phaéton l'hiſtoire & piteux cas:
Il ne liſoit métamorphoſe aucune,
Et ne croyoit qu'on deuſt craindre aucun pas
En conduiſant Céſar & ſa fortune.

Car, ſi vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point leû les Métamorphoſes, ſçait un endroit conſidérable de l'Hiſtoire Romaine. Cependant je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaéton, deuſt eſtre ſi bien informé des aventures de Céſar. Mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit, & je reviens à la penſée du placet que vous avez rapporté. Quoy-qu'elle ſoit fauſſe en un ſens, elle ne laiſſe pas d'eſtre vraye en un autre ſelon le caractere des penſées qui ſont conceûës en paroles ambiguës, & qui ont

toûjours un double ſens, l'un propre qui eſt faux, l'autre figuré qui eſt vray. Icy le ſens propre & faux, eſt que le Cardinal ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte qu'il ne puiſſe jamais tomber à terre; le ſens figuré & vray eſt qu'il ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte que rien ne renverſe ſes deſſeins ni ſa fortune.

Au reſte le vray eſt toûjours vray, bien qu'il ſoit meſlé avec le faux. Une bonne piſtole ne ſe gaſte pas auprés d'une fauſſe: on ne vous en doit qu'une; on vous en préſente d'eux, l'une bonne, l'autre méchante; choiſiſſez, on verra ſi vous eſtes connoiſſeur, & vous aurez vous-meſme le plaiſir d'éprouver la juſteſſe de voſtre diſcernement. C'eſt à peu prés ce qui ſe paſſe dans l'équivoque, qui proprement n'eſt qu'un jeu d'eſprit. La vérité y eſt jointe à la fauſſeté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux y conduit au vray; car du ſens propre qui eſt le faux ſens de l'équivoque, on paſſe au figuré qui eſt le vray, & cela paroiſt viſiblement dans l'éxemple que vous avez apporté. En liſant ce que dit Voiture du Cardinal Mazarin, je conçois deux choſes, comme je vous ay déja dit: l'une fauſſe, que le pied ne luy manque jamais, & qu'il ſe rient toûjours debout; l'autre vraye, que ſon eſprit & ſa fortune ſont toûjours dans la meſme ſituation. La premiére mene tout d'un coup à la ſe-

conde, en nous faiſant prendre le change agréablement. Ces équivoques ſe ſouffrent, & plaiſent meſme dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les recits de ballet, & dans d'autres ouvrages où l'eſprit ſe joûë.

Mais à ne vous rien diſſimuler, il y a une ſorte d'équivoque qui eſt extrémement fade, & que les gens de bon gouſt ne peuvent ſouffrir, parce que le faux y domine, & que le vray n'y a nulle part. L'épigramme de Saint Amand ſur l'incendie du Palais eſt dans ce genre :

Certes l'on vit un triſte jeu ;
Quand à Paris Dame Juſtice
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain a ébloüi autrefois ; & certaines gens le trouvent encore fort ſpirituel. Eh, qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe ? Il ne ſe peut rien voir de plus creux ni de plus frivole, reprit Eudoxe ; ce ne ſont que des mots en l'air qui n'ont point de ſens ; c'eſt du faux tout pur. Car enfin, ce qu'on appelle épice au Palais n'a nul rapport à l'embraſement ; & le palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne conduit point à l'incendie d'un baſtiment où la juſtice s'éxerce & ſe vend ſi vous voulez.

Que penſez-vous, dît Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre épigramme de Saint Amand ?

Cy giſt un fou nommé Paſquet,
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Lors qu'il voulut lever la creſte.
Quant à moy je croy que le ſort
Luy mit du plomb dedans la teſte,
Pour le rendre ſage en ſa mort.

Cela peut trouver ſa place dans le genre burleſque ou comique, avec les turlupinades & les quolibets, repartit Eudoxe ; ce ſont de faux diamans qu'on porte dans les maſcarades & dans les balets ; c'eſt une fauſſe monoye qui ne gaſte rien dans le commerce quand on la donne pour ce qu'elle vaut ; mais qui voudroit la faire paſſer pour bonne, ſe rendroit fort ridicule dans la ſociété des gens raiſonnables.

A parler en général, il n'y a point d'eſprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne couſte moins, & ne ſe trouve plus facilement. L'ambiguité en quoy conſiſte ſon caractere, eſt moins un ornement du diſcours qu'un defaut ; & c'eſt ce qui la rend inſipide, ſur tout quand celuy qui s'en ſert y entend fineſſe, & s'en fait honneur. D'un autre coſté elle n'eſt pas toûjours aiſée à entendre : l'apparence myſtérieuſe que

luy donne ſon double ſens, fait ſouvent qu'on ne va pas au véritable ſans quelque peine ; & quand on y eſt parvenu, on a regret à ſa peine, on ſe croit joûé, & je ne ſçay ſi ce qu'on ſent alors n'eſt pas une maniére de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raiſons décreditent fort les pures équivoques parmi les perſonnes de bon ſens. Je dis les pures équivoques, car toutes les figures qui renferment un double ſens, ont chacune en leur eſpece des beautez & des graces qui les font valoir, quoy-qu'elles tiennent quelque choſe de l'équivoque. Un ſeul éxemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien : *Les peuples de voſtre Empire parlent divers langages ; ils n'ont pourtant qu'un langage lors qu'ils diſent que vous eſtes le véritable pere de la patrie.* Voilà deux ſens, comme vous voyez, & deux ſens qui font antitheſe ; *parlent divers langages, n'ont qu'un langage.* Ils ſont tous deux vrais ſelon leurs divers rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire enſemble, & de l'union de ces deux ſens oppoſez il réſulte je ne ſçay quoy d'ingénieux qui eſt fondé ſur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Pluſieurs pointes d'Epigrammes & quantité de bons mots ou de reparties ſpirituelles ne piquent que par le

Vox diverſa ſonat, populorum eſt vox tamen una ; cum verus patriæ diceris eſſe pater. *In Amphit. Cæſar.*

ſens double qui s'y rencontre ; & ce ſont là proprement les penſées que Macrobe & Séneque nomment des ſophiſmes agréables.

A ce que je vois, dît Philanthe, le vray a plus d'étenduë que je ne croyois, puis qu'il n'eſt pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'eſprit: il ne reſte plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ay bien envie de ſçavoir ce que vous penſez là-deſſus.

L'origine ſeule du mot, repartit Eudoxe, décide la choſe en général. Tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux, juſqu'à la vertu, qui ceſſe d'eſtre vertu dés qu'elle va aux extrémitez, & qu'elle ne garde point de meſures. Ainſi les penſées qui roulent ſur l'hyperbole ſont toutes fauſſes d'elles-meſmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raiſonnable, à moins que l'hyperbole ne ſoit d'une eſpece particuliére, ou qu'on y mette des adouciſſemens qui en tempérent l'excés ; car il y a des hyperboles moins hardies, & qui ne vont pas au-delà des bornes, bien qu'elles ſoient au deſſus de la créance commune. Il y en a que l'uſage a naturaliſées, pour ainſi dire, & qui ſont ſi établies qu'elles n'ont rien qui choque. Homere dit que Nirée eſt la beauté meſme, & Martial que Zoile n'eſt pas vicieux, mais le vice meſme. Nous diſons tous les jours en parlant d'une perſonne

Ultra fidem non ultra modum. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

Iliad. 2.

Mentitur qui te vitioſum, Zoile, dixit. Non vitioſus homo es,

Zoile, ſed vitium. *Lib. 11,*

tres-ſage & tres-vertueuſe : *C'eſt la ſageſſe, c'eſt la vertu meſme.* Nous diſons encore avec les Grecs & avec les Latins : *Elle eſt plus blanche que la nege ; il va plus viſte que le vent.* Ces hyperboles, ſelon Quintilien, mentent ſans tromper ; & ſelon Séneque, elles ramenent l'eſprit à la vérité par le menſonge, en faiſant concevoir ce qu'elles ſignifient, à force de l'exprimer d'une maniére qui ſemble le rendre incroyable.

Monere ſatis eſt mentiri hyperbolen, nec ita ut mendacio fallere poſſit. *Lib. 8. cap. 6.*

In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat. *De Ben. lib. 7. c. 23.*

Pour celles qu'on prépare & qu'on amene peu à peu, elles ne révoltent point l'eſprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles en gagnent meſme la créance, je ne ſçay comment, au ſentiment d'Hermogene ; & ce qu'elles propoſent de plus faux devient au moins vrayſemblable. Nous en avons un éxemple illuſtre dans Homere. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême arracha le ſommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foy. Il diſpoſe le lecteur par la deſcription du Cyclope qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à ſa taille, en luy faiſant porter le tronc d'un grand arbre pour maſſuë, & fermer l'entrée de ſa caverne avec une groſſe roche. De plus il luy fait manger plus de viandes en un repas qu'il n'en faudroit à pluſieurs hommes ; & enfin il ajouſte que Neptune eſtoit

ſon

ſon pere. Aprés toutes ces préparations, quand le Poéte vient à dire que Polyphême arracha le ſommet d'une montagne, on ne trouve point ſon action trop étrange. Rien n'eſt ce ſemble impoſſible à un homme qui eſt fils du Dieu de la mer, & qui n'eſt pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres maniéres qui adouciſſent ce que l'hyperbole a de dur, & qui meſme y donne un air de vrayſemblance. Virgile dit qu'à voir les flotes d'Antoine & d'Auguſte dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce ſoient les Cyclades qui flotent ſur l'eau. Et Florus en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent baſtir un grand nombre de vaiſſeaux à la premiére guerre Punique, dit qu'il ſembloit non pas que des navires fuſſent conſtruits par des ouvriers; mais que des arbres fuſſent changez en navires par les Dieux. Ils ne diſent pas que les navires ſont des iſles flotantes, ni que les arbres ſont changez en navires: ils diſent ſeulement qu'on croiroit que cela eſt, & qu'il ſemble que cela ſoit. Cette précaution ſert comme de paſſeport à l'hyperbole, ſi j'oſe parler ainſi, & la fait recevoir juſques dans la proſe: car ce qui s'excuſe avant que d'eſtre dit, eſt toûjours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il ſoit.

Pelago credas innare revulſas Cycladas. *Æneid. lib. 8.*

Ut non naves arte factæ, ſed quodam munere deorum in naves mutatæ arbores viderentur. *Hiſt. Rom. lib. 2. c. 2.*

Propitiis auribus auditur quamvis incredibile eſt, quod excuſatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suaſor. 2.*

Voiture ne manque jamais de mettre ces ſortes d'adouciſſemens où il faut; & nul Ecrivain ne ſçait mieux que luy rendre vray en quelque façon ce qui ne l'eſt pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant ſe promener ſeul il porte ordinairement avec luy un livre ou deux; outre les *Doutes* du Gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne ſe laſſe point de lire, & où il trouve toûjours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & leût dans la Lettre au Cardinal de la Valette ſur la promenade de la Barre:

» Au ſortir de table le bruit des violons fit monter tout le monde en haut; où l'on trouva une » chambre ſi bien éclairée, qu'il ſembloit que le » jour qui n'eſtoit plus ſur la terre, s'y fuſt retiré » tout entier.

Cét *il ſembloit*, continua Eudoxe, réctifie la penſée, & la réduit à un ſens raiſonnable, toute hyperbolique qu'elle eſt. Il leût aprés dans la Lettre écrite à Madame de Saintot, en luy envoyant le Roland Furïeux de l'Arioſte traduit en François; il leût, dis-je, les paroles ſuivantes qui ſe rapportent en partie à Angelique.

» Toutes les couleurs & le fard de la Poéſie ne » l'ont ſceû peindre ſi belle que nous vous voyons; » & l'imagination meſme des Poétes n'a pu monter juſques-là.

Voilà qui eſt bien exceſſif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & j'avoûë que la penſée ſeroit fort mauvaiſe ſi l'Auteur en demeuroit là : mais écoutez ce qui ſuit.

Auſſi à dire le vray, les chambres de cryſtal « & les palais de diamans ſont bien plus aiſez à « imaginer, & tous les enchantemens des Ama- « dis qui vous ſemblent ſi incroyables ne le ſont « pas tant à beaucoup prés que les voſtres : dés la « premiere veûë arreſter les ames les plus réſoluës « & les moins nées à la ſervitude ; faire naiſtre « en elles une ſorte d'amour qui connoiſſe la rai- « ſon, & qui ne ſçache ce que c'eſt que du déſir « & de l'eſperance ; combler de plaiſir & de gloire « les eſprits à qui vous oſtez le repos & la liberté : « ce ſont des effets plus étranges & plus éloignez « de la vrayſemblance que les hypogriphes & les « chariots volans, ni que tout ce que les Romans « nous content de plus merveilleux. «

Ces réflexions juſtifient tout ; & c'eſt par des voyes comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à eſtre cruë lors meſme que ce qu'elle aſſure eſt audeſſus de la créance.

Numquam tantum ſperat hyperbole quantum audet : ſed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. *Senec. de Benef. lib. 7. c. 23.*

L'ironie me ſemble encore toute propre à faire paſſer l'hyperbole, pourſuivit Eudoxe. Dés qu'on raille ou qu'on badine, on eſt en droit de tout dire. Si Balzac diſoit en riant qu'il ſort de ſes «

» muſcats de quoy enyvrer la moitié de l'Angle-
» terre ; que tout ce qui ſe doit boire en tout un
» païs s'eſt débordé chez luy ; qu'il y a plus de
» parfums dans ſa chambre que dans toute l'A-
» rabie Heureuſe, & qu'on y verſe quelquefois ſi
» grande abondance d'eau de naſle & de jaſmin,
» que luy & ſes gens ne ſe peuvent ſauver qu'à la
» nage : ſi, dis-je, Balzac diſoit cela en riant, Phy-
larque n'auroit rien peut-eſtre à luy reprocher
là-deſſus : mais par malheur il parle tres-ſérieu-
ſement ; & c'eſt le premier homme du monde
pour dire d'un ton grave des choſes extrémes
où il n'y a pas la moindre apparence de vérité.

Voiture eſt bien éloigné de ce caractére. Il le prend ſur un ton railleur dés qu'il avance quelque choſe d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre au Cardinal de la Valette ſur les divertiſſemens de la Barre.

» Le bal continuoit avec beaucoup de plaiſir ;
» quand tout-à-coup un grand bruit que l'on en-
» tendit dehors, obligea toutes les Dames à met-
» tre la teſte à la feneſtre ; & l'on vit ſortir d'un
» grand bois qui eſtoit à trois cens pas de la mai-
» ſon un tel nombre de feux d'artifice, qu'il ſem-
» bloit que toutes les branches & tous les troncs
» d'arbres ſe convertiſſent en fuſées, que toutes
» les étoiles du ciel tombaſſent, & que la ſphe-
» re du feu vouluſt prendre la place de la moyen-

ne région de l'air. Ce ſont, Monſeigneur, trois « hyperboles, leſquelles appréciées & réduites à la « juſte valeur des choſes, valent trois douzaines « de fuſées. «

Cette concluſion eſt toute badine & toute ironique. Voiture a cru que le correctif d'*il ſembloit* ne ſuffiſoit pas en cette rencontre, & qu'il falloit tourner les choſes en raillerie. Le Teſauro n'y fait pas tant de façon : il ſe contente de dire, en parlant des fuſées volantes, qu'il ſemble qu'elles vont embraſer la Sphere du feu, foudroyer les foudres meſmes, & donner l'alarme aux étoiles, *par che ſagliano ad infiammar la ſfera del fuoco ; à fulminare i fulmini, & a gridar allarme contra le ſtelle.* Il ſe contente, dis-je, du tempérament d'*il ſemble, par che ſagliano ;* & ne ménage plus rien en ſuite. S'il badinoit comme Voiture, on luy paſſeroit ſes penſées toutes hardies, toutes fauſſes qu'elles ſont ; car je le répete, on peut tout dire en riant, & meſme ſi vous y prenez garde, le faux devient vray à la faveur de l'ironie : c'eſt elle qui a introduit ce que nous appellons *contreveritez*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & ſcandaleuſe, que c'eſt une tres-honneſte perſonne ; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtoſt ce qu'on ne dit pas.

Omnis falsè dicendi ratio in eo eſt, ut aliter quàm eſt, rectum verumque dicatur. *Quintil. lib. 6. cap. 3.*

Intelligitur quod non dicitur. *Ibid.*

Mais je ſuis las de parler tout ſeul, & vous

voulez bien que je reſpire un moment. Je vous ay écouté ſans vous interrompre, repliqua Philanthe ; parce que je prenois plaiſir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuſes. Je me réjoüïs au reſte, continua-t-il, que vous faſſiez un peu grace à l'hyperbole, qui eſt ſi chere aux Italiens & aux Eſpagnols mes bons amis. J'entens raiſon comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne ſuis pas ſi ſévere que vous penſiez : mais ne vous y trompez pas, ajouſta-t-il, & ſouvenez-vous à quelles conditions ces figures ſont permiſes ; ſur tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs eſprits de noſtre ſiécle.

Rien n'eſt beau que le vray ; le vray ſeul eſt aimable ;
Il doit regner par tout, & meſme dans la fable.

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I. compoſée en dialogue par Saint Gelais : je l'ay leûë depuis peu, & ne l'ay pas oubliée.

Qui tient enclos ce marbre que je voy ?

Réponſe. *Le grand François incomparable Roy.*

Comme eût tel Prince un ſi court monument ?

Réponſe. *De luy n'y a que le cœur ſeulement.*

Donc icy n'eſt pas tout ce grand vainqueur.

Réponſe. *Il y eſt tout ; car tout il eſtoit cœur.*

Voſtre doute eſt tres-bien fondé, repartit Eudoxe. Une piéce toute ſérieuſe demande quelque choſe de plus ſolide & de plus réel.

A ce compte-là, dît Philanthe, l'Epitaphe du Maréchal de Ranzau ne vaudroit gueres mieux que celle de François I. Je me ſouviens du dernier vers qui renferme toute la penſée. Vous ſçavez que ce Maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-eſtre jamais un Général d'armée plus eſtropié que luy. Le Poéte fonde là-deſſus ſa penſée. Aprés avoir dit qu'il n'y a ſous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre eſt demeurée au champ de bataille, il conclut ainſi :

Et Mars ne luy laiſſa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne luy laiſſa-t-on pas le poumon & le foye entiers ſans parler du reſte ? La penſée vous ſemble donc fauſſe, reprit Philanthe ? Oüi, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à Mademoiſelle Paulet. Ecoûtez-le.

Si j'oſois écrire des lettres pitoyables, je dirois des choſes qui vous feroient fendre le cœur : «

» mais pour vous dire le vray, je ſeray bien-aiſe
» qu'il demeure entier; & je craindrois que s'il
» eſtoit une fois en deux, il ne fuſt partagé en
» mon abſence. Vous voyez comme je me ſçay
» bien ſervir des jolies choſes que j'entens dire.

Car enfin, pourſuivit Eudoxe, Voiture s'égaye & ſe joüe : il ſe moque meſme de quelqu'un qui avoit dit quelque choſe de ſemblable ; & je m'étonne que l'Auteur de *la Juſteſſe* ait fait ſur cela le procés à Voiture meſme. Le Cenſeur n'a pas ſans doute pris garde à ces paroles, *Vous voyez comme je me ſçay bien ſervir des jolies choſes que j'entens dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de ſon chef, je ne le chicanerois pas : c'eſt un Ecrivain enjoüé, qui dans une petite débauche d'eſprit dit des folies de gayeté de cœur pour ſe réjoüir & pour réjoüir les autres ; de meſme à peu prés qu'en diroit un homme de belle humeur, qui eſtant à table avec ſes amis feroit ſemblant d'extravaguer aprés avoir un peu bû. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échape en ces rencontres ; & pour moy j'aurois bien plus de peine à ſouffrir qu'un Ecrivain dît de ſens froid, aprés avoir eû un vomiſſement de ſang.

» Je n'oſerois pas dire comme auparavant que
» je vous aime de toute mon ame, puis que j'en
» ay perdu plus de la moitié. Pour parler réguliérement,

rement, je dis que je vous aime de toute ma « force. «

Ce ſont les paroles de Balzac que je liſois ce matin, & qui m'ont frapé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dît Philanthe? Outre qu'il n'eſt permis qu'aux Poétes, reprit Eudoxe, de confondre le ſang avec l'ame, & de prendre l'un pour l'autre: s'il a perdu la moitié de ſon ame, il ne luy reſte plus gueres de forces; & c'eſt exprimer ſa tendreſſe foiblement, que de dire à ſon ami qu'il l'aime de toute ſa force.

Mais ce qu'il dit ailleurs n'eſt pas plus vray, ni plus juſte. Je ſuis auſſi dechiré que ſi je m'eſtois « trouvé dans toutes les batailles que j'ay leûës. Je « ne ſuis plus qu'une piéce de moy-meſme, plus « que le quart ou le demi-quart de ce que j'ay eſté. «

Il n'appartient qu'à Voiture, pourſuivit Eudoxe, de penſer plaiſamment & corréctement tout enſemble: voicy un endroit qui le prouve bien.

Je ne puis pas dire abſolument que je ſois ar- « rivé à Turin; car il n'y eſt arrivé que la moitié « de moy-meſme: vous croyez que je veux dire, « que l'autre eſt demeurée auprés de vous. Ce n'eſt « pas cela: c'eſt que de cent & quatre livres que « je peſois, je n'en peſe plus que cinquante-deux; « il ne ſe peut rien voir de ſi maigre, ni de ſi dé- « charné que moy. «

Vous voyez que Voiture n'eſt point faux dans ſon enjoûment, & que Balzac l'eſt dans ſon ſérieux. Mais ſçavez-vous bien, ajoûta-t-il, qu'une ſeule penſée fauſſe eſt capable de gaſter une belle piéce de proſe ou de vers?

Malherbe n'a peut-eſtre rien fait de plus beau que les Stances ſpirituelles qui commencent par ce vers :

N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du monde.

Et c'eſt dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable :

Ont-ils rendu l'eſprit ; ce n'eſt plus que pouſſiére
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiére
Dont l'éclat orgueïlleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers.

Coſtar a bien remarqué que les ames de ces Rois dont le Poéte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne ſont pas ni ſelon noſtre théologie, ni ſelon celle des payens. Mais le ſçavant homme qui a fait des Obſervations ſi curieuſes ſur les Poéſies de Malherbe, dît Philanthe, a bien remarqué auſſi que les Poétes ont une théologie à part, ſelon la-

quelle Malherbe a pu dire que les ames ſont dans les ſepulcres comme Ronſard l'avoit dit avant luy :

Ha, que diront là-bas ſous les tombes poudreuſes
De tant de vaillans Rois les ames généreuſes ?

La remarque de l'Auteur des Obſervations, reprit Eudoxe, eſt tres-vraye au regard de cette théologie particuliére des Poétes. Il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi Malherbe parle icy en théologien du Parnaſſe. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les morts ſont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut meſme les y faire parler en faiſant leur épitaphe. J'avoûë enſuite que dans une piéce profane & toute poétique, il eſt permis avec Virgile, d'enſevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont eſté enterrez : mais je doute que dans un ouvrage tout chreſtien & tout uni, qui n'a rien de poétique que la verſification, tel qu'eſt celuy de Malherbe, on puiſſe parler le langage de la plus haute poéſie. Le Poëme de Ronſard ſur les miſéres du temps ſouffre des idées & des expreſſions qu'une Stance ſpirituelle ſur la vanité des grandeurs du monde ne comporte pas.

Id cinerem, & manes credis curare ſepultos. *Æneid. liv. 4.*

Quoy que vous en diſiez, repliqua Philan-

the, il eſt certain que l'orgueïl des Grands paroiſt juſques aprés leur mort en la pompe de leurs funérailles, & ſur tout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne ſuffit-il pas pour dire que leurs ames ſont encore les vaines dans ces ſuperbes mauſolées, ſans qu'elles y ſoient elles-meſmes; puis qu'elles y étalent encore leur vanité, ou plûtoſt puis que leur vanité y eſt encore étalée ?

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce ſoit-là le ſens du Poéte; & c'eſt ce me ſemble affoiblir ſa penſée en voulant la juſtifier. On pourroit du moins la réctifier, dît Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames :*

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les repréſentations qui ſont élevées en bronze ou en marbre ſur la ſépulture des Rois, je n'y voy nul inconvénient: mais ſi on entend ce que les Anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *manes*, la penſée eſt un peu payenne. Aprés tout je ſerois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames*, & peut-eſtre que le chriſtianiſme pourroit s'accorder en cela avec la poéſie.

L'Auteur du Poëme de Saint Loüis, repliqua Philanthe, porte les choſes plus loin que Malherbe, en parlant de ſon Héros qui va à Saint Denis avant que de partir pour la Terre Sainte:

Il viſite le Temple où régnent ſes Ayeux
Dans leurs tombeaux encor du temps victorieux.

Je ne vois pas, répondit Eudoxe, comment les Rois de France régnent là, ni qu'ils y ſoient victorieux du temps: ils n'y ſont eux-meſmes que cendres; & le temps qui conſume tout, n'épargne ni leurs ſtatuës, ni leurs mauſolées.

Le défaut de ces vers françois, dît Philanthe, me fait craindre pour une Epitaphe latine du Cardinal de Richelieu que nous avons leûë enſemble plus d'une fois, & que j'ay toûjours admirée. Il faut avoûër, repliqua Eudoxe, que l'Epitaphe eſt pleine d'eſprit, & qu'elle marque parfaitement le caractére de ce grand Miniſtre: mais on ne peut pas nier auſſi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, ſi ma mémoire ne me trompe: *Aſta, Viator; quod uſquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela ſe peut-il ſoûtenir? *Arreſte, Paſſant; tout ce que tu verras, tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce ſoit, eſt icy renfermé.*

L'endroit du chariot ſur lequel le corps fut

mené la nuit au lieu de ſa ſépulture n'eſt pas plus vray ; les paroles me reviennent : *Secuti pedites, equiteſque magno numero, faces prætulerunt ; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Aprés avoir dit, comme vous voyez, que pluſieurs gens de pied & pluſieurs cavaliers portoient des flambeaux, il ajoûte : *Perſonne ne portoit la Croix, parce que le chariot portoit la croix publique.* N'en déplaiſe à l'Auteur de l'Epitaphe, ſa penſée eſt fauſſe : elle pourroit eſtre vraye, & plaire meſme avec toute ſa malignité, ſi dans ces ſortes de pompes funébres quelqu'un portoit la Croix, & que dans celle-là on euſt manqué à la porter. Mais comme ce ſont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Egliſe ne s'y meſle point : ainſi ce n'eſt pas parce que le chariot portoit la croix publique que perſonne ne portoit la Croix ; & la raiſon de l'Auteur n'a nul fondement. La penſée qui eſt à la fin ne me ſemble gueres plus ſolide : *Inter Theologos ſitus : ingens diſputandi argumentum.* L'heureuſe concluſion, *Il a eſté enterré parmi des Docteurs, & il eſt un grand ſujet de diſpute !*

Voilà proprement, dît Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oüi, reprit Eudoxe ; & ce ſont auſſi ces faiſeurs de pointes qui penſent le plus ſouvent faux. Quelque ſujet qu'ils ayent entre

les mains, ils veulent briller ; & pour l'ordinaire le bon ſens n'eſt pas ce qu'ils cherchent. Leur deſſein eſt d'ébloüir ; mais ils n'impoſent qu'au peuple, c'eſt à dire aux gens qui ſe contentent des apparences : ceux qui ont l'eſprit droit & ſolide ne ſont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes qui s'eſt fait admirer en ſon temps à la Cour de Savoye, & qui a compoſé en latin l'Eloge de Loüis XIII. dit que ce Prince devoit infailliblement guérir la France de tous ſes maux, ayant eû pour mere une Princeſſe de la maiſon de Médicis, & eſtant né le jour de Saint Coſme & de Saint Damien, tous deux médecins. Il ajoûte que Loüis le Juſte tenoit de ſon horoſcope la balance, & qu'Henry le Grand luy mit l'épée à la main ; afin que le monde reconnuſt en ſa perſonne une parfaite image de la Juſtice. Et je m'étonne, pourſuivit Eudoxe, que le Panégyriſte n'ait mis un bandeau ſur les yeux du Prince, en luy en faiſant un de ſon diadême : il ne reſtoit que cela pour rendre la penſée complete.

Galliæ medicus è matre Medicæa, Coſmæ & Damiano mediçis feſto die, infecto regno peperit genitus ſpem ſalutis.

Juſtitiæ ſimulacrum ut Ludovico mundus adoraret in puero ; jam habenti libram ab horoſcopo, gladius additur ab Henrico.

Aprés tout, repliqua Philanthe, il y a de l'eſprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel eſprit, bon Dieu, reprit Eudoxe ! & où en ſommes nous, ſi la penſée de Juglaris eſt ingénieuſe ? Je vous conſeille d'admirer encore celle d'un Poéte Italien ſur le ſigne de l'écre-

vice, dont le ſigne de la balance me fait ſouvenir. C'eſt au ſujet du grand Apoſtre des Indes Saint François Xavier, à qui un cancre marin rapporta le Crucifix qu'il avoit laiſſé tomber dans la mer.

Je ſçay ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe; la piéce eſt de l'Achillini, & je l'ay appriſe par cœur:

Perde Xaverio in mare
Il Crocifiſſo, e piange;
Quaſi che poſſa il porto
De la ſteſſa ſalute eſſer abſorto.
Mentre ſul' lido ei s'ange,
Ecco un granchio marino
Recargli fra le branche il ſuo conforto:
E giuſto fù che de l'amor divino
Fra le beate arſure onde ſi duole,
Non altrove che in granchio s'haveſſe il ſole.

La belle imagination, dît Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint eſtoit embraſé, le ſoleil ne puſt eſtre que dans l'écrevice! ſans parler de ce port du ſalut qui ne peut eſtre englouti. Sont-ce là, à voſtre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles? La penſée n'eſt peut-eſtre pas ſi bonne en François, tepliqua Philanthe; mais quoy que vous en diſiez, elle eſt excellente en Italien.

Chaque

Chaque nation a ſon gouſt en eſprit de meſme qu'en beauté, en habits, & en tout le reſte. Comme ſi la juſteſſe du ſens, repartit Eudoxe, n'eſtoit pas de toutes les langues, & que ce qui eſt mauvais de ſoy-meſme, deuſt paſſer pour bon en aucun païs parmi les perſonnes raiſonnables.

Je ne veux pas vous contredire toûjours, dît Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de juſteſſe, l'idée que vous avez d'une penſée juſte.

La vérité, répondit Eudoxe, qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas icy : les penſées ſont plus ou moins vrayes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiére fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée : c'eſt à dire, que comme les habits ſont juſtes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils ſont tout-à-fait proportionnez à la perſonne qui les porte ; les penſées ſont juſtes auſſi, quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent : de ſorte qu'une penſée juſte eſt à parler proprement une penſée vraye de tous les coſtez & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel éxemple dans l'Epigramme latine ſur Didon, qui a eſté traduite ſi heureuſement en noſtre Langue :

Pejus adhuc quò magis falſum eſt, & longiùs petitum. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

Infelix Dido nulli bene nupta marito : Hoc pereunte fugis ; Hoc fugiente peris. *Auſon.*

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triſte ſort ?
L'un en mourant cauſe ta fuite,
L'autre, en fuyant, cauſe ta mort.

Cela ſuppoſe, comme vous voyez, ce que raconte l'hiſtoire, que Didon ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes aprés que Sichée eût eſté tué ; & ce qu'a feint la poéſie, qu'elle ſe tua elle-meſme aprés qu'Enée l'euſt quitée.

Il eſt vray, dît Philanthe, que les proportions ne peuvent pas eſtre mieux gardées qu'elles le ſont dans l'Epigramme d'Auſone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dît Eudoxe, que ces retours ſi juſtes ſoient eſſentiels à la juſteſſe : elle ne demande pas toûjours tant de ſymmétrie, ni tant de jeu ; il ſuffit que la penſée ſoit vraye dans toute ſon étenduë, ainſi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque coſté qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penſer juſte : il faut avoir pour cela l'eſprit droit, le jugement ſain, & quelque choſe du génie d'Homere, qui, ſelon le ſentiment d'Ariſtote, a toûjours des penſées & des paroles proportionnées au ſujet qu'il traite. Balzac qui n'eſt pas ſi correct que Voiture dans les penſées, quoy-qu'il le ſoit plus dans

l'élocution & dans le ſtile, ne laiſſe pas d'avoir quelquefois beaucoup de juſteſſe : témoin ce qu'il dit de Montaigne, que c'eſt un guide qui » égare ; mais qui mene en des païs plus agréa- » bles qu'il n'avoit promis. »

Au reſte, quoy-qu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toûjours penſer juſte, on le doit plus faire en de certains genres qu'en d'autres. L'élegie, par éxemple, & la tragédie demandent une vérité plus éxacte que l'épigramme & le madrigal. Il y a dans la proſe des matiéres comiques & plaiſantes où cette éxactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & ſérieuſes où elle eſt abſolument néceſſaire ; & tels ſont les ſujets qui regardent la morale. Cependant pluſieurs livres de ce genre-là ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de fauſſes penſées : j'en ay remarqué quelques-unes en liſant, que j'ay meſme écrites, & que je vous montreray quand nous ſerons dans mon cabinet.

Comme le Soleil eſtoit couché, & que le temps n'eſtoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe ſe rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe eſt au haut de ſa maiſon, & a une veûë admirable. Il eſt tapiſſé de cartes, & tout couronné de livres : c'eſt une petite biblioteque compoſée de ce qui a eſté écrit de meilleur en Grec, en Latin, en Italien, en Eſpa-

gnol, & en François. Eudoxe ne s'eſt pas contenté de lire ſes livres, il en a fait des extraits qu'il relit de temps en temps; ſi bien que les choſes luy ſont fort préſentes, & qu'il ſçait preſque par cœur tous les beaux endroits de ſon recueil.

Dés qu'ils furent dans le cabinet, Eudoxe prit un cahier, & y leût ce qui ſuit.

» Toutes les maniéres d'écrire ne nous plaiſent
» qu'à cauſe de la corruption ſecréte de noſtre
» cœur: ſi nous aimons dans une piéce bien écri-
» te le genre ſublime, l'air noble & libre de cer-
» tains Auteurs; c'eſt que nous avons de la vani-
» té, que nous aimons la grandeur & l'indépen-
» dance.

Vous avez donc remarqué cela, dît Philanthe, comme une fauſſe penſée? Oüi, repartit Eudoxe: car qu'y a-t-il de plus faux que d'atribuer à la corruption du cœur ce qui eſt l'effet d'un diſcernement exquis, & la marque de noſtre bon gouſt? Les ouvrages bien écrits plaiſent aux perſonnes raiſonnables, parce que dans les regles les belles choſes doivent plaire, & que tout ce qui eſt parfait en ſon genre contente l'eſprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaiſir que donne la lecture de Virgile & de Ciceron, qu'elle en a au plaiſir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, ou à enten-

dre une excellente muſique. L'homme du monde le plus humble eſt touché de ces beautez comme un autre, pourveû qu'il ait de l'intelligence & du gouſt. Quand je lis l'Ecriture Sainte, qui avec ſa ſimplicité a tant de ſublime, penſez-vous que ce ſoit l'amour de mon élevation, ou la corruption de mon cœur qui me faſſe goûter ce que je lis? N'eſt-ce pas plûtoſt le caractere ſimple & majeſtueux de la parole divine qui fait impreſſion ſur moy? Et n'en peut-on pas dire à peu-prés autant du langage des grands maiſtres en poéſie & en éloquence? Quelle viſion, de s'imaginer que nous n'aimons en eux la nobleſſe & la facilité de leur ſtile que par un eſprit de hauteur & d'indépendance!

Je ſuis là-deſſus de voſtre avis, dît Philanthe; & je ne ſçay pourquoy on va chercher de fauſſes raiſons, lors que les vrayes ſe préſentent d'elles-meſmes. Mais voyons ce qui ſuit dans voſtre cayer.

Eudoxe continua de lire.

« Chacun taſche d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & l'on ne ſe pouſſe & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter cette idée que chacun ſe forme de ſoy dans ſon propre eſprit: voilà le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Aléxandre & Céſar n'ont point eû d'autre veûë dans tou-

» tes leurs batailles que celle-là ; & ſi on deman-
» de pourquoy le Grand Seigneur a depuis peu
» fait périr cent mille hommes dans Candie, on
» peut répondre ſeûrement que ce n'eſt que pour
» attacher encore à cette image intérieure qu'il a
» de luy-meſme, le nom de Conquérant.

Cette penſée ne me paroiſt pas plus vraye que l'autre, dît Philanthe, du moins à l'égard du Grand Seigneur. Il peut n'avoir pas ſeulement ſongé à ſon image intérieure en aſſiégeant Candie. Il vouloit peut-eſtre prendre une place qui l'accommodoit, ou ſe venger des Vénitiens qui oſoient luy faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter ſa réputation, c'eſt à dire, l'opinion qu'on avoit de ſa puiſſance & de ſa grandeur. Or l'opinion qu'on a de nous ne réſide pas dans nous, mais dans les perſonnes qui nous eſtiment.

Ce que vous dites eſt de tres-bon ſens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Aléxandre & Céſar que le Grand Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoûte que quand la penſée ſeroit vraye en quelque rencontre, elle ne peut l'eſtre dans l'étenduë qu'on luy donne. En effet, combien de ſcelerats, pour aquerir de l'eſtime, & pour s'élever par là, veulent paroiſtre fidelles, deſintéreſſez, vertueux ? Ils ſçavent en leur cœur ce qu'ils ſont ; ils ſe font juſtice ; & le moin-

dre de leurs ſoins eſt d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me ſervir d'une phraſe ſi nouvelle & ſi élegante. Bien loin de penſer à augmenter dans leur propre eſprit l'opinion qu'ils s'y ſont formé d'eux-meſmes, ils ne ſongent qu'à donner aux autres une impreſſion avantageuſe de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis-je, ſelon le ſentiment de Paſcal, qui eſt le Héros & le modele de l'Auteur dont nous éxaminons la penſée ! Nous voulons tous vivre « dans l'idée d'autruy d'une vie imaginaire. Si « nous avons de la généroſité, de la fidélité, de « la modération, nous nous empreſſons de le faire « ſçavoir pour attacher ces vertus à l'eſtre d'ima- « gination par lequel nous ſubſiſtons hors de « nous-meſmes; nous les détacherions plûtoſt de « nous que de ne les pas joindre à ce fantoſme « de vie étrangere, & nous ſerions volontiers pol- « trons pour avoir la réputation d'eſtre vaillans. « Il s'enſuit delà que chacun ne taſche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & que le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes n'eſt pas d'augmenter l'idée que chacun forme de ſoy dans ſon propre eſprit.

Cela me ſemble convainquant, dît Philanthe; paſſons outre, je vous prie. Ecoutez cecy, pourſuivit Eudoxe.

» Quand les ignorans voyent ces grandes bi-
» bliotheques que l'on peut appeller à quelque
» choſe prés le magazin des fantaiſies des hom-
» mes ; ils s'imaginent qu'on ſeroit bienheureux,
» ou du moins bien habile, ſi on ſçavoit tout ce
» qui eſt contenu dans ces amas de volumes qu'ils
» conſiderent comme des treſors de lumiére : mais
» ils en jugent mal. Quand tout cela ſeroit réuni
» dans une teſte, cette teſte n'en ſeroit ni mieux
» réglée, ni plus ſage ; tout cela ne feroit qu'aug-
» menter ſa confuſion, & obſcurcir ſa lumiére.

L'on peut conclure delà, dît Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on ſeroit habile, plus les idées qu'on auroit des choſes ſeroient nettes & diſtinctes. C'eſt raiſonner juſte ſur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis ſur un faux principe ; car il n'eſt pas vray que les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles-meſmes la confuſion & l'obſcurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaiſe diſpoſition des eſprits. Tel Sçavant que nous connoiſſons eſt un abiſme de doctrine ; mais un abiſme qu'on peut appeller un cahos où toutes les langues & toutes les ſciences ſont brouïllées enſemble, parce que c'eſt l'eſprit le moins méthodique & le moins clair qui fut jamais. D'autres Sçavans d'un caractére oppoſé

à celuy-

à celuy-là, ont dans la teſte une infinité d'eſpeces bien rangées, & parlent nettement de tout.

Ainſi l'homme qui ſçauroit tout ce que les livres contiennent; juſqu'à devenir une bibliotheque vivante (ce qu'on a dit d'Origene) n'en ſeroit pas plus confus, ni plus obſcur dans ſes diſcours, ſi c'eſtoit une teſte bien faite & de bonne trempe: il pourroit meſme en eſtre plus ſage & plus réglé dans ſa conduite, s'il faiſoit un bon uſage de ſes lumiéres.

Mais ces éxemples ſufiſent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des penſées morales qui ne ſont pas vrayes. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque choſe de faux; & qui dés-là ne ſont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but eſt de régler les mœurs, & de conduire la raiſon. Les réflexions hiſtoriques ne valent gueres mieux quand elles ſont fauſſes. La vérité eſtant, comme vous ſçavez, l'ame de l'hiſtoire, elle doit eſtre répanduë dans tout ce que dit l'Hiſtorien: mais c'eſt dans ſes réflexions qu'elle doit briller davantage; & rien n'eſt plus irrégulier que de penſer faux ſur des événemens véritables.

Plutarque qui eſtoit un eſprit ſolide a ſenti cela, en condamnant la penſée fameuſe d'un Hiſtorien ſur l'incendie du Temple d'Epheſe: *Plutarch. in Alexandri vita.*

qu'*il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eust esté bruslé la nuit mesme qu'Alexandre vint au monde ; parce que la Déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.*

Mais, interrompit Philanthe, Ciceron trouve la pensée jolie, luy qui, selon vous, pense & juge toûjours sainement. Je vous avoûë de bonne foy, reprit Eudoxe, que je ne comprens pas bien Ciceron là-dessus. Il a regardé sans doute la pensée de Timée comme l'imagination d'un Poéte, & non pas comme la réflexion d'un Historien. Cela ne se peut dire, repartit Philanthe ; car Ciceron loûë Timée d'avoir pensé si joliment dans son histoire. Pour moy je me persuade que l'Orateur Romain qui avoit l'esprit tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit les bons mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a esté touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée sans éxaminer le reste ; au lieu que Plutarque qui estoit sérieux & critique, a consideré uniquement ce qu'elle a de faux.

Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit minimè id esse mirandum, quod Diana cum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De Natura Deor. lib. 2.*

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe. Mais ne vous semble-t-il pas que ce censeur si austére a oublié sa sévérité, en ajoûtant que la réflexion de l'Historien est si froide qu'el-

le ſufiſoit pour éteindre l'incendie ? Pour moy, je trouve la penſée de Plutarque mille fois plus fauſſe & plus froide que celle de Timée ; & je ne voy qu'un biais pour ſauver Plutarque, c'eſt de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit meſme où il parle gravement.

Quoy qu'il en ſoit, dît Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaiſt à un bon eſprit ne plaiſt pas infailliblement à un autre. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'éxemple de deux célébres Académiciens François à celuy de Plutarque & de Ciceron.

Balzac ne peut ſoufrir ce que dît Pompée lors qu'il s'embarqua contre l'avis des gens de mer par un temps fort orageux : *Il eſt néceſſaire que j'aille ; mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive.* *Plutarch. in Pomp. vita.* Voilà, s'écrie Balzac, l'apparence d'un bon mot, « qui pourtant regardé de prés ſe détruit ſoy- « meſme, & implique une parfaite contradiction : « car pour aller, il faut vivre ; & ainſi l'un eſt auſſi « néceſſaire que l'autre. «

La Morte-le-Vayer au contraire trouve le mot excellent, plein de raiſon & de ſens autant que de réſolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe ? Je ne voy nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y voy tous les ſentimens d'un

véritable Romain. Pour éxécuter l'ordre du Senat, il déclare qu'il fait moins de cas de ſa vie que de ſon honneur : car c'eſt comme s'il diſoit, je ſuis indiſpenſablement obligé de faire mon devoir, quand ce ſeroit aux dépens de ma vie ; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur ; il eſt néceſſaire que j'obéïſſe, & que je m'embarque, quelques périls qu'il y ait à craindre ſur mer dans une ſaiſon ſi mauvaiſe & par un temps ſi orageux ; il n'eſt pas néceſſaire que je me conſerve, ni que je vive. Où eſt la contradiction, pourſuivit Eudoxe ? Apparemment Balzac s'eſt mépris aux deux ſens du mot de néceſſité : il n'a regardé que le ſens propre & phyſique, en diſant que pour aller il faloit vivre, & que l'un eſtoit auſſi néceſſaire que l'autre : cependant les ſens de Pompée eſt le figuré & le moral qui emporte obligation & devoir.

Je me ſouviens, repliqua Philanthe, qu'Aléxandre dit dans le *Quinte-Curce* de Vaugelas : *J'aime mieux combattre que de vivre ;* & Titus dans la *Berénice* de Racine,

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits reſſemblent aſſez au mot de Pompée ; & nul critique ne s'eſt encore aviſé d'y trouver à redire. Auſſi n'ont-ils rien que

de juſte, dît Eudoxe; rien qui ne ſoit digne d'un grand cœur, & d'un bon eſprit.

Mais pour reprendre ce que nous diſions des réflexions hiſtoriques, ſi l'on éxâminoit la pluſpart de celles que certains Hiſtoriens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une entre autres que j'ay leûë dans l'hiſtoire de la guerre de Flandre, au ſujet de Barlemont, qui fut tué devant Maſtric en une occaſion périlleuſe où Alexandre Farneſe s'expoſa comme un ſimple ſoldat ſans recevoir la moindre bleſſure. L'Hiſtorien dit ſur cela: *Tant il eſt vray qu'on n'a pas obſervé en vain que Dieu a ſoin de la vie des Princes, & qu'il n'eſt pas moins donné à un Général de mourir le dernier dans ſon armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme.* Rien n'eſt plus faux que ce *tant il eſt vray*, au regard de la ſeconde propoſition: car enfin le cœur meurt toûjours le dernier dans l'homme; & il n'arrive pas toûjours que les Généraux meurent les derniers dans leurs armées: témoin le Grand Guſtave & le Grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont eſté tuez des premiers.

Adeò non ex vano obſervatum curæ eſſe Deo principum vitam; quaſi non magis cordi in homine quàm Imperatori in exercitu noviſſimum mori datum ſit. *Strad. de Bell. Belg. Dec. 2. l. 3.*

La réflexion d'un de nos Hiſtoriens, au ſujet de l'Amiral de Chaſtillon, qui fut une des principales victimes de la Saint Barthelemy, me devient ſuſpecte, repliqua Philanthe; & je ſuis

bien trompé ſi elle n'eſt fauſſe. L'Hiſtorien dit qu'aprés que l'Amiral eût receû un coup d'épée dans le ventre & au travers du viſage, on ſe
» mit en devoir de le jetter par la feneſtre, & qu'on
» reconnut que les perſonnes les plus intrépides
» ont un attachement à la vie auſſi naturel, &
» meſme auſſi violent que les plus timides; & que
» les Héros le cachent, ou pour mieux dire le dé-
» guiſent plûtoſt qu'ils ne l'étouffent dans leur
» cœur.

Cette belle réflexion que l'Auteur fait faire
» aux meurtriers eſt fondée ſur ce que les jambes
» de l'Amiral, qui avoit atendu conſtamment
» la mort pendant qu'il avoit encore l'uſage de
» l'eſprit, ſe prirent, aprés qu'il l'eût perdu, à la
» croiſée de la feneſtre, & s'y tinrent ſi fortement
» que l'on eût peine à les en détacher pour le pré-
» cipiter en bas.

Le fondement de la penſée n'eſt gueres ſolide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la penſée ne porte ſur rien : car comment des jambes qui s'atachent à la feneſtre par un mouvement naturel que produit un reſte d'eſprits, prouvent-elles que les intrépides reſſemblent aux plus timides en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les Héros ne le ſont pas véritablement, ſur tout aprés qu'il ont perdu l'eſprit ou l'uſage de l'eſprit? Car dans l'endroit que vous

venez de citer, on ne ſçait ſi *aprés qu'il l'eût perdu* tombe ſur *l'eſprit* ou ſur *l'uſage de l'eſprit*, & cependant il y a beaucoup de différence entre l'un & l'autre : le premier ſignifie devenir fou ; le ſecond ne ſignifie qu'eſtre malade, & dans un eſtat où les fonctions de l'eſptit ne ſont pas libres. Quoy qu'il en ſoit, ce n'eſt pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne ſoit point brave ; & c'eſt ſe moquer que de reprocher aux Héros l'amour de la vie dans le temps où ils n'ont pas aſſez de raiſon pour braver la mort ; ou plûtoſt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour ſa conſervation, éteint en eux tous les ſentimens de la vertu héroïque. J'aimerois preſque autant les accuſer de laſcheté, de ce que tout couverts de bleſſures, & perdant leur ſang de tous coſtez, ils ne pourſuivent pas l'ennemi ; ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils ſouffrent qu'on les dépouïlle, & qu'on leur inſulte.

Si les réflexions des Hiſtoriens, dît Philanthe, doivent eſtre véritables, il me ſemble que celles des Prédicateurs ne doivent pas eſtre fauſſes. Ce ſeroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y meſler l'ombre du menſonge. Nous avons veû néanmoins des Prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des diſcours tout ſemez de *concetti*, & de pen-

ſées fauſſes. Le gouſt du ſiécle a bien changé là-deſſus, dît Eudoxe ; & on ſe moqueroit aujourd'huy d'un Prédicateur, qui pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les perſonnes âgées, diroit que Jean courut plus viſte au ſépulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier. On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la chaire, que les femmes avec leurs patins ajoûtent quelque choſe à leur taille contre la parole de Jeſus-Chriſt, & qu'elles font mentir la Vérité meſme.

Præcucurrit citiùs Petro, & venit primus ad monumentum. *Joann. 20. v. 4.*

Je ne croy pas auſſi qu'on puſt ſouffrir maintenant des penſées que j'ay veû admirer autrefois : l'une, que le cœur de l'homme eſtant de figure triangulaire, & le monde de figure ronde, il eſtoit viſible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain ; l'autre, que chez les Hébreux un meſme mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point ſeul en faiſoit la différence : d'où le Prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le Prédicateur parloit en l'air, & ſon principe n'eſtoit pas plus ſolide que ſa concluſion : car il n'eſt pas vray que la langue Hébraïque ait un meſme mot qui ſignifie la vie & la mort.

J'ay entendu preſcher dans ma jeuneſſe, repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit eſté

eſté cauſe de ſa damnation, & que ce malheureux diſciple s'eſtoit perdu pour avoir mis la main au plat avec ſon Maiſtre. Il n'y a pas meſme trop long-temps qu'un jeune Abbé preſchant la Paſſion à une grille, dît que Noſtre Seigneur qui ſua du ſang de tout ſon corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu eſt tout œil; qu'il garda le ſilence devant Hérode, parce que l'Agneau perd la voix en voyant le loup; qu'il eſtoit tout nu ſur la croix, parce qu'il eſtoit tombé entre les mains des voleurs; que pour condamner la vanité des pompes funébres, il ne voulut point de flambeaux à ſes funérailles, pas meſme les flambeaux du ciel; & enfin qu'il voulut eſtre mis dans un ſépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il eſtoit il avoit horreur de la molleſſe.

Voilà une belle Paſſion, dît Eudoxe en ſouriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fuſt fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, reprit Philanthe; mais en récompenſe on ſe récria aux beaux endroits, & ſur tout les Religieuſes furent extrémement ſatisfaites. A la vérité elles le furent un peu moins le jour de Paſques: car le Prédicateur cherchant pourquoy Jeſus-Chriſt reſſuſcité apparut d'abord aux Maries, dît froidement que c'eſt que Dieu vouloit

rendre public le Myſtére de ſa Réſurrection, & que des femmes ſçachant les premiéres une choſe ſi importante, la nouvelle en ſeroit bientoſt répanduë par tout.

Croyez-moy, repartit Eudoxe d'un air chagrin, il faudroit défendre la chaire à ces diſcoureurs qui deshonorent le miniſtére de la Prédication, & qui le rendent inutile. Quoy, je vas au ſermon pour eſtre inſtruit, pour eſtre touché; & je n'y entendray que des bagatelles qui ne ſont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les diſcours Académiques du Loredan, ou du Mancini!

Pour moy, continua-t-il, je ne puis ſouffrir qu'on plaiſante hors de propos, ni qu'on raiſonne de travers; & j'aimerois mieux un ſimple proverbe, que cent traits d'eſprit badins & frivoles; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la vérité contente toûjours.

Comme je ne hais pas les proverbes quand ils ſont bien choiſis & bien appliquez, repartit Philanthe, je trouve aſſez bon la préférence que vous leur donnez. Il y en a d'Hebreux, de Grecs, de Latins, d'Italiens, d'Eſpagnols, & de François, ou plûtoſt ce ſont preſque les meſmes en toutes langues: mais quelque langage qu'ils parlent, ils ne diſent rien que de

véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand ſens ſous des termes bas.

Les ſentences communes & autoriſées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes ſans en avoir la baſſeſſe. Par éxemple celles-cy : *Un homme de bien n'eſt étranger nulle part. C'eſt eſtre heureux que d'eſtre content de ſa fortune. La bonne fortune eſt plus difficile à porter que la mauvaiſe ;* ou pour mieux dire, les ſentences ſont les proverbes des honneſtes gens, comme les proverbes ſont les ſentences du peuple.

A propos de fortune, dît Philanthe, je voudrois ſçavoir le jugement que vous faites des penſées où la fortune entre comme perſonnage, telles que ſont celles-cy : *La Fortune ne conſidére pas toûjours le mérite. La Fortune favoriſe ſouvent l'injuſtice.*

A regarder ces penſées dans leur origine, repartit Eudoxe, elles ſont purement payennes ; car les Payens adoroient une Déeſſe Fortune qui gouvernoit tout ſelon ſon caprice, & qui eſtoit rarement d'accord avec la vertu. C'eſt à cette Divinité bizarre & maligne qu'on faiſoit des vœux en toutes rencontres ; & c'eſt d'elle dont parlent les Auteurs profanes quand ils diſent que les faveurs de la Fortune ne ſont jamais pures ; que la Fortune ſe joûë de nos maux ſans

Fortuna nunquam ſimpliciter indulget. *Quint. Cur. lib. 4.*

Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipſa ludos facis ?

Senec. Conſol. ad Polybium.

Quales ex humili magna ad faſtigia rerum

Extollit, quoties voluit Fortuna jocari. *Juvenal sat. 3.*

nulle pitié ; & que toutes les fois qu'elle veut se réjoüir, elle éleve au faiſte des grandeurs humaines les hommes de la plus baſſe condition.

Tout cela eſt vray dans le ſyſtême du paganiſme ; mais rien n'eſt plus faux dans la Religion chrétienne qui ne connoiſt point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déeſſe Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'eſt établie parmi nous ; & l'uſage veut non ſeulement contre la raiſon, mais contre la Religion, qu'en proſe & en vers nous faſſions un perſonnage de la fortune. La lecture des Anciens a introduit un uſage ſi peu religieux, & nos plus ſages écrivains
» le pratiquent ſans ſcrupule. Ils diſent que la For-
» tune ſe ſert quelquefois de nos defauts pour nous
» élever ; que la Fortune a beau élever de certai-
» nes gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre ;
» que la Fortune ſe laſſa de favoriſer Charles V.
» & qu'elle voulut réparer en la perſonne d'Hen-
» ry II. les injuſtices qu'elle avoit faites à Fran-
» çois I.

Je défere trop à l'uſage, & je reſpecte trop nos Maiſtres pour n'approuver pas ces penſées : mais ſi j'oſois dire mon ſentiment là-deſſus, je dirois qu'on y pourroit garder des meſures. Je m'explique. Toute la queſtion ſe réduit preſque à la proſe ; car la ſyſtême de la poéſie eſtant

de ſoy fabuleux & tout payen, la Déeſſe Fortune y eſt receûë ſans difficulté avec la Déeſſe Diane & la Déeſſe Minerve; & nos Poétes ont droit de la faire agir dans le caractére que les Idolâtres luy ont donné. Je croy donc qu'en proſe nous pouvons eſtre un peu payens de ce coſté-là; quand la matiére de nos ouvrages reſſemble à celle des livres d'où nous avons pris ce perſonnage de fortune: je veux dire quand noſtre Religion n'y a nulle part, tels que ſeroient des Panegyriques & des hiſtoires profanes, des diſcours de pure morale & de pure politique, des dialogues ſemblables à celuy qu'un homme d'eſprit fit il y a quelques années, & qui a pour titre, *Dialogue de la fortune & du mérite.* Mais je doute qu'on doive ſi fort faire agir la fortune dans des ouvrages purement chrétiens; & il me ſemble qu'un ſermon ne ſouffre pas des penſées qui ne peuvent avoir qu'un ſens payen, telles que ſeroient celles-cy: *La Fortune ſe plaiſt à abbatre ceux qu'elle a élevéz au haut de ſa roûë. La Fortune traverſe ſouvent les Grands de la terre; comme ſi elle eſtoit jalouſe des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces penſées ne peuvent avoir qu'un ſens payen; parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Déeſſe Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence divine qu'elle éleve

au haut de ſa roûë, ni qu'elle ſoit jalouſe des faveurs qu'elle fait.

Je voy bien, répondit Philanthe, que vous voulez banir de la chaire le mot de fortune quand il ſignifie autre choſe que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une perſonne. Non, reprît Eudoxe, je conſens, puis que l'uſage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers ſur le troſne; que la Fortune renverſe les deſſeins les mieux concertez; que la Fortune favoriſe les armes des bons Princes; car cela peut s'entendre de la Providence: mais je ne voudrois pas qu'un Prédicateur attribuaſt jamais au perſonnage de fortune ce qui ne peut convenir qu'à la Déeſſe du paganiſme; & je le trouverois ridicule de dire: *Cette aveugle divinité qui préſide aux évenemens de la vie, & qui diſpenſe les biens & les maux ſelon ſon caprice*, à mòins que ce ne fuſt pour ſe moquer de l'aveuglement des Payens.

Il ne ſeroit pas peut-eſtre trop mal auſſi de corriger quelquefois le mot de Fortune par celuy de Providence, en diſant, à l'éxemple de l'Auteur des *Penſées diverſes*, qui ſont imprimées aprés celles de la Marquiſe de Sablé: *La Fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la Providence diſtribuë les rôlles que chacun joüe ſur le grand théatre du monde;* ou comme a fait un illuſtre

Académicien dans le Panegyrique du Roy: *Parmi tant de proſperitez & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plûtoſt cette Sageſſe ſupérieure qui ne ſemble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reſte des plus grands hommes; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation que pour relever davantage le mérite du Prince.*

Les meſme régles devroient s'obſerver à mon avis dans une hiſtoire Eccleſiaſtique; & ſi je faiſois celle de l'héreſie en parlant de Ziſca ce fameux chef des Huſſites, qui aprés avoir perdu la veûë ne laiſſoit pas de conduire des armées, & de remporter des victoires, je ne dirois point: *Comme ſi la Fortune qui eſt aveugle euſt pris plaiſir à favoriſer un autre aveugle;* & quand noſtre Religion me le permettroit, je doute que le bon ſens me le permiſt. Je dirois bien avec Ciceron dans une piéce toute profane: *Non ſeulement la Fortune eſt aveugle; mais le plus ſouvent elle rend aveugles ceux qu'elle embraſſe.*

Non ſolùm ipſa Fortuna cæca eſt; ſed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa eſt. *De Amicit.*

Je ſuis là-deſſus tout-à-fait de voſtre gouſt, interrompit Philanthe, & je vous aſſeûre que ce fantoſme de fortune m'a toûjours choqué dans les diſcours de piété, ſur tout quand on luy fait faire une perſonnage indigne de la Sageſſe divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme dumonde écriviſt dans les mé-

moires de ſa vie : *Les malheureux ne le ſont pas toûjours, & meſme la Fortune nous apprend par ſon inconſtance que c'eſt au malheureux à eſperer, & aux heureux à craindre.* Ni que dans une hiſtoire plaiſante quelqu'un diſt : *Si je ne me trouve qu'un malheureux Comédien, c'eſt ſans doute que la Fortune s'eſt voulu venger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque choſe de moy ſans ſon conſentement ; ou, ſi vous voulez, que la Nature prend quelquefois plaiſir à favoriſer ceux que la Fortune a pris en averſion.*

Mais que dites-vous de ces perſonnages qu'on introduit dans les Epitres dédicatoires ? Entendez-moy, s'il vous plaiſt. L'Auteur d'un ouvrage qui traite des conqueſtes de Céſar, ou des aventures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un Prince, en luy dédiant ſon livre : *Voicy le vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ſes hommages. Hippolite ſort du fonds des bois dans le deſſein de vous faire ſa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe ; & c'eſt ſe moquer que de confondre le livre qu'on dédie avec le Héros qui fait le ſujet du livre, à moins que l'Auteur, par une eſpece de fiction, ne faſſe parler ſon Héros ou ſon Héroïne au lieu de parler luy-meſme, comme l'a fait ſpirituellement un de nos Poétes, en faiſant imprimer une piéce de Théatre.

Cependant

Cependant Voiture qui eſt un de vos oracles, repliqua Philanthe, confond le Héros avec le Roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ſes Lettres. Il ouvrit le livre, & leût le commencement de la Lettre qui a pour titre, *A Monſeigneur le Duc de Bellegarde, en luy envoyant l'Amadis.* Monſeigneur, en une ſaiſon où « l'hiſtoire eſt ſi brouïllée, j'ay cru que je vous « pouvois envoyer des fables, & qu'en un lieu où « vous ne ſongez qu'à vous délaſſer l'eſprit, vous « pourriez accorder à l'entretien d'Amadis quel- « ques-unes de ces heures que vous donnez aux « gentilshommes de voſtre Province. J'eſpere que « dans la ſolitude où vous eſtes, il vous divertira « quelquefois agréablement, en vous racontant « ſes aventures qui ſeront ſans doute les plus bel- « les du monde, tant que vous ne voudrez pas « qu'on ſçache les voſtres. «

Vous voyez que dans le titre il s'agit du livre qu'on appelle *l'Amadis*, & que dans la Lettre l'Auteur parle du Héros ſurnommé *Amadis de Gaule*. Il fait le meſme dans la lettre qui a pour titre, *A Madame de Saintot, en luy envoyant le Roland furieux d'Arioſte traduit en François.* Ecoutez les premiéres lignes. Voicy ſans doute la plus « belle aventure que Roland ait jamais eûë ; & « lors qu'il défendoit ſeul la couronne de Char- « lemagne, & qu'il arrachoit les ſceptres des mains «

» des Rois, il ne faiſoit rien de ſi glorieux pour
» luy qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiſer
» les voſtres.

Si j'oſois condamner Voiture, repartit Eudoxe; je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & ſort du caractére de véritable bel eſprit: mais j'aime mieux dire qu'il ſe joüe agréablement de ſon ſujet, & que des Lettres galantes ne demandent pas une vérité ſi auſtére que des Epitres dédicatoires, qui ſont d'elles-meſmes graves & ſérieuſes. Je vous entens, dît Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démeſler le vray du faux. Je ne ſçay pourtant, ajoûta-t-il, ſi une penſée que j'ay veûë depuis peu dans des Mémoires tres-curieux & tres-bien écrits eſt vraye ou fauſſe; la voicy en propres termes: *Le cœur eſt plus ingénieux que l'eſprit.*

Il faut avoûër, repartit Eudoxe, que le cœur & l'eſprit ſont bien à la mode: on ne parle d'autre choſe dans les belles converſations; on y met à toute heure l'eſprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre, *Le Démeſlé du cœur & de l'eſprit;* & il n'y a pas juſqu'aux Prédicateurs qui ne faſſent rouler ſouvent la diviſion de leurs diſcours ſur le cœur & ſur l'eſprit. Voiture eſt peut-eſtre le premier qui a oppoſé l'un à l'autre, en écrivant à la Marquiſe de Sa-
» blé. Mes Lettres, dit-il, ſe font avec une ſi véri-

table affection, que ſi vous en jugez bien, vous « les eſtimerez davantage que celles que vous me « redemandez. Celles-là ne partoient que de mon « eſprit ; celles-cy partent de mon cœur. «

L'Auteur des *Réflexions morales* rencherit bien ſur Voiture, en diſant que l'eſprit eſt toûjours « la dupe du cœur ; que chacun dit du bien de « ſon cœur, & que perſonne n'en oſe dire de ſon « eſprit ; que l'eſprit ne ſçauroit joûër long-temps « le perſonnage du cœur. «

Mais pour ne nous pas écarter, ce que vous m'avez propoſé tient un peu de la nature des paradoxes, qui ſont faux & vrais tout enſemble ſelon les différens jours ſous leſquels on les conſidere. Car ſi vous ne regardez pour ainſi dire que l'écorce de la penſée ; ſi vous vous attachez aux termes dans leſquels elle eſt conceûë, il eſt faux que le cœur ait plus d'eſprit que l'eſprit meſme : mais ſi vous aprofondiſſez la choſe, & que ſans vous amuſer aux paroles, vous alliez au ſens ; vous trouverez qu'il eſt vray qu'une perſonne qui aime a plus de veûës, plus d'expédiens, & plus d'adreſſes pour venir à bout de ſes deſſeins en ce qui regarde ſa paſſion, que n'en a une perſonne fort ſpirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la queſtion, dit Philanthe. Mais il faut, pourſuivit Eudoxe, que

je vous conſulte à mon tour, & que vous me diſiez voſtre ſentiment ſur la penſée d'un Hiſtorien Grec, ſur laquelle deux Sçavans de noſtre ſiécle ne s'acordent pas : ces deux Sçavans ſont Girac & Coſtar. Pour entendre la penſée, il eſt néceſſaire de ſçavoir le fait.

Un Cavalier Perſan prit dans le combat, & renverſa de cheval une femme Scithe. L'ayant trouvée jeune & belle, il luy donna la vie & la liberté : mais dés qu'il l'eût perduë de veûë, il vint à l'aimer paſſionnément. Comme elle mépriſa ſa paſſion, il fut ſaiſi d'une violente douleur, & le deſeſpoir luy fit prendre la réſolution de mourir. Il mourut en effet ; mais il écrivit auparavant à celle qui eſtoit la cauſe de ſa mort : *Je vous ay ſauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans *je viens de mourir pour vous :* car pour le dire, il ne faut pas eſtre mort ; & pour le dire véritablement, il ne faut pas eſtre en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en diſant que le Cavalier envoya peut-eſtre ſa Lettre avant que de mourir, & qu'il prit ſi bien ſes meſures que la Femme ne receût la nouvelle de ſa mort que quand il fut mort effectivement ? L'expédient eſt tres-commode, reprît Eudoxe, & je penſe que Girac

l'a imaginé avant vous : car il ſoûtient contre Coſtar que les paroles du billet ſont vrayes. Mais ſon expédient ou le voſtre n'empeſche pas qu'elles ne fuſſent fauſſes dans le temps qu'elles furent écrites ; puis que le Perſan n'eſtoit pas encore mort lors qu'il écrivoit, *Je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, ſi nous en croyons Coſtar, qu'à l'Amant tranſi pour qui Madame Deſloges compoſa un air, de dire dans une chanſon ; *Je vais mourir, je me meurs, je ſuis mort.*

A la vérité Démétrius Phaleréus favoriſe le ſentiment de Girac, en diſant que Cteſias, c'eſt le nom de l'Hiſtorien grec, fit dire au Cavalier, qu'il venoit de mourir ; parce que cela avoit beaucoup plus d'emphaſe & de force que s'il euſt dit ſimplement, *Je meurs, ou je vais mourir :* Car les choſes ſont bien plus évidentes, & font bien plus d'impreſſion ſur les eſprits, ajoûte Démétrius, aprés qu'elles ont eû leur accompliſſement ; que lors qu'elles ſe font, ou qu'elles ſe doivent faire dans la ſuite.

Je conclus delà, dît Philanthe, que la penſée ſeroit fauſſe ſi on la prenoit à la lettre, & ſuivant la rigueur des termes ; mais qu'elle ne l'eſt pas, pourveû que par *je viens de mourir* on entende *je meurs*, ou *je vais mourir :* c'eſt à dire que la fauſſeté, s'il y en a, n'eſt que dans l'ex-

preſſion, ou dans le tour qu'on donne à la penſée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moy je conclus, repartit Eudoxe, que le Cavalier ne ſe ſeroit jamais aviſé de luy-meſme d'uſer en mourant d'une expreſſion ſi éloquente, & qu'il auroit dit naturellement, *Je meurs pour vous;* ſi Cteſias ne l'euſt fait parler à ſa mode. Car cét Hiſtorien n'aimoit pas la ſimplicité: & Démétrius luy-meſme le nomme Poéte, non ſeulement à cauſe des fables dont il remplit ſon hiſtoire; mais encore à cauſe de ſon ſtile empoullé, fleuri & poétique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raiſon eſt d'elle-meſme ennemie du faux, & que ceux qui veulent penſer juſte, doivent imiter les grands Peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages; ou plûtoſt ſuivre la nature ſur laquelle les Peintres ſe réglent. Delà vient auſſi que les comparaiſons bien choiſies & tirées de la nature fondent toûjours des penſées tres-raiſonnables, témoin celles-cy:

Les perſonnes reconnoiſſantes ſont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont receû.

Les actions des Princes reſſemblent aux grandes riviéres dont peu de gens ont veû l'origine, & dont tout le monde voit le cours.

Séneque qui ne penſe pas toûjours juſte, en

ſuivant ſon propre génie, eſt vray & correct dans ſes penſées lors qu'il copie la nature ; & toutes ſes comparaiſons ſont les plus belles du monde.

J'ay dit que les comparaiſons devoient eſtre bien choiſies : car il eſt aiſé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le Cardinal Pallavicin eſtant encore Jéſuite, & dédiant à *Monſignor Rinuccini* Archeveſque de Fermo un de ſes ouvrages que j'ay icy, intitulé, *Conſiderationi ſopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dît à ce Prélat pour le loüer de divers Traitez qu'il avoit écrits touchant les fonctions Epiſcopales : *Il ſentir materie coſi aride, coſi auſtere, coſi digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti, con tanta ſoavita di ſtile, con tanta lautezza d'ornamenti e di figure, ſummi ogetto di più alto ſtupore che non ſarrebono i delizioſi giardini fabricati ſù gli ermi ſcogli dall' arte de negromanti.*

La comparaiſon n'eſt pas heureuſe : car outre qu'il n'y a gueres de rapport entre un Eveſque & un Magicien ; dire que ces matiéres ſi ſéches & ſi dures, mais traitées avec tant d'eſprit, tant de politeſſe & tant d'éloquence, ont quelque choſe de plus ſurprenant que ces jardins délicieux qui paroiſſent tout-à-coup ſur des rochers affreux & ſteriles avec le ſecours de la magie : n'eſt-ce pas dire, ſans y penſer, que

les ouvrages du Prélat ne ſont pas ſolides, & qu'il y a plus d'apparence que de fonds dans ce qu'il écrit? A la vérité les palais & les jardins enchantez ébloüiſſent & charment les yeux; mais tout cela n'eſt qu'illuſion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaiſt davantage.

Le feu Duc de la Rochefoucault qui penſoit ſi juſte, & qui jugeoit ſi ſainement, interrompit Philanthe, dît un jour, aprés avoir leû je ne ſçay quel ouvrage plein de ſubtilité & de brillant, qu'il luy ſembloit voir ces palais baſtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le temps qu'on en eſt le plus ébloüi.

La penſée du Duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, eſt vraye autant que celle du Cardinal Pallavicin eſt fauſſe. Mais en matiére de comparaiſons, ajoûta-t-il, il faut éviter ſur tout de falſifier la nature, pour ainſi dire; en luy atribuant ce qui ne luy convient pas, à l'éxemple de ces Orateurs, ou plûtoſt de ces corrupteurs de l'éloquence dont ſe moque Quintilien, qui diſoient comme quelque choſe de beau; que les grands fleuves eſtoient navigables à leur ſource, & que les bons arbres portoient du fruit en naiſſant.

Quod quidem genus à quibuſdam declamatoria maximè licentia corruptum eſt. Nam & falſis utuntur: magnorum fluminum navigabiles fontes ſunt, & generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu eſt. *Lib. 8. c. 4.*

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe, c'eſt que le Cardinal Pallavicin n'ait pas penſé juſte dans

dans un livre qui traite de la juſteſſe du ſtile, & où l'Auteur accuſe de faux de bons Ecrivans; entre autres le Taſſe, qui avant que de décrire la derniére bataille des Infidelles avec les Chrétiens, dit que les nuées diſparurent ſur le point que ſe donna le combat, & que le ciel voulut voir ſans voile les grandes actions de valeur qui s'alloient faire de part & d'autre:

e ſenza velo
Volſe mirar l'opre grandi il cielo.

Car nous ſçavons bien, dit le Pallavicin, que le « ciel matériel n'a point d'yeux pour voir, ni d'a- « me pour vouloir, & que les habitans du ciel, « ſi c'eſt d'eux qu'on entend parler, voyent au « travers des plus épaiſſes nuées ce que les mor- « tels font ſur la terre. «

Il critique encore je ne ſçay quel Poéte de ſon temps, qui voulant loûër un ancien Sculpteur ſur la ſtatuë d'une Déeſſe, avoit dit de luy qu'il eſtoit luy-meſme un Dieu, parce qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

Tu pur Dio ſei;
Che Dio ſol è, chi puo dar vita à i marmi.

Ce ſophiſme conſiſte, ſelon le Cenſeur, à prendre dans le ſens propre ce qui ne ſe prend d'ordi-

naire que dans le ſens métaphorique ; je veux dire, l'avantage qu'on attribuë aux excellens Sculpteurs de donner la vie aux marbres. Cét avantage dans le ſens propre eſt un effet & une marque de la puiſſance divine ; tel qu'il fut dans Jupiter, qui, ſuivant la fable, anima les pierres que jetterent Deucalion & Pirrha : ce qui n'eſt pas vray, & ne ſe peut dire des Sculpteurs que dans une ſignification métaphorique, par la reſſemblance qu'ont leurs ſtatuës avec les choſes vivantes.

Je ſuis ſurpris, dis-je, qu'un Critique ſi éxact & ſi judicieux ſoit tombé luy-meſme dans le defaut qu'il reprend. Pour moy, repartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas : les ſages ont de mauvais intervales, comme les fous en ont de bons ; & de meſme qu'en matiére de mœurs & de langue, ceux qui ſçavent bien les regles ne les gardent pas toûjours ; il arrive quelquefois que les Philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moy, avec toutes nos réflexions ſur la fauſſeté des penſées, ſommes capables de nous égarer, & nous nous égarons peut-eſtre lors meſme que nous voulons redreſſer les autres. Du moins aimons-nous la vérité juſques dans nos égaremens : que dis-je, tous les hommes l'aiment ; & quand nous liſons quelque choſe de vray, ce n'eſt ni le livre, ni l'Auteur qui nous le fait trouver

Aug. Ep. 19.

vray ; c'eſt quelque choſe que nous portons en nous-meſmes de bien élevé audeſſus des corps & de la lumiére ſenſible, & qui eſt une impreſſion, un rejailliſſement de la lumiére éternelle de la vérité. Auſſi un des bons eſprits de noſtre ſiécle nous aſſeûre, que quand un diſ- «
cours naturel peint une paſſion, on trouve dans «
ſoy la vérité de ce qu'on entend, qui y eſtoit «
ſans qu'on le ſceuſt; & on ſe ſent porté à aimer «
celuy qui nous le fait ſentir: car il ne nous fait «
pas montre de ſon bien, mais du noſtre. «

Tout celà eſt beau & curieux, dît Philanthe. Mais pour penſer bien, ſuffit-il que les penſées n'ayent rien de faux? Non, repliqua Eudoxe: les penſées à force d'eſtre vrayes, ſont quelquefois triviales; & pour ce ſujet Ciceron loûant celles de Craſſus, aprés avoir dit qu'elles ſont ſi ſaines & ſi vrayes, ajoûte qu'elles ſont ſi nouvelles, & ſi peu communes; c'eſt à dire, qu'outre la vérité qui contente toûjours l'eſprit, il faut quelque choſe qui le frappe, & qui le ſurprenne. Je ne dis pas que toutes les penſées ingénieuſes doivent eſtre auſſi nouvelles que l'eſtoient celles de Craſſus; il ſeroit difficile de ne rien dire qui ne fuſt nouveau: c'eſt aſſez que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, ne ſoient point uſées: que ſi l'invention n'en eſt pas tout-à-fait nouvelle, la maniére

Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ. *De Orat. l. 2.*

dont on les tourne le ſoit au moins : ou que ſi elles n'ont pas la grace de la nouveauté, meſme dans le tour ; elles ayent je ne ſçay quoy en elles-meſmes qui donne de l'admiration & du plaiſir. Ah voilà ce que j'aime, dît Philanthe, & je meurs d'envie de ſçavoir tout ce que vous penſez là-deſſus.

Ce ſera pour une autre fois, repartit Eudoxe ; auſſi-bien eſt-il déja tard, & je voy que l'on a ſervi. Ils finirent là leur converſation : ils ſouperent, & ne parlerent que de choſes indifférentes avant que de ſe retirer.

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

SECOND DIALOGUE.

PHILANTHE eût toute la nuit l'imagination remplie du vray & du faux qui avoient eſté le ſujet de leur entretien. Les principes & les éxemples ſur quoy Eudoxe avoit le plus appuyé, luy revinrent en l'eſprit à ſon réveil: mais les derniéres paroles de ſon ami luy donnerent une extréme impatience de renoûër le diſcours.

Il ſe leva de bonne heure contre ſa couſtume, & alla auſſitoſt chercher Eudoxe que l'a-

mour de l'étude rend fort matineux, à l'éxemple de ces Philoſophes, qui croyoient que les heures du jour les plus précieuſes pour les gens de lettres eſtoient celles du matin: ſans doute parce que la teſte eſt plus libre alors, & que les images des choſes y ſont plus nettes aprés le ſommeil; ou parce que l'eſprit eſt plus recueïlli avant que les affaires le diſſipent. Philanthe trouva Eudoxe dans ſon cabinet, & luy témoigna d'abord combien il ſouhaitoit qu'ils repriſſent leur entretien des penſées. Je travaille pour cela, dît Eudoxe; & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ay tiré de bon des Anciens & des Modernes.

Pour revenir donc où nous en eſtions hier, je vous diſois qu'en matiére de penſées ingénieuſes, le vray ne ſuffiſoit pas, & qu'il y falloit ajoûter quelque choſe d'extraordinaire qui frappaſt l'eſprit. Nous l'avons dit, & on ne ſçauroit trop le dire: la vérité eſt à la penſée ce que les fondemens ſont aux édifices; elle la ſoûtient, & la rend ſolide. Mais un baſtiment qui ne ſeroit que ſolide n'auroit pas de quoy plaire à ceux qui ſe connoiſſent en architecture. Outre la ſolidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & meſme de la délicateſſe dans les maiſons bien baſties; & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La

vérité qui plaiſt tant ailleurs ſans nul ornement, en demande icy ; & cét ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choſes. Les éxemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne perſonne. Voilà une penſée fort vraye, & qui ne l'eſt que trop par malheur, ajoûta Eudoxe ; mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniére qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainſi, comme vous ſçavez : *La mort renverſe également les palais des Rois & les cabanes des pauvres.*

Pallida mors æquo pede pulſat. Pauperum tabernas, regumque turres. *Carmin. lib. 1. Od. 2.*

Le ſecond prend un autre tour.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre
n'en défend pas nos Rois.

Je vous entends, dît Philanthe : mais laquelle de ces deux penſées, ou plûtoſt lequel de ces deux tours vous plaiſt davantage ? Chacun en ſon genre a de quoy plaire, repartit Eudoxe. Le tour du Poéte latin eſt plus figuré, & plus vif ; celuy du Poéte françois eſt plus naturel & plus fin : il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre.

Pour moy, repliqua Philanthe, j'aime ſur tout les penſées qui ont de l'élevation, & qui ne repréſentent à l'eſprit que de grandes choſes. Vous n'eſtes pas en cela de trop méchant gouſt, dît Eudoxe. La ſublimité, la grandeur dans une penſée eſt juſtement ce qui emporte, & ce qui ravit, pourveû que la penſée convienne au ſujet: car c'eſt une regle générale, qu'il faut penſer ſelon la matiére qu'on traite; & rien n'eſt moins raiſonnable que d'avoir des penſées ſublimes dans un petit ſujet qui n'en demande que de médiocres: il vaudroit preſque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand ſujet qui en demanderoit de ſublimes; & le Timée dont parle Longin, qui loûë Aléxandre d'avoir conquis toute l'Aſie en moins d'années qu'Iſocrate n'avoit compoſé le Panegyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac qui dit à la Motte-Aigron: Je meure ſi la moindre partie de l'ouvrage que vous m'avez montré ne vaut mieux que tout ce qu'ont fait les Hollandois, pourveû que vous en exceptiez les victoires du Prince d'Orange.

Non ad perſuaſionem, ſed ad ſtuporem rapiunt grandia. *Longin de ſublimi, ſect. 1.*

A ſermone tenui ſublime diſcordat, ſitque corruptum, quia in plano tumet. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

A la vérité Longin traite de puérilité & de baſſeſſe la comparaiſon du Roy de Macédoine avec un Sophiſte, & celle de la conqueſte de l'Aſie avec un ſimple diſcours: mais il y a encore plus de proportion entre un illuſtre Conquerant

querant & un fameux Orateur, entre un effet de la vertu héroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence; qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage & tout ce qu'a fait une nation habile & heureuſe. Car ſans parler des victoires du Prince d'Orange, puis que l'Auteur veut qu'on les excepte; juſqu'où la République de Hollande n'a-t-elle point porté ſa puiſſance ſur mer & ſur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Eſpagne?

Je ne ſuis pas en cette rencontre pour Balzac, dît Philanthe, mais je ne ſuis pas auſſi pour Longin; & je le trouve trop critique de reprocher à Timée une puérilité ſur la loûange d'Aléxandre. Qui diroit de Loûïs le Grand, qu'il a conquis la premiére fois la Franche-Comté en moins de jours qu'on ne pourroit faire ſon Panégyrique, diroit-il à voſtre avis une ſottiſe? Et ſi au retour d'une campagne ſi courte & ſi glorieuſe on euſt dit que ceux qui devoient faire des complimens à Sa Majeſté avoient beſoin de plus de temps pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conqueſte: croyez-vous que la penſée euſt eſté mauvaiſe?

Je ne le croy pas, répondit Eudoxe; & je croy pourtant que la penſée de Timée eſt vicieuſe, par la raiſon que les harangues dont vous

parlez ont rapport au Roy & à ſa conqueſte, & que le Panégyrique d'Iſocrate n'en avoit point à Aléxandre ni à ſes victoires. Mais ne nous écartons pas, ajoûta-t-il, & revenons à cette nobleſſe que vous aimez tant.

De Formis Orat. c. 6.

Hermogene a établi divers rangs de penſées nobles & majeſtueuſes, comme il les appelle. Le premier ordre eſt de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque choſe de divin. Si bien qu'on peut dire, ſelon la doctrine de ce Rheteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un Pere Grec, que le Chriſtianiſme eſt une imitation de la vie divine ; & un Pere Latin, que c'eſt ſe venger en Dieu que d'aimer ſes ennemis.

Homines ad Deos nulla re propiùs accedunt quàm ſalute hominibus danda. *Orat. pro Ligar.*

Il n'y en a donc gueres moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Ciceron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus prés des Dieux qu'en donnant la vie aux hommes. Non ſans doute, repliqua Eudoxe. La penſée de Velleïus Paterculus ſur Caton eſt à peu-prés dans le meſme rang : *C'eſtoit un homme tres-ſemblable à la vertu, dont l'eſprit en toutes choſes tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien pour paroiſtre le faire.* Celle de Séneque ſur les Héros & les Vertueux maltraitez de la fortune, eſt apparemment de cette eſpece, dît Philanthe. *Si un grand perſonnage tombe, ſa*

Homo virtuti ſimillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior : qui nunquam rectè fecit ut faceret videretur. *Lib. 2.*

Si magnus vir

chute ne diminuë rien de ſa grandeur. On a pour luy les meſmes égards qu'on a pour les temples démolis, dont les perſonnes qui ont de la religion révérent & adorent juſqu'aux ruines.

cecidit, magnus jacuit: non magis illum putes contemni quàm cùm ædium ſacrarum ruinæ calcantur; quas religioſi æquè ac ſtantes adorant. *Conſolat. ad Helbiam, c. 13.*

Enfin on doit mettre dans ce premier ordre, reprît Eudoxe, la penſée fameuſe de Sannazar ſur la ville de Veniſe. Le Poéte feint que Neptune voyant Veniſe s'élever au milieu des eaux du Golphe Adriatique, & donner la loy à toute la mer, dît à Jupiter par une eſpece d'inſulte: *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira voſtre Capitole & ces murs renommez de voſtre Mars: ſi vous préferez le Tybre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a eſté baſtie par les hommes, & que celle-cy ne l'a pu eſtre que par les Dieux.*

Si pelago Tybrim præferis, urbem aſpice utramque: Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

La nobleſſe des penſées, continua Eudoxe, vient encore, ſelon Hermogene, de la nature des choſes qui ſont humaines à la vérité; mais qui paſſent pour grandes & illuſtres parmi les hommes, comme la puiſſance, la généroſité, l'eſprit, le courage, les victoires, & les triomphes. En voicy des éxemples que j'ay remarquez, & que j'ay écrits.

Vous n'avez receû rien de plus grand de la fortune que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire: c'eſt à Céſar que parle

Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut poſſis: nec natura tua melius

ainſi l'Orateur Romain ; & voicy comme parle de l'Orateur Romain un Hiſtorien que vous aimez, & qui ſelon vous a quelque choſe de plus piquant que Tite-Live : *Il n'a deû ſon élevation qu'à luy-meſme ; & ſon grand génie a empeſché que les nations vaincuës n'euſſent par l'eſprit autant d'avantage ſur les Romains que les Romains en avoient ſur elles par la valeur.* Mais le vieux Séneque dit quelque choſe de plus magnifique, en diſant que Ciceron eſt le ſeul eſprit qu'ait eû le peuple Romain égal à ſon empire.

quàm ut velis conſervare quam plurimos. *Orat. pro Ligar.*

Omnia incrementa ſua ſibi debuit : vir in ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Illud ingenium quod ſolum Populus Romanus par imperio ſuo habuit. *Controverſ. lib. 1.*

Caton eſt peut-eſtre celuy des Romains qui a donné lieu à de plus hautes penſées. *Les gens de bien ſont à part*, dit Virgile, *& Caton leur donne des loix. Tout eſt ſoumis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiére & indomptable de Caton.*

Secretoſque pios, his dantem jura Catonem. *Æneid. lib. 8.*

Et cuncta terrarum ſubacta Præter atrocem animum Catonis. *Carmin. lib. 2. Od. 1.*

Je voudrois bien ſçavoir, repliqua Philanthe, qui a penſé le plus noblement ſur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs penſées dans le fonds, répondit Eudoxe, ſont preſque également nobles : car il n'eſt guéres moins beau d'eſtre à la teſte des gens de bien & de leur commander ; que d'eſtre le ſeul qui refuſe de ſe ſoumettre au Vainqueur du monde. Mais à juger par les apparences, la penſée d'Horace a plus d'élévation & de majeſté que celle de Virgile. Je ne prétens pas au reſte décider que ce ſoit le meſme Caton dont tous deux parlent :

il eſt certain qu'Horace parle de Caton d'Utique; & il eſt du moins probable que Virgile en parle auſſi, par la raiſon que dans le vers précedent il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien Poéte, grand imitateur de Virgile, penſe d'une maniére fort noble au ſujet d'Annibal qu'on avoit réſolu d'attaquer dans un feſtin. *Tu te trompes*, dît quelqu'un au jeune homme de Capoüe qui avoit formé ce deſſein hardi, *tu te trompes, ſi tu crois trouver Annibal deſarmé à table. La majeſté dont il eſt reveſtu, & qui ne le quitte jamais; cette majeſté qu'il s'eſt aquiſe par tant de guerres, par tant de batailles ſanglantes, luy tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de luy, tu ſeras ſurpris de voir autour de ſa perſonne les journées de Cannes, de Trébie & de Traſymene avec l'ombre du grand Paulus.*

Fallit te mensas inter quod credis inermem.
Tot bellis quæſita viro; tot cædibus armat
Majeſtas æterna ducem; ſi admoveris ora,
Cannas & Trebiam ante oculos, Traſymenaque buſta
Et Pauli ſtare ingentem miraberis umbram.
Sili. Italic. lib. 11.

Un des plus célébres Orateurs de noſtre temps, repliqua Philanthe, s'eſt ſervi bien à propos de la penſée du Poéte latin dans une harangue latine, pour nous faire entendre que le grand Prince de Condé n'eſtoit jamais ſeul dans ſes promenades les plus ſolitaires de Chantilly; que ſes victoires l'accompagnoient en tous lieux: qu'en le voyant, les images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef ſe préſen-

toient à l'eſprit, & qu'on s'imaginoit meſme voir à ſa ſuite les ombres des fameux Généraux d'armée qu'il avoit défaits.

Je me ſouviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent Poéte latin de noſtre temps dit, en décrivant le combat de Tolus aprés le paſſage du Rhin, que les ennemis ne purent ſoûtenir la préſence du Prince de Condé : que ſans eſtre bleſſez, ils fuyoient à demi-morts ; tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux. Je ne puis non plus oublier icy ce que j'ay leû dans le Poëme de Saint Loüis au ſujet de deux corps d'armée envoyez de Gréce, qu'on croyoit deſcendus de ces anciens Grecs qui ſe rendirent maiſtres de l'Aſie, & qui remporterent deux victoires ſi célebres ſur les Perſes : l'une aux Termopiles, & l'autre à Arbelle. Le Poéte françois parle ainſi des braves qui compoſoient les deux corps.

Quà ruis, exanimes fugiunt ſine vulnere turmæ : Multa oculis Norlingua & Lentia multa recuſat.

De ces Peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & regnent dans l'Hiſtoire,
Leur inſpirent un air de gloire & de valeur ;
Leur remettent Athenes & Sparte dans le cœur ;
Et pour mot au marcher par leurs rangs & leurs files,
On n'entend réſonner qu'Arbelle & Thermopiles.

Mais je vous interromps, & vous empeſche

de ſuivre voſtre cayer. Quintilien, pourſuivit Eudoxe, dit que Céſar a dans ſes diſcours tant de véhemence, tant de vivacité, & tant de feu, qu'il ſemble avoir parlé du meſme air & avec la meſme force qu'il a combatu. On a dit de luy, repliqua Philanthe, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes que de les perſuader: on a dit encore qu'il ſembloit ne vouloir vaincre que pour avoir la gloire de pardonner.

Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixiſſe quo bellavit, appareat. *Lib. 10. c. 1.*

Ciceron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe, en diſant qu'il n'eſtoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes ſeroient aplanies, quand les fleuves les plus profonds ſeroient à ſec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de Céſar la défendroient beaucoup mieux que les ramparts dont la nature l'a fortifiée elle-meſme. Mais joignons Pompée à Céſar, continua-t-il, & écoutez une ſeconde fois voſtre Hiſtorien favori.

Perfecit ille ut ſi montes reſediſſent, amnes exaruiſſent, non naturæ præſidio, ſed victoria ſua, rebuſque geſtis Italiam munitam haberemus. *Contra Piſon.*

Pompée a vaincu toutes les nations auſquelles il a fait la guerre; & la Fortune l'a tellement élevé qu'il triompha d'abord de l'Afrique, aprés de l'Europe, & puis de l'Aſie: comme s'il euſt deû y avoir autant de monumens de ſes victoires qu'il y avoit de parties du monde.

Ut primùm ex Africa, iterùm ex Europa, tertiò ex Aſia triumpharet; & quot partes terrarum orbis ſunt, toti-

dem facerent monumenta victoriæ suæ. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

In pristinum fortunæ habitum restituit: æquè pulcrum esse judicans, & vincere reges, & facere. *Valer. Max. lib. 5. c. 1.*

Cui expeditius fuerit tradere imperium quàm obtinere. *Tacit. Histor. lib. 1.*

Ecoutez encore un autre Hiſtorien ſur ce que Pompée ayant défait Tigranes Roy d'Arménie, ne le ſouffrit pas long-temps à ſes pieds, & luy remit la couronne ſur la teſte. *Il le rétablit en ſa premiére fortune, jugeant qu'il eſtoit auſſi beau de faire des Rois que d'en vaincre.* Mucien dans Tacite trouve plus ſon compte à donner l'Empire qu'à l'obtenir; à faire Veſpaſien Empereur qu'à l'eſtre luy-meſme; & à mon avis c'eſt plus la penſée de l'Hiſtorien que le ſentiment du Héros.

Tout cela eſt grand, dît Philanthe, & rien à mon gré n'éleve plus l'eſprit que ces ſortes de penſées. Mais il me ſemble, ajoûta-t-il, qu'on a penſé pour le moins auſſi noblement ſur les Romains en général que ſur les particuliers qui ſe ſont diſtinguez par un mérité extraordinaire.

Vous avez raiſon, repartit Eudoxe, & ſi on en croit les Auteurs non ſeulement de la Langue latine, mais des autres Langues; le meſtier du Peuple Romain eſtoit de commander aux autres peuples: les Rois n'eſtoient rien au prix des Bourgeois de Rome: le ſeul nom des Romains faiſoit tout trembler, & pouvoir tout vaincre: leur puiſſance n'eût point de bornes, & il n'y eût que l'exceſſive grandeur de Rome qui fut cauſe de ſa ruine.

Mais

Mais ne penſez pas que Rome, en perdant l'empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguſte. On voit juſques dans ſes ruines la majeſté de ce peuple conquérant qui eſtoit le maiſtre des autres: & un bel eſprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'Epigramme adreſſée à un voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez*, dit-il, *ces maſſes énormes de pierres, ces vaſtes amphithéatres démolis & ruinez: voilà ce que c'eſt que Rome. Voyez comme le cadavre d'une ville ſi ſuperbe a encore quelque choſe d'impérieux & de menaçant.* *Janus Vitalis.*

Aſpice murorum moles, præruptaque ſaxa,
Obrutaque horrenti vaſta theatra ſitu;
Hæc ſunt Roma: viden, velut ipſa cadavera tantæ
Urbis adhuc ſpirent imperioſa minas.

De tous les beaux eſprits que l'Italie a portez, repliqua Philanthe, le Taſſe eſt peut-eſtre celuy qui penſe le plus noblement. Sa *Gieruſalemme* eſt pleine de penſées ſublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture il tomba ſur l'endroit où Lucifer haranguant les démons en faveur de l'armée Saraſine, les fait ſouvenir du combat qu'ils ſoûtinrent autrefois contre les troupes céleſtes.

Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti.
Pur non mancò virtute al gran penſiero:
Hebbero i più felici allor vittoria
Rimaſe a noi d'invitto ardir la gloria.

Peut-on rien concevoir de plus élevé? *Nous*

fuſmes vaincus dans ce combat, je l'avoûë: mais le courage ne nous manqua pas dans une ſi haute entrepriſe; & ſi les autres eûrent le bonheur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir oſé la choſe du monde la plus hardie.

La mort d'Argant n'eſt pas exprimée avec moins de nobleſſe que la défaite des démons. Ce Saraſin ſi vaillant & ſi fier; ou plûtoſt ſi barbare & ſi féroce, infatigable & invincible à la guerre, qui brave le Ciel, & qui met en ſon épée toute ſa raiſon & toute ſa loy:

Impatiente, ineſſorabil, fero;
Ne l'arme infaticabile & invitto;
D'ogni Dio ſprezzator, e che ripone
Ne la ſpada, ſua legge e ſua ragione.

Ce Saraſin, dis-je, meurt de la main de Tancrede: mais il menace celuy qui le tuë, & veut meſme en mourant paroiſtre n'eſtre pas vaincu.

E vuol morendo, anco parer non vinto.

Teleſinus ſemianimis repertus eſt, victoris magis quàm morientis vultum præferens. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Ce n'eſt pas aſſez, dît Eudoxe, de vouloir ne point paroiſtre vaincu: on devoit dire qu'Argant vouloit paroiſtre victorieux, comme le Chef des Samnites; qui, au rapport de l'Hiſtorien que vous aimez, avoit plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant.

Le Taſſe, reprit Philanthe, dit quelque choſe de plus fort d'un autre Saraſin.

E morto anco minaccia.

Ce Barbare menace les Chreſtiens tout mort qu'il eſt : c'eſt-à-dire, interrompit Eudoxe, qu'il reſte ſur le viſage du mort un air menaçant ; comme dit Florus de ces généreux ſoldats qui mouroient attachez à leurs ennemis, & auſquels la mort ne faiſoit pas quitter l'épée. C'eſt auſſi ce que dit Salluſte de Catilina : que ſon corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroiſſoit ſur ſon viſage pendant ſa vie, y eſtoit encore.

Quidam hoſtibus ſuis immortui ; omnium in manibus enſes & relictæ in vultibus minæ. *Lib. 1. c. 18.*

Catilina longè à ſuis inter hoſtium cadaveta repertus eſt ; paululum etiam ſpirans, ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catilin.*

Ces penſées, repartit Philanthe, me font ſouvenir de celle d'un Auteur Eſpagnol ſur la mort du Duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quito el ſer, pero un ſolo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor en tanto que el cuerpo tenio ſentimiento.* Cela veut dire, comme vous voyez, que ſon courage ne l'abandonna pas un moment ; & que ſon cœur fut toûjours ferme, toûjours intrépide, tant que ſon corps eût du ſentiment & de la chaleur.

Ce qu'un Poéte des derniers ſiécles, illuſtre par ſon caractére, & de Gouverneur & d'Eveſque dit des François en général, vous doit pa-

Sidonius Apollinaris.

roiſtre plus beau, repliqua Eudoxe : *Leur courage leur ſurvit preſque.*

Animoque ſuperſunt
Jam prope poſt animam.

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment juſques au dernier ſoupir ; & l'oppoſition de deux mots qui ſe reſſemblent ſans avoir la meſme ſignification, eſt un jeu heureux.

Sicut primus impetus eis major quàm virorum eſt : ita ſequens minor quàm fœminarum. *Flor. lib. 2. c. 4.*

Un Hiſtorien latin n'a pas ſi bonne opinion de nous, repartit Phylanthe : car il dit que les François ſont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils ſont moins que des femmes dans le ſecond.

Mais je veux vous lire encore deux ou ttois endroits du Taſſe qui ont je ne ſçay quoy de bien héroïque :

I gradi primi
Più meritar che conſequir deſio :
Ne, pur che me la mia virtù ſublimi,
Di ſcettri altezza invidiar degg'io.

N'eſt-ce pas un ſentiment digne de Renaud & du magnanime d'Ariſtote, de vouloir plûtoſt mériter les premiéres places que d'y parvenir, & de n'envier point aux Rois leurs ſceptres ni leurs couronnes, pourveû qu'on s'éleve, &

qu'on ſe diſtingue par ſa vertu ?

Souffrez, dît Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous diſe à mon tour deux penſées qui ſont peut-eſtre des copies de l'endroit du Taſſe que vous venez de citer. L'une finit un Madrigal qui eſt le Portrait du grand Prince de Condé, & que vous ne ſerez pas faſché de ſçavoir tout entier.

J'ay le cœur comme la naiſſance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ay de la foy, de la conſtance ;
Je ſuis promt, je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire ;
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'hiſtoire
Ne me le ſçauroit diſputer.
Si je n'ay pas une couronne,
C'eſt la Fortune qui la donne :
Il ſuffit de la mériter.

L'autre penſée, ou plûtoſt l'autre ſentiment eſt de la Reine de Suéde Chriſtine, qui dans la Lettre qu'elle écrivit en Italien au Roy de Pologne, aprés qu'il eût fait lever le ſiége de Vienne, luy dit quelle ne luy envie point ſon Royaume, ni les treſors & les dépouïlles qu'il a remporté ; qu'elle luy envie ſeulement ſes fatigues & les périls qu'il a eſſuyez ; qu'elle luy envie le beau titre de Libérateur de la Chreſtienté ; le plaiſir

qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui luy doivent l'une & l'autre: *Io non le invidio il ſuo regno, ne quanti teſori e ſpoglie ella s'aquiſtò: io invidio ſolo à V. M. le ſue fatiche, e li ſuoi pericoli: io invidio il bel titolo di Liberatore della Criſtianità, il guſto di dare ogni hora la vita e la libertà a tanti ſfortunati de gl'amici e nemici, i quali devono a lei ò la libertà ò la vita loro.*

Il eſt vray, reprît Philanthe, que la penſée du Madrigal & celle de la Lettre reſſemblent bien à ce que je vous ay dit ſur Renaud: mais ſouffrez à voſtre tour que j'acheve ce que j'ay commencé.

Le meſme Héros s'eſtant battu avec le Prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de ſe ſoumettre aux loix de la diſcipline militaire, & aux ordres du Général de l'armée Chreſtienne, dit fiérement & avec un ſourire meſlé de colere quand on luy parle de priſon, que c'eſt à ceux qui ſont eſclaves, ou qui méritent de l'eſtre à ſe juſtifier dans les fers; que pour luy, il eſt né libre, qu'il a vécu, & qu'il mourra libre. Il ajoûte, qu'une main comme la ſienne accouſtumée à manier l'épée & à cueïllir des palmes, ne ſçait ce que c'eſt que de chaiſnes. Les paroles Italiennes vous plairont peut-eſtre davantage:

Sorriſe alhor Rinaldo e con un volto
In cui tra'l riſo lampeggiò lo ſdegno,
Difenda ſua ragion ne' ceppi involto,
Chi ſervo è, diſſe, ò d'eſſer ſervo è degno.
Libero i nacqui, e viſſi, e morro ſciolto;
Tria che man porga ò piede à laccio indegno.
Uſa à la ſpada è queſta deſtra & uſa
A le palme, e vil nodo ella recuſa.

Je tombe d'accord, dît Eudoxe, que quand le Taſſe penſe bien, il penſe mieux qu'un autre, & que ſes Héros ont des ſentimens fort relevez. Mais c'eſt particuliérement au regard de ſon principal Héros, reprît Philanthe, que ce divin Poéte a d'excellentes penſées.

Armide dit à Godefroy en implorant ſon ſecours, que ſon deſtin eſt de vouloir ce qui eſt juſte, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

Tu cui conceſſe il cielo e dielti in fato
Voler il giuſto, e poter cio che vuoi.

La penſée eſt noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un Panégyriſte de Saint Loûïs: que la vraye grandeur ne conſiſte pas à faire tout ce que l'on veut; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne ſçay meſme ſi l'Orateur François ne ſurpaſſe point le Poéte Italien.

Un des Ambaſſadeurs du Soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au meſme Godefroy, pour le détourner du ſiége de Jéruſalem, qu'on ne peut rien ajoûter à la réputation de ſes armes; qu'il peut faire de nouvelles conqueſtes, mais qu'il eſpere en vain d'aquerir une nouvelle gloire.

E ſe ben aquiſtar puoi novi imperi:
Aquiſtar nova gloria indarno ſperi.

Godefroy dît luy-meſme au Prince Altamor, qui ſe rendant à luy dans le combat, luy offroit pour ſa rançon tout l'or de ſon Royaumes avec les pierreries de la Reine ſon épouſe: » Gardez pour vous ce qui vous vient de plus » précieux des Indes, & ce que la Perſe a de ra- » re: je ne cherche point à m'enrichir de la vie » d'autruy; je fais la guerre dans l'Aſie, & je n'y » fais point de trafic.

Cio che ti vien da l'Indiche maremme
Habbiti pure, e cio che Perſia occoglie:
Che de la vita altrui prezzo non cerco;
Guereggio in Aſia, e non vi cambio ò merco.

Cela ne vous ſemble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un Héros Chreſtien, qui n'a en veûë aucun intéreſt que celuy de la Religion? Il n'y a rien de plus généreux, repartit Eudoxe.

Mais

Mais il n'y a rien auſſi de mieux imité, pour ne pas dire de mieux dérobé, ajoûta-t-il. Car enfin Aléxandre dit preſque le meſme dans Quinte-Curce, en répondant à Parménion qui luy avoit fait des propoſitions intéreſſées, & peu honneſtes : que s'il eſtoit Parménion, il préféreroit l'argent à la gloire ; mais qu'eſtant Aléxandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je ne me trompe*, ajoûte-t-il, *je ſuis Roy, & non pas marchand.*

Me non mercatorem memini eſſe, ſed Regem. *Lib.* 4.

Quinte-Curce luy fait dire au meſme endroit, ſi je m'en ſouviens, que ce n'eſt pas ſa couſtume de s'attaquer aux priſonniers & aux femmes ; qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui ſont en eſtat de ſe défendre. A voſtre avis, le Taſſe n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en diſant de ſon Renaud, qu'un homme ſans armes n'a rien à craindre de luy, qu'il ne ſe bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas éxercer ſa fureur guerriére quand on n'eſt pas en eſtat de la ſoûtenir ?

Bellum cum captivis & fœminis gerere non ſoleo ; armatus ſit oportet quem oderim. *Ibid.*

Difeſa é qui l'eſſer de l'arme ignudo :
Sol contra il ferro, il nobil ferro adopra ;
E ſdegnò negli inermi eſſer feroce.

Je juge de là, pourſuivit Eudoxe, que ce grand Poéte dont l'imagination eſt ſi abondante, &

le génie ſi heureux, reſſemble un peu à ces gens riches de leur fonds, qui ne laiſſent pas de s'accommoder du bien d'autruy.

Si vous faites là-deſſus le procés au Taſſe, dît Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des Modernes, ajoûta-t-il, eſt de n'eſtre pas venus les premiers; & tout leur crime ſouvent, c'eſt de penſer comme les Anciens, ſans les avoir leûs.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe: mais convenez auſſi avec moy qu'il y a des penſées qu'on peut croire ſans ſcrupule avoir eſté dérobées aux Anciens. Pour ne rien dire de celles que Phyllarque a remarquées dans les ouvrages de Narciſſe comme autant de larcins viſibles; ce *Cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ay rapporté d'un Moderne, eſt pris manifeſtement de la Lettre qu'écrivit Sulpice à Ciceron, pour le conſoler ſur la mort de ſa fille. Car aprés avoir dit qu'en revenant d'Aſie, & faiſant voile vers Mégare, il jetta les yeux de tous coſtez, & qu'il vit Egine, Mégare, Pirée, & Corinthe, villes autrefois tres-floriſſantes, & alors toutes ruinées, il ajoûte que cette penſée luy vint en l'eſprit: *Eh quoy, nous autres petits hommes, qui voyons dans un meſme endroit les cadavres de tant de villes, nous ne pouvons ſans indignation voir mourir quelqu'un de nous dont la vie*

Hem nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrum interiit, quorum vita brevior eſſe debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant? *Sulpitius Ciceroni.*

doit eſtre plus courte ! Mais voſtre Taſſe, pourſuivit Eudoxe, a bien profité de la réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage ; & ſi je ne craignois de vous faſcher, je dirois que c'eſt un voleur qu'on peut convaincre de larcin : jugez en vous-meſme :

Giace l'alta Cartago : à pena i ſegni
De l'alte ſue ruine il lido ſerba ;
Muoiono le città, muoiono i regni ;
Copre i faſti e le pompe arena & herba ;
E l'huom d'eſſer mortal par che ſi ſdegni.

Quoy de plus conforme & dans le ſens & dans les paroles que, *Hem nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrum interiit, & e l'huom d'eſſer mortal par che ſi ſdegni ?* Les autres vers ne paroiſſent pas tout-à-fait ſi copiez : mais pour peu qu'on y regarde de prés, on trouvera que la Lettre latine eſt l'original de la Stance italienne ; & que ces ruines de Carthage deſquelles il ne reſte preſque pas de veſtiges, que ces villes & ces royaumes qui meurent, ne ſont que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pirée, & de Corinthe.

Que ſi le Taſſe n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque choſe de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye. *Toute la ville eſt couverte* Jam tota tegunturN ij

Pergama dumetis; etiam periere ruinæ. *lib. 9.*

de broſſailles; les ruines meſme n'en paroiſſent pas. Car cela ne reſſemble pas mal à deux endroits de la Stance italienne.

Copre i faſti e le pompe arena & herba.
. . . . . à pena i ſegni
De l'alte ſue ruine il lido ſerba.

Qui Romam in media quæris novus advena Roma
Et Romæ in Roma nil reperis media. *Janus Vitalis.*

Comme ſi ces ſortes de penſées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le ſujet ne les fourniſt pas de luy-meſme. Vous direz ſans doute par la meſme raiſon, que l'Auteur de l'Epigramme latine adreſſée au voyageur qui cherche Rome dans Rome, a pris cela de Florus; que Florus l'a pris de Séneque, & Séneque de Ciceron. Car Florus dit que le Peuple Romain détruiſit les ruines meſme des villes, en ſorte qu'on cherche aujourd'huy Samnium dans Samnium, & qu'une ville ſi ruinée ne paroiſt pas avoir pu eſtre la matiére de vingt-quatre triomphes. Séneque dit ſur l'embraſement de la ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule. Et Ciceron reproche à Verres d'avoir tellement deſolé la Sicile, qu'on la cherche dans ſes plus fertiles campagnes. Voilà par tout la meſme penſée, & apparemment chacun de ces Auteurs ne doit la ſienne qu'à luy-meſme.

Ita ruinas ipſas urbium diruit, ut hodie Samnium in ipſa Samnio requiratur, nec facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. c. 16.*

Lugdunum, quod oſtendebatur in Gallia, quæritur. *Senec. Ep. XCI.*

Ætnenſis ager ſic erat deformis atque horridus, ut in uberrima Siciliæ parte Siciliam quæreremus. *Cic. lib. 3. in Ver.*

Quoy qu'il en ſoit, reprît Eudoxe, Virgile

a mieux penſé que les autres, en diſant qu'il ne reſtoit de Troye que la place où elle avoit eſté : *Et campos ubi Tròja fuit.* C'eſt aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ſes ruines, & que je ne ſçay quel autre Poéte qui parle de ſes cendres. Par *les champs où a eſté Troye;* on n'a l'idée ni de ruines, ni de cendres, qui ſont au moins les reſtes d'une ville détruite & brûlée : le lieu ſeul où fut cette ville, revient en l'eſprit. Vous me faites penſer, dît Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti* ſur l'ancienne Rome ; ileſt admirable, & digne de toute la grandeur Romaine.

Qui fù quella di Imperio antica ſede
Temuta in pace e trionfante in guerra.
Fù : perch'altro che il loco hor non ſi vede.
Quella che Roma fù, giace ſotterra.

Queſte cui l'herba copre e calca il piede
Fur moli al ciel vicinè, ed hor ſon terra.
Roma che' l mondo vinſe, al tempo cede,
Che i piani in alza, e che l'altezze atterra

Roma in Roma nonè. Vulcano e Marte
La grandezza di Roma a Roma han tolta.
Struggendo l'opre e di Natura e di Arte.

Voltò Soſſopra il mondo, e'n polve è volta :
E frà queſte ruine a terra ſparte
In ſe ſteſſa cadeo morta e ſepolta.

» Voicy comme je voudrois traduire ce Sonnet.
» Icy fut autrefois la Capitale de l'Empire, re-
» doutée dans la paix & triomphante dans la
» guerre. Elle fut : parce qu'on ne voit plus que
» le lieu où elle a eſté. Cette Rome ſi fameuſe
» eſt ſous terre : ces maſſes de pierre que l'her-
» be couvre, & qu'on foule aux pieds, ont eſté
» élevées juſqu'au ciel, & ne ſont plus que terre.
» Rome qui a vaincu le monde, cede au temps
» qui releve les choſes les plus baſſes, & qui ab-
» baiſſe les plus hautes. Rome n'eſt plus dans
» Rome. Vulcain & Mars ont oſté à Rome tou-
» te ſa grandeur, en détruiſant les ouvrages &
» de la nature & de l'art. Enfin le monde eſtant
» bouleverſé elle eſt tombée, elle a eſté ré-
» duite en pouſſiere ; & parmi ces ruines épar-
» ſes à terre, elle eſt morte & enſevelie en elle-
» meſme.

Il y a de l'eſprit, de la nobleſſe, & ſi vous voulez de la magnificence dans le Sonnet italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien déguiſer, ce ſeul mot de Virgile, *& les champs où a eſté Troye*, me ſemble plus beau, & plus grand, tout ſimple qu'il eſt.

On peut néanmoins encherir ſur la penſée de Virgile, interrompit Philanthe ; & le Taſſe l'a fait, en diſant du Palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroiſt plus ; qu'il n'en paroiſt pas meſ-

me de veſtiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais eſté en ce lieu-là.

Ne più il palagio appar, ne pur le ſue
Veſtigia; nè dir puoſſi; egli qui fue.

Faites valoir le Taſſe tant qu'il vous plaira, dît Eudoxe, je m'en tiens pour moy à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'eſprit que luy. Ce n'eſt pas que je mépriſe le Poëme du Taſſe; il a de grandes beautez, & du ſublime en pluſieurs endroits: mais c'eſt que j'eſtime plus l'Enéide qui n'a rien dans les penſées que de noble & de régulier. Je ne ſuis pas meſme enteſté des Anciens juſqu'à n'admirer que leurs penſées: les Modernes en ont d'excellentes; & ſans parler des Italiens ni des Eſpagnols, en liſant nos Auteurs François, j'en ay marqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit oppoſer à celles du ſiécle d'Auguſte.

Je ſuis ravi, dît Philanthe, que vous ne ſoyiez pas de ces gens que l'amour de l'Antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'eſprit dans les derniers ſiécles. Pour moy, je ſuis un peu de l'avis du Chancelier Bacon, qui croit que l'antiquite des ſiécles eſt la jeuneſſe du monde, & qu'à bien compter nous ſommes proprement les Anciens. Je ne ſçay, reprît Eudoxe, ſi la pen-

ſée de Bacon n'eſt point trop ſubtile: mais je ſçay bien que ſans décider ſi nous ſommes les Anciens ou non, nous avons du bon ſens, de l'élevation, & de la juſteſſe pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors ſon recueïl, & le feuïlletant » continua ainſi. Un de nos meilleurs Ecrivains » dit du Cardinal de Richelieu, que c'eſtoit un » homme plus grand par ſon eſprit & par ſes ver- » tus, que par ſes dignitez & par ſa fortune; toû- » jours employé, & toûjours audeſſus de ſes em- » plois; capable de régler le préſent, & de pré- » voir l'avenir; d'aſſeûrer les bons évenemens, » & de réparer les mauvais; vaſte dans ſes deſ- » ſeins, pénétrant dans ſes conſeils; juſte dans ſes » choix, heureux dans ſes entrepriſes, & pour tout » dire en peu de mots, rempli de ces dons ex- » cellens que Dieu fait à certaines ames qu'il a » créées pour eſtre maiſtreſſes des autres, pour » faire mouvoir ces reſſorts dont ſa Providence ſe » ſert pour élever ou pour abattre ſelon ſes de- » crets éternels la fortune des Rois & des Royau- mes.

Ces penſées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand Miniſtre d'Etat. La penſée d'un de nos Poétes qui a fait dans un ſonnet l'Epitaphe de ce Cardinal, eſt auſſi fort élevée & fort juſte:

Il

Il fut trop abſolu ſur l'eſprit de ſon maiſtre ;
Mais ſon maiſtre par luy fut le maiſtre des Rois.

Voicy quatre vers d'une Epitaphe d'Anne d'Autriche qui ſont à mon gré incomparables :

Elle ſceût mépriſer les caprices du ſort,
Regarder ſans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand troſne, & le quitter ſans peine,
Et pout tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

L'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Ducheſſe d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre, ſont pleines de ces penſées qu'Hermogene nomme majeſtueuſes ; & j'en ay icy quelques-unes qui peuvent fort bien ſubſiſter hors du corps de l'ouvrage d'où elles ont eſté tirées.

Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance : toute autre place qu'un troſne euſt eſté indigne d'elle.

Douce, familiére, agréable autant que ferme & vigoureuſe, elle ſçavoit perſuader & convaincre auſſi-bien que commmander, & faire valoir la raiſon non moins que l'autorité.

Malgré les mauvais ſuccés de ſes armes infortunées, *c'eſt de Charles I. Roy d'Angleterre dont parle l'Auteur*, ſi on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer ; & comme il n'a jamais refuſé ce

» qui eſtoit raiſonnable eſtant vainqueur, il a toû-
» jours rejetté ce qui eſtoit foible & injuſte eſ-
» tant captif.

» Ce Prince magnanime (Charles II.) euſt pu
» gaſter ſes affaires en ſe ſervant de la main de
» ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par
» un ſeul coup. Sa grande ame à dédaigné ces
» moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état
» que fuſſent les Rois, il eſtoit de leur Majeſté
» de n'agir que par les loix, ou par les armes.
» Ces loix qu'il a protegées l'ont rétabli preſque
» toutes ſeules: il regne paiſible & glorieux ſur
» le troſne de ſes anceſtres, & fait regner avec luy
» la juſtice, la ſageſſe, & la clémence.

» Les malheurs de ſa maiſon, *il s'agit de la*
» *Ducheſſe d'Orleans*, n'ont pu l'accabler dans
» ſa premiére jeuneſſe, & deſlors on voyoit en
» elle une grandeur qui ne devoit rien à la for-
» tune.

» Quoy-que le Roy d'Angleterre, dont le
» cœur égale la ſageſſe, ſceuſt que la Princeſſe
» ſa ſœur recherchée de tant de Rois, pouvoit ho-
» norer un troſne, il luy vit remplir avec joye
» la ſeconde placè de France, que la dignité d'un
» ſi grand Royaume peut mettre en comparai-
» ſon avec les premiéres du reſte du monde.

Ce qu'a dit d'un de nos Héros un de nos fa-
meux Orateurs eſt bien héroique.

L'employ le porta dans des païs différens ; « la victoire le ſuivit preſque par tout, & la gloi- « re ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toûjours « vaincu, il a du moins toûjours mérité de vain- « cre. «

Tant que ce grand homme ſera à noſtre teſ- « te, *diſoient les ſoldats*, nous ne craignons ni les « hommes, ni les élemens ; & déchargez du ſoin « de noſtre ſeûreté par l'expérience & par la ca- « pacité du chef qui nous commande, nous ne « ſongeons qu'à l'ennemi & à la gloire. «

Un autre Orateur dit du meſme Héros : Il « parle, chacun écoute ſes oracles : il comman- « de, chacun avec joye ſuit ſes ordres : il marche, « chacun croit courir à la gloire ; on diroit qu'il « va combattre des Rois conféderez avec ſa ſeule « Maiſon, comme un autre Abraham ; que ceux « qui le ſuivent ſont ſes ſoldats & ſes domeſti- « ques, & qu'il eſt Général & Pére de famille tout « enſemble. «

Un Auteur célébre, & qui ſe diſtingue par le talent qu'il a d'écrire auſſi polîment dans la langue des anciens Romains que dans la noſ- tre, a dit d'un grand Magiſtrat ami du Héros dont nous venons de parler : Tout eſtoit élo- « quent en ſa perſonne, juſqu'à à ſon air & à ſon « ſilence. La nobleſſe de ſon ame paroiſſoit pein- « te en quelque façon dans la nobleſſe de ſon diſ- «

» cours. Il perſuadoit encore davantage par l'o-
» pinion qu'on avoit de ſa probité que par l'eſti-
» me qu'on avoit de ſon ſçavoir. Ce n'eſtoit pas
» tant à ſon éloquence & à ſa dignité qu'on ſe
» ſoumettoit, qu'à l'autorité de ſa vertu; & on
» avoit honte de ne ſe pas rendre à ſes raiſons, dés
» qu'on eſtoit raiſonnable.

On ne peut donner en peu de paroles, dît Philanthe, une idée plus juſte ni plus haute de feu M. le Premier Préſident de Lamoignon. Ajoûtons, pour achever ſon portrait, ce que le Panegyriſte du Parlement de Paris luy a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'Antiquité : *Il n'y a eû rien que de loûable & dans ſes actions, & dans ſes diſcours, & dans ſes ſentimens.*

Nihil in vita niſi laudandum aut fecit, aut dixit, ac ſenſit. *Velleï. Paterc. lib. 1. de Publ. Scipione Æmil.*

Mais c'eſt ſur le Prince qui nous gouverne, ajoûta Eudoxe, que nos meilleurs Ecrivains ont penſé peut-eſtre le plus noblement; comme ſi la hauteur du ſujet avoit élevé leur génie, & que Loûïs le Grand leur euſt inſpiré luy-meſme des penſées dignes de luy.

Un homme de qualité qui a de l'eſprit infiniment, & qui écrit d'une maniére dont les autres n'écrivent point, dit dans le Portrait du
» Roy : Il a l'air d'un Héros; & quand on ne trai-
» teroit pas ſa dignité Royale de Majeſté, on en
» devroit traiter ſa perſonne. On l'admireroit s'il

eſtoit un particulier, & la pourpre qui rehauſſe « d'ordinaire l'éclat des bonnes qualitez, reçoit « du luſtre de toutes les ſiennes. «

Un autre bel eſprit & fort honneſte homme a ſur le meſme ſujet une penſée également juſte & ſublime :

Ton eſprit que rien ne limite,
Fait honneur à la Royauté :
Et l'on ne voit que ton mérite
Au deſſus de ta dignité.

Quand je parle de Loüis le Grand, dit l'Auteur « d'un Diſcours poli & ingénieux, je nomme un « Prince qui fait plus d'honneur au troſne que le « troſne n'en fait aux autres Rois ; un Prince qui « effaçant & relevant tout à la fois la gloire des « Rois ſes ayeux, leur rend de la ſienne plus qu'il « ne prend de la leur. «

Celuy que j'ay déja cité en parlant du Cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en proſe, dit dans un Eloge du Roy qui n'a pas eſté imprimé :

Son ame eſt audeſſus de ſa grandeur ſuprême ;
La vertu brille en luy plus que le diadéme ;
Et quoy-qu'un vaſte Etat ſoit ſoumis à ſa loy,
Le Héros en LOUïS *eſt plus grand que le Roy.*

L'Auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une*

perſonne de la Cour ſe contente de dire que dans luy l'homme eſt auſſi grand que le Roy. Car
» aprés avoir dit que la grandeur luy eſt ſi natu-
» relle, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'en dé-
» faire; qu'il a beau deſcendre du troſne par la
» familiarité de la converſation, que dans le temps
» qu'il ne fait aucun uſage de l'autorité que don-
» ne le ſouverain pouvoir, il ſe diſtingue par l'au-
» torité que donne la ſouveraine raiſon; qu'il y
» a toûjours quelque choſe en luy qui l'éleve mal-
» gré luy; que la gloire qui le ſuit eſt indépen-
» dante de ſa couronne; qu'elle ſort de ſa perſon-
» ne comme de ſa ſource, & qu'elle rejaillit dans
» ſes moindres actions, dans ſes diſcours, dans ſes
» geſtes, dans ſes regards; que quand il pourroit
» ne ſe pas ſouvenir de ce qu'il eſt, il luy écha-
» peroit mille choſes qui ne permettroient pas aux
» autres de l'oublier, & que c'eſt ainſi qu'en parle
» tout le monde. Aprés tout cela, dis-je, l'Auteur
» ajoûte:

Mais parle-t-on de bonne foy?
Eſt-ce une fable, eſt-ce une hiſtoire?
Si ce qu'on dit eſt vray, rien ne manque à ſa gloire:
Et dans luy, qui le pourroit croire,
L'homme eſt auſſi grand que le Roy?

Il s'enſuit delà, repliqua Philanthe, que noſtre Monarque eſt bien différent de ces Prin-

ces qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire juſtement avec l'Auteur de l'éloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir:

Ils ne ſeroient plus rien, s'ils ceſſoient d'eſtre Rois.

Car ſa moindre qualité c'eſt de l'eſtre; & le Comte de Fuenſaldagne dît un jour fort à propos, que la Royauté eſtoit de trop en luy; qu'il n'en avoit que faire; & que ſon propre mérite luy tenoit lieu de tout: *Le ſobra ſer Rey.* Ce mot eſt beau, & a donné lieu à une belle deviſe qui a pour corps le ſoleil entouré du météore appellé la Couronne, & pour ame ces paroles: *Le ſobra la Corona.*

Une de nos amies, reprît Eudoxe, qui eſt la gloire de ſon ſexe, & un peu la honte du noſtre, a ſur le Roy des penſées ſublimes. En parlant d'un lieu où eſtoient tous les Portraits des Rois de France, aprés avoir dit que Loüis XIV. les ſurpaſſe en tous les avantages extérieurs comme en toutes ſortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoûte: *Il paroiſt enfin eſtre le Roy de tous ces Rois.*

Elle dit, en faiſant parler la Seine, au ſujet des feux d'artifice qui ſe firent ſur l'eau devant le Louvre à la naiſſance du Duc de Bourgogne:

Nouveau Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du ſceptre des François :
Pluſieurs Loüis, un Charlemagne,
Un Henri terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres ſujets,
Qui m'enrichît de ſes bienfaits.
Vous ſçaurez bientoſt leur hiſtoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moy, tous ces Rois ſi grands,
Juſtes, pieux, ou conquerans,
Leur bonté comme leur puiſſance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inoüis,
Vous les trouverez en LOUÏS.

Tout cela regarde proprement la perſonne de noſtre auguſte Monarque en général : mais que n'a-t-on point dit de grand ſur ſes actions, ſur ſes conqueſtes, ſur ſes vertus particuliéres ? Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous lire tout ce que j'ay remarqué là-deſſus : je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

» Vous marchez vous-meſme à la défenſe de
» vos peuples ; & préferant l'honneur au repos,
» vous comptez pour rien vos victoires, ſi vous n'avez

n'avez eû part aux périls & aux fatigues des « combats. Voſtre camp & voſtre cour, ce n'eſt « pour vous qu'une meſme choſe : vos meilleurs « courtiſans ſont vos plus braves guerriers. Vos « travaux ſont vos ſeuls divertiſſemens ; & quand « la gloire vous appelle, vous ne commandez pas « qu'on vous ſerve, mais qu'on vous ſuive. C'eſt « ce que dit un célebre Académicien dans ſon Compliment au Roy au nom de l'Académie.

Il dit dans la meſme piéce ſur les entrepriſes de Sa Majeſté : La ſageſſe les forme, & les con- « duit elle-meſme ; la fortune les accompagne, la « valeur les éxécute, la gloire les couronne. Il ajoû- « te en parlant de l'Académie Françoiſe : Elle ſeroit « heureuſe, SIRE, ſi elle ſçavoit écrire & pen- « ſer auſſi noblement que vous ſçavez agir. Cette « penſée ne vaut-elle pas celle de Quintilien, qui dit de Céſar, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu ?

Que ne dit point un autre fameux Académicien dans un Diſcours Académique qui me paroiſt un chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier ſi je ne m'eſtois preſcrit des bornes ? Ecoutez ce ſeul endroit, où aprés avoir dit à un Homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des Académiciens : Et qui pourra mieux que « vous nous aider à parler de tant de grands évé- «

» nemens dont les motifs & les principaux reſſorts
» ont eſté ſi ſouvent confiez à voſtre fidélité, à
» voſtre ſageſſe; qui ſçait mieux à fonds tout ce
» qui s'eſt paſſé de mémorable dans les Cours é-
» trangeres, les traitez, les aliances, & enfin tou-
» tes les importantes négotiations, qui ſous ſon
» Regne ont donné le branle à toute l'Europe; *il*
» *continuë de la ſorte:* Toutefois diſons la vérité;
» la voye de la négotiation eſt bien courte ſous
» un Prince qui ayant toûjours de ſon coſté la
» puiſſance & la raiſon, n'a beſoin pour faire éxé-
» cuter ſes volontez que de les déclarer.

Mais je ne puis m'empeſcher de vous lire encore ce qu'un Prélat d'un mérite extraordinaire, renommé par ſes Ambaſſades ſi utiles à l'Egliſe & à la France, dit du Roy dans l'Oraiſon Funébre de la Reine Marie Théreſe d'Auſtriche; & ce qu'un grand Magiſtrat en dît il y un an ou deux dans une belle Harangue qui m'eſt tombée entre les mains:

« Qui ne ſçait qu'il auroit pouſſé l'Empire Fran-
« çois bien au-delà de toutes nos frontiéres, s'il
» avoit pu, en étendant les limites de la France,
» donner en meſme temps de l'étenduë à ſa gloi-
» re, qui ne peut eſtre ni plus ſolide, ni plus pure,
» ni plus éclatante? Je me trompe, il eſt parvenu
» à la monarchie univerſelle qui a eſté autrefois
» le deſſein chimérique de nos voiſins: mais il y

eſt parvenu par une voye innocente & glorieu- «
ſe, où il n'y a ni violence ni injuſtice. C'eſt l'ou- «
vrage de ſes qualitez héroïques, que la renom- «
mée a portées juſqu'aux extrémitez du monde : «
car s'il régne heureuſement ſur les François par «
une puiſſance naturelle, légitime & héréditaire ; «
il ne regne pas moins glorieuſement dans les «
nations étrangeres, en Eſpagne, en Italie, en Al- «
lemagne, par la terreur de ſes armes, par la ré- «
putation de ſa ſageſſe, de ſa valeur, & de ſa juſ- «
tice. Voilà l'endroit de l'Oraiſon funébre : voi- «
cy celuy de la Harangue.

Ceux qui ſont les plus jaloux de ſa gloïre, «
ſont contraints d'avoûër qu'il eſt l'arbitre ab- «
ſolu de leur deſtinée, le plus ferme appuy de ſes «
Aliez, & que ſa juſtice eſt le ſeul rampart qu'on «
puiſſe oppoſer à la rapidité de ſes conqueſtes. «
C'eſt elle qui l'a deſarmé dans les bras meſmes «
de la victoire. Laſſé de vaincre, il a voulu don- «
ner la paix à ſes ennemis ; & bien loin de pro- «
fiter de ſes forces & de leur foibleſſe, il aime «
encore mieux maintenir le repos de toute l'Eu- «
rope que d'en aquerir l'Empire. «

Ajoûtez à ces derniéres penſées, dît Philan-
the, celles d'une Epitre en vers qui traite le
meſme ſujet, & que je ſçay preſque par cœur.
Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que
ces ſix vers qui ſuivent la peinture des Hé-

ros de différent caractére?

Grand Roy, ſans recourir aux hiſtoires antiques;
Ne t'avons-nous pas veû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes ramparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toy-meſme te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?

Six autres vers d'un autre Poéte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de nobleſſe:

Regler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre;
D'un abſolu pouvoir calmer toute la terre;
A tous ſes ennemis avoir donné des loix;
C'eſt eſtre au plus haut point de la grandeur ſupreſme.
Pour ſauver ſes ſujets, juger contre ſoy-meſme;
C'eſt eſtre le meilleur des Rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au Conſeil il y a quelques années par un Magiſtrat également capable & integre, & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples, & le zele pour la Religion ont paru enſuite avec tant d'éclat en plus d'une Province du Royaume.

Ajoûtons, ſi vous voulez, dît Philanthe, ſur l'héréſie éteinte dans la France, la concluſion

d'un Sonnet italien qu'a compoſé un Jéſuite illuſtre par ſon nom, par ſon eſprit, & par ſa vertu. Le ſens eſt que puis que le Roy a détruit le Calviniſme preſque d'un ſeul mot, & par ſon autorité Royale, il n'a qu'à devenir le maiſtre du monde pour rendre le monde entier Catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Perſan, & le Turc ſe ſoumettent au joug de l'Egliſe:

Le Pere Spinola, neveu du Cardinal Spinola, & miſſionnaire de la Chine, eſtant à Paris.

Perche adorino al fin la Fé di Piero
L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perſo, il Trace;
Ah ſia del gran Luigi il mondo intero.

Mais n'oublions pas, reprît Eudoxe, ce que nous avons leû dans une Harangue compoſée par le Magiſtrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui ſe rencontrent rarement enſemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuſe contrainte qui a ramené en partie nos Freres errans eſt comparée à ces nuées ſombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, alarment les laboureurs, & ſemblent devoir ravir l'eſpérance de leurs moiſſons; mais qui aprés ſe réſolvent en des pluyes douces, ſalutaires & fécondes, dont l'unique effet eſt de porter par tout la joye avec l'abondance, & de preſſer les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Disons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à sa fauvette, sur le pardon que Gennes a obtenu par ses soumissions :

Allez, Doge, allez sans peine
Luy rendre grace à genoux :
La République Romaine
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-mesme sur le génie de Loüis le Grand, supérieur à celuy de ses Capitaines & de ses Ministres : *Il est l'ame de ses armées & de son Etat, comme le soleil l'est de l'univers.* La comparaison est riche & heureuse, repartit Eudoxe, & rien ne nous peut donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'huy la France.

Il me semble, repartit Philanthe, que les comparaisons bien choisies, & tirées des grands sujets de la nature, font toûjours des pensées fort nobles. Oüi, repliqua Eudoxe : & Longin qui donne des régles du Sublime, non seulement dans les paroles, mais dans les pensées, pense noblement luy-mesme ; quand il compare Démosthene à une tempeste & à un foudre qui ravage & emporte tout ; Ciceron à un feu qui ne s'éteint point, & qui à mesure qu'il s'avance prend toûjours de nouvelles forces.

Longin. Sect. 10.

Les comparaisons qu'on tire des arts, pour-

ſuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature; & un de nos Panegyriſtes dit excellemment ſur les actions ſurprenantes que fit Saint Loûïs dans une journée mémorable, & qui parurent audeſſus des regles de la vaillance commune: qu'il en eſt à peu « prés de ces grands éxemples comme de ces « grands tableaux chargez d'ombres & d'obſcurités: ce qui paroiſt d'abord dureté, ce qui ſemble « choquer la veûë & les préceptes par des traits trop « forts & trop marquez à ceux qui ne s'y con- « noiſſent pas, eſt une heureuſe hardieſſe, & un « chef-d'œuvre de l'art aux yeux des intelligens. «

L'hiſtoire fournit encore de tres-belles comparaiſons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'égliſe des Jéſuites de Saint Loûïs, que Loûïs le Juſte faiſoit baſtir, ces paroles eſtoient gravées: *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que peut-on imaginer de plus grand? *Il a vaincu comme David, il baſtit comme Salomon.*

A propos de Jéſuites & de comparaiſons, dît Philanthe, ſçavez-vous la penſée qu'a eû un grand Prince au ſujet des nouvelles Vies de Saint Ignace & de Saint Xavier pour marquer le caractére de ces deux hommes Apoſtoliques? *Saint Ignace*, dît-il un jour, *c'eſt Céſar qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raiſons; Saint Xa-*

vier, c'eſt Alexandre que ſon courage emporte quelquefois. Le Prince dont vous parlez, repartit Eudoxe, eſtoit de ces hommes extraordinaires en qui l'eſprit & la ſcience ne cedent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reſte mettre Céſar & Alexandre où il luy plaiſoit; luy qui les connoiſſoit ſi bien, qui les exprimoit tous deux en luy-meſme, & de qui on a dit, *plus capitaine que Céſar, & auſſi ſoldat qu'Alexandre.*

Je ne ſçay aprés tout, repliqua Philanthe, ſi la comparaiſon eſt bien fondée, & ſi les régles d'Ariſtote y ſont obſervées éxactement. Car quel rapport entre un Saint & un Conquérant? Sont-ils dans le meſme genre? Il y a beaucoup plus de convenance, dît Eudoxe, entre les deux Saints & les deux Héros dont il eſt icy queſtion qu'il n'y en paroiſt peut-eſtre d'abord. Saint Ignace eſtoit avant ſa converſion un homme de guerre, illuſtre par ſes beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ſes idées guerriéres: il conceût les choſes de Dieu ſous ces images martiales dont il avoit la teſte remplie; & ce fut dans la méditation *des deux Etendarts*, ainſi que luy-meſme l'a nommée, qu'il forma le plan de ſon Ordre. Ce fut par le meſme eſprit qu'il luy donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jeſus, & qu'il entreprit

avec

avec ſes diſciples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous coſtez l'empire du démon, & d'étendre celuy de Jeſus-Chriſt juſqu'aux extrémitez de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaiſon d'Ignace avec un Héros & un Conquérant: le prochain, c'eſt qu'Ignace avoit comme Céſar une prudence conſommée, & que tous ſes pas eſtoient meſurez, en ſorte qu'il ne faiſoit rien qu'aprés une meûre délibération; ménageant ſon zele, & allant plus au ſolide qu'à l'éclat; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions poſſibles, & ne manquant jamais de reſſources dans les conjonctures les plus fâcheuſes.

Pour ce qui regarde Saint Xavier, s'eſtant enrôllé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conqueſtes évangéliques dans les Indes, on a droit de le comparer au Conquérant de l'Aſie: l'un & l'autre a ſuivi toûjours l'ardeur qui l'animoit, ſans ſe rebuter jamais ni de la difficulté des entrepriſes, ni de la grandeur des pétils, ni de toutes les fatigues qui ſont inſéparables de l'éxécution des grands deſſeins. Mais l'un & l'autre s'eſt quelquefois laiſſé emporter à ſon courage, & a preſque paſſé les bornes de la vertu héroïque.

Ainſi la penſée du Prince de Condé eſt juſte; & toutes ces ſortes de penſées ont de la no-

bleſſe, parce que la comparaiſon qui les fonde n'a rien que de noble : au contraire, les comparaiſons baſſes font que les penſées le ſont auſſi. Bacon que vous avez leû, & qui eſtoit un des plus beaux génies de ſon ſiécle, dit que l'argent reſſemble au fumier, qui ne profite que quand il eſt répandu. Il y a du vray, & meſme de l'eſprit dans cette penſée, mais il n'y a point de nobleſſe. L'idée du fumier a quelque choſe de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dît Philanthe, & je crains que vous n'ayiez du dégouſt pour l'Epigramme que le bon homme Patris compoſa peu de jours avant ſa mort : car on y parle de fumier, & le fumier en fait meſme toute la pointe.

Je ſongeois cette nuit que de mal conſumé
Coſte à coſte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En mort de qualité je luy tins ce langage :
Retire-toy, coquin, va pourrir loin d'icy :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin, ce me dît-il, d'une arrogance extréme ;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy-meſme :
Icy tous ſont égaux, je ne te dois plus rien :
Je ſuis ſur mon fumier, comme toy ſur le tien.

Ce fumier-là, reprît Eudoxe, n'eſt pas tout-à-fait comme celuy de Bacon. Le figuré adoucit

ce que le propre a de rude. L'Epigramme toute ſérieuſe & toute triſte qu'elle eſt dans le fonds, a un air plaiſant & je ne ſçay quoy de comique qui ſouffre le proverbe & le quolibet.

Je ſuis ſur mon fumier comme toy ſur le tien.

Car les penſées baſſes qui ſont ingénieuſes peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burleſque, comme elles doivent eſtre tout-à-fait bannies du genre grave & auſtere ; tel qu'eſt celuy des poëmes ſérieux, des harangues, des panégyriques, & des oraiſons funébres.

Et de grace, dît Philanthe, exceptez-en le Poëme de *la Magdelaine au deſert de la Sainte Baume*, que nous avons leû enſemble avec tant de plaiſir. Auſſi-bien eſt-il audeſſus des regles, & d'une eſpece particuliére, qui ne laiſſe pas d'avoir ſon prix. C'eſt aſſeûrément une piéce originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous que les yeux de la Péchereſſe Pénitente ſoyent des chandelles fonduës ; que de « moulins à vent ils deviennent des moulins à « eau ; que ſes treſſes blondes dont elle eſſuye les « pieds de Jeſus-Chriſt ſoyent un torchon doré ; « qu'elle ſoit elle-meſme une Sainte Courtiſane, « qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir ; que « les larmes d'un Dieu ne ſoyent que d'eau de vie ; « que Jeſus-Chriſt ſoit un grand Opérateur, qui «

» eût l'adreſſe d'oſter les cataractes des yeux de
» Magdelaine, & l'Hercule qui purgea l'étable de
» ſon cœur. Tout cela eſt admirable, & convient parfaitement à la dignité du ſujet.

Mais laiſſons-là le Poéte Provençal, & parlons plus ſérieuſement. Je hais ſur tout la baſſeſſe dans les diſcours chreſtiens, continua Eudoxe, & je ne puis me ſouvenir ſans indignation d'un Prédicateur qui dît un jour à des Religieuſes, qu'elles devoient avoir toûjours le curedent à la main; parce que les Communautez réguliéres reſſembloient aux dents, qui pour eſtre belles, doivent eſtre bien rangées, bien blanches, & bien nettes. J'eſtois à ce ſermon-là, repliqua Philanthe, & je vous aſſeûre que le bon Pere s'applaudit luy-meſme de ſa penſée. Elle vaut preſque, reprît Eudoxe, celle d'un Prédicateur Italien, qui preſchant à Milan le jour de Paſques devant le Cardinal Charles Borromée Archeveſque de la Ville, dît aux peuple, qu'ils avoient un Prélat tres-Saint, & tout ſemblable à un œuf de Paſques, qui eſt rouge, qui eſt beni, mais qui eſt un peu dur : *Havete un Prelato ſantiſſimo; è come l'uovo di Paſca, roſſo e benedetto; ma è vero ch'è un poco duretto.*

Aprés tout, cela eſt ingénieux, dît Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela eſt bien petit, & bien badin. Les miniſtres de la parole de

Dieu doivent parler ſur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur miniſtére. Mais à propos de la divine parole, ſouvenez-vous, je vous prie, que l'Ecriture Sainte eſt un fonds de penſées nobles, grandes & ſublimes, telles que ſont celles-cy : *Je ſuis celuy qui eſt. Le Seigneur régnera dans toute l'éternité & au-delà Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere fut faite.* Ce dernier trait ſi ſimple en apparence & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puiſſance de Dieu ; & Longin, tout payen qu'il eſt, le propoſe pour un modele du ſublime dans la penſée. Car une penſée élevée ſe peut tres-bien accorder avec des paroles ſimples : il arrive meſme que la ſimplicité de l'expreſſion fait ſouvent ſentir davantage la grandeur des choſes. Et cela eſt ſi vray, ſelon le ſentiment de Longin, que nous admirons quelquefois la penſée d'un homme généreux & magnanime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis-je, au travers de ſon ſilence, qui marque toute la nobleſſe de ſon ame, & nous en avons un éxemple dans l'Odyſſée. Ulyſſe y fait des ſoumiſſions à Ajax, auſquelles Ajax ne daigne pas ſeulement répondre ; & ce ſilence a je ne ſçay quoy de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

Hujus ſublimitas eſt tanquam imago quæ animi magnitudinem referat : unde fit ut interdum etiam admiremur nudam abſque voce & per ſe ſententiam, ut Ajacis ſilentium magnum, & quavis oratione ſublimius. *Sect. 2.*

La force de l'expreſſion ne laiſſe pas de contribuer quelquefois à la hauteur de la penſée,

& l'Ecriture elle-meſme nous en fournit de riches éxemples. Pour dire qu'Aléxandre eſtoit le maiſtre du monde, que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu, que le Ciel & la terre ne peuvent ſoûtenir les regards de la Majeſté divine, le Saint Eſprit parle ainſi: *La terre ſe teût en ſa préſence; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit; la terre & le ciel s'enfuirent de devant la face de celuy qui eſtoit aſſis ſur le troſne.* Ces termes de *ſilence* & de *fuite* ont je ne ſçay quoy d'énergique qui peint la choſe vivement & noblement tout enſemble.

Siluit terra in conſpectu ejus. *Machab. c. 1.*

Mare vidit, & fugit. *Pſal. 113.*

A cujus conſpectu fugit cælum & terra. *Apocal. c. 20.*

Pour moy, dît Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renverſement de fortune: *J'ay veû l'impie élevé auſſi haut que les cedres du Liban: je n'ay fait que paſſer, & il avoit déja diſparu. Je l'ay cherché, & je n'ay pas meſme trouvé la place où il eſtoit.* Remarquez juſqu'où va David: tout ce que les Poétes ont dit de plus fort ſur la décadence de Troye, de Rome, & de Carthage, c'eſt qu'il ne reſtoit que le lieu où avoient eſté ces villes fameuſes: mais icy, le lieu meſme où eſtoit l'impie dans ſa plus haute fortune, ne reſte pas.

Tranſivi, & ecce non erat; & quæſivi eum, & non eſt inventus locus ejus. *Pſal. 35.*

Les Prophetes, reprît Eudoxe, ſont remplis de penſées fortes, d'idées magnifiques, & qui paſſent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par

une penſée forte? J'entends, répondit Eudoxe, une penſée pleine d'un grand ſens, exprimée en peu de paroles, & d'une maniére vive qui faſſe un prompt & puiſſant effet. Telles ſont dans Tacite, pour revenir aux Auteurs profanes, les penſées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ſes affaires, & aprés une bataille qui dèvoit décider du ſort entier de l'Empire entre luy & Vitellius.

Acrius & vehementius eſt id quod paucis verbis ſummam continet ſignificationem. *Demet. Phaler. de Elocut.*

Ma vie ne vaut pas que vous haſardiez davantage une vertu comme la voſtre, dît-il à ceux qui le preſſoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'eſpérer ſi je voulois vivre, plus il me ſera beau de mourir. Nous nous ſommes aſſez éprouvé la Fortune & moy. Du reſte, je n'ay beſoin ni de vengeance ni de conſolation. Je veux que d'autres ayent tenu l'Empire plus long-temps, du moins perſonne ne l'aura quité plus généreuſement.* Il conclut ſa harangue auſſi fortement qu'il l'a commencée, & qu'il l'a ſuivie. *C'eſt une eſpece de laſcheté que de parler trop de ſa mort. Jugez ſur tout par un endroit de la réſolution que j'ay priſe: je ne me plains de perſonne; car c'eſt vouloir vivre que d'accuſer les Dieux ou les hommes.*

Hunc animum, hanc virtutem veſtram ultra, periculis objicere nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quantò plus ſpei oſtenditis, ſi vivere placeret, tantò pulchrior mors etit. Experti invicem ſumus ego & Fortuna. Mihi non ultione, neque ſolatiis opus eſt. Alii diutiùs imperium tenuerint, nemo tam fortiter reliquerit. *Hiſtor. lib. 2.*

Ce que Germanicus dît à ſes amis en mourant a auſſi ſa force. *Les inconnus meſme pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengerez, ſi*

Pluta de extremis loqui pars ignaviæ eſt. Præcipuum deſtina-

tionis meæ documentum habete, quod de nemine queror; nam incusare deos vel homines ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

vous estiez plus attachez à ma personne qu'à ma fortune.

La derniére raison de Mucien pour engager Vespasien à se saisir de l'Empire sans balancer davantage, est encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il luy avoit dites. *Ceux qui déliberent dans une affaire comme celle-cy, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager.*

Flebunt Germanicum etiam ignoti: vindicabitis vos, si me potiùs quàm fortunam meam fovebatis. *Tacit. Annal. lib. 2.*

Je mets dans le mesme genre la pensée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa nation avant que de combattre les Romains déja maistres de l'Angleterre: *Allant au combat, songez & à vos ancestres & à vos descendans.* Que ces deux mots renferment de choses, & qu'ils sont capables de faire impression sur un peuple belliqueux, passionné pour la gloire, & jaloux de sa liberté!

Nam qui deliberant, desciverunt. *Histor. lib. 2.*

Ituri in aciem, & majores & posteros cogitate. *In Vit. Agric.*

Nostre Henri le Grand, poursuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivry, lors que sur le point de donner bataille, il dît à ses troupes: *Je suis vostre Roy, vous estes François, voilà l'ennemi.* Il semble, repartit Eudoxe, que ce Monarque qui avoit toute la valeur des anciéns Romains, ait copié le Dictateur Camille, qui dans Tite-Live voyant ses soldats étonnez du nombre des ennemis, leur dît pour les animer: *Ignorez-vous donc qui*

est

eſt l'ennemi, qui je ſuis, & qui vous eſtes? C'eſt peut-eſtre auſſi que les grandes ames penſent & ſentent les meſmes choſes dans les meſmes occaſions. Hoſtem, an me, an vos, ignoratis? *Lib. 6.*

Ces ſortes de penſées, ajoûta-t-il, portent la conviction avec elles, entraiſnent comme par force noſtre jugement, remuënt nos paſſions, & nous laiſſent l'éguillon dans l'ame. Les peroraiſons de Ciceron & de Démoſthene, les harangues de Tite-Live & de Salluſte pourroient nous en fournir divers éxemples, ſans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des Auteurs en penſées maſles & conciſes; ni de Tertulien qui en a pluſieurs de ce caractére, leſquelles pourtant tirent une partie de leur force de ſon ſtile dur & barbare. Les Poétes en ont auſſi quelques-unes, & il ne ſe peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troiſiéme de ſes fils qui reſtoit aprés la mort des autres tuez par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre luy; & dît à Julie Dame Romaine:

Pleurez le deshonneur de toute noſtre race.

Que vouliez-vous qu'il fiſt contre trois, replique Julie? *Qu'il mouruſt*, répond le Pére d'Horace. Ce *qu'il mouruſt*, exprime la généroſité Romaine d'une maniére vive & touchante, qui

frappe l'eſprit, & émeût le cœur en meſme temps.

Voicy l'autre endroit que je vous diſois, & que Corneille a imité de Séneque. Jaſon répudie Médée pour épouſer Creûſe fille de Créon Roy de Corinthe. Sur quoy Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On luy repréſente qu'elle eſt ſans pouvoir ; que ſon époux eſt un infidelle ; que tout l'abandonne. *Médée reſte*, dit-elle dans Séneque. Le Poéte François a imité & ſurpaſſé le Poéte Latin. Une confidente dît à Medée :

Medea ſuper-eſt.

Voſtre païs vous hait, voſtre époux eſt ſans foy :
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ? Moy.

Répond-elle. *Moy, dis-je, & c'eſt aſſez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans ce ſeul mot-là ? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe. Ce *moy* répeté eſt extrémement fier, & me rappelle le *moy* de Paſcal & celuy de ſon Copiſte. Le *moy* eſt haïſſable ſelon Paſcal : le *moy* eſt injuſte en ſoy, en ce qu'il ſe fait le centre de tout. Il eſt incommode aux autres en ce qu'il les veut aſſervir ; car chaque *moy* eſt l'ennemi, & voudroit eſtre le tyran de tous les autres. Cela veut dire en bon François, dît Eudoxe, que l'amour propre n'eſt guéres aimable, qu'il rapporte tout à ſoy, & qu'il veut dominer

par tout. Le Copiſte, reprit Philanthe, rencherit bien ſur ſon original, en diſant que l'idée confuſe du *moy* eſt le principal objet de l'amour des hommes, & la ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis. Mais n'oublions pas où nous en ſommes, & laiſſons là ce *moy* dont nous aurons peut-eſtre occaſion de parler une autre fois.

C'eſt trop nous arreſter, dit Eudoxe, ſur la premiére eſpece des penſées qui ne gagnent pas ſeulement la créance comme vrayes, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la ſeconde eſpece ſont les agréables qui ſurprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les ſublimes ; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par la ſublimité. A la vérité le nom de belle penſée, ſi on prend le mot de beau dans ſa propre ſignification, emporte grandeur ſelon Ariſtote qui a décidé que les petits hommes n'eſtoient point beaux, quelque bien faits qu'ils fuſſent, & qu'ils eſtoient ſeulement jolis. Nous appellons pourtant quelquelquefois belle penſée ce qui n'eſt que joli, & alors nous confondons le beau avec ce qui plaiſt, à l'éxemple de Démetrius, qui donne le nom de beauté aux choſes qui flatent les ſens, ou touchent le cœur. *Ethic. lib. 4. c. 3.*

Eh quoy, interrompit Philanthe, les penſées

ſublimes n'ont-elles pas de quoy plaire d'elles-meſmes? Ne plaiſent-elles pas en effet, & par là ne ſont-elles pas agréables? Oüi, repartit Eudoxe: mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractére, ni qui y domine. Elles plaiſent, parce qu'elles ont du grand qui charme toûjours l'eſprit; au lieu que celles-cy ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, eſt comme en certaines peintures quelque choſe de doux, de tendre & de gracieux: c'eſt en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne conſiſte pas dans ce que nous appellons plaiſant; mais dans je ne ſçay quelle grace qu'on ne ſçauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une ſorte.

Les penſées donc que je nomme agréables ne ſont pas préciſément celles où regne la plaiſanterie, & qui paſſent parmi nous pour de bons mots. A la vérité les bons mots ont un agrément particulier, & ſi vous voulez nous en parlerons un jour à fonds: mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit icy. Nous parlons proprement des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, & qui ſont d'ordinaire ſérieuſes, ou dont l'enjoûëment ne va pas à faire rire.

Dicendi genus ſententioſum & argutum ſententiis non tam gravibus & ſeveris, quàm concinnis & venuſtis. *Cicer. de Clar. Orat.*

J'accepte volontiers, dît Philanthe, le parti que vous me propoſez touchant les bons mots:

c'eſt une matiére qui n'a point encore eſté bien traitée, & qui mérite de l'eſtre ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme la nobleſſe des penſées, pourſuivit Eudoxe, vient, ſelon Hermogene, de la majeſté des choſes dont elles ſont les images, ainſi que nous avons veû : leur agrément peut venir, ſelon Démetrius, de la nature des objets qui plaiſent d'eux-meſmes, tels que ſont les fleurs, la lumiére, les beaux jours, & toutes les choſes qui flatent les ſens.

Sunt etiam nonnullæ venuſtates in rebus, ut nymphæi, horti, amores : res enim ſuapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata eſt. *De Elocut.*

C'eſt ſans doute pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des penſées ſi jolies : car perſonne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné juſtement ce que je penſois, repartit Eudoxe, & je ſuis bien-aiſe que nous nous ſoyons rencontrez. Voicy des endroits de Voiture qui ſont dans ce genre d'agrément.

Vous viendrez icy trouver le printemps que « vous avez déja paſſé delà, & y revoir les violettes aprés avoir veû tomber les roſes. Pour moy, « je ſouhaite cette ſaiſon avec impatience, non « pas tant à cauſe qu'elle nous doit rendre les fleurs « & les beaux jours, que parce qu'elle vous doit « ramener ; & je vous jure que je ne la trouverois « pas belle, ſi elle revenoit ſans vous. «

Il ne ſe peut rien imaginer de plus fleuri, ni-

de plus doux, dît Philanthe. La penſée d'un Ancien, ajoûta-t-il, qui eſt rapportée par Ariſtote dans ſa Rhétorique, me paroiſt encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agréable qu'au grand. Tant de brave jeuneſſe périe à la derniére bataille eſtoit une perte ſi conſidérable pour l'Etat, qu'on pouvoit aſſeûrer que l'année n'en feroit pas une plus grande, ſi on luy oſtoit le printemps.

Rhet. lib. 3. c. 10.

Croyez-moy, reprit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricles; & les penſées ſuivantes ont des charmes particuliers.

» Aprés avoir paſſé un grand parterre & de
» grands jardins tout pleins d'orangers, elle arri-
» va en un bois où il y avoit plus de cent ans
» que le jour n'eſtoit entré qu'à cette heure-là
» qu'il y entra avec elle. C'eſt de Madame la Princeſſe dont Voiture parle, & la penſée eſt jolie. Mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni ſelon les regles de l'éxacte vérité? Le genre galant a ſes licences auſſi-bien que le genre poétique; & c'eſt en ces rencontres qu'on a droit de paſſer du propre au figuré: *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'eſtoit entré,* voilà le propre; *Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle,* voilà le figuré. Au reſte Voiture ſemble avoir imité Martial, qui dit à Domitien que quand il feroit la nuit ſon entrée dans Rome,

Jam Cæſar vel nocte veni; ſtent aſtra licebit:

le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'Empereur.

Non deerit populo, te veniente, dies. *Lib. 8.*

Je ſuis ravi, dît Philanthe, que le mélange du propre & du figure faſſe un agrément, & qu'on puiſſe ſauver par là des penſées qui ne plaiſent pas à tous les critiques : par éxemple, la concluſion de l'Epigramme Latine qu'on fit ſur ce que le Duc de Montmorency fut décapité devant la ſtatuë de marbre d'Henri le Grand, ſans avoir pu obtenir ſa grace de Loüis le Juſte : *Le viſage du pere, & le cœur du fils eſtoient de marbre.*

Ante Patris ſtatuam, nati implacabilis irâ
Occubui indigna morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neurer mea fata videndo :
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Une Epigramme, repliqua Eudoxe, tire ſouvent toute ſa grace du figuré & du propre joints enſemble ; & celle qui fut faite quand le Maréchal de Baſſompierre ſortit de la Baſtille aprés la mort du Cardinal de Richelieu, en eſt un éxemple :

Enfin dans l'arriére ſaiſon
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne :
France, je ſors de ma priſon,
Quand ſon ame ſort de la ſienne.

Le mot de *priſon* eſt pris au troiſiéme vers dans le ſens propre, & au dernier dans le figuré ; & ce qui rend l'Epigramme plus heureuſe, c'eſt que *France, je ſors de ma priſon*, eſt l'anagramme de François de Baſſiompere à une lettre prés : mais je reviens à Voiture.

Il meſle encore agréablement ces deux genres, en diſant au Comte d'Avaux : Avec tout voſtre bon temps, dites le vray, Monſeigneur, ne fait-il pas plus ſombre à Munſter depuis que Madame de Longueville n'y eſt plus ? Au moins fait-il plus clair & plus beau à Paris depuis qu'elle y eſt.

Une penſée que j'ay veûë dans les mémoires de Brantoſme approche fort de celle de Voiture, dît Philanthe. La Reine de Navarre ſœur de François I. eſtoit une Princeſſe tres-accomplie. Sur le bruit qui ſe répandit à la Cour qu'elle eſtoit morte en Auvergne, un Courtiſan bel eſprit aſſeûra que cela ne pouvoit eſtre, parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce temps-là, & ſoûtint toûjours galamment que ſi la Reine eſtoit morte, le ciel n'auroit pas eſté ſi ſérein. Il eſt vray, reprît Eudoxe, que ces deux penſées ſe reſſemblent extrémement : mais ce qui autoriſe davantage celle de Voiture, c'eſt que ſa Lettre eſt toute enjoûée : jugez-en par les premiéres lignes.

» A ce que je voy, vous autres Plenipotentiaires vous vous divertiſſez admirablement à » Munſter : il vous y prend envie de rire en ſix » mois une fois. Vous faites bien de prendre le » temps tandis que vous l'avez, & de joûïr de la » douceur de la vie que la fortune vous donne.

Vous

Vous eſtes là comme rats en paille, dans les pa- «
piers juſques aux oreilles, toûjours liſant, écri- «
vant, corrigeant, propoſant, conferant, haran- «
guant, conſultant ; dix ou douze heures chaque «
jour dans de bonnes chaiſes-à-bras bien à voſtre «
aiſe, pendant que nous autres pauvres diables «
ſommes icy marchant, joûant, cauſant, veillant, «
& tourmentant noſtre miſérable vie. «

C'eſt-là, dît Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'eſt auſſi en badinant de la ſorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le ſens propre avec le ſens figuré ſans choquer la raiſon ni la bienſéance. Il y a meſme des occaſions plus ſérieuſes où cela ſe peut, pourveû qu'on n'y entende point fineſſe, ainſi que nous avons dit en parlant de la vérité ; & ce ſeul endroit d'une lettre à Mademoiſelle Paulet en fait foy.

Nous nous approchons tous les jours du «
païs des melons, des figues, & des muſcats, & «
nous allons combattre en des lieux où nous ne «
cueïllerons point de palmes qui ne ſoient meſ- «
lées de fleurs d'oranges & de grenades. «

Au reſte, les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux font des penſées agréables, de meſme que celles qu'on tire des grands ſujets font des penſées nobles.

Il me paroiſt, dit Coſtar, que c'eſt un grand «
avantage d'eſtre porté au bien ſans nulle peine ; «

» & il me ſemble que c'eſt un ruiſſeau tranquille,
» qui ſuivant ſa pente naturelle coule ſans obſta-
» cle entre deux rives fleuries. Je trouve au con-
» traire que ces gens vertueux par raiſon, qui font
» quelquefois de plus belles choſes que les au-
» tres, ſont de ces jets d'eau où l'art fait violence
» à la nature, & qui aprés avoir jailli juſques au
» ciel, s'arreſtent bien ſouvent par le moindre
» obſtacle.

C'eſt encore penſer jolîment que de dire avec
» Balzac, d'une petite riviere : Cette belle eau ai-
» me tellement ce païs, qu'elle ſe diviſe en mille
» branches, & fait une infinité d'iſles & de tours,
» afin de s'y amuſer davantage.

Je ne m'étonne plus, dît Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, les Jardins & les Paſtorales d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, ſoient ſi agréables, & qu'on ne ſe laſſe jamais de les lire : car on y trouve par tout des fleurs, des bois, des ruiſſeaux, & enfin ce que la vie champeſtre a de plus aimable, ſans parler de la forme & des ornemens que ces grands maiſtres donnent à leur matiére pour l'égayer, & pour l'embellir.

Hermog. de Formis Orat. c. 6.

C'eſt là proprement, répondit Eudoxe, que la Poéſie, qui, ſelon Hermogene, tend preſque toute au plaiſir, nous amuſe, & nous réjoüit. Mais ſi nous en croyons le meſme Hermogene,

la fiction, ou quelque choſe d'un peu poétique, rend les penſées tres-agréables dans la proſe.

Fabulæ in ſententiis maximè afferunt ſuavitatem, & delectationem in oratione. *Idem. c. 4.*

Ce fut apparemment ſuivant les idées de ce Rheteur, dît Philanthe, que Voiture compoſa la Lettre du Roy de Suéde à Mademoiſelle de Rambouïllet, & celle de la Carpe à ſon compere le Brochet. Je ſuis bien trompé, repliqua Eudoxe, ſi Voiture a ſuivi en cela d'autres idées que les ſiennes, à moins que nous ne diſions de Voiture, au regard d'Hermogene, ce qu'on a dit d'un tres-ſage Gentilhomme au regard de Tacite: qu'il le ſçavoit tout entier ſans l'avoir leû, parce qu'eſtant né avec un grand ſens naturel, & ayant un grand uſage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la teſte, bien qu'il n'euſt aucune teinture des Lettres.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que les fictions ingénieuſes ne font pas un moins bel effet en proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées. Il y en a au reſte de deux ſortes: les unes ont de l'étenduë, & forment une piéce entiére: telles ſont les Lettres de la Carpe & du Roy de Suéde: à quoy l'on peut ajoûter *les nouveaux Dialogues des morts*, celuy *de l'Amour & de l'Amitié*, *le Miroir ou la Métamorphoſe d'Orante*, *le Parnaſſe Réformé*, *la Guerre des Auteurs*, *le Loüis*

d'or. Ces petits ouvrages ont un caractére tres-ſpirituel & tres-agréable.

Les autres fictions dont je parle icy ſont plus courtes, & ſe renferment quelquefois en une ſeule penſée. Ainſi Pline le Jeune exhortant par ſon éxemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, luy dit que l'éxercice du corps réveille l'eſprit; que les bois, la ſolitude, le ſilence meſme qu'on garde en certaines chaſſes aident fort à bien penſer; & enfin que s'il porte toûjours avec luy des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les foreſts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chaſſe où l'on prit trois ſangliers dans les toiles, il eſtoit aſſis prés des toiles meſmes, les tablettes à la main, révant, & marquant ce qui luy venoit de bon en l'eſprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportaſt au moins ſes tablettes pleines. Cela eſt penſé jolîment; mais il y a encore plus d'agrément, en ce qu'il imagine que Minerve eſt comme Diane hoſteſſe des bois, qu'on la trouve dans les vallons & ſur les montagnes.

Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur: jam undique ſilvæ & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt... Experieris non Dianam magis montibus quàm Minervam inerrare. *Lib. 1. ep. 3.*

Ad retia ſedebam: etant in proximo non venabulum, aut lanceа, ſed ſtylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque ut ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

C'eſt une fiction à peu prés de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien: *Si les Muſes vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute.* La penſée eſt

Licet Varro dicat muſas Plautino ſer-

belle, dît Philanthe, mais c'eſt une de ces penſées qu'on trouve par tout, & que tout le monde s'approprie. Ciceron & Valere-Maxime diſent ce me ſemble que ſi Jupiter vouloit parler grec, il ſe ſerviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muſes avoient parlé par la bouche de Xénophon. Au jugement de Pline le Jeune, un de ſes amis écrivoit des Lettres dans un ſtile ſi élegant & ſi pur, qu'on croyoit, en les liſant, que les Muſes elles-meſmes parlaſſent latin. Enfin on a dit d'une Dame de la Cour, que ſi les graces vouloient parler, elles parleroient par ſa bouche. Toutes ces penſées ſont les meſmes. On peut y ajoûter, reprît Eudoxe, ce que feint ſur la mort du Lope de Vegue le Teſti, qui eſt l'Horace des Italiens, comme le Taſſe eſt leur Virgile: Le Poéte demande où ce Cigne de l'Eſpagne s'eſt envolé? il répond, qu'il a plû peut-eſtre à Apollon de l'appeller à ſoy, pour ne pas chanter ſeul ſur le Parnaſſe.

mone locuturas fuiſſe, ſi latinè loqui vellent. *Lib. 10. c. 1.*

Epiſtolas quidem ſcribit ut muſas, ipſas latinè loqui credas. *Lib. 2. Ep. 13.*

Forſe piacque ad Apollo à ſe chiamarte
Per non eſſer in Pindo a cantar ſolo.

Il ajoûte que depuis la mort du Lope, Apollon ne chante plus ſur ſa lyre que des airs Eſpagnols, & que l'éloquence du Poéte Caſtillan a eſté capable de changer le langage du Parnaſſe.

Ne più di Greci accenti
O di Latini, e Toſchi il biondo Arciero
Tempre le corde d'ell' aurata cetra :
Sol d'Iſpani concenti
Rimbonban Pindo e Cirra; e in ſuono
Ibero volano arguti carmi à ferir l'etra,
Tanto può, tanto impetra
La facondia di Lope : Ei ſol fù degno
Di mutar lingua all'Apollineo regno.

Je juge par là, dît Philanthe, que la poéſie imite quelquefois la proſe : mais il me paroiſt que les ſeules figures qu'on emprunte de la poéſie égayent fort une penſée dans la proſe. Le Vieux Pline, qui vaut bien plus que le Jeune, ſi nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui aprés avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs, & menoient eux-meſmes la charruë, dit que la terre ſe réjoüiſſoit d'eſtre cultivée par des laboureurs victorieux, & fenduë avec un ſoc chargé de lauriers.

Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore. *Hiſtor. Nat. lib. 18. c. 3.*

Il dit ailleurs, que les maiſons où eſtoient diſpoſées par ordre les ſtatuës des Héros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes, aprés avoir changé de maiſtres ; & que les murailles reprochoient à un laſche qui les

Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipſæ domus ; & erat hæc ſtimulatio ingens, exprobrantibus

habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autruy.

tectis, quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *Lib. 35. c. 2.*

Il est vray, repartit Eudoxe, que cette joye de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles ont je ne sçay quoy de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit: mais une métaphore animée, & qui marque de l'action ne plaist guéres moins. Le Pline que vous venez de citer, dit pour faire entendre l'usage des fléches, qu'afin que la mort vinst plus viste à nous, nous l'avons fait voler, en donnant des aîles au fer. La pensée n'est-elle pas vive, & aussi agréable que celle d'Horace sur les chagrins qui volent autour des lambris dorez, & que les gardes ne chassent point? Remarquons, en passant, dît Philanthe, que la pensée de Malherbe sur la mort, est prise delà:

Ut ocyùs mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. *Lib. 34. c. 14.*

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis & curas laqueata circum
Tecta volantes. *Lib. 2 Od. 16.*

Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reste, reprît Eudoxe, la métaphore est de sa nature une source d'agrémens; & rien ne flate peut-estre plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere. Nous aimons, suivant la remarque d'Aristote, à voir une chose dans une autre; & ce qui ne frappe pas de soy-mesme, ni à face découverte, sur-

prend dans un habit emprunté, & avec un maſque. Ainſi d'une propoſition ſimple & commune telle qu'eſt celle-cy : *les Filles en France ne ſuccedent point à la Couronne,* on fait une penſée ingénieuſe & agréable, en diſant, ſelon l'Evangile, *les Lys ne filent point :* ou ſelon la Fable, *une quenoüille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.*

Quelquefois une imagination toute pure fait le meſme effet ſans le ſecours de la métaphore. Catulle, pour faire entendre qu'une perſonne a trés-bonne grace, & eſt trés-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens à toutes celles qui en ont :

Omnibus una omnes ſurripuit veneres.

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t-il point dérobé à Catulle la viſion qu'il a ſur Mademoiſelle de Bourbon, ou plûtoſt, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t-il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princeſſe ? Philanthe
» prit le livre, & leût ce qui ſuit. Selon que je la
» viens de dépeindre, vous jugerez bien que c'eſt
» une beauté bien différente de celle de la Reine
» Epicharis : mais ſi elle n'eſt pas ſi Egyptienne
» qu'elle, elle ne laiſſe pas d'eſtre pour le moins
» auſſi voleuſe. Dés ſa premiére enfance elle vola
» la blancheur à la nége ; & aux perles l'éclat &

la

la netteté. Elle prit la beauté & la lumiére des « aſtres, & encore il ne ſe paſſe guéres de jours « qu'elle ne dérobe quelque rayon au ſoleil, & « qu'elle ne s'en pare à la veûë de tout le mon- « de. Derniérement, dans une aſſemblée qui ſe « fit au Louvre, elle oſta la grace & le luſtre à « toutes les Dames & aux diamans qui les cou- « vroient; elle n'épargna pas meſme les pierre- « ries de la Couronne ſur la teſte de la Reine, & « elle en ſceût enlever ce qui y eſtoit de plus bril- « lant & de plus beau. «

Voilà qui eſt imaginé plaiſamment, repartit Eudoxe, & c'eſt l'air de gayeté dont cela ſe dit qui ſauve ce que la penſée a en apparence de faux & d'outré: car enfin il eſtoit vray dans le fonds que Mademoiſelle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour; & ce vol qu'on luy attribuë n'eſt qu'un tour ingénieux, pour dire la choſe agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Ducheſſe de Bourbon dans la deſcription du dernier Carouſel, repliqua Philanthe, marque d'une maniére ingénieuſe & agréable qu'elle eſt née ſage & ſpirituelle:

Vous n'aviez pas encor dix ans
Que voſtre eſprit en avoit trente.

C'eſt la penſée de Marot, reprit Eudoxe,

ſur une Perſonne de la Cour de François I. qu'on nommoit Mademoiſelle Helly :

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne ;
Mais à voſtre ſens raſſis
Trente-cinq ou trente-ſix
J'en ordonne.

Ces differens nombres oppoſez les uns aux autres font un effet trés-joli. Auſſi l'agrément naiſt d'ordinaire de l'oppoſition, ſur tout dans les penſées doubles qui ont deux ſens, & comme deux faces : car cette figure qui ſemble nier ce qu'elle établit, & qui ſe contredit en apparence, eſt tres-élegante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les Anciens nous fourniſſent là-deſſus de beaux éxemples. Sophocle dit que les préſens des ennemis ne ſont pas des préſens, & qu'une mere inhumaine n'eſt pas mere ; Séneque, qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude ; Tacite, qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. Horace parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante.

Magna ſervitus eſt magna fortuna. *De Conſolat. ad Polyb.*

Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. lib. 1.*

Les Modernes, repliqua Philanthe, n'excellent pas moins en ces ſortes de penſées que les Anciens. J'ay leû quelque part que les Rois ſont

eſclaves ſur le troſne ; que le corps & l'ame ſont « deux ennemis qui ne ſe peuvent quiter, & deux « amis qui ne ſe peuvent ſouffrir. Selon Voiture, « le ſecret pour avoir de la ſanté & de la gayeté « eſt que le corps ſoit agité, & que l'eſprit ſe re- « poſe. Le meſme dit, en parlant d'une Perſonne « de qualité qui avoit de l'eſprit infiniment, & avec laquelle il eſtoit en commerce : Je ne me « trouve jamais ſi glorieux que quand je reçois « de ſes Lettres, ni ſi humble que lors que j'y veux « répondre. «

Un Poéte Eſpagnol dit ſur la mort d'une Reine d'Eſpagne :

Viva no pudo ſer mas :
Muerta no pudo ſer menos.

Toute la beauté de la penſée conſiſte dans l'oppoſition : *Elle n'a pu eſtre pendant ſa vie plus qu'elle eſtoit ; elle ne peut-eſtre aprés ſa mort moins qu'elle eſt.* Marot que je vous citois tout à l'heure, repartit Eudoxe, finit l'Epitaphe de Madame de Château-Briant par une penſée pareille :

Sous ce tombeau giſt Françoiſe de Foix,
De qui tout bien tout chacun ſouloit dire ;
Et le diſant onc une ſeule fois
Ne s'avança d'y vouloir contredire :
De grand' beauté, de grace qui attire,

De bon ſçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu Eternel richement l'étoffa:
O Viateur, pour t'abreger le conte,
Cy giſt un rien, là où tout triompha.

L'Epitaphe fameuſe de Jacques Trivulce enterré à Milan tire toute ſa grace de l'oppoſition & de la briéveté:

Hic quieſcit qui nunquam quievit.

Nous pourrions dire en noſtre Langue:

Icy repoſe qui ne s'eſt jamais tenu en repos.

C'eſt ce Guerrier ſi célébre dans l'Hiſtoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingts ans, & qui au rapport de Brantoſme, eſtant ſur le point de mourir, voulut tenir ſon épée nuë, parce qu'il avoit oüi dire que les diables haïſſoient fort les épées. La Croix, ou le Cierge beni euſt eſté mieux entre ſes mains, répondit Eudoxe. Aprés tout, quelque belle que ſoit ſon Epitaphe, je l'eſtime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roy renfermé en un ſeul vers, qui vaut à mon gré un panégyrique entier:

Pace beat, totum bello qui terruit orbem.

Je ne ſçay ſi on peut rendre cela en François

dans toute ſa beauté : *Celuy qui a fait trembler le monde par ſes armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poéte ſur le meſme ſujet eſt encore fort beau, repliqua Philanthe :

Plus pacaſſe orbem quàm domuiſſe fuit.

Il eſt vray, repartit Eudoxe ; & la traduction en eſt aiſée : *Il y a plus de gloire à donner la paix au monde qu'à le vaincre.* Mais l'oppoſition de *paix* & de *guerre*, de *rendre heureux*, & de *faire trembler*, ajoûte au premier vers je ne ſçay quel agrément que l'autre n'a pas. Le ſecond eſt plus fort, ſi vous voulez ; mais le premier me paroiſt plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont eſté mis ſur le Globe de Verſailles, où les Arts ſont peints, & par leſquels on fait parler la Poéſie, ont toute la grace qu'on peut ſouhaiter. *A quoy bon feindre*, dit la Poéſie ? *Quand je chante vos hauts faits, Grand Roy, on croit que c'eſt une fable, & c'eſt une hiſtoire.* La fable & l'hiſtoire oppoſées l'une à l'autre rendent la penſée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Pline le Jeune au ſujet de la guerre des Daces, qu'un de ſes amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matiére plus poétique*, dit-il, *& plus fabuleuſe que celle-là, quoy-que pleine d'événemens tres-véritables ?*

Fingere cur libeat ? dum te cano, Maxime Regum : Fabula narrari creditur, hiſtoria eſt.

Quæ tam poëtica, & quamquam in veriſſimis rebus ram fabuloſa materia ? *Lib. 8. Ep. 4.*

Il faut avoûër, dît Philanthe, que les antitheſes bien ménagées plaiſent infiniment dans les ouvrages d'eſprit. Elles y font à peu prés le meſme effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de diſpenſer à propos; ou dans la muſique, les voix hautes & les voix baſſes qu'un habile maiſtre ſçait meſler enſemble.

Cependant ne croyez pas, continua-t-il, qu'une penſée ne puiſſe eſtre agréable que par des endroits brillans, & qui ayent du jeu : la ſeule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle conſiſte cette naïveté dans je ne ſçay quel air ſimple & ingénu, mais ſpirituel & raiſonnable, tel qu'eſt celuy d'un villageois de bon ſens, ou d'un enfant qui a de l'eſprit ; & la pluſpart des Epigrammes de * l'*Anthologie* ont ce caractére: s'il ne s'y trouve rien qui pique le gouſt, il s'y trouve pourtant quelque choſe qui le chatouïlle, & on peut dire que ſans avoir le ſel de Martial, elles ne ſont pas inſipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe: & vous ſçavez que quelques-unes de ces Epigrammes grecques qu'on traduiſit à Racan luy parurent ſi mauvaiſes, & d'un gouſt ſi plat, que diſnant à la table d'un Prince où l'on ſervit devant luy un potage qui ne ſentoit que » l'eau, Voilà, dît-il tout bas à un de ſes amis

* Recueïl des Epigrammes Grecques.

qui avoit veû les Epigrammes avec luy, un potage à la grecque s'il en fut jamais.

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe: je parle de celles qu'on a faites ſur la Vache de Myron, & ſur des ſujets ſemblables, qui toutes ſimples qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'eſtre ingénieuſes à leur maniére. L'une dit: *Petit veau, pourquoy meugles-tu? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre: *Paſteur, tu me frappes pour me faire marcher; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les ſuivantes ſont ſur des ſtatuës de Dieux & de Déeſſes. *Ou Jupiter eſt venu du ciel pour ſe faire voir à Phidias; ou Phidias eſt monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une ſtatuë de Venus, dirent: *C'eſt à tort que nous avons condamné le jugement de Pâris.*

Un Poéte dit au ſujet d'une ſtatuë de l'Amour enchaiſné, & attaché à une colonne: *Petit enfant, qui vous a lié les mains? ne pleurez pas, vous qui prenez plaiſir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les Auteurs de ces Epigrammes, ajoûta Eudoxe, avoient un peu du génie des Peintres qui excellent en certaines naïvetez gracieuſes, & entre autres du Corrége, dont les peintures d'enfans ont des graces particuliéres, & quel-

Tunc perfecta ars, cùm naturam ita exprimit, ut natura ipsa esse videatur. *Longin. Sect. 19.*

que choſe de ſi enfantin, que l'art ſemble la nature meſme. Parmi les Latins Ovide & Catulle ſont originaux en ce genre là : il ne faut qu'ouvrir les *Métamorphoſes*, les *Faſtes*, & les *Triſtes* pour trouver des éxemples de naïveté, & le nombre qu'il y en a m'a empeſché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis eſt agréable par eſtre naïf : *Quand vous le ſentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous faſſent devenir tout nez.*

Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis Totum ut te faciant, Fabulle, naſum.

Nous avons des Poétes, repliqua Philanthe, qui ne le cedent guéres en naïveté à Ovide ni à Catulle, & j'en ay connu un qui a fait en ce genre un trés-joli Madrigal ſur la fortune d'un Homme de mérite :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois, A quoy ſers-tu,
Pauvre & ſterile vertu ?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un feſtu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'huy le grand Pomponne,
Auſſitoſt je me ſuis teû :
A quelque choſe elle eſt bonne.

Une Epitaphe de la façon de Scarron finit par

par une naïveté merveilleuſe :

Cy giſt qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers vaille que vaille,
Et les ſçavoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter ;
Meſme il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu taſter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes :
Eſtoit-il honneſte homme ? oh, non !

Mais peut-eſtre que le plus naïf de tous nos Poétes eſt le Chevalier de Cailly, qui déguiſa ſon nom en donnant ſes vers au public ſous le titre de *Petites Poéſies du Chevalier d'Accilly.*

Ces *Petites Poéſies* ſont pleines de naïvetez, & on y reconnoiſt bien le Poéte, qui avec de l'eſprit eſtoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son Quatrain ſur l'étimologie du mot d'*Alfana*, qu'un Sçavant faiſoit venir d'*Equus*, ne m'eſt jamais ſorti de la mémoire :

*Alfana vient d'*Equus *ſans doute :*
Mais il faut avoûër auſſi,
Qu'en venant de là juſqu'icy,
Il a bien changé ſur la route.

Il m'en revient un autre qui marque ſon deſintéreſſement d'une maniére bien naïve :

Quand je vous donne ou vers ou proſe,
Grand Miniſtre, je le ſçay bien,
Je ne vous donne pas grand' choſe :
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains ſoient de Gombaud, tant ils ont de ſon air : témoin celuy-cy qui eſt un chef-d'œuvre en naïveté :

Colas eſt mort de maladie :
Tu veux que j'en pleure le ſort :
Que diable veux tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Aprés tout, reprît Philanthe, ces penſées, toutes naïves qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'avoir un peu d'antitheſe.

Je ne vous donne pas grand' choſe,
Mais je ne vous demande rien.
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Donner, demander, vivre, mourir, fait un petit jeu qui égaye la choſe. La naïveté, dît Eudoxe, n'eſt pas ennemie d'une certaine eſpece d'antitheſes, qui ont de la ſimplicité ſelon Hermogene, & qui plaiſent meſme d'autant plus qu'elles ſont plus ſimples: elle ne hait que les antitheſes brillantes, & qui joüent trop.

Simplicia habent etiam ſuum acumen, ſuas argutias. *Gaſpar Laurent. Comment. in Tract. Hermog. de Formis Orat.* Ipſa ἀφέλεια ſimplex & inaffectata habent quemdam purum qualis etiam in fœminis amatur ornatum. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

Mais n'avez-vous point remarqué, ajoûta-t-il, que les idées triſtes, telle qu'eſt l'idée de la mort, n'empeſche pas qu'une penſée ne plaiſe beaucoup? Comme les tempeſtes, les batailles ſanglantes, les beſtes farouches charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, ſi elles ſont bien repréſentées & bien peintes: ainſi les objets les plus pitoyables ont de quoy plaire s'ils ſont bien conceûs & bien exprimez. Car, ſelon la doctrine d'Ariſtote, tout ce qui ſera imité parfaitement, ſera agréable, quand meſme ce ſeroit quelque choſe d'affreux. Le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas préciſément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'eſprit, qu'il n'y a rien en effet de plus reſſemblant: de ſorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne ſçay quoy de nouveau qui pique & qui plaiſt.

Rhet. lib. 1. c. 11.

C'eſt dans cette veûë qu'un excellent Philoſophe, qui joint toute la politeſſe de noſtre langue avec une profonde connoiſſance de la na-

ture, dit à un illuſtre Chancelier, en luy dédiant *les Caractéres des Paſſions*, Que les deſordres » & les vices qu'il met ſous ſa protection, ne ſont » pas de la nature de ceux qui craignent la ſévé» rité des loix; que ce n'en ſont que les images » & les figures, qui peuvent eſtre receûës comme » celles des monſtres & des tyrans, & qui ne luy » doivent pas eſtre moins agréables à voir que les » portraits des vaincus ont accouſtumé de l'eſtre » aux vainqueurs.

Je m'eſtois apperceû il y a long-temps, dît Philanthe, que les penſées qui repréſentent des choſes fâcheuſes peuvent plaire, mais je n'en ſçavois pas la raiſon; & je vois bien à cette heure pourquoy les *Triſtes* d'Ovide plaiſent tant, ſans parler des piéces dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertiſſent en nous arrachant des pleurs.

C'eſt pour la meſme raiſon, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funeſtes font tant de plaiſir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier; & cette Reine malheureuſe occupe agréablement l'eſprit, quand toute éplorée, & le viſage couvert d'une paſleur mortelle, elle monte ſur ſon bûcher, qu'elle tire l'épée dont elle veut ſe percer le ſein, & qui ne luy a pas eſté donnée pour un tel uſage: quand preſte à ſe tuër elle-

Non hos quæſitum munus in uſus.

meſme, elle fond en larmes à la veûë des préſens qu'elle a receûs du Prince Troyen, ſi doux & ſi chers dans le temps que les deſtins luy eſtoient propices. Quand enfin aprés avoir déclaré, en ſoupirant, qu'elle ſeroit heureuſe ſi les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un tranſport furieux : *Quoy, mourir ſans ſe venger!* Puis un reſte d'amour ſe meſlant à la rage & à la douleur : *Mais mourons*, ajoûte-t-elle. *C'eſt ainſi qu'il me faut périr. Que le Cruel voye au moins de la mer les flammes de mon búcher, & emporte avec ſoy des aſſeûrances de ma mort.*

Dulces exuviæ dum fata Deuſque ſinebant.

Moriemur inultæ ? Sed moriamur, ait. Sic, ſic juvat ire ſub umbras. Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto Dardanus, & noſtræ ſecum ferat omina mortis. *Æneid. Lib. 4.*

Voilà effectivement une paſſion bien touchée, dît Philanthe, & je ne croy pas qu'on puiſſe rien voir de mieux peint. Voicy un autre portrait plus en petit, repliqua Eudoxe, mais preſque auſſi agréable, tout triſte qu'il eſt. C'eſt la deſcription que Virgile fait des Amans qui ſont aux enfers où deſcend Enée. Le Poéte établit leur demeure dans des lieux arroſez de larmes, & qui ſe nomment les campagnes pleurantes. *Là*, dit-il, *ceux que l'amour a tourmentez & fait mourir cruellement, ſuivent des routes ſolitaires, & ſe cachent ſous un bois de myrthe : les chagrins ne les abandonnent pas dans le ſéjour meſme de la mort.*

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit, Secreti celant calles, & myrtea circum Sylva tegit : curæ non ipſa in morte relinquunt. *Æneid. lib. 6.*

Cette derniére penſée me plaiſt beaucoup, repartit Philanthe, & rien à mon gré ne mar-

que mieux juſques où vont les peines que cauſe une ſi folle paſſion.

Virgile, reprit Eudoxe, penſe toûjours agréablement, auſſi-bien qu'Homere, qui eſt, ſelon les Sçavans, le Pere des graces, & dont parle ainſi l'Auteur de *l'Art Poétique* François.

Ille elegantiarum omnium pater Homerus. *Caſaub.*

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture:
Son livre eſt d'agrémens un fertile treſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or;
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.

Mais nous n'aurions jamais fait ſi nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre; & puis il faut que je vous parle d'une troiſiéme eſpece de penſées, qui avec de l'agrément ont de la délicateſſe, ou plûtoſt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles ſont délicates.

Ah dites moy, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'eſt préciſément que délicateſſe! on ne parle d'autre choſe, & j'en parle à toute heure moy-meſme ſans bien ſçavoir ce que je dis, ni ſans en avoir une notion nette. Je ſçay ſeulement qu'il y a de bons eſprits, comme de bons Peintres, qui ne ſont point délicats. Les ouvrages de Rubens, au rapport des

maiſtres de l'art, ſentent plus le génie Flamand que la beauté de l'Antique; & quoy-qu'il y euſt de la vivacité & de la nobleſſe en tout ce qu'il faiſoit, ſes figures eſtoient plus groſſiéres que délicates: au lieu que les tableaux de Raphaël ont avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables, & toute la délicateſſe poſſible.

La délicateſſe dans le propre, repartit Eudoxe, eſt plus aiſée à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'eſt que délicateſſe en matiére de parfum, de viande, de muſique: je pourrois peut-eſtre vous contenter, en diſant qu'un parfum délicat eſt un parfum dont les parties ſont ſubtiles, & qui n'enteſte jamais; qu'une viande délicate eſt celle qui ayant peu de maſſe & beaucoup de ſuc, flatte le gouſt, & ne charge point l'eſtomac; qu'une muſique délicate eſt un concert de voix & d'inſtrumens qui ne font que chatouïller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur. Mais quand vous me demandez ce que c'eſt qu'une penſée délicate, je ne ſçay où prendre des termes pour m'expliquer. Ce ſont de ces choſes qu'il eſt difficile de voir d'un coup d'œil, & qui à force d'eſtre ſubtiles nous échapent lors que nous penſons les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de les regarder de prés, & à diverſes repriſes, pour parvenir peu à peu

à les connoiſtre. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicateſſe ingénieuſe, & ſur tout ne nous contentons pas de dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit: car ce n'eſt rien dire; & dans un ſujet ſi difficile on ne ſe tire pas d'affaire avec un ſynonyme, ou avec une métaphore.

Rerum natura nuſquam magis quàm in minimis tota. *Plin. lib. 11. c. 2.*

Il faut, à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats ſont ceux où la nature prend plaiſir à travailler en petit, & dont la matiére preſque imperceptible fait qu'on doute ſi elle a deſſein de montrer ou de cacher ſon adreſſe: telle eſt un inſecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la veûë, ſelon l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas, multis nulla ſui parte mirabilior. *Idem, lib. 37. proœm.*

Auditoribus grata ſunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur; & gaudent non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quintil. lib. 8. c. 2.*

Diſons par analogie qu'une penſée où il y a de la délicateſſe a cela de propre, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué: il ſemble d'abord quelle le cache en partie, afin qu'on le cherche, & qu'on le devine; ou du moins elle le laiſſe ſeulement entrevoir, pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'eſprit. Car comme il

il faut avoir de bons yeux, & employer meſme ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microſcopes, pour bien voir les chefs-d'œuvres de la nature; il n'appartient qu'aux perſonnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le ſens d'une penſée délicate. Ce petit myſtere eſt comme l'ame de la délicateſſe des penſées, en ſorte que celles qui n'ont rien de myſterieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entiéres à la premiére veûë, ne ſont pas délicates proprement, quelque ſpirituelles qu'elles ſoyent d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicateſſe ajoûte je ne ſçay quoy au ſublime & à l'agréable, & que les penſées qui ne ſont que nobles ou jolies reſſemblent en quelque façon à ces Héroïnes ou à ces Bergeres de Roman qui n'ont ſur le viſage ni maſque ni creſpe; toute leur beauté ſaute aux yeux dés qu'elles ſe préſentent. Je ne ſçay ſi vous m'entendez: je ne m'entends preſque pas moy-meſme, & je crains à tous momens de me perdre dans mes réflexions.

Je vous entends, ce me ſemble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire guéres moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raiſonnez juſte ſur une matiére ſi abſtraite. Je vous quitte de voſtre admiration, dît Eudoxe; il ſuffit que vous conce-

viez à peu prés ce que je veux dire : mais les éxemples vous le feront peut-eſtre mieux comprendre que mes paroles.

La premiére penſée qui me revient en ce genre-là, eſt du Panégyrique de Pline. Le Panégyriſte dit à ſon Prince qui avoit refuſé longtemps le titre de Pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous eſtes le ſeul à qui il eſt arrivé d'eſtre Pere de la Patrie, avant que de le devenir.*

Soli omnium contigit tibi, ut Pater Patriæ eſſes, antequam fieres.

Le Cardinal Bentivogle, interrompit Philanthe, a eû preſque la meſme idée ſur la dignité de Grand d'Eſpagne, en parlant du Marquis de
» Spinola. Sa naiſſance illuſtre & ſon grand mé-
» rite l'avoient fait Grand d'Eſpagne avant qu'il
» le fuſt. L'Italien a un tour qu'on ne peut rendre en François : *E per nobiltà di ſangue, & per eminenza di merito, portò ſeco in Iſpagna il Grandato, anche prima di conſequirlo.*

Le Cardinal, reprît Eudoxe en riant, pourroit bien avoir un peu volé le Conſul : mais ne le chiſanons pas là-deſſus, & faiſons-luy honneur de ſa penſée autant qu'à Pline de la ſienne. Elles ont toutes deux de la fineſſe, & laiſſent plus de choſes à penſer qu'elles n'en diſent : car pour ne parler que de celle du Panégyriſte de Trajan, je conçois, ſi j'ay de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Prin-

ces prenoient le nom de Pere de la Patrie dés qu'ils commençoient à regner ; que Trajan, & plus modeſte & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'aprés s'en eſtre rendu digne par le ſoin qu'il eût de ſauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ſes ſujets ; enfin qu'il eſtoit le Pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on luy en donnaſt la qualité & le nom.

Ce Panégyrique ſi ingénieux & ſi éloquent, pourſuivit Eudoxe, a d'autres penſées délicates : mais pour vous les dire, il faut que je conſulte mon recueïl. En voicy une ſur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations réglées, ne s'eſtant point débordé une fois, Trajan envoya des bleds en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoy vivre : *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.*

Nilus Ægypto quidem ſæpè, ſed gloriæ noſtræ nunquam largior fluxit.

Voicy un autre trait pour le moins auſſi délicat à l'occaſion des jardins & des maiſons de plaiſance qui avoient toûjours eſté aux Empereurs, & que les particuliers poſſedoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers ne ſervent pas aux plaiſirs d'un homme ſeul. Il y a dans le monde quelque choſe qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Céſars eſt moins étendu que leur empire.* Il ajoûte, pour faire entendre que ces beaux

Non unius oculis flumina, fontes, matia deſerviunt : eſt quòd Cæſar non ſuum videat, tandemque imperium Principum quàm patrimonium majus eſt.

jardins, ces magnifiques maiſons s'achetoient librement, & que la poſſeſſion en eſtoit paiſible. *La bonté du Prince eſt ſi grande, & les temps ſont ſi heureux ſous ſon Regne, qu'il nous croit dignes des choſes qui ne convenoient qu'aux Empereurs, & que de noſtre coſté nous ne craignons pas d'en paroiſtre dignes.*

Tanta benignitas Principis, tanta ſecuritas temporum eſt, ut ille nos principalibus rebus exiſtimet dignos, nos non timeamus quod digni eſſe videmur.

Rien au reſte n'eſt penſé plus finement que ce que Pline dit à ſon Prince vers la fin du Panégyrique: *La flatterie ayant épuiſé il y a long-temps toutes les nouvelles maniéres de loüer les Grands, la ſeule qui reſte pour célébrer vos vertus eſt d'oſer s'en taire.*

Cùm jam pridem novitas adulatione conſumpta ſit, non alius erga te novus honor ſupereſt, quàm ſi aliquando de te tacere audeamus.

Un Homme de qualité que nous connoiſſons, & qui tourne ſes penſées le plus délicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ſes Mémoires, qu'il faut dire les meſmes choſes, ou ſe taire ſur les belles actions du Roy; qu'il en fait plus de nouvelles tous les jours qu'il n'y a de tours differens en noſtre langue pour les loüer dignement? Celuy dont vous parlez, repliqua Eudoxe, n'a peut-eſtre pas leû le Panégyrique de Trajan, non plus qu'une Epitre adreſſée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un Ecrivain du regne paſſé le flatte en ces termes qui me ſont demeurez dans la mémoire. Nos forces defaillent à meſure que vos merveilles croiſ-

ſent; & comme l'on a dit autrefois d'un vail- «
lant homme, qu'il ne pouvoit plus recevoir de «
bleſſures que ſur les cicatrices de celles qu'il a- «
voit receûës, vous ne ſçauriez eſtre loûé que «
par des redites; puis que la vérité qui a des bor- «
nes a dit pour vous tout ce que le menſonge «
qui n'en connoiſt point a inventé pour les au- «
tres. «

Mais je reviens au Panégyriſte ancien, & je ne ſçay ſi ce qu'il dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome n'eſt point auſſi fin que ce que je vous diſois tout à l'heure. *Les uns publioient aprés vous avoir veû, qu'ils avoient aſſez vécu; les autres qu'ils devoient encore vivre.*

Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto; alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

Ciceron ne dit-il pas quelque choſe de ſemblable en loûant Céſar, repartit Philanthe? Je devine ce que vous voulez dire, reprît Eudoxe, & j'ay marqué icy l'endroit. Ciceron parle à Céſar meſme en ces termes: *J'ay entendu avec peine la belle & ſage parole qui vous eſt échapée plus d'une fois, que vous avez aſſez vécu pour la nature & pour la gloire. Peut-eſtre que vous avez aſſez vécu pour la nature, & j'ajoûte pour la gloire, ſi vous voulez; mais ce qui eſt plus important, vous avez certainement peu vécu pour la Patrie.*

Illam tuam præclariſſimam & ſapientiſſimam vocem invitus audivi: ſatis te diu vel naturæ vixiſſe, vel gloriæ: ſatis, ſi ita vis naturæ fortaſſe; addo etiam, ſi placet, gloriæ: at quod maximum eſt, Patriæ certè patum. *Or. pro Ligar.*

Il s'explique encore d'une autre maniére ſur le meſme ſujet: *J'ay ſouvent oüi dire que vous*

Sæpè venit ad aures meas te idem iſtud ni-

mis crebro : satis te tibi vixisse : credo, si tibi soli vixeres, aut si tibi etiam soli natus esses. *Ibid.*

disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous. Je le croy, si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul.

L'Idylle qu'on fit il y a deux ans pour estre chantée dans l'orangerie de Seaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché que de celles de César & de Cicéron. La paix que le Roy venoit de donner à toute l'Europe estoit le sujet de l'Idylle ; & voicy l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire.

Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toûjours ;
Qu'avec luy soit toûjours la paix ou la victoire ;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire :
Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toûjours,
Qu'il vive autant que sa gloire !

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, repartit Eudoxe ; & ce *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de délicatesse.

Mais j'ay oublié de vous dire une pensée délicate qui est au commencement du Panégyrique de Pline, & par laquelle il semble que je devois commencer, si la conversation n'estoit plus libre qu'un discours réglé. C'est sur ce que Trajan fut adopté par

Nerva, & élevé au troſne des Céſars lors qu'il eſtoit éloigné de Rome. *La poſterité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour eſtre Empereur que de mériter l'Empire, & d'obéir en le recevant?*

Credentne poſteri, nihil ipſum, ut Imperator fieret, agitaſſe, nihil feciſſe, niſi quod meruit, & paruit?

Un autre Panégyriſte ancien prend le meſme tour en parlant à l'Empereur Théodoſe, & voicy ſa penſée, ſi je ne me trompe: *La poſterité pourra-t-elle croire que dans noſtre ſiécle il ſe ſoit fait une choſe qui n'a point eû d'imitateur dans les ſiécles ſuivans, ni d'exemple dans les ſiécles précedens? Mais quiconque aura ſceû quelle eſtoit voſtre vie, & voſtre conduite, ne doutera pas que celuy qui devoit regner de la ſorte, n'ait refuſé l'Empire.*

Credetne hoc olim ventura poſteritas, & præſtabit nobis tam glorioſam fidem, ut noſtro demùm ſeculo annuat factum quod tantis infra ſupraque temporibus nec invenerit æmulum, nec habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ ſectam, rationeſque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuiſſe dubitabit imperium ſic imperaturum. *Panegyr. Pacat.*

Les Modernes au reſte, continua Philanthe, ne penſent guéres moins finement que les Anciens ſur la créance de la poſtérité, au regard de l'incroyable; & je ſçay là-deſſus deux ou trois penſées que je ne puis m'empeſcher de vous dire: auſſi-bien eſt-il juſte que vous reſpiriez un peu.

Marigny qui avoit l'eſprit ſi délicat, & qui faiſoit de ſi jolies choſes, eſt peut-eſtre le premier qui dans noſtre Langue a mis en œuvre la foy, ou l'incredulité de nos deſcendans ſur les évenemens merveilleux du Regne de Loüis XIV. Ecoutez ſon Madrigal.

Les Muſes à l'envi travaillant pour la gloire
De Loüis le plus grand des Rois
Orneront de ſon nom le Temple de Mémoire:
Mais la grandeur de ſes exploits,
Que l'eſprit humain ne peut croire,
Fera que la poſtérité,
Liſant une ſi belle hiſtoire,
Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit preſque le meſme en proſe avant Marigny, interrompit Eudoxe; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-meſme l'endroit que voicy dans la Lettre au Duc d'Anguien ſur la priſe de Dunkerque. Philanthe leût ce qui ſuit:

» Pour moy, Monſeigneur, je me réjoüïs de
» vos proſperitez comme je dois: mais je prévois
» que ce qui augmente voſtre réputation préſente
» nuira à celle que vous devez attendre des autres
» ſiécles, & que dans un petit eſpace de temps
» tant de grandes & importantes actions les unes
» ſur les autres rendront à l'avenir voſtre vie in-
croyable, & feront que voſtre hiſtoire paſſera pour un Roman à la poſtérité.

Je tombe d'accord, dît Philanthe, que c'eſt-là la penſée du Madrigal de Marigny: mais j'en ſçay un autre dont la penſée eſt fort differente, & par lequel la Sapho de noſtre temps excite nos Poétes à loüer le Roy.

Vous

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros,
A noſtre Conquerant venez tous rendre hommage :
Par des vers immortels célébrez ſon courage,
Et n'appréhendez pas que la poſterité
Puiſſe vous accuſer de l'avoir trop vanté :
Quoy que vous puiſſiez dire en publiant ſa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'hiſtoire.

Cela eſt penſé avec beaucoup de délicateſſe, dît Eudoxe, & cela me remet en l'eſprit une belle Epitre au Roy. Vous me prévenez reprît Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en veûë; car je le ſçay par cœur.

Je n'oſe de mes vers vanter icy le prix :
Toutefois ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eſtre pour ta gloire aura-t-il ſon uſage ;
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs
Seront à peine crus ſur la foy des Auteurs :
Si quelque eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,
Boileau qui dans ſes vers pleins de ſincérité
Jadis à tout ſon ſiécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blaſmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'hiſtoire.

Il ne ſe peut rien imaginer de plus délicat ſur

ce ſujet, dît Eudoxe. Mais, reprît Philanthe, il me reſte encore à vous dire là-deſſus le Sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réuſſit pas moins en vers qu'en proſe. C'eſt au Roy que le Poéte parle.

Lors que les ſeuls travaux ſont tes plus doux
emplois ;
Que d'éxemples fameux tu remplis noſtre hiſtoire ;
Qu'avec tant de vigueur, de ſuccés & de gloire,
Seul de ton vaſte Etat tu ſoûtiens tout le poids.

Lors que pour coup d'eſſai de tes nobles exploits
On te voit ajoûter victoire ſur victoire,
Que par cent actions tu ternis la mémoire
Des plus grands Conquérans & des plus ſages Rois.

Quel eſt ton but, LOUÏS, *& que penſes-tu*
faire,
Tu te flattes en vain d'une belle chimére,
Si par là tu prétends à l'immortalité ?

Tant de faits audeſſus de la portée humaine
Comment ſeront-ils crus de la poſtérité ;
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine ?

Cela eſt beau & délicat comme vous voyez. Un Critique auſſi ſévere que Phyllarque, repliqua Eudoxe, ne ſeroit pas de voſtre gouſt, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable ſe moque de

Balzac, & s'emporte contre luy, juſques à luy dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Miniſtre : *Les actions de voſtre vie ſont telles que nous avons peine à les croire aprés les avoir veûës.* Nous pouvons dire des grandes actions, s'écrie « le Cenſeur, que nous aurions peine à les croire « ſi nous ne les avions veûës : mais de dire qu'el- « les nous ſont incroyables aprés les avoir veûës, « cela eſt fat ; car nul ne peut ne pas croire ce « qu'il eſt aſſeûré d'avoir veû : quand ce ſeroit les « faits d'armes d'Amadis de Gaules, nous les croi- « rions, & n'en douterions nullement, ſi nous y « avions eſté préſens. C'eſt donc ſottement par- « ler, ajoûte Phyllarque, que de dire à un grand « Perſonnage que ſes actions ſont telles que nous « avons peine à les croire aprés les avoir veûës. « Ce qui ſe pourroit dire malaiſément des char- « mes & des enchantemens d'Urgande la décon- « nuë. «

Le Cenſeur de Balzac, dît Philanthe, me paroiſt outré & malhonneſte en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut-eſtre mal à propos. A la vérité dans le diſcours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, ſi je ne l'avois veû.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple ; & on peut dire ſans difficulté, pour faire ſentir que des choſes ſont ſurprenantes & extraordinaires, *J'ay peine à les*

croire aprés les avoir veûës. L'un eſt bien plus beau, plus figuré, & plus fin que l'autre. D'ailleurs une penſée peut eſtre fort bonne en vers qui ne l'eſt pas tout-à-fait en proſe ; & celle du Sonnet préparée & amenée comme elle eſt, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant il faut avoûër que ces penſées ſur la foy de la poſtérité, au regard des événemens qui paroiſſent incroyables, commencent à s'uſer ; & qui voudroit maintenant s'en ſervir, ne plairoit guéres. Les plus belles choſes, à force d'eſtre dittes & redittes, ne piquent plus, & ceſſent preſque d'eſtre belles : c'eſt la nouveauté, ou le tour nouveau que Ciceron loûë dans les penſées de Craſſus, qui donne du luſtre & du prix aux noſtres.

Ne trouvez-vous pas, dît Philanthe, qu'une certaine penſée que je vois par tout ſur la modération de noſtre invincible Monarque, eſt de la nature de celles qui commencent à vieillir ? C'eſt qu'aprés avoir dompté tous ſes ennemis, il s'eſt ſurmonté luy-meſme, & a triomphé de ſon propre cœur. La penſée eſt belle, repartit Eudoxe ; mais je ne voudrois plus m'en ſervir : elle ſera bientoſt, ſi je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en pluſieurs endroits, & qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profeſſion, & dont le der-

nier ouvrage eſt le plus parfait: *Aprés avoir ſurpaſſé tous les autres, il s'eſt ſurpaſſé luy meſme.* Ciceron en eſt l'inventeur dans l'éloge de Craſſus; & Voiture eſt peut-eſtre un des premiers qui s'en eſt ſervi en noſtre langue au ſujet de Balzac, à qui il dit: Je n'ay rien veû de vous depuis voſtre départ qui ne m'ait ſemblé audeſſus de ce que vous avez jamais fait, & par ces derniers ouvrages vous avez gagné l'honneur d'avoir ſurmonté celuy qui a paſſé tous les autres.

Cæteros à Craſſo ſemper omnes, illo autem die etiam ipſum à ſe ſuperatum. *De Or. l. 3. c. 1.*

Mais une penſée encore bien uſée, quelque délicate qu'elle ſoit, c'eſt que le Roy a vaincu la victoire meſme, du moins eſt-elle bien ancienne: & de ce coſte-là, ajoûta-t-il en ſouriant, on ne peut pas douter de ſa nobleſſe, à en juger par les regles de la généalogie. Un ancien Panégyriſte loûë Théodoſe d'eſtre vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les ſentimens de vengeance. Ce n'eſtoit pas meſme une penſée fort nouvelle du temps de Théodoſe: Ciceron l'a je croy inventée, & c'eſt dans une de ſes Oraiſons qu'elle me paroiſt toute neuve; encore ne ſçay-je ſi eſtant répetée deux fois au meſme endroit, elle n'eſt point uſée la ſeconde fois, ou du moins ſi à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au com-

Tu ipſius victoriæ victor omnem cum armis iram depoſuiſti. *Pacat.*

Cæteros quidem omnes victores jam antè æquitate & misericordia viceras: hodierno verò die teipsum vicisti. Ipsam victoriam vicisse videris: rectè igitur unus invictus es, à quo etiam ipsius victoriæ condicio viscque devicta est. *Orat. pro Ligar.*

mencement. Aprés avoir dit à Césaſar, *Vous aviez déja vaincu tous les autres vainqueurs par voſtre équité & par voſtre clémence, mais vous vous eſtes aujourd'huy vaincu vous-meſme*, il ajoûte: *Vous avez, ce ſemble, vaincu la victoire meſme, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter ſur eux: car voſtre clémence nous a tous ſauvez, nous que vous aviez droit comme victorieux de faire perir. Vous eſtes donc le ſeûl invincible, par qui la victoire meſme, toute fiére & toute violente qu'elle eſt de ſa nature, a eſté vaincuë.*

Il y a des penſées ſur la victoire & ſur la modération du vainqueur qu'on a moins miſes en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriſte meſme de Théodoſe: *Vous avez fait en ſorte que perſonne ne ſe croit vaincu lors que vous eſtes victorieux;* nous avons entendu dire à un grand Magiſtrat

Feciſti ut nemo ſibi victus, te victore, videatur. *Pacat.*

» dans des Harangues publiques, Que noſtre in-
» vincible Monarque ſe ſeroit rendu maiſtre de
» l'Europe, s'il n'euſt mieux aimé joindre à la
» gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de
» ne pas vouloir tout ce qu'il peut; qu'en don-
» nant la paix à l'Europe il n'a rien perdu de la
» gloire de s'en voir le maiſtre, & que jamais il
» n'a ſi bien fait ſentir qu'il l'eſtoit, ou du moins
» qu'il ne tenoit qu'à luy de l'eſtre.

Ce qu'a dit un illuſtre Académicien, reprit Eudoxe, ſur ce que le Roy garantit du pillage une ville riche, expoſée à l'inſolence du ſoldat victorieux, n'eſt guéres moins beau, & n'eſt point uſé : Il ne ſçait pas moins ſe faire obéïr par les ſiens, que redouter par les ennemis : il ne fait la guerre que pour rendre heureux les peuples en ſe les aſſujétiſſant, & il a trouvé dans la victoire quelque choſe de plus glorieux que la victoire meſme.

C'eſt dans la meſme occaſion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roy, que les ſoldats combattirent en héros tant ils furent animez par ſa préſence ; mais qu'aprés avoir renverſé tout ce qui s'eſtoit oppoſé à l'impétuoſité de leur courage, ils s'arreſterent par ſes ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne luy en couſta qu'une parole pour empeſcher l'affreuſe deſolation d'une ville floriſſante ; il ajoûte : Vous euſtes le plaiſir de la prendre, & de la ſauver au meſme temps ; & vous fuſtes bien moins ſatisfait de vous en rendre le maiſtre, que d'en eſtre le conſervateur.

Ajoûtez à ces penſées, repliqua Eudoxe, celle d'un Panégyrique du Roy, prononcé dans l'Académie lors qu'un grand Archeveſque y fut receû. L'Auteur, aprés avoir dit, Le voilà qui marche à la teſte de ſes armées, qui étonne les

» plus vieux & les plus ſages capitaines par ſa
» conduite, les plus braves, & les plus déterminez ſoldats par ſa valeur, qui force, qui gagne, qui inonde Places & Provinces entiéres
» comme un torrent que l'hyver rend meſme
» plus rapide, *dit enſuite :* Sans qu'il manque rien
» à ſa gloire, que ce qui manque toûjours à celle des Héros, c'eſt qu'on ſe réſout avec peine
» à leur réſiſter & à les attendre, & que leur réputation laiſſe beaucoup moins à faire à leurs
» armes. La penſée eſt délicate, & n'eſt point uſée.

Quelquefois, pourſuivit Eudoxe, une petite allégorie fait entendre finement ce que l'on penſe, & un ſeul éxemple vous le fera concevoir. Dans le temps que ce funeſte parti qui prétendoit abolir la Religion de nos peres, & qui vient d'eſtre ruiné par la piété de Loûïs le Grand ; dans le temps, dis-je, que ce parti eſtoit redoutable en France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit ſouvent mieux que les Catholiques, juſqu'à venger les moindres injures qu'on faiſoit aux uns, & à laiſſer impunis les outrages les plus atroces qu'on faiſoit aux autres. Sur quoy un Poéte de ce temps-là fit allégoriquement la plainte du bon parti ſous celle d'un chien mort à force de coups :

Pour

Pour aboyer un Huguenot
On m'a mis en ce piteux eſtre :
L'autre jour je mordis un Preſtre,
Et perſonne ne m'en dît mot.

Quelquefois auſſi ſans allégorie ni ſans fiction l'on s'explique avec délicateſſe, & l'on ſe tire meſme d'un mauvais pas par un trait d'eſprit. Aprés la diſgrace de Séjan, & lors que tout le monde maudiſſoit ſon nom, un Chevalier Romain oſa ſoûtenir ſes intéreſts, & faire profeſſion d'eſtre ſon ami : on luy en fit un crime, & voicy de quelle maniére il ſe diſculpe dans Tacite, en parlant à Tibere meſme. *Ce n'eſt pas à nous, Céſar, à éxaminer le mérite de l'homme que vous élevez audeſſus des autres, ni les raiſons que vous en avez. Les Dieux vous en ont donné le pouvoir de juger ſouverainement des choſes : il ne nous reſte que la gloire de l'obéïſſance. Si Séjan a formé des deſſeins contre le ſalut de l'Empire, & contre la vie de l'Empereur, qu'on puniſſe ſes mauvais deſſeins : au regard de l'amitié que nous avons pour luy, & des devoirs que nous luy avons rendus, la meſme raiſon qui vous juſtifie, Ceſar, nous rend innocens.*

Non eſt noſtrûm æſtimare quem ſupra cæteros & quibus de cauſis extollas. Tibi ſummum retum judicium Dii dedere, nobis obſequii gloria relicta eſt. Inſidiæ in Rempublicam, conſilia cædis adverſus Imperatorem puniantur : de amicitia & officiis idem finis, & te, Cæſar, & nos abſolverit. *Annal. lib. 6.*

Il n'y a pas moins de généroſité & de hauteur, que d'habileté & de fineſſe dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe ;

& cela reſſemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lors qu'eſtant accuſé d'avoir eû des liaiſons avec Philotas chef de la conjuration découverte, il ſe défend en la préſence d'Alexandre. *Bien loin*, dit-il, *de deſavoûër l'amitié de Philotas, je confeſſe que je l'ay recherchée; & trouvez-vous étrange que nous ayions fait la cour à celuy qui poſſedoit vos bonnes graces, & qui eſtoit fils de Parménion voſtre favori? Certainement s'il en faut dire la vérité, c'eſt vous, Seigneur, qui nous avez jetté dans l'embaras & dans le péril où nous ſommes. Car qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à luy, ſi ce n'eſt vous-meſme? Vous l'aviez élevé ſi haut que nous ne pouvions nē pas deſirer ſon amitié, ni ne pas craindre ſa haine; & ſi c'eſt là un crime, peu ſont innocens, que dis-je, perſonne ne l'eſt.*

Tu hercule ſi verum audire vis, Rex, hujus nobis periculi cauſa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrerent, qui placere vellent tibi? Is apud te fuit, cujus gratiam expetere, & iram timere poſſemus. Si hoc crimen eſt, tu paucos innocentes habes, immò hercule neminem. *Lib. 7.*

Mais ſçavez-vous, continua Eudoxe, qu'une réflexion ſubtile & judicieuſe tout enſemble contribuë beaucoup à la délicateſſe des penſées? Telle eſt la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda, & la perdit au meſme moment. *Folie pardonnable à la vérité; ſi les Dieux des enfers ſçavoient pardonner!*

Cum ſubita incautum dementia cepit amantem; Ignoſcenda quidem: ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. lib. 4.*

Quevedo a fait des réflexions fort ſubtiles ſur l'aventure d'Orphée, dit Philanthe, & je ſçay-

là-dessus de jolis vers de sa façon, que les Espagnols nomment *Redondillas.*

Al infierno el Tracio Orfeo
Su muger baxò à buscar:
Que no pudo a peor lugar
Llevarle tan mal desseo.
Cantò y al mayor tormento
Pusò suspension y espanto,
Mas que lo dulce del canto
La novedad del intento.
El triste Dios ofendido
De tan estraño rigor,
La pena que hallo mayor
Fue boluerlo à ser marido.
Y aunque su muger le diò
Por pena de su pecado:
Por premio de lo cantado.
Perder la facilitò.

Ces réflexions, dît Eudoxe, sont beaucoup plus subtiles que judicieuses, & je suis asseûré que les Dames seront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux Enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celuy de ravoir sa femme ne put le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon sans doute que le Dieu des enfers offensé de ce que les tourmens des malheureux

furent ſuſpendus & charmez plus par l'entrepriſe nouvelle du Mari que par le chant mélodieux du Muſicien, ne trouva point de plus grande peine pour le punir, que de luy rendre ſa femme: mais que pour le récompenſer de ſon chant, il luy donna le moyen de la perdre fort aiſément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de ſubtilité que de jugement, & ce n'eſt pas là ce que je demande pour la vraye délicateſſe. C'eſt de ces réflexions qui ſont vives & ſenſées, comme j'ay déja dit, telle qu'eſt la réflexion de Tacite ſur le gouvernement de Galba, & celle de Pline le Jeune ſur la liberalité de Trajan envers l'Egypte dans le temps de la diſette.

Major privato viſus dum privatus fuit; & omnium conſenſu capax imperii, niſi imperaſſet. *Hiſtor. lib. 1.*

Il a paru plus grand qu'un homme privé tandis qu'il eſtoit homme privé; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point eſté Empereur.

Actum erat de fœcundiſſima genre, ſi libera fuiſſet. *Panegyr. Traj.*

La Province la plus fertile du monde eſtoit perduë ſans reſſource, ſi elle euſt eſté libre.

La réflexion d'un de nos Orateurs François ſur les faits d'armes de Saint Loüis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poétes Latins ſur la valeur des troupes Françoiſes au paſſage du Rhin ſont de cette eſpece.

» Il fit des actions, dit le premier, qui ſeroient » accuſées de témérité, ſi la vaillance héroïque » n'eſtoit infiniment au deſſus de toutes les regles.

L'ennemi, dit le ſecond, foudroye du riva- «
ge les cavaliers qui paſſent. Le fleuve eſt rapi- «
de, & les eaux en ſont étrangement agitées. «
Choſe capable d'effrayer, ſi quelque choſe pou- «
voit donner de la frayeur aux François! «

Horrendum! ſcirent, ſi quicquam horreſcere Galli.

Ne peut-on pas compter parmi ces réflexions qui ont de la fineſſe & du ſens également, dît Philanthe, celle qui a eſté faite ſur les diſgraces d'Henriette de France Reine d'Angleterre? O mere, ô femme, ô Reine admirable, & di- «
gne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de «
la terre eſtoient quelque choſe! Oüi ſans dou- «
te, repartit Eudoxe, & nous pouvons y en ajoû- ter une de Virgile preſque ſemblable. *J'ay vécu long-temps, ſi quelque choſe peut eſtre de longue durée à des mortels.*

Phœbe diu, rea ſi qua diu mortalibus ulla eſt, Viximus. *Æneid. l. 10.*

La réflexion eſt belle & morale, interrompit Philanthe, & je ne ſçay pourquoy celuy qui la fait dans l'Enéide s'aviſe de la faire en parlant à ſon cheval. C'eſt de la morale perduë, continua-t-il en riant; à moins que ce cheval qui portoit le nom de Phebus, ne fuſt deſcendu de Pégaſe en droite ligne, & n'euſt plus de raiſon que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homére, qui dans l'Iliade fait parler Achille à ſon cheval comme à une perſonne raiſon-

nable ; & je vous avoüe que le Poéte Latin pouvoit ſe diſpenſer de copier en cela le Poéte Grec.

Je ne puis au reſte me diſpenſer moy-meſme de vous dire encore une penſée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons, c'eſt ſur une Feſte de Marly où les perſonnes de la Cour joüérent & achetérent tout ce qu'ils voulurent ſans qu'il leur en couſtaſt rien. La Sapho de noſtre ſiecle dit là-deſſus : Le Roy ſeul perdit tout ce » que les autres gagnerent, ſi toutefois on peut » appeller perdre d'avoir le plaiſir de donner ſans » vouloir meſme eſtre remercié. Rien n'eſt penſé plus heureuſement, & ce qu'elle ajoûte donne encore plus de prix à ſa penſée :

Meſme dans les plaiſirs il eſt toûjours Héros.

Mais les réflexions politiques, ou les ſentences que l'on meſle dans l'hiſtoire, pourſuivit-il, doivent ſur tout eſtre délicates, & je ne puis ſouffrir ces Hiſtoriens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes ; car les ſentences ne ſont que pour réveiller le Lecteur, & pour luy apprendre quelque choſe de nouveau : or celles qui n'ont aucune délicateſſe, & qui viennent d'elles-meſmes à tout le monde, ne piquent point, & ennuyent beaucoup ; elles irritent meſme en quelque ſorte le Lecteur, qui ſe

faſche qu'on luy diſe ce qu'il ſçait déja.

Tacite eſt à mon avis, repliqua Philanthe, de tous les Hiſtoriens celuy qui fait le plus de réflexions. Il n'en fait que trop, dît Eudoxe: mais il faut avoûër qu'il y excelle, & que les traits politiques dont ſa narration eſt ſemée, ont je ne ſçay quoy de fin qui récompenſe la dureté de ſon ſtile.

Mariana qui a écrit ſi polîment & ſi purement l'Hiſtoire d'Eſpagne en Latin & en Eſpagnol, repartit Philanthe, eſt plein auſſi de ſentences. Il y a de quoy s'étonner, répliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-Live pour ſon modele au regard de la narration & du ſtile, il ſe ſoit formé ſur Tacite en ce qui regarde les ſentences & les réflexions. Que dis-je, il l'a ſi bien imité de ce coſté-là, que tres-ſouvent ſes penſées ſont celles de Tacite toutes pures. J'en ay marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-meſme.

En parlant de Carille Archeveſque de Tolede, qui reprit Dom Pedre le cruel de ſes débauches, & qui en fut pour cela extrémement haï: il dit que les raiſons qu'avoit le Roy de haïr l'Archeveſque, eſtoient d'autant plus fortes qu'elles eſtoient injuſtes. Tacite a dit le meſme mot pour mot de la haine ſecrete que Tibere & Livie portoient à Germanicus.

Odii cauſæ acriores, quia iniquæ. *Marian. lib. 16. c. 18.*

Anxius occultis in ſe Patrui Aviæque odiis, quorum cauſæ acriores, quia iniquæ. *Annal. lib. 1.*

Bello civili facto magis quàm consulto opus, nihilque festinatione tutius. *Marian. lib. 3. c. 18.*

A l'occasion de Ferdinand V. Roy d'Arragon, qui quitta les Estats de Sarragosse pour aller en diligence à Ségovie aussitost qu'il eût appris la mort d'Henri IV. son beaufrere, parce qu'il y avoit un grand parti contre luy pour Jeanne fille d'Henri : Mariana juge qu'il n'y a rien de plus seûr que de se haster dans les dissensions domestiques, où l'éxécution est bien plus nécessaire que la déliberation. Tacite avoit fait faire la mesme réflexion aux soldats de Vitellius.

Nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto potius quàm consulto opus esset. *Tacit. histor. lib. 1.*

Un des Historiens de la guerre de Flandre, qui s'est proposé Tacite pour modele plûtost que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas si fort volé, ou a esté du moins plus habile à déguiser ses larcins : on ne laisse pas pourtant de les entrevoir quand on s'y applique. Par exemple, Strada dit que les plus lasches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne : ne croyez-vous pas que cela soit pris de Tacite, où il dit que la populace se fait craindre, si elle ne craint ?

Vilissimo cuique crescit audacia, si se timeri sentiat. *Strad. Dec. 1. lib. 5.*

Nihil in vulgo modicum, terrete ni paveant. *Tacit. Ann. lib. 1.*

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignerent publiquement, ne soit l'original d'une des belles sentences de Strada ? Ecoutez Tacite : *Nulles personnes ne s'affligent avec plus d'ostentation de la mort de Germanicus, que*

Periisse Germanicum nulli jactantius mœrent, quàm qui maximè lætantur. *Ann. lib. 2.*

que celles qui s'en réjoüiſſent davantage. Ecoutez Strada: *Nulles perſonnes n'engagent leur foy avec plus d'oſtentation que celles qui la violent davantage.*

Nulli jactantius fidem ſuam obligant, quàm qui maximè violant. *Decad. 1. lib. 1.*

C'eſt-là imiter plûtoſt que voler, repartit Eudoxe; & ſi Mariana en uſoit ainſi, on n'auroit rien à luy reprocher ſur ſes réflexions. Aprés tout ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-eſtre qu'à eux-meſmes. Selon l'Auteur de l'Hiſtoire d'Eſpagne, *Preſque dans tous les differends qu'ont les Princes entre eux, le plus puiſſant ſemble avoir tort, quelque droit qu'il ait.* Selon l'Auteur de l'Hiſtoire de Flandre, *On ne penſe jamais que l'aggreſſeur ſoit le plus foible.*

Ferè in omni certamine qui potentior eſt, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur. *Lib. 14. c. 4.*

Neque credi aggreſſurum, qui non ſit ſuperior. *Dec. 2. lib. 1.*

Il me ſemble, repliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la penſée fine. Quelqu'un a dit que les heures ſont plus longues que les années: cela eſt vray dans un ſens; car la durée des heures, au regard de l'ennuy & du chagrin, ſe fait plus ſentir que celle des années, qui ne ſe meſurent pas comme les heures: mais cela paroiſt faux d'abord, & c'eſt cette fauſſeté apparente qui y met de la fineſſe.

Une Princeſſe que nous avons connuë, & qui avoit l'eſprit infiniment délicat, diſoit que le ſoleil ne faiſoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la préſence des perſonnes cheres, & avec qui on eſt en commerce, faiſoit les beaux jours des honneſtes gens,

& elle avoit raiſon dans le fonds: car le ſoleil a beau luire, le ciel a beau eſtre ſérein; les jours ſont vilains dés qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de délicateſſe dans le cœur. Cependant la propoſition ſemble fauſſe, & elle n'a de beauté que par là.

Je ſuis tout-à-fait de voſtre avis, répartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des penſées de ce caractére. Le Renaud du Taſſe, dans le dernier combat de l'armée Chreſtienne avec l'armée Sarraſine, tua plus de gens qu'il ne donna de coups. *Die più morti che colpi.* Et noſtre ſage Monarque, ſelon un de nos Ecrivains, dit en ſes réponſes plus de choſes que de paroles. L'air faux, ou l'ombre du faux rend ces deux penſées délicates : du reſte, on entend ce que ſignifie ce plus là, & on n'y eſt point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre: car abſolument d'un coup on peut tuer plus d'une perſonne, & d'une parole on peut faire entendre plus d'une choſe. Ciceron dit de Thucydide, que dans ſon diſcours le nombre des choſes ſuit preſque celuy des paroles: cela n'eſt pas penſé ſi finement que ce que je viens de dire du Roy, *Il dit plus de choſes que de paroles*, pour ſignifier que ſes réponſes ſont préciſes & pleines d'un tres-grand ſens.

Ita creber eſt rerum frequentia, ut verborum prope numerum ſententiarum numero conſequatur. *De Orat. lib. 2.*

La penſée de Salluſte que Coſtar à pris plaiſir

à traduire, & qu'il a tournée de pluſieurs façons, eſt tout-à-fait dans ce genre : *In maxima fortuna, minima licentia eſt ;* c'eſt à dire, ſuivant les traductions de Coſtar, Plus les hommes ſont en fortune, & moins ſe doivent-ils donner de licence ; plus leur fortune leur permet, & moins ſe doivent-ils permettre à eux-meſmes ; & quand leur puiſſance n'a point de limites, c'eſt alors qu'ils ſont obligez d'en donner de plus étroites à leurs deſirs. Pour moy, je dirois plus ſimplement, afin de garder le tour de la penſée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté :* mais ne diroit-on pas qu'il eſt faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté ? Cependant ſi on y regarde de prés, il eſt vray que les perſonnes qui ont une puiſſance abſoluë, & que la hauteur de leur condition expoſe aux yeux de toute la terre, doivent ſe permettre moins de choſes que les autres ; & c'eſt dans ce ſens qu'on a dit que pluſieurs choſes ne ſont pas permiſes à Céſar, parce que tout luy eſt permis.

Bell. Jugurth.

Cæſari multa non licent, quia omnia licent. *Senec. Conſol. ad Polyb.*

Toutes ces penſées au reſte ſont de la nature de celles que Séneque nomme coupées & myſterieuſes, où l'on entend plus que l'on ne voit ; comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoy-qu'il n'y euſt rien de mieux peint, & que l'art y fuſt en ſa perfection, les connoiſſeurs y découvroient toûjours quelque choſe

Sunt qui ſenſus præcidant, & hinc gratiam ſperent, ſi ſententia pependerit, & audienti ſuſpicionem ſui fecerit. *Senec. Ep. 114.*

In omnibus

que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient meſme que l'eſprit du Peintre alloit bien plus loin que l'art.

ejus operibus intelligitur plus ſemper quàm pingitur, & cùm ars ſumma ſit, ingenium ramen ultra artem eſt. *Hiſtor. natur. lib. 35. c. 10*

C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'au rapport du meſme Pline, les derniéres piéces des excellens Peintres, & celles qui ſont demeurées imparfaites ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis : car outre qu'en voyant ces piéces qui n'eſtoient pas achevées, on ne pouvoit s'empeſcher de regreter les grands Maiſtres à qui la mort avoit fait tomber le pinceau des mains ſur de ſi rares ouvrages, & que la douleur qu'on reſſentoit d'une telle perte faiſoit eſtimer davantage ce qui reſtoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y euſſent ajoûté s'ils euſſent vécu plus long-temps, & on devinoit juſqu'à leurs penſées.

Quippe in iis lineamenta reliqua, ipſæque cogitationes artificum ſpectantur. *Ibid. c. 11.*

Quoy qu'il en ſoit, pourſuivit Eudoxe, il y a des penſées délicates qui flattent l'eſprit en le ſuſpendant d'abord, & en le ſurprenant aprés : cette ſuſpenſion, cette ſurpriſe fait toute leur délicateſſe. Cela paroiſt clairement dans une Epigramme Françoiſe que vous ſçavez, ſans ſçavoir peut-eſtre pour quoy elle plaiſt.

Quia nova placent, ideo ſententiæ quæ deſinunt præter opinionem delectant. *Ariſt. 3. Rhet. c. 11.*

Superbes monumens que voſtre vanité
Eſt inutile pour la gloire,
Des grands Héros dont la mémoire

Mérite l'immortalité !
Que ſert-il que Paris aux bords de ſon canal
Expoſe de nos Rois ce grand original,
Qui ſceût ſi bien regner, qui ſceût ſi bien combattre?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chûte à quoy on ne s'attend pas, & qui frappe tout-à-coup l'eſprit que les premiéres penſées tiennent ſuſpendu, font comme vous voyez toute la fineſſe de l'Epigramme.

Un Poéte du ſiécle d'Auguſte, pour faire ſa cour à l'Impératrice, & regagner par là les bonnes graces de l'Empereur, diſoit que la Fortune, en mettant Livie ſur le troſne des Céſars, faiſoit voir qu'elle n'eſtoit pas une Déeſſe aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux. Comme on a toûjours oüi dire que la fortune eſt aveugle, on eſt ſurpris de ce qu'elle a des yeux pour connoiſtre, & pour diſtinguer le mérite d'une Princeſſe accomplie.

Fœmina, ſed princeps, in qua Fortuna videre
Se probat; & cæcæ crimina falſa tulit.
Ovid. lib. 3. de Ponto, Ep. 1.

On a dit de l'ancienne Sapho, que Mnémoſyne l'entendant chanter eût peur que les hommes ne fiſſent d'elle une dixiéme Muſe: on a dit meſme qu'elle l'eſtoit devenuë. Comme le nombre des Muſes eſtoit limité à neuf, la premiére fois que Sapho fut appellée la dixiéme Muſe, au nom de la dixiéme l'eſprit fut

saisi de je ne sçay quelle surprise, & demeura un peu en suspens. J'ay dit la premiére fois ; car l'esprit s'est accoustumé à la dixiéme des Muses, & cela est mesme usé maintenant.

Mais plus la suspension dure, plus la pensée semble estre fine. Un Poéte Grec voulant loüer Dercilis qui n'avoit pas moins d'esprit & de sçavoir que de beauté & d'agrément, commence par dire, *Il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muses*, & il ajoûte aussitost. *Dercilis est Grace, Venus, Muse.* La premiére proposition tient du paradoxe, & suspend l'esprit ; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Venus, & neuf Muses. Il y a de la délicatesse à en augmenter le nombre pour faire de Dercilis une dixiéme Muse, une seconde Venus, & une quatriéme Grace. C'est une espece d'énigme que le Poéte propose, & qui pique d'autant plus estant expliquée, qu'on en a d'abord moins compris le sens.

Τέσσαρες αἱ Χάριτες, Παφίαι δύο καὶ δέκα Μοῦσαι

Δερκυλὶς ἐν πάσαις Μοῦσα, Χάρις, Παφίη. *Anthol. l. 7.*

Un des plus beaux esprits & des plus honnestes hommes de nostre siécle, repartit Philanthe, a pensé quelque chose de semblable sur la Comtesse de la Suze, & il a exprimé sa pensée en quatre vers Latins qu'il a mis sous le portrait de cette Dame si fameuse. Elle est representée en l'air dans un char, & voicy le sens des vers. *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon,*

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru

ou Pallas ? N'eſt-ce point Venus elle-meſme ? Si vous conſiderez ſa naiſſance, c'eſt Junon ; ſi vous avez égard à ſes ouvrages, c'eſt Minerve. Si vous regardez ſes yeux, c'eſt la mere de l'Amour. Il y a là bien de la délicateſſe, pourſuivit Philanthe ; car enfin les deux premiers vers tiennent l'eſprit ſuſpendu comme vous le ſouhaitez, & les deux derniers ne révelent pas tellement le myſtere qu'on n'ait plus rien à deviner. Cela n'eſt que trop délicat, repartit Eudoxe, ou au moins que trop galant : mais cela eſt auſſi fort élevé, & voilà juſtement une de ces penſées où la délicateſſe & la nobleſſe ſe rencontrent enſemble dans un égal degré.

An Juno, an Pallas, num Venus ipſa venit ?
Si genus inſpicias, Juno ; ſi ſcripta, Minerva :
Si ſpectes oculos, mater Amoris erit.

Au reſte, c'eſt preſque la penſée d'Ovide ſur Livie : car pour la flatter, & la rendre elle ſeule digne d'Auguſte, il luy donne les mœurs de Junon, & la beauté de Venus. C'eſt auſſi à peu prés celle du Lope de Vegue ſur la Princeſſe Iſménie qui eſtoit également belle & vaillante.

Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo
Sola eſt cæleſti digna reperta toro.
Lib. 3. de Ponto, Ep. 1.

Venus era en la paz, Marte en la guerra.

La penſée du Taſſe ſur Renaud, ce jeune Prince ſi brave & ſi beau, repliqua Philanthe, eſt à mon avis de ce caractére.

S'el vedi fulminar fra l'arme auuolto
Marte lo ſtimi ; Amor ſe ſcopre il volto.

J'en tombe d'accord, dît Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la meſlée, & foudroyer les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de ſang & de carnage : de ſorte que quand le Poéte vient à dire, *S'il leve ſon caſque, on le prendroit pour l'Amour*, on eſt ſurpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la nobleſſe & de la fierté. Du mélange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il ſe forme je ne ſçay quoy qui étonne, & qui flatte en meſme temps.

La délicateſſe toute pure, dît Philanthe, eſt dans une folie ingénieuſe de Marot que je n'ay pas oubliée :

Amour trouva celle qui m'eſt amére,
Et j'y eſtois, j'en ſçay bien mieux le conte.
Bon jour, dît-il, bon jour Venus ma mere :
Puis tout-à-coup il voit qu'il ſe méconte;
Dont la couleur au viſage luy monte,
D'avoir failli honteux, Dieu ſçait combien :
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte;
Plus clairs-voyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dît Eudoxe, a une penſée qui approche encore plus de celle du Taſſe : c'eſt au ſujet d'une Demoiſelle de la Cour de François I. veſtuë apparemment comme nos chaſſeuſes d'aujourd'huy,

d'huy, & avec un bonnet en teſte.

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Venus vous reſſemblez:
Sous le bonnet me ſemblez
Adonis.

Mais ſçavez-vous, continua-t-il, que les vers du Taſſe ſur Renaud me font ſouvenir d'un jeune Prince auquel on les a appliquez, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable? Je vous entends, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville: il eſtoit tres-bien fait, & avoit ſur le viſage certains agrémens qui ne ſe voyent point ailleurs. Son humeur n'eſtoit pas moins charmante que ſa figure, dît Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puiſſe ſe former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aiſé dans le commerce de la vie. On ne l'a preſque jamais veû en colére; on ne luy a jamais entendu dire avec deſſein une parole deſobligeante. Quelque averſion naturelle qu'il euſt pour les ſottes gens, il les ſouffroit patiemment, perſuadé d'une des maximes de la Marquiſe de Sablé, qu'il faut s'accouſtumer aux ſottiſes & aux niaiſeries d'autruy.

Cela venoit ſans doute, dît Philanthe, d'un grand fonds de raiſon & d'honneſteté, qui ſe

rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville avoit l'ame belle & généreuſe, des ſentimens héroïques, ſur tout une paſſion ardente pour la gloire, je dis pour la vraye, que les ſeules actions vertueuſes font mériter. Auſſi paroiſſoit-il peu ſenſible à toute autre choſe: toûjours preſt de quitter ſes plaiſirs, dés que ſon devoir l'appelloit; & en cela bien différent de Renaud, qu'il fallut retirer par force du palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il eſtoit ſi ennemi de l'oſtentation, & aimoit ſi peu à ſe faire valoir, qu'il alloit ſouvent à une autre extrémité, & ſe cachoit trop. Je ne ſçay, reprît Philanthe, ſi une modeſtie exceſſive eſt loûable dans un Prince; mais je ſçay bien que celuy dont nous parlons eſtoit ſi modeſte, qu'il rougiſſoit des loûanges comme les autres rougiſſent des injures & des reproches. Du reſte, véritable en ſes actions & en ſes paroles, il ne pouvoit voir ſans indignation les gens qui ſe parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences. Ceux qui l'approchoient, & qui luy faiſoient la cour, ſe plaignoient de ſon air réſervé, & meſme un peu froid. Ce n'eſt pas qu'il fuſt orgueïlleux, ou indifférent: mais c'eſt que n'eſtant pas en état de faire du bien ſelon l'étenduë de ſon inclination

libérale; par une délicateſſe d'honneur & de probité, il craignoit de donner de vaines eſpérances ſur des démonſtrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne ſignifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juſte, dît Eudoxe, & je ſuis aſſeûré que ſi le Duc de Longueville fuſt parvenu au Troſne qu'une nation libre dans l'élection de ſes Rois luy deſtinoit, il auroit eſté plus ouvert, & plus careſſant, parce qu'il euſt pu joindre des graces ſolides à ces marques extérieures d'honneſteté & de bienveillance.

Auſſi perſonne ne connoiſſoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait uſage de la libéralité. Le mérite, les beſoins, la reconnoiſſance luy ſervoient & de motif & de regle pour donner; mais il avoit un ſoin particulier de cacher ſes dons: & l'on ſçait qu'ayant fait des gratifications conſidérables à quelques perſonnes, il leur fit promettre ſous la foy du ſecret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la diſcrétion & de la fidélité dans les moindres choſes; & en matiére de ſecret, il eſtoit religieux juſqu'au ſcrupule, juſqu'à la ſuperſtition, ſi j'oſe uſer de ce terme. Mais que dirons-nous de ſon eſprit & de ſon courage? L'un & l'autre ſont au deſſus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet, avons-nous veû de nos jours

un eſprit plus délicat, plus poli, plus cultivé, & plus ſolide que le ſien? Quelle en eſtoit la pénétration, la juſteſſe, & l'étenduë? Il avoit aquis toutes les belles connoiſſances qu'un honneſte homme doit avoir: il parloit de tout avec capacité, ſans faire le capable; & dans les ouvrages qui tomboient entre ſes mains, rien n'échapoit à ſa critique fine & judicieuſe.

Sa valeur, repartit Eudoxe, ſurpaſſoit toutes ſes autres qualitez. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de paſſion, qu'il ne cherchoit à ſe diſtinguer du reſte des hommes que par des actions de courage: mais il eſtoit ſi intrépide, qu'il ne ſentoit pas meſme d'émotion à la veûë des plus grands périls. Les Vénitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie combattant les Infidelles de prés, & toûjours maiſtre de luy-meſme dans la chaleur du combat. C'eſt par là qu'il reſſembloit au jeune Héros de *la Jéruſalem delivrée.*

Sed vedi fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo ſtimi.

Achevez, repliqua Philanthe:

Amor ſe ſcopre il volto.

Ce nom luy convient auſſi-bien que celuy de Mars. Du moins, dît Eudoxe, s'il n'eſtoit pas l'Amour meſme, on ne pouvoit le voir ſans l'ai-

mer ; & je ne penſe point à ſa mort que je ne me ſouvienne de celle du jeune Marcellus, qui eſtoit ſi cher aux Romains, & dont la vie fut ſi courte ſelon la deſtinée des amours du peuple Romain, pour me ſervir du mot de Tacite. Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre ; comme ſi en les faiſant naiſtre, il n'avoit point eû d'autre deſſein que de les faire regretter : nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en meſme temps & la France & la Pologne.

Breves & infauſtos populi Romani amores. *Annal. lib. 1.*

Mais pour revenir où nous en eſtions, ſi cependant nous nous ſommes écartez de noſtre ſujet en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, c'eſt un grand art que de ſçavoir bien loûër, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des penſées plus fines, ni des tours plus délicats que celuy-là. Car enfin une loûange groſſiére, quelque vraye qu'elle ſoit, vaut preſque une injure, & les perſonnes raiſonnables ne la peuvent ſupporter. J'entens par le mot de groſſiére, une loûange directe & toute viſible, qui n'a aucune enveloppe. C'eſt loûër pour ainſi dire les gens en face, & d'une maniére qui ne ménage point leur pudeur ; au contraire, une loûange délicate eſt une loûange détournée, qui n'a pas meſme l'air de loûange, & que les perſonnes les plus mo-

deſtes peuvent entendre ſans rougir. Enfin il y a autant de différence entre l'une & l'autre qu'il y en a entre un parfum trés-exquis & un gros encens. Les loûanges fauſſes rendent ridicules ceux qu'on loûë : les groſſiéres leur font honte ; au lieu que les fines flattent leur amour propre, & contentent leur vanité ſans bleſſer leur modeſtie.

Il eſt difficile, dît Philanthe, d'aſſaiſonner ſi bien une loûange, qu'elle ſoit receuë comme ſi ce n'en eſtoit pas une. A la vérité peu de gens s'y entendent, repartit Eudoxe, & la pluſpart des faiſeurs de panégyriques & d'éloges dans les formes y réuſſiſſent moins que les autres. On ne peut guéres loûër plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle Epitre en vers ſur la vie champeſtre. Il feint qu'à ſon retour de la campagne un de ſes amis luy parle des victoires du Roy, & voicy de quelle maniére il le fait parler.

Dieu ſçait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dît d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes !
Mais moy dont le génie eſt mort en ce moment,

Je ne ſçay que répondre à ce vain compliment,
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

La loûange que donne au Roy une de nos Muſes, & la Premiére de toutes, dans un Madrigal ſur Madame la Dauphine, me paroiſt bien délicate, dît Philanthe.

Quoy donc, Princeſſe, en un moment
Vous gagnez de LOUïS *l'eſtime & la tendreſſe!*
Noſtre Dauphin eſt voſtre Amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empreſſe.
Cela tient de l'enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déeſſe.
Rien ne peut réſiſter à vos attraits vainqueurs;
Tous efforts ſeroient inutiles;
En un mot vous prenez les cœurs
Comme noſtre Roy prend les villes.

Un de nos Poétes dit ſur le voyage que le Roy fit en poſte à Marſal pour s'en rendre maiſtre:

La victoire couſte trop,
Quand il faut un peu l'attendre:
LOUïS, *ainſi qu'Aléxandre,*
Prend les villes au galop.

Le voyage de Marſal, repartit Eudoxe, me rap-

pelle, en paſſant, celuy du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roy, & qui entra dans Madrid en courant la poſte : ſur quoy on fit *un Romance* dont voicy quatre jolis vers :

Va por la poſta corriendo :
Que de Amor las Embaxadas
Deven yr à toda prieſſa,
Y ſi ſe puede con alas.

Mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit. J'avoûë que nos Orateurs & nos Poétes ont employé tout leur art pour faire valoir la rapidité de nos » conqueſtes. Les uns diſent, que ſa Majeſté s'é- » leve audeſſus des regles & des éxemples ; qu'Elle » qui met l'ordre par tout, renverſe pourtant tout » l'ordre de la guerre ; qu'Elle fait en peu de jours » ce qui devroit ce ſemble ſe faire en pluſieurs » années ; qu'Elle a trouvé un certain art de vain- » cre, & d'abreger les conqueſtes, qui décrie tous » les Capitaines qui l'ont précedé, & qui fera le » deſeſpoir de tous ceux qui la doivent ſuivre. » Les autres diſent, que dans le temps que ſes en- » nemis ſe croyoient en ſeûreté par la rigueur » d'une ſaiſon où tout autre que luy n'auroit pas » penſé qu'on puſt continuer la guerre, il leur » enleve une Province en moins de temps qu'il » n'en faudroit pour la parcourir.

Vous

Vous ſçavez le Madrigal de Sapho ſur la campagne de la Franche-Comté?

Les Heros de l'Antiquité
N'eſtoient que des Heros d'eſté.
Ils ſuivoient le printemps comme les hirondelles :
La victoire en hyver pour eux n'avoit point d'aiſles;
Mais malgré les frimats, la nége, & les glacons,
LOUÏS *eſt un Heros de toutes les ſaiſons.*

Mais vous ne ſçavez pas peut-eſtre un autre Madrigal qui me plaiſt infiniment?

LOUÏS *plus digne du troſne*
Qu'aucun Roy que l'on ait veû,
Enſeigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'eſt une choſe facile
Aux diſciples d'Apollon :
Mais ce Conquerant habile
A plûtoſt pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanſon.

Toutes ces penſées ſont ingénieuſes, continua Eudoxe: mais la loûange y eſt toute viſible, & les Auteurs font profeſſion de loûër, au lieu que celuy qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes,

n'y ſonge pas, ce ſemble: il a l'air chagrin; il ne paroiſt avoir autre intention que de ſe tirer d'affaire; & c'eſt par là que le trait de loûange qu'il donne en paſſant eſt plus délicat.

Un Poéte du Regne paſſé, repliqua Philanthe, prît un tour fin & flatteur pour obtenir quelque choſe du Cardinal de Richelieu, & pour ſe plaindre honneſtement de ſa mauvaiſe fortune. La piéce n'eſt pas longue, & il y a long-temps que je la ſçay.

Armand l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte:
Je verray bientoſt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte:
Je ſeray bientoſt des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Tere des Sçavans
En un ſiécle plein d'ignorance.
Lors que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Eſpagne de honte.
Je contenteray ſon deſir,
Et par le recit de ta vie
Je charmeray le déplaiſir
Qu'il receût au Camp de Pavie:
Mais s'il demande à quel employ

Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ay receû de toy,
Que veux tu que je luy réponde?

Cette fin eſt délicate, répondit Eudoxe, & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, repliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicateſſe dans une de ſes Epigrammes dont voicy le ſens. *Lors que je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus: celuy qui m'a donné des Temples, me répondit Jupiter, te les donnera. A la vérité il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ay honte d'avoir demandé ſi peu de choſe à Jupiter. Domitien s'eſt contenté de lire ma requeſte ſans nul chagrin, & du meſme air dont il diſtribuë les Royaumes aux Daces vaincus & ſupplians, & dont il va au Capitole. Dites-moy, je vous prie, Pallas, vous qui eſtes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuſe avec un viſage ſi ſerein, quel viſage prend-il quand il donne? Pallas prenant elle-meſme un air doux, me répondit en deux mots: Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refuſé ce qu'on ne t'a pas encore donné?* Il eſt difficile, ajoûta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on ſouhaite, quand on demande de la ſorte, pour peu que le Prince ait le gouſt bon, & ſoit ſenſible aux loûanges.

Pauca Jovem nuper cum millia forte rogarem, &c. *Lib. 6.*

Quæ non dum data ſunt, ſtulte, negata putas? *Ibid.*

Voiture à mon gré eſt de tous nos Ecrivains

celuy qui prépare le mieux une loûange, & qui loûë le plus finement en proſe: car il ſçait loûër en ne faiſant ſemblant de rien, en faiſant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en diſant meſme quelquefois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voyez de quelle maniére il loûë le Duc d'Anguien ſur le ſuccés de la bataille de Rocroy.

» Monſeigneur, vous en faites trop pour le pou-
» voir ſouffrir en ſilence; & vous ſeriez injuſte ſi
» vous penſiez faire les actions que vous faites,
» ſans qu'il en fuſt autre choſe. Si vous ſçaviez
» de quelle ſorte tout le monde eſt déchaiſné dans
» Paris à diſcourir de vous, je ſuis aſſeûré que
» vous en auriez honte, & que vous ſeriez éton-
» né de voir avec combien peu de reſpect & peu
» de crainte de vous déplaire, tout le monde s'en-
» tretient de ce que vous avez fait. A dire la vé-
» rité, Monſeigneur, je ne ſçay à quoy vous avez
» penſé; & ç'a eſté ſans mentir trop de hardieſſe
» d'avoir à voſtre âge choqué deux ou trois vieux
» Capitaines que vous deviez reſpecter, quand
» ce n'euſt eſté que pour leur ancienneté; fait
» tuer le pauvre Comte de Fontaines, qui eſtoit un
» des meilleurs hommes de Flandres, & à qui le
» Prince d'Orange n'avoit jamais oſé toucher;
» pris ſeize piéces de canon qui appartenoient à
» un Prince qui eſt oncle du Roy & frere de la

Reine, avec qui vous n'aviez jamais eû de « différend ; & mis en desordre les meilleures « troupes des Espagnols qui vous avoient laissé « passer avec tant de bonté. J'avois bien oûï dire « que vous estiez opiniastre comme un diable, & « qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer : mais « j'avoûë que je n'eusse pas cru que vous vous « fussiez emporté à ce point-là. Si vous continuez, « vous vous rendrez insupportable à toute l'Eu- « rope, & l'Empereur, ni le Roy d'Espagne ne « pourront durer avec vous. «

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Mollesse sur les travaux guerriers de nostre invincible Monarque, repliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture sur la premiére victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres ; & pour moy je trouve que les dépits, les murmures, & les plaintes de la Mollesse sont les plus fines loûanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Helas, qu'est devenu ce temps, cét heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trosne, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte !
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour ;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour :
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines

Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus, le Ciel impitoyable
A placé ſur le troſne un Prince infatigable:
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits;
Rien ne peut arreſter ſa vigilante audace,
L'eſté n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace,
J'entens à ſon ſeul nom tous mes ſujets fremir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir:
Loin de moy ſon courage entraiſné par la gloire
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire:
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoûë, dît Eudoxe, que rien n'eſt mieux imaginé, & que ce tour-là eſt nouveau: mais ne quittons pas encore Voiture. Voicy de jolis endroits de la Lettre qu'il écrit au meſme Prince ſur la priſe de Dunkerque, & qui commence
» par: Monſeigneur, je croy que vous prendriez
» la Lune avec les dents ſi vous l'aviez entrepris.
Il marque d'abord ſon embarras, & luy fait une
» propoſition plaiſante. Sans doute dans l'état glo-
» rieux où vous eſtes, c'eſt une choſe tres-avanta-
» geuſe que d'avoir l'honneur d'eſtre aimé de vous:
» mais à nous autres beaux eſprits qui ſommes obli-

gez de vous écrire ſur les bons ſuccés qui vous « arrivent, c'en eſt une auſſi bien embarraſſante « que d'avoir à trouver des paroles qui répondent « à vos actions, & de temps en temps de nouvel- « les loûanges à vous donner. S'il vous plaiſoit « vous laiſſer battre quelquefois, ou lever ſeule- « ment le ſiége de devant quelque place, nous « pourrions nous ſauver par la diverſité, & nous « trouverions quelque choſe de beau à vous dire « ſur l'inconſtance de la fortune, & ſur l'honneur « qu'il y a à ſouffrir courageuſement ſes diſgraces. «

Il luy donne enſuite des conſeils ſérieux en apparence, & finit par là ſa Lettre. Mettez, s'il « vous plaiſt, Monſeigneur, quelques bornes à « vos victoires, quand ce ne ſeroit que pour vous « accommoder à la capacité de l'eſprit des hom- « mes, & pour ne pas paſſer plus avant que leur « créance ne peut aller. Tenez-vous au moins « pour quelque temps en repos & en ſeûreté, & « permettez que la France qui dans ſes triomphes « eſt toûjours en allarme pour voſtre vie, puiſſe « joûïr quelques mois tranquillement de la gloire « que vous luy avez aquiſe. «

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de ſon âge dont il ne vinſt à bout par ſa conduite & par ſa valeur; qu'il faiſoit des choſes incroyables, & qui tenoient du merveilleux; enfin qu'il ne mé-

nageoit nullement ſa perſonne, & qu'il ſe haſardoit trop dans les occaſions périlleuſes.

Mais voyez un peu comme noſtre Auteur loûë le Comte d'Avaux ſur les Lettres qu'il en
» recevoit de Munſter. Nous autres favoris d'A-
» pollon ſommes étonnez qu'un homme qui a
» paſſé ſa vie à faire des Traitez faſſe de ſi belles
» Lettres; & voudrions bien que vous autres gens
» d'affaires ne vous mélaſſiez pas de noſtre meſ-
» tier. Et certes, vous devriez, ce me ſemble, vous
» contenter de l'honneur d'avoir achevé tant de
» grandes négotiations, & de celuy qui vous va
» venir encore de deſarmer tous les peuples de
» l'Europe, ſans nous envier cette gloire telle
» qu'elle vient de l'agencement des paroles, & de
» l'invention de quelques penſées agréables. Il
» n'eſt pas honneſte à un perſonnage auſſi grave
» & auſſi important que vous l'eſtes, d'eſtre plus
» éloquent que nous, ni que tandis qu'on vous
» employe à accorder les Suédois & les Impé-
» riaux, & à balancer les intéreſts de toute la terre,
» vous ſongiez à accommoder des conſones qui
» ſe choquent, & à meſurer des périodes.

Il y a en cela bien de l'enjoûment, dît Philanthe, & un enjoûment ſpirituel qui a eſté ce me ſemble inconnu aux Anciens en matiére de loûanges. Ciceron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il loûë. Martial qui badine, & qui

qui plaiſante d'ordinaire, eſt ſérieux & grave en loûant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laiſſent pas de loûër délicatement, car il y a plus d'une eſpece de loûanges délicates ; & les ſérieuſes ont leur ſel auſſi-bien que les enjoûées. Par éxemple, celle-cy de Ciceron à Céſar : *Vous avez couſtume de n'oublier rien que les injures.* Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement ſur la modeſtie de M. de Turenne : *Il ne tenoit pas à luy qu'on n'oubliaſt ſes victoires & ſes triomphes* ; & un de nos Poétes Latins, ſur la bonté avec laquelle le Roy ſe communiqua à ſes Sujets, eſtant venu à Paris, & diſnant à l'Hoſtel de Ville : *Le Roy oublia qu'il eſtoit Roy, & devint preſque bourgeois.*

Obliviſci nihil ſoles, niſi injurias. *Orat. pro Ligario.*

Se Regem oblitus, Rex propè civis erat.

La pluſpart des loûanges que Martial donne aux Empereurs, reprît Eudoxe, ont de la fineſſe, & ſont tres-flatteuſes. Sur ce que Domitien faiſoit ſouvent de grandes largeſſes : *Le peuple ne vous aime pas pour les préſens, luy dit-il : mais le peuple aime les préſens pour l'amour de vous.*

Diligeris populo non propter præmia Cæſar : Propter te populus præmia Cæſar amat. *Lib. 8.*

Il le conjure de revenir à Rome, en luy diſant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques Victoires que ſon éloignement vaille à ſes Sujets : *Les Barbares,* dit-il, *voyent de prés le Maiſtre du monde. A la vérité voſtre préſence les effraye : mais ils en joüiſſent.*

Terrarum dominum propius videt ille, tuoque Terretur vultu Barbarus, & fruitur. *Lib. 7.*

Si redeant veteres, ingentia nomina, Patres, &c. *Lib. 11.*

Ce que dit le meſme Poéte à Trajan n'eſt guéres moins délicat: *Si les anciens Peres de la République revenoient des Champs Elyſées, Camille le généreux défenſeur de la liberté Romaine feroit gloire de vous ſervir; Fabrice recevroit l'or que vous luy preſenteriez; Brutus ſeroit bien-aiſe de vous avoir pour chef & pour maiſtre; le cruel Sylla vous remettroit le commandement entre les mains dés qu'il voudroit s'en défaire; Pompée & Céſar vous aimeroient, & ſeroient contens d'eſtre hommes privez; Craſſus vous donneroit tous ſes treſors; enfin Caton meſme embraſſeroit le parti de Céſar.*

Ipſe quoque infernis revocatus ditis ab umbris
Si Cato reddatur, Cæſarianus erit.

Je trouve bien de la délicateſſe, dît Philanthe, dans une penſée de Martial ſur le fils de Domitien qui venoit de naiſtre, ou qui n'eſtoit pas encore né, car l'Epigramme commence ainſi: *Naiſſez, vraye race des Dieux.* Il ſouhaite que l'Empereur luy remette l'Empire aprés des ſiécles entiers, & que le fils déja vieux gouverne le monde avec ſon pere fort vieux:

Quique regas orbem cum ſeniore ſenex.

Soſpite ſic te ſi: natus quoque ſoſpes, & olim
Imperium regat hoc cum ſeniore ſenex.
Triſt. lib. 2.

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celuy d'Auguſte. Le tour eſt aſſeûrément délicat, & ces deux vieilleſſes ſont tres-bien imaginées pour faire regner le fils ſans faire mourir le pere, ni

ſans donner meſme aucune idée de ſa mort.

Un de nos Poétes, repliqua Philanthe, a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puiſſant Royaume de la terre avant que la Couronne de ſes Anceſtres vienne à luy.

Prince, dont la valeur par le Ciel fut choiſie
Pour abbatre le troſne & l'orgueïl des Tyrans,
Regnez dés l'âge de quinze ans;
Mais allez regner en Aſie.

Les railleries les plus badines de Martial, reprît Eudoxe, n'ont guéres moins de fineſſe que ſes flatteries les plus ſérieuſes: en voicy deux ou trois.

Lycoris l'empoiſonneuſe a fait mourir toutes ſes amies: qu'elle devienne amie de ma femme.

Omnes quas habuit Fabiane Lycotis amicas
Suſtulit, uxori fiat amica meæ. *Lib. 2.*

Voilà la ſeptiéme femme que tu as enterrée dans ton champ: nul champ n'eſt de meilleur rapport que le tien.

Septima iam Phileros tibi conditur uxor in agro:
Plus nulli Phileros quàm tibi reddit ager. *Lib. 10.*

Paule veut m'épouſer, je ne le veux pas: elle eſt vieille. Je le voudrois, ſi elle eſtoit plus vieille.

Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam
Nolo, anus eſt. Vellem, ſi magis eſſet anus. *Lib. 10.*

Ce qu'Ovide dit au ſujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroiſt plus fin. Il fait parler Déjanire jalouſe d'Omphale qui ſe reveſtoit de la peau du Lion tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la ſorte au Dompteur des monſtres: *Quelle honte*

de voir une perſonne délicate couverte de la peau d'une beſte féroce ! Vous vous trompez, ce n'eſt pas là la dépouïlle du Lion, c'eſt la voſtre. Vous avez vaincu le Lion, mais Omphale vous a vaincu vous-meſme.

Falleris, & neſcis, non ſunt ſpolia iſta leonis: Sunt tua, tuque feræ victor es, illa tui. *Heroid. ep. 9.*

La penſée du Lope de Vegue ſur le meſme ſujet, dît Eudoxe, eſt bien auſſi fine que celle d'Ovide: elle eſt du moins plus morale.

Si aquien los leones vence,
Vence una muger hermoſa:
O el de flaco ſe averguence
O ella de ſer mas furioſa.

» Si le Vainqueur des lions eſt vaincu par une
» femme qui a de la beauté, que l'un ait honte
» d'eſtre plus foible qu'une femme, ou l'autre d'eſ-
» tre plus furieuſe qu'un lion.

Le Taſſe, repartit Philanthe, a bien exprimé ſur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Héros amoureux:

Miraſi quì frà le Méonie ancelle
Favoleggiar con la conocchia Alcide.
Se l'inferno eſpugnò, reſſe le ſtelle
Hor torce il fuſo. Amor s'el guarda, e ride.

Le beau ſpectacle qu'Hercule avec la quenouïlle, parmi les ſuivantes d'Omphale, & filant de la meſme main dont il avoit ſoûtenu le ciel,

&dompté l'enfer! L'Amour le regarde,& s'en rit.

Amor s'el guarda, e ride.

Les Graveures de la porte du Palais d'Armide repréſentent encore, dît Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguſte, & ſur tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre:

Ecco fuggir la barbara Reina,
E fugge Antonio e laſciar puo la ſpeme
De l'imperio del mondo où e gli aſpira.
Non fugge nò, non teme il fier, non teme,
Ma ſegue lei che fugge, e ſeco il tira.

Il ne ſe peut rien de mieux penſé: On voit fuir « la Reine d'Egypte. On voit auſſi Antoine qui « fuit, & qui abandonne l'eſpérance de l'Empire « du monde où il prétend. Mais non: il ne fuit « pas, il ne fait que ſuivre celle qui fuit, & qui « l'entraîne aprés ſoy. Qu'il y a de fineſſe dans « ce *Non fugge nò, ma ſegue lei che fugge!* Ce n'eſt pas ſeulement par l'endroit de l'eſprit que cela eſt délicat, c'eſt auſſi par l'endroit du cœur: Car il faut bien qu'à mon tour, continua-t-il en ſouriant, je faſſe joûër l'eſprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je penſe ſur la délicateſſe, outre celle des penſées qui ſont purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'affection a plus de

part que l'intelligence.

Ovide excelle en ce genre-là, & ſes *Héroïdes* ſont pleines de penſées que la paſſion rend délicates. *Vous haïſſez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage à Enée; *& voſtre haine vous couſte cher, ſi la mort ne vous eſt rien, pourveû que vous m'abandonniez.*

Exerces pretioſa odia & conſtantia magno; Si dum me fugias, eſt tibi vile mori. *Heroid. ep. 7.*

Ce qu'écrit Pâris à Helene ſur les trois Déeſſes de la beauté deſquelles il devoit juger, a une délicateſſe de ſentiment trés-exquiſe. *Elle méritoient toutes trois de gagner leur cauſe; & j'eſtois faſché moy qui eſtois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient toutes la gagner.*

Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar Non omnes cauſam vincere poſſe ſuam. *Heroid. ep. 15.*

Catulle, repliqua Philanthe, ne le cede guéres à Ovide en ſentimens délicats. Il dit au ſujet de la mort d'un frere qu'il aimoit paſſionnément: *Je ne vous verray plus jamais, mon cher frere, vous qui m'eſtiez plus cher que la vie: mais je vous aimeray toûjours.* Ce ſentiment eſt fort tendre, repartit Eudoxe, mais il eſt un peu trop dévelopé, & trop uni pour avoir toute la délicateſſe dont nous parlons. Celuy qu'un de nos Poétes donne à Titus au ſujet de Bérénice eſt plus délicat:

Nunquam ego te vita Frater amabilior Aſpiciam poſthac: at certè ſemper amabo.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croy toûjours la voir pour la premiére fois.

Le ſentiment de Catulle meſme, ſur l'injure

que fait une perſonne qu'on aime quand elle donne lieu à la jalouſie par ſa conduite & par ſes maniéres, eſt encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer d'avantage, & de vouloir moins de bien;* c'eſt à dire, qu'elle augmente la paſſion, & qu'elle diminuë la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu myſtérieux là-dedans y met un air délicat qui n'eſt point dans le ſentiment paſſionné de ce Poéte ſur ſon frere mort.

Injuria talis Cogat amare magis, ſed benè velle minus.

Les ſentimens que donne Corneille à Sabine ſœur des Curiaces & femme d'un Horace, ſont trés-beaux, ſans eſtre ſi myſtérieux:

Albe où j'ay commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher païs, & mon premier amour,
Lors qu'entre-nous & toy je voy la guerre ouverte,
Je crains noſtre victoire autant que noſtre perte:
Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toy des ennemis que je puiſſe haïr.

Ces deux derniers vers, dît Philanthe, ont eſté autrefois appliquez heureuſement à un Catholique qui changea de religion pour épouſer une huguenote. Mais tout le myſtere de la délicateſſe, reprît Eudoxe, ſe rencontre en ce que fait dire un autre de nos Poétes Dramatiques à la confidente de la Sultane qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit luy faire des reproches avant qu'on le fiſt mourir.

Je connois peu l'amour, mais je puis vous répondre
Qu'il n'eſt pas condamné puis qu'on veut le confondre.

Armide, repliqua Philanthe, pour ſe venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fonds du cœur, le pourſuit au fort du combat, & lance une fléche contre luy; mais en meſme temps elle ſouhaite que le coup ne porte point.

Lo ſtral volò : ma con lo ſtrale un voto
Subito uſcì, che vada il colpo à voto.

Le ſouhait d'Armide, dît Eudoxe, marque bien le caractére d'une perſonne en qui le reſſentiment, la colere, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendreſſe, & me remet en l'eſprit un trait de Pline le Jeune : *Voſtre vie vous eſt odieuſe,* dit-il à Trajan, *ſi elle n'eſt jointe avec le ſalut de la République : vous ne ſouffrez pas qu'on ſouhaite rien pour vous, ſi ce n'eſt quelque choſe d'utile à ceux meſme qui font des ſouhaits.* Ce ſentiment eſt tout enſemble bien généreux & bien délicat.

Tibi ſalus tua inviſa eſt, ſi non ſit cum Reipublicæ ſalute conjuncta; nihil pro te pateris optari, niſi expediat optantibus. *Panegy. Traj.*

Que penſez-vous, dît Philanthe, du ſentiment de Tibulle au regard d'une Perſonne qui luy eſtoit extrémement chere? *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus deſerts vous eſtes pour moy une grande compagnie.*

In ſolis tu mihi turba locis. *Lib. 12.*

Ce que dit Martial à une illuſtre Romaine avec

avec laquelle il eſtoit à la campagne, me paroiſt plus vif, répondit Eudoxe: *Vous me valez tout Rome vous ſeule.* Romam tu mihi ſola facis. *Lib. 12.*

Corneille qui ſe connoiſſoit parfaitement en paſſions délicates, & qui faiſoit ſi bien parler les Romains, continua-t-il, fait dire à la Veuve de Pompée, ſur ce que Céſar voyant la teſte ſanglante de Pompée meſme, en parut touché, & ſe plaignit qu'on euſt oſé attenter à la vie d'un ſi grand homme:

O ſoupirs, ô reſpect, ô qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi quand il n'eſt plus à craindre!

Les plaintes de Céſar, repartit Philanthe, n'eſtoient pas de ſi bonne foy que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit Dialogue en vers. Le Dialogue eſt entre un Paſſant & la Tourterelle: il eſt court, le voicy.

LE PASSANT:

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE:

Je gemis, j'ay perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT:

Ne crains-tu point que l'oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle?

LA TOURTERELLE:

Si ce n'eſt luy, ce ſera ma douleur.

Il ne ſe peut rien voir de plus touchant, dît Eudoxe, & c'eſt à peu prés le ſentiment que Lucain donne à Cornélie dont nous venons de parler: *Il m'eſt honteux de ne pouvoir mourir aprés vous de ma douleur ſeule.* Siſigambis mere de Darius, repliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Cornélie ſouhaitoit: car dés qu'elle ſceût celle d'Aléxandre qui l'avoit traitée toûjours trés-honneſtement & comme ſa mere, elle ſe jetta par terre fondant en larmes, & s'arrachant les cheveux; elle ne voulut plus ni voir la lumiére, ni prendre de nourriture: tellement que renonçant ainſi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoy Quinte-Curce dit fort délicatement ce me ſemble: *Ayant eû la force de vivre aprés Darius, elle eût honte de ſurvivre à Aléxandre.*

Turpe mori poſt te ſolo non poſſe dolore. *Lib 9.*

Cùm ſuſtinuiſſet poſt Darium vivere; Alexandro eſſe ſuperſtes erubuit. *Lib. 10.*

A ce que je voy, reprît Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'eſt qu'une penſée délicate, & en quoy elle différe d'une penſée ſublime, ou purement agréable. Mais croiriez-vous que les penſées qui ſurprennent, qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicateſſe, ou par la ſublimité, ou par le ſimple agrément, ſont en quelque ſorte vicieuſes ſi elles ne ſont naturel-

les, comme eſtoient encore celles de Craſſus que nous avons priſes pour noſtre modelle, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation ?

Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *Cic. de Orat. lib. 2.*

Je crains toûjours, dît Philanthe, qu'en voulant eſtre naturel, on ne devienne plat & inſipide ; ou du moins que la penſée ne perde quelque choſe de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'eſt pas mon intention, répondit Eudoxe ; & comme dans le langage une éxactitude qui deſſeche & affoiblit le diſcours me déplaiſt fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la penſée, ſi elle en eſtoit platte & languiſſante. Mais cela ſe peut éviter : il y a de la différence entre le plat & le fade. Une ſauce peut eſtre bonne, ſans eſtre pleine de poivre & de ſel ; & un excellent potage de ſanté vaut mieux qu'une biſque pour les perſonnes de bon gouſt.

Qu'entendez-vous donc, dît Philanthe, par ce que vous appellez naturel en matiére de penſée ? J'entends, repartit Eudoxe, quelque choſe qui n'eſt point recherché, ni tiré de loin ; que la nature du ſujet préſente, & qui naiſt pour ainſi dire du ſujet meſme. J'entends je ne ſçay quelle beauté ſimple ſans fard & ſans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraye éloquence. On diroit qu'une penſée naturelle devroit venir à tout le monde ; on l'avoit, ce ſemble, dans la teſte avant que de la lire ; elle pa-

Grandis, & ut ita dicam pudica oratio, non eſt maculoſa, nec turgida ; ſed naturali pulcritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

roiſt aiſée à trouver, & ne couſte rien dés qu'on la rencontre; elle vient moins en quelque façon de l'eſprit de celuy qui penſe, que de la choſe dont on parle.

Optima minimè accerſita, & ſimplicibus atque ab ipſa veritate profectis ſimilia. *Quintil. lib. 8. proœm.*

Au reſte, par le mot de naturel je n'entends pas icy ce caractére naïf qui eſt une des ſources de l'agrément des penſées. Toute penſée naïve eſt naturelle; mais toute penſée naturelle n'eſt pas naïve, à prendre la naïveté en ſa propre ſignification. Le grand, le ſublime n'eſt point naïf, & ne le peut eſtre: car le naïf emporte de ſoy-meſme je ne ſçay quoy de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la ſimplicité & la grandeur n'eſtoient pas incompatibles? Oüi, reprît Eudoxe, & je vous le dis encore: mais il y de la différence entre une certaine ſimplicité noble & la naïveté toute pure: l'une n'exclut que le faſte, l'autre exclut meſme la grandeur.

Nihil videatur fictum, nihil ſollicitum: omnia potiùs à cauſa quam ab oratore profecta credantur. *Idem, lib. 4.*

Mais pour m'expliquer d'une maniére plus ſenſible, une penſée naturelle reſſemble en quelque façon à une eau vive qui ſe trouve dans un jardin au lieu d'y eſtre amenée par force, ou à une jeune perſonne qui a le teint beau ſans mettre du blanc ni du rouge. Les Auteurs du ſiécle d'Auguſte ont des penſées de ce caractére, ſur tout Ciceron, Virgile, & Ovide.

La penſée de Ciceron ſur les Coloſſes de Cérés & de Triptoleme que Verrés ne put emporter à cauſe de leur peſanteur, quelque tentation qu'il en euſt, vient du ſujet, & ſe préſente d'elle-meſme. *Leur beauté les mit en danger d'eſtre pris; leur grandeur les ſauva.* Mais celle qu'il a ſur la mort de Craſſus eſt une des plus naturelles qui ſe puiſſe voir. D'abord il remarque que Craſſus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit ni la guerre allumée dans l'Italie, ni le banniſſement de ſon gendre, ni l'affliction de ſa fille, ni enfin le funeſte eſtat de Rome toute défigurée par une ſuite continuelle de malheurs. Il dit aprés: *Il me ſemble que les Dieux ne luy ont pas oſté la vie, mais qu'ils luy ont fait comme un préſent de la mort.* La penſée, comme vous voyez, eſt tirée du fonds de la choſe: il n'y a rien là qui ſoit étranger & hors du ſujet; il n'y a rien auſſi de plat & de fade.

His pulcritudo periculo, amplitudo ſaluti fuit. *Lib. 3. in Verr.*

Hi tamen Rempublicam caſus conſecuti ſunt; ut mihi, non erepta L. Craſſo à Diis immortalibus vita, ſed donata mors eſſe videatur. *De Orator. l. 3.*

Eſt enim vitioſum in ſententia, ſi quid aut alienum, aut non acutum, aut ſubinſulſum eſt. *Cicer. de optimo genere Or.*

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge ſelon vos principes que la penſée de Maynard ſur la mort d'un enfant eſt fort naturelle:

On doit regretter ſa mort;
Mais ſans accuſer le ſort
De cruauté ni d'envie:
Le Siécle eſt ſi vicieux,

Paſſant, qu'une courte vie
Eſt une faveur des cieux.

Je juge le meſme d'une autre penſée du meſme Auteur ſur un pere affligé de la mort de ſa fille. Le Poéte fait parler le pere au Ciel:

Haſte ma fin que ta rigueur différe,
Je hay le monde, & n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant ſur le ſien.

Vous en jugez ſainement, repartit Eudoxe, & vous avez ſans doute le meſme gouſt pour les ſentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de ſa main dans la chaleur du combat. Ils ſont les plus naturels du monde, ſur tout quand il dit que les commencemens d'une valeur naiſſante ont eſté bien funeſtes; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui ſurvit à ſon fils, & qui reſte ſeul aprés luy contre l'ordre de la nature; que ſa femme eſtoit heureuſe d'eſtre morte auparavant, & de n'avoir point eſté réſervée pour une ſi grande affliction; enfin qu'il auroit eſté bien plus juſte qu'Evandre fuſt demeuré ſur la place que Pallas, & qu'on euſt rapporté le corps du pere que celuy du fils.

Primitiæ juvenis miſeræ, bellique propinqui
Dura rudimenta; & nulli exaudita Deorum
Vota preceſque meæ: tuque, ô ſanctiſſima conjux,
Felix morte tuâ, neque in hunc ſervata dolorem, &c.
Æneid. lib. 11.

Ce que penſe Quintilien ſur la mort de ſa

femme & de ſes enfans n'eſt pas à mon gré tout-à-fait ſi naturel, ni ſi raiſonnable.

Quel pere véritablement pere me le pourra pardonner, dit-il, *ſi je puis m'appliquer encore à l'étude? Et comment un cœur paternel ſouffrira-t-il que j'aye l'eſprit aſſez libre & la teſte aſſez forte pour cela, ou que je me ſerve de ma voix à autre choſe qu'à accuſer les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'eſtoit le plus cher, & à prouver par mon éxemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne ſoin des choſes du monde?*

Il jure enſuite par ſes malheurs, par ſa conſcience, par les manes de ſon fils aiſné, qu'il appelle les divinitez de ſa douleur: il jure, dis-je, que les talens prodigieux, & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cét enfant, luy avoient fait craindre de le perdre; par la raiſon qu'on a preſque toûjours remarqué que ce qui meûrit trop toſt ſe paſſe bien viſte, & qu'il y a je ne ſçay quel deſtin jaloux qui ruine de ſi grandes eſpérances: de peur apparemment que les proſpéritez de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition humaine. Il y a de l'eſprit à tout cela, dît Philanthe. Il y a ce me ſemble, reprît Eudoxe, plus de raiſon à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excés de ſa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu

Quis enim mihi bonus parens ignoſcat, ſi ſtudere amplius poſſum, ac non oderit animi mei firmitatem, ſi quis in me eſt alius uſus vocis quàm ut incuſem Deos, ſuperſtes omnium meorum? nullam terras deſpicere providentiam ceſſet? *Lib. 6. Proœm.*

Juro per mala mea, per infelicem conſcientiam, per illos manes numina doloris mei, has me in illo vidiſſe virtutes ingenii; ut profſus poſſit hinc eſſe tanti fulminis metus. Quod obſervatum fere eſt, celerius occidere feſtinatam maturitatem, & eſſe neſcio quam quæ ſpes tantas decerpat, invidiam; ne videlicet ultra quàm homini datum eſt, noſtra provehantur. *Ibid.*

qu'Evandre ne s'en prend qu'à la la valeur de ſon fils, & ſe contente de ſe plaindre que les Dieux n'ayent pas éxaucé ſes priéres.

Agamemnon, dans *Iphigénie*, repliqua Philanthe, ne ménage gueres plus les Dieux; & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler luy-meſme ſa fille, luy permet ce ſemble de dire à Iphigénie:

Montrez, en expirant, de qui vous eſtes née:
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avoûë, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon ſur le théatre a droit d'eſtre plus emporté que Quintilien dans ſon cabinet. J'avoûë auſſi que Clitemneſtre dans la violence de ſa douleur peut dire à Achille pour l'engager à ſauver Iphigénie:

Ira-t-elle des Dieux implorant la Juſtice,
Embraſſer leurs autels parez pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul: vous eſtes en ces lieux
Son pere, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.

Mais avoûëz auſſi que ce que dit encore Agamemnon dans la néceſſité fatale où le jette l'ordre du Ciel, eſt tiré du fonds de la nature:

Helas, en m'impoſant une loy ſi ſévere,
Grands Dieux, me deviez-vous laiſſer un cœur de pere?

Brutus

Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, dît Philanthe, ſe dépouïlle dans Valere Maxime des ſentimens de pere pour faire la fonction de Conſul. Tite-Live qui penſe toûjours naturellement, repartit Eudoxe, dit ſur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celuy qu'on devoit empeſcher d'aſſiſter à un ſi tragique ſpectacle, en fuſt luy-meſme l'auteur. Florus qui ne penſe pas toûjours comme Tite-Live, repliqua Philanthe, l'imite ſur ce ſujet; & dit que Brutus, en faiſant couper la teſte à ſes fils, ſembla adopter le Peuple en leur place, & devenir le pere de la Patrie.

Exuit patrem ut conſulem ageret. *Lib. 5. c. 8.*

Qui ſpectator erat amovendus, eum ipſum Fortuna exactorem ſupplicii dedit. *Lib. 2.*

Liberos ſecuri percuſſit, ut planè publicus parens in locum liberorum adoptaſſe ſibi populum videretur. *Lib. 1. c. 9.*

Ce que Voiture écrivit à Madame la Ducheſſe de Longueville ſur la mort de Monſieur le Prince ſon pere, pourſuivit Philanthe, me paroiſt fort naturel: Qu'il eſtoit bien juſte qu'une perſonne auſſi celeſte qu'elle, s'accommodaſt aux volontez du Ciel, & qu'ayant tout reçeû de luy, elle ſouffriſt qu'il luy oſtaſt quelque choſe. «

Cela n'eſt pas ſeulement naturel, répondit Eudoxe; cela eſt bien tourné, & a beaucoup de juſteſſe. Mais voicy encore deux penſées tres-naturelles; l'une eſt de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occaſion de deux freres qui ſe reſſembloient parfaitement: *Le pere & la mere ne peuvent preſque les diſtinguer, & leur mépriſe*

Simillima proles Indiſcreta ſuis, gratuſque parentibus error. *Æneid. l. 10.*

Facies non omnibus una, Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum. *Metamorph. lib. 2.*

leur eſt agréable. Ovide, en décrivant le ſuperbe Palais du Soleil, dit que les Néréides qui ſont gravées ſur les portes avec les Dieux Marins, n'ont pas toutes le meſme air, ni les meſmes traits de viſage; qu'elles ne les ont pas auſſi tout-à-fait différens, mais qu'elles les ont tels que des ſœurs les doivent avoir.

La penſée du Lope de Vegue ſur la reſſemblance eſt belle & heureuſe, repartit Philanthe: il dit que la nature qui ſe plaiſt à peindre n'invente pas toûjours; qu'elle ſe laſſe quelquefois, & ne fait que copier. C'eſt au ſujet d'une Princeſſe Eſpagnole qui s'habilla en homme pour ſuivre Alphonſe Roy de Caſtille dans l'expédition de Jéruſalem, & qui ſe fit paſſer pour le frere de celle qu'elle eſtoit.

Yva mirando el Rey el roſtro hermoſo
Tan ſemejante à Iſmenia; que à ſu cuenta
El pincel natural maravilloſo
Canſado alguna vez copia, y no inventa.

Les penſées où la nature entre, dît Eudoxe, ne ſçauroient manquer d'eſtre naturelles, quelque ingénieuſes qu'elles ſoyent; & celle du Guarini l'eſt beaucoup: Qu'on ne peut ſe défaire de la honte que la nature à gravée en nous; & que ſi on veut la chaſſer du cœur, elle ſe ſauve au viſage.

Vergogna ch'en altrui ſtampò natura
Non ſi può rinegare; che ſe tu tenti
Di cacciarla dal cor, fugge nel volto.

Mais j'ay remarqué, pourſuivit-il, que le caractére dont nous parlons ſe rencontre principalement dans les penſées où il y a quelque choſe de conforme aux inclinations de la nature: ainſi comme l'amour de la vie eſt tres-naturel, ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les enfers, l'eſt auſſi: *J'aimerois mieux eſtre villageois & valet de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir icy un empire abſolu ſur tous les morts.* Cette réponſe ſuppoſe ce qu'avoit dit Ulyſſe, aprés s'eſtre plaint de ſa mauvaiſe fortune, qu'Achille eſtoit l'homme du monde le plus heureux; que pendant ſa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin, ou égal aux Dieux; & que maintenant les morts le reſpectoient comme leur Roy & leur maiſtre. *Odyſſ. 11.*

Noſtre Charles IX. repliqua Philanthe, n'eſtoit pas du gouſt d'Achille, luy qui diſoit qu'il aimoit mieux mourir Roy que de vivre priſonnier. Il n'eſtoit pas non plus, dît Eudoxe, du ſentiment de Salomon, qui préfere un chien vivant à un lion mort: mais c'eſt que l'ambition luy avoit un peu gaſté le jugement, & qu'elle le faiſoit parler. S'il euſt conſulté la nature, il au- Melior eſt canis vivus leone mortuo. *Eccle. c. 9.*

roit changé & d'avis & de langage: car pour me ſervir de la penſée, & meſme des termes » d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée: Il » n'y a point de Roy mourant qui ne vouluſt » eſtre le dernier de ſes ſujets; & il n'y a point » de ſi miſérable eſclave qui vouluſt changer ſa » fortune avec celle de ce Roy qui n'auroit plus » qu'un quart d'heure à vivre.

Quoy qu'il en ſoit, ajoûta Eudoxe, la penſée d'Homere ſur Achille eſt fort naturelle. Celle de Martial contre les admirateurs & les idolâtres de l'Antiquité doit l'eſtre dans vos principes, repartit Philanthe: *Vous n'admirez que les Anciens, & ne loüez que les Poétes morts. Pardonnez moy, je vous prie: il n'y a pas tant d'avantage à mourir pour vouloir vous plaire à ce prix-là.* Elle l'eſt ſans doute, reprît Eudoxe, & toutes les autres du meſme Poéte qui roulent ſur le deſir de la vie ne le ſont pas moins.

Miraris veteres Vacerra ſolos: Nec laudas niſi mortuos Poetas. Ignoſcas, petimus, Vacerra: tanti Non eſt, ut placeam tibi, perire. *Lib. 8.*

Si la gloire ne vient qu'aprés la mort, je ne me haſte pas d'en aquerir.

Si poſt fata venit gloria, non propero. *Lib. 5.*

Les mauſolées que nous voyons auprés de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous apprenant que les Dieux meſmes ne ſont pas éxempts de la mort. Il entend par ces Dieux, les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendiſt des honneurs divins, & il fait alluſion au tombeau d'Auguſte.

Jam vicina jubent nos vivere mauſolea: Cum doceant ipſos poſſe perire Deos. *Lib. 5.*

Il dit ailleurs : *Croyez-moy, il n'eſt pas d'un homme ſage de dire, Je vivray. C'eſt vivre trop tard que de vivre demain : vivez aujourd'huy.* Il encherit luy-meſme ſur ſa penſée, en diſant : *C'eſt vivre trop tard que de vivre aujourd'huy : le plus ſage eſt celuy qui a vécu dés hier.* Tout cela eſt naturel, & ne l'eſt meſme que trop à prendre la choſe dans le ſens & ſelon la morale de l'Auteur.

Non eſt, crede mihi, ſapientis dicere, vivam : Sera nimis vita eſt craſtina, vive hodie. *Lib. 1.*

Hodie jam vivere poſthume ſerum eſt: Ille ſapit, quiſquis poſthume vixit heri. *Lib. 5.*

Racan a eſté parmi nous un de ces eſprits faciles & heureux en qui le génie ſupplée au ſçavoir, & dont les ouvrages ne ſentent ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux ſtrophes d'une Ode adreſſée à Léonor de Rabutin Comte de Buſſy me paroiſſent excellentes dans ce genre-là.

Que te ſert de chercher les tempeſtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazars
Où la gloire te meine ?
Cette mort qui promet un ſi digne loyer
N'eſt toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en ſon foyer.
A quoy ſert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanitez font voir juſques aux cieux
Les folles entrepriſes ?
Maints Chaſteaux accablez deſſous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

Il me ſemble, dît Philanthe, que l'expreſſion contribuë quelquefois à rendre la penſée plus naturelle & plus ſimple. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & la perfection du caractére naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour aiſé. Ce ſeul Quatrain adreſſé à une jeune Perſonne enteſtée de ſon mérite, & qui ne penſe point à la mort, peut donner idée de ce que je dis:

Vous avez beau charmer: vous aurez le deſtin
De ces fleurs ſi fraiſches, ſi belles
Qui ne durent qu'un matin:
Comme elles, vous plaiſez: vous paſſerez comme elles.

On peut dire en général que quoy-qu'il ne s'agiſſe pas icy de l'élocution, elle ne laiſſe pas de ſe meſler ſouvent à la penſée, & d'en rehauſſer le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une perſonne bien faite; & s'il eſt juſte, il fait paroiſtre la taille, quand on l'a fine. Il y a meſme des termes ſi attachez aux choſes, & ſi faits pour elles, qu'ils ſemblent ſuivre la penſée comme l'ombre ſuit le corps.

Ut ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus ſequi. *Quintil. lib. 8. proœm. de verbis.*

L'affectation, pourſuivit Eudoxe, eſt le defaut directement oppoſé à ce caractére naturel dont nous parlons. C'eſt, ſelon Quintilien, dît Philanthe, de tous les vices de l'éloquence le

Omnium in eloquentia vitiorum peſſi-

pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celuy-là ; mais il eſt tout entier dans l'élocution. N'en déplaiſe à Quintilien, repartit Eudoxe, ce défaut ſi ſpécieux & ſi beau en apparence n'a pas moins de part dans la penſée que dans le langage ; & c'eſt le ſentiment d'un habile homme d'Italie, qui oſe donner un démenti à Quintilien ſur le dernier article du paſſage que vous venez de citer. *Queſto ultimo*, dit-il, *è falſo, peroche l'affettatione conſiſte anche ne' concetti.* Il le dit aprés un ancien Rheteur, qui apporte pour éxemple d'affectation dans la penſée, le Centaure qui eſt à cheval ſur luy-meſme. Mais d'autres éxemples le feront encore mieux connoiſtre.

mum : nam cætera cùm vitentur, hoc petitur. Eſt autem totum in elocutione. *Lib. 8. c. 3.*

Proginnaſmi Poetici di Vdeno Niſi ely da Vernio.

Poſita autem eſt mala affectatio in ſententia quidem, ut qui dixit: Centaurus equitans ſeipſum. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Virgile dit que le Géant Encélade bruſlé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux luy ont miſe ſur le corps ; & le Guarini dit que ce Géant lance des feux de colére & d'indignation contre le ciel, ſans qu'on ſçache s'il eſt foudroyé, ou s'il foudroye.

La dove ſotto à la gran mole Etnea
Non ſo sè fulminato ò fulminante,
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico ciel fiamme di ſdegno.

L'un eſt naturel, & l'autre affecté.

A ferro sanguis humanus se ulciscitur. *Lib. 34. c. 14.*

Selon l'Ancien Pline, le sang humain, pour se venger du fer qui est son mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouïlle. Selon Pline le Jeune, un certain Licinianus, qui de Sénateur devint Professeur de Rhétorique pour avoir de quoy vivre, se vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faisoit contre elle. Il y a de l'affectation dans la pensée du premier: car cette vengeance qu'on attribuë au sang n'est point tirée de la nature; & la rouïlle qui gaste le fer vient autant du sang des bestes que du sang des hommes. La pensée de l'autre est naturelle, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé a son fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à se fascher contre tout ce qui peut estre cause de leur disgrace.

Seque de Fortuna præfationibus vindicat. *Lib. 4. ep. 7.*

Je pensois, repartit Philanthe, que Pline le Jeune fust moins naturel que l'Ancien. Il l'est quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais à parler en général, il veut toûjours avoir de l'esprit: & pour ne rien dire icy du Panégyrique de Trajan, ses Epitres sont pleines de traits qui ne me paroissent pas assez simples. Dans la Lettre où il décrit une de ses maisons de campagne, aprés avoir dit que l'air du païs est si bon qu'on n'y peut presque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y sont, vous croiriez

riez en y venant que vous eſtes né dans un autre ſiécle ; il dit que ſa maiſon, quelque ſerein que ſoit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude ni de violent, qui ſont fatiguez & rompus du chemin qu'ils ont fait : *Ces vents doux & foibles de laſſitude* n'ont guéres de ſimplicité. Ce grand eſpace qui les fatigue, qui les affoiblit, repliqua Eudoxe, reſſemble à celuy que décrit un de nos Poétes.

Cumque veneris illò, putes alio te ſæculo natum. *Lib. 5. ep. 6.*

Accipit ab hoc auras quamlibet ſereno & placido die, non tamen acres & immodicas, ſed ſpatio ipſo laſſas & infractas. *ibid.*

Il ſe voit prés du Caire une plaine deſerte,
Que d'un ſable mouvant la nature a couverte,
Et qui ſemble un eſpace applani ſous les cieux
Pour le ſeul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dît Eudoxe, ce que j'ay leû dans la deſcription d'une autre maiſon de campagne, qu'il y a une veûë d'une ſi vaſte « étenduë du coſté de la mer, que les yeux n'y « trouvent point d'autres limites que leur propre « foibleſſe, qui ne leur permet pas de diſcerner ce « qu'ils voyent au-delà des bornes que la nature « leur a preſcrites. Mais je veux vous faire ſentir « davantage la différence qu'il y a entre une penſée naturelle & une qui ne l'eſt pas.

Térence, continua-t-il, introduit dans *l'Eunuque* un jeune homme qui cherche par tout une Perſonne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé ; & il luy fait dire : *Elle ne paroiſt*

Ubi quæram ? ubi inveſtigem ? quem perconter ? quam inſiſtam viam ? Incertus ſum : una hæc ſpes eſt ; ubi, ubi eſt, diu celari non poteſt. *Act. 2. ſcen. 3.*

point, & je ne ſçay où je pourray la trouver. Une ſeule choſe me donne de l'eſperance, c'eſt qu'en quelque lieu qu'elle ſoit, elle ne peut pas eſtre cachée long-temps. Il n'y a rien de plus naturel que cela : c'eſt le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde, & de faire de l'éclat.

Le Taſſe eſt affecté en traitant le meſme ſujet : car ayant dit que la modeſte Sophronie ſe déroboit dans ſa retraite aux regards des hommes, il ajoûte :

Pur guardia eſſer non può, ch'en tutto celi
Beltà degna qu'appaia e che s'ammiri.
Ne tu il conſenti Amor ; ma la riveli
D'un giovinetto a i cupidi deſiri :
Amor, ch'or cieco, hor Argo ; hora ce veli
Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri :

Paſſe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entiérement une beauté digne de paroiſtre, & d'eſtre admirée. L'affectation n'eſt pas là, & c'eſt à peu prés ce que dit Térence : mais elle eſt dans *l'Amour tantoſt aveugle, & tantoſt Argus ; qui ſe couvre tantoſt les yeux d'un bandeau, & qui tantoſt les ouvre, les tourne, & les jette de tous coſtez.*

Si c'eſt là de l'affectation, dît Philanthe, je crains bien pour des penſées du Bonarelli dans ſa *Filli di Sciro*, ſur des ſujets tout ſemblables.

Aminte eſtant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit diſparu, déclare qu'il la ſuivra en quelque lieu de monde qu'elle aille. J'auray le « plaiſir, dit-il, de ſuivre vos pas; & je recon- « noiſtray par où vous aurez paſſé, aux fleurs qui « ſeront en plus grand nombre ſur voſtre chemin. «

Conoſcerollo a i fiori
Ove ſaran più folti

J'auray le plaiſir de reſpirer l'air que vous au- « rez reſpiré vous-meſme; & je le reconnoiſtray « à je ne ſçay quelle fraiſcheur plus douce «

Conoſcerollo à l'aure
Ove ſaran più dolci.

Le meſme Poéte, au ſujet d'une autre Bergere qui craignoit d'eſtre reconnuë, & qui prétendoit ſe cacher, fait dire à un Berger qui luy parle: Il « ſort de vos yeux je ne ſçay quelle lumiére trop « vive, qui ne ſe voit point ailleurs. A une clarté « ſi brillante on vous connoiſtra bientoſt, & vous « ne pourrez jamais demeurer cachée. «

Da guegli occhi tuoi, non sò qual luce
Ch'in altrui non ſi vede
Troppo viva riſplende: à tanto lume
Non potrai ſtar naſcoſa

Voilà bien des gentilleſſes à quoy Térence n'a

Minuti corruptique sensiculi, & extra rem petiti. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

point pensé, repartit Eudoxe: mais par malheur ces jolies pensées sont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas. Les Poétes Italiens ne sont guéres naturels, ils fardent tout; & le Tasse par ce seul endroit est bien audessous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celuy d'Armide à Renaud? Ce que pense & ce que dit la Reine de Carthage est une expression de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais; c'est la nature elle-mesme qui la fait parler: au lieu qu'Armide ne pense & ne dit presque rien de naturel.

Eh quoy, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque chose de bien touchant?

» O vous qui emportez une partie de moy-mesme,
» & qui laissez l'autre; ou prenez l'une, ou rendez
» l'autre, ou donnez la mort à toutes les deux.

Forsennata gridava. O tu che porte
Teco parte di me, parte ne lassi;
O prendi l'una, ò rendi l'altra, o morte
Da insieme ad ambe.

C'est justement là, dît Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'esprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goust: *Je n'aime pas un commencement si recherché*, sur tout dans une passion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reste, la

Non me delectavit tam curiosum principium. *Petr.*

ſuite reſſemble au commencement, à une ou deux penſées prés, qui ſont aſſez naturelles.

Vous n'aimez pas apparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *Scudiero o Scudo?* Je ſeray ce qu'il vous plaira, dit Armide en ſe radouciſſant un peu, ou voſtre Eſcuyer, ou voſtre bouclier, pour vous défendre des coups, aux dépens meſme de ma vie.

Saro qual più vorrai ſcudiero o ſcudo.
Non fia ch'in tua difeſa io mi riſparmi:
Per queſto ſen, per queſto collo ignudo
Tria che giugano a te, paſſeran l'armi.

Ce jeu de *ſcudiero o ſcudo* eſt une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poéte pouvoit ſe paſſer. Si Armide ſe fuſt contentée de dire, Je vous ſuivray dans le combat, & vous y rendray tous les ſervices poſſibles, ſoit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux; ſoit en parant, ou recevant les coups qu'on vous portera; elle auroit exprimé ſa paſſion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Taſſe, qui eſt un ſi beau génie, tient un peu du caractére des femmes coquetes, qui mettent du fard, quelque belles qu'elles ſoyent; ſans prendre garde que l'artifice gaſte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage ſi elles avoient moins envie de plaire.

Unum quodque genus cùm ornatur caſtè pudicè, fit illuſtrius: cùm fucatur, & prælinitur, fit præſtigioſum. *Aul. Gell. Noct. Attic. lib. 7. c. 14.*

Ce qui me faſche le plus, ajoûta-t-il, c'eſt

que le Taſſe donne quelquefois dans l'affectation lors que ſon ſujet l'en éloigne. Par éxemple, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une paſſion quand elle ne fait que de naiſtre, & que quand on s'en apperçoit elle eſt déja forte & tout-à-fait maiſtreſſe du cœur; il dit dans l'*Aminte* que l'amour naiſſant a les aiſles courtes, & ne peut voler; qu'ainſi l'homme ne s'apperçoit pas de ſa naiſſance, & que quand il s'en apperçoit l'amour eſt devenu grand, & a pris ſon vol.

Amor naſcente ha corte l'ale, a pena
Può tenerle e non le ſpiega à volo.
Pur non s'accorge l'huom quand'egli naſce;
E quando huom ſe n'accorge, è grande e vola.

Pour moy, j'aime mieux ſur une matiére auſſi morale que celle-là un petit Dialogue tout ſimple dont je me ſouviens:

A quoy penſiez-vous, Climene,
A quoy penſiez-vous d'aimer?
Ne ſçaviez-vous pas la peine
Que ſouffre un cœur qui ſe laiſſe enflammer?

RE'PONSE.

On n'y penſe pas, Silvie,
Quand on commence d'aimer;
Et ſans en avoir envie,
En un moment on ſe laiſſe enflammer.

Au reſte l'affectation qui regarde les penſées vient d'ordinaire de l'excés où on les porte, c'eſt-à-dire, ou de trop de ſublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicateſſe, ſuivant les trois genres que nous avons établis; l'un de penſées nobles, grandes, & ſublimes; l'autre de penſées jolies & agréables; & le troiſiéme de penſées fines & délicates: car ſi on n'a ſoin de ménager ſon eſprit ſelon les régles du bon ſens, & de ſe renfermer dans les bornes de la nature, on outre tout. L'enflure prend la place du grand & du ſublime; l'agrément n'eſt qu'affeterie; & la délicateſſe qu'un rafinement tout pur.

Per affectationem decoris corrupta ſententia, cùm eo ipſo dedecoretur quo illam voluit Author ornare. Hoc fit aut nimio tumore, aut nimio cultu. *Diomed. Grammatic. lib. 2.*

Je crains, dît Philanthe, qu'avec toutes vos diſtinctions vous ne rafiniez un peu vous-meſme; & je voudrois bien que vous me donnaſſiez des éxemples de cette enflûre, de cette affeterie, & de ce rafinement, pour voir ſi vous ne pouſſez point les choſes trop loin. Il me ſera aiſé de vous contenter là-deſſus, repartit Eudoxe: car en liſant les Auteurs, j'ay remarqué diverſes penſées qui ſont vicieuſes dans ces trois genres, & qui ne péchent quelquefois que par trop d'eſprit.

Ils en eſtoient là, lors qu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit: c'eſtoit trois beaux Eſprits de ſon voiſinage, grands parleurs,

& grands rieurs, du nombre de ces honneſtes faſcheux qui troublent toutes les ſociétez agréables, & qui ſont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croyent point l'eſtre. Comme on n'a pas à la campagne les facilitez qu'on a à la ville pour ſe précautionner contre ces ſortes de gens, ou pour s'en défaire bientoſt, Eudoxe fut obligé de les recevoir, & de les ſouffrir. On diſna, on joûa aprés le diſner, on ſe promena enſuite juſqu'au ſoir; car la viſite fut tres-longue, & la nuit ſeule chaſſa les trois importuns.

Auſſitoſt qu'ils furent partis, Philanthe qui ne croit pas qu'on puiſſe jamais avoir trop d'eſprit, & qui avoit impatience de ſçavoir comment une penſée peut eſtre vicieuſe par là, pria ſon Ami de s'expliquer un peu là-deſſus: mais Eudoxe eſtoit ſi fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eût pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la converſation au lendemain.

LA

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

TROISIE'ME DIALOGUE.

LE jour qui ſuivit la viſite des faſcheux fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le ſoleil ne parut ſi brillant, ni le ciel ſi pur : l'air eſtoit doux, & la chaleur ſi tempérée, qu'on pouvoit ſe promener à toutes les heures ſans nulle incommodité.

Dés le matin Eudoxe craignit une perſécution ſemblable à celle de la journée précedente : tellement que pour ſe ſauver des importuns qui

pourroient venir, il propoſa à Philanthe de faire une promenade hors de la maiſon. Ayant mangé de bonne heure, ils ſortirent enſemble du coſté de la prairie qui conduit à une riviére dont les bords ſont tres-agréables.

A peine eûrent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond ſilence, & qui a tous les charmes de la ſolitude, que Philanthe dît à ſon Ami: Nous voicy en ſeûreté, & apparemment nous ne ſerons pas aujourd'huy interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe: il n'y a point de lieu inacceſſible aux faſcheux, & le malheur veut ſouvent qu'on les rencontre lors qu'on les fuit. Du moins, ajoûta-t-il, juſqu'à ce qu'ils nous ayent déterrez, nous pourrons nous entretenir quelque temps ſur le ſujet que nous quittaſmes hier. Je vous diſois, ſi je m'en ſouviens, qu'en voulant avoir trop d'eſprit on penſe mal quelquefois, & qu'une penſée eſt vicieuſe dans le genre noble quand on la porte à un excés de grandeur; qu'elle l'eſt dans le genre agréable, quand on luy donne plus d'agrément qu'il ne faut; & dans le genre délicat, lors qu'on pouſſe la délicateſſe juſqu'à une vaine ſubtilité.

Conatus ſupra vires & ſupra rem. *Jul. Scalig. Poet. l. 3. c. 7.*

Ces affectations différentes ſont, ſelon un ſçavant Critique, des efforts que l'eſprit fait audeſſus de ſa matiére, & audeſſus de ſes forces.

Mais vous voulez des éxemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cayer que j'ay apporté avec moy nous fournira des penſées outrées de toutes les eſpeces & de toutes les façons.

Pour commencer par le ſublime, Gracian que vous connoiſſez, & qui eſt un des beaux Eſprits de l'Eſpagne, ne ſe contente pas de dire dans ſon *Héroe*, qu'un grand cœur eſt un cœur géant, *un coraçon gigante:* il traite celuy d'Aléxandre d'Archicœur, dans un coin duquel tout ce monde eſtoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit de la place pour ſix autres : *Grande fue el de Alexandro y el archicoraçon, pues cupo en un rincon del todo eſte mundo holgadamente, dexando lugar para otros ſeis.* Avez-vous rien veû de plus recherché & de plus enflé ?

A la vérité, dît Philanthe, la penſée eſt un peu hardie, & meſme un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez-moy, reprît Eudoxe, cela eſt énorme, & ne ſied point bien ; ou plûtoſt cela eſt petit à force d'eſtre grand, ſi j'oſe parler de la ſorte ; & l'Auteur du *Héros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin, tomboit dans de grandes puérilitez, en voulant toûjours produire des penſées nouvelles & ſurprenantes. Celle de Voiture, ſur la bonté que Mademoiſelle de Bourbon & Madame la Prin-

Tumor & omne quod ſtudio fit, indecorum eſt. *Dionyſ. Halicarn. de Orator. Antiq.* *Longin. ſect. 3.*

ceſſe avoient pour luy, eſt plus réguliére & plus judicieuſe avec l'adouciſſement qu'il y met. La voicy dans Voiture meſme que je porte toûjours ſur moy, comme vous ſçavez : Il me ſemble » que ce n'eſt pas aſſez d'un cœur pour Madame » ſa mere & pour elle, & que quand l'une y a pris » ſa part, il y en reſte trop peu pour l'autre.

Satis ſit hactenus viciſſe Alexandro quà mundo lucere ſatis eſt.

Tempus eſt Alexandrum cum orbe & cum ſole deſinere.

Eumdem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit.

Alexander orbi magnus eſt; Alexandro orbis anguſtus eſt.

Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus quàm ultra Oceanum. *Suaſor. 1.*

Gracian, repartit Philanthe, n'eſt pas le ſeul qui a paſſé un peu les bornes au ſujet du Conquérant de l'Aſie. Ces Déclamateurs Latins dont Séneque le pere rapporte les ſentimens dans la délibération que fait Aléxandre pour ſçavoir s'il doit pouſſer ſes conqueſtes au-delà de l'Océan, ne ſont gueres moins outrez que l'eſt l'Auteur Eſpagnol. Les uns diſent, qu'Aléxandre ſe doit contenter d'avoir vaincu où l'aſtre du jour ſe contente de luire; qu'il eſt temps qu'Aléxandre ceſſe de vaincre où le monde ceſſe d'eſtre, & le ſoleil d'éclairer: les autres que la fortune met à ſes victoires les meſmes limites que la nature met au monde; qu'Aléxandre eſt grand pour le monde, & que le monde eſt petit pour Aléxandre; qu'il n'y a rien au-delà d'Aléxandre non plus qu'au-delà de l'Océan.

Ces penſées, repartit Eudoxe, ne juſtifient pas celle que je vous ay ditte d'abord : elles ſont elles-meſmes non ſeulement fauſſes; mais exceſſives, & hors des régles d'une grandeur juſte,

à la réſerve peut-eſtre d'une ſeule, que *le monde eſtoit petit pour Aléxandre.* Car enfin l'ambition eſt inſatiable, & le magnanime a toûjours le cœur élevé audeſſus de ſa fortune. Quand Aléxandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas eſté aſſez pour une ame comme la ſienne. C'eſt auſſi ce qui a fait dire qu'un monde ne ſuffiſoit pas à ce jeune Conquerant; qu'il ne reſpiroit pas à l'aiſe dans une enceinte ſi étroitte, & qu'il y eſtoit comme étouffé; que rien ne pouvoit ni l'arreſter, ni l'aſſouvir.

Unus Pellæo juneni non ſufficit orbis. Æſtuat infelix anguſto limite mundi. *Juvenal. ſatyr. 10.*

Victorieux du monde, il en demande un autre;
Il en veut un plus riche & plus grand que le noſtre;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaſte horiſon,
Il ſent que l'univers n'eſt plus que ſa priſon.

Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement:

Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré.

Les conqueſtes des Romains n'ont pas moins donné lieu au ſublime outré que celles du Vainqueur des Perſes. Un Poéte Grec dit hardiment: *Jupiter fermez les portes de l'Olimpe, & défendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont ſubjugué la mer & la terre: il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore eſté.* Mais ce que dit un *Anthолog. lib. 1.*

Poéte Latin à Auguſte par la bouche d'Apollon, au ſujet de la bataille d'Actium, eſt plus raiſonnable: *Rendez-vous maiſtre de la mer, vous l'eſtes déja de la terre.*

Vince mari, jam terra tua eſt. *Propert. lib. 4.*

Ce qu'un de nos Poétes dramatiques fait dire à Xiphares fils de Mithridate, eſt noble ſans eſtre faſtueux.

Tout reconnut mon pere, & ſes heureux vaiſſeaux
N'eûrent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux ſentir le défaut d'une penſée qui eſt vicieuſe en beau, il eſt bon de vous en dire quelques-unes en paſſant qui ſoyent réguliéres, & correctes dans le meſme genre.

Il eſt naturel aux Eſpagnols, dît Philanthe, d'avoir de hautes idées des ſuccés de leur nation, & des avantages de leur Monarchie. Le Lope de Vegue, dans un de ſes Poémes intitulé, *Jéruſalem conquiſtada;* ce n'eſt pas la premiére conqueſte de Jéruſalem faite par Godefroy de Bouïllon, c'eſt la ſeconde faitte par Richard Roy d'Angleterre contre Saladin, qui avoit repris Jéruſalem ſur Guy de Luſignan, que la mort de Baudoûïn V. en avoit rendu le poſſeſſeur & le maiſtre. Le Lope donc qui compoſa ce Poëme Epique en l'honneur de ſa nation, dont les principaux accompagnerent Alphonſe Roy de Caſtille, & gendre de Richard dans

une expédition ſi glorieuſe, dit de la nation Eſpagnole :

Es vna fiera gente la de Eſpaña,
Que quando à pechòs una empreſa toma,
Los tiembla el mar, la muerte los eſtraña.
Diga Numancia, que le cueſta à Roma.

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poéte d'Eſpagne diſe que c'eſt une fiére nation que la ſienne, & que quand les Eſpagnols ſe mettent en teſte quelque grande entrepriſe, la mer tremble devant eux, la mort les fuit, & que Numance qui couſta ſi cher à Rome en peut dire des nouvelles. Les Caſtillans ſont un peu extrémes, ſur tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel Eſprit de ce païs-là, repliqua Philanthe, parle ainſi à Philippe II. dans des vers Latins. *Aléxandre a vaincu les Perſes, mais il s'eſt arreſté là : à peine ce fils de Jupiter a-t-il veû les Indes. On dit que Rome la Capitale du monde a réduit l'Angleterre ſous ſon empire ; mais Céſar n'a pas paſſé plus avant. Vous avez porté vos armes plus loin que l'un & l'autre n'a porté les ſiennes. O grand Prince, nulle maiſon n'eſt plus illuſtre que la voſtre : le ſoleil luit toûjours ſur vos Etats, ſoit qu'il ſe leve, ou qu'il ſe couche. Pour trouver un lieu qui ſerve de frontiére à voſtre Empire, il faut que la terre & la mer s'étendent au-*

Ut ſit in orbe locus metas ubi figere poſſis ;
Terra ſuos fines augeat, unda ſuos.
Falcon.

delà des bornes que la nature leur a preſcrites.

Cela ſeroit beau, reprît Eudoxe, ſi cela l'eſtoit un peu moins. Il y a bien de la différence entre une taille avantageuſe, & une ſtature giganteſque; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monſtre. Mais pour vous dire mon ſentiment ſur toute la piéce, les premiéres penſées qui mettent Philippe II. audeſſus d'Aléxandre & de Céſar en matiére de conqueſtes, ſont les moins hardies. Ce n'eſt pas que j'aime à faire marcher Aléxandre & Céſar aprés les autres Conquerans, & que je ne ſois tout-à-fait du gouſt d'un fort honneſte homme qui fit un ſi joli Madrigal au ſujet de je ne ſçay quels vers compoſez à l'honneur de Loüis le Grand, & qui ne put ſouffrir qu'on mépriſaſt Aléxandre pour relever la valeur Françoiſe dans le paſſage du Rhin; qu'on le mépriſaſt, dis-je, juſqu'à dire que les actions de noſtre invincible Monarque effaçoient entiérement la mémoire du Conquérant de l'Aſie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échapé, en voicy la fin. C'eſt au Roy que le Poéte parle:

Quod turgidum grandi-tatem ipſam ſuperare geſtit. *Longin. ſect. 2.*

A ces laſches flatteurs ne te laiſſe ſurprendre,
Le paſſage du Rhin, & tout ce que tu fais
Nous font croire aujourd'huy ce qu'on dit d'Aléxandre.

Cepen-

Cependant comme les conqueſtes des Eſpagnols ont eſté en effet plus loin que celles d'Aléxandre & de Céſar, je pardonne au Poéte ce qu'il dit d'abord. Je luy paſſe meſme la penſée où le ſoleil entre : car enfin les Panégyriſtes des Rois Catholiques diſent que le ſoleil ne ſe couche point pour eux, & que ce Prince des aſtres leur paye à chaque moment quelque tribut de ſa lumiére, comme s'il eſtoit leur vaſſal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au-delà des leurs, c'eſt ce qui me paroiſt exceſſif & bien eſpagnol. J'aime beaucoup mieux, ajoûta-t-il, la penſée d'un Académicien François, dans le Compliment qu'il fit au Roy de la part de l'Académie au retour de la Campagne de Valenciennes : *La France n'a plus beſoin, Sire, que vous étendiez ſes limites : ſa véritable grandeur eſt d'avoir un ſi grand Maiſtre.*

Apparemment, dît Philanthe, deux vers Latins du meſme Eſpagnol ſur la Pompe funébre de Charles-Quint ne vous plairont pas : le ſens néanmoins en eſt magnifique, & on ne peut gueres imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoilles, pour larmes les mers.*

Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cælum, Sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

C'eſt juſtement, dît Eudoxe, la penſée de Saint

Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François I.

O Voyageurs, ce marbre fut choisi,
Pour publier la grande extorsion
De mort qui prit Helene de Boissy
Dont icy gist la moindre portion !
Car s'elle eust eû à la proportion
De ses valeurs, un juste monument ;
Toute la terre elle eut entiérement
Pour son cercueïl ; & la grand' mer patente
Ne fut que pleurs ; & le clair firmament
Luy eust servi d'une chapelle ardente.

Elle se nommoit Madame de Traves, dît Philanthe, & Marot fit aussi son Epitaphe.

Ne sçay où gist Helene en qui beauté gisoit.
Mais icy gist Helene où bonté reluisoit,
Et qui la grand' beauté de l'autre eust bien ternie
Par les graces & dons dont elle estoit garnie.

La pensée de Marot, repliqua Eudoxe, est plus naturelle & plus juste que celle de Saint Gelais où l'enflure regne dans toute son étenduë, pour ne point parler de l'Espagnol qui a volé le François, selon toutes les apparences ; mais qui ne luy a pas dérobé grand' chose.

Si vous condamnez la pensée de Saint Gelais, dît Philanthe, vous avez bien la mine de n'ap-

prouver pas celle de je ne ſçay quel Poéte Latin moderne, ſur ce que Pompée fut privé des honneurs de la ſépulture.

La terre que vous avez vaincuë, eſtoit un tombeau indigne de vous; voſtre corps ne devoit eſtre couvert que du ciel. Ce Poéte a fort imité Lucain & ſon Traducteur, repartit Eudoxe. Que ne diſent-ils point l'un & l'autre là-deſſus? *Le ciel couvre celuy dont les cendres n'ont point d'urne: toute la terre, tout l'Empire Romain tient lieu de tombeau à Pompée.*

Indignum, tellus fuerat tibi victa, ſepulcrum: Non decuit cælo te niſi, Magne, tegi. Cælo tegitur qui non habet urnam. *Lucan. lib. 7.*

La traduction n'affoiblit pas la penſée; & Brébeuf rencherit, ce ſemble, ſur Lucain, en diſant que Pompée

Ou n'a point de ſepulcre, ou giſt dans l'univers:
Tout ce qu'a mis ſon bras ſous le pouvoir de Rome,
Eſt à peine un cercueïl digne d'un ſi grand homme.

Situs eſt qua terra extrema refuſo Pendet in occeano: Romanum nomen & omne Imperium, Magno eſt tumuli modus. *Idem, lib. 8.*

Ces penſées ont un éclat qui frappe d'abord, & ſemblent meſme convainquantes à la premiére veûë; car c'eſt quelque choſe de plus noble en apparence d'eſtre couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit eſpace de terre: mais ce n'eſt au fonds qu'une nobleſſe chimérique. Car enfin le véritable honneur de la ſépulture vient de l'amour & de l'eſtime de nos parens ou de nos amis, qui nous dreſſent un monument,

dont le ſeul uſage eſt de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air, & de la cruauté des animaux ; ce que ne fait pas le ciel, qui eſt deſtiné à tout autre miniſtére, & qui couvre également les corps des hommes & des beſtes ſans les préſerver de rien.

Ajoûtons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharſale, un Hiſtorien qui a traité le meſme ſujet. *Telle fut la fin de Pompée : aprés trois Conſulats & autant de Triomphes, ou plûtoſt aprés avoir dompté l'univers, la Fortune s'accordant ſi peu avec elle-meſme à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de luy manquer pour ſes victoires, luy manqua pour ſa ſépulture.* Mais avoûons en meſme temps que tout cela a plus de faſte que de grandeur, & que ſi ces penſées eſtoient venuës à Virgile, ou à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monſtrueuſes. Je ne ſçay meſme ſi Tacite s'en ſeroit accommodé : mais je ſçay bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ſes Annales, & à Galgacus dans la Vie d'Agricola, eſt plus raiſonnable & plus beau. L'un dit, en refuſant des terres que les Romains luy offroient : *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions.* L'autre, jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi

Hic poſt tres Conſulatus & totidem Triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus: in tantum in illo viro à ſe diſcordante fortuna, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deeſſet ad ſepulturam. *Velle. Paterc. lib. 2.*

Deeſſe nobis terra in qua vivamus, in qua moriamur non poteſt. *Ann. lib. 13.*

déclaré de la puiſſance Romaine, parle ainſi à ceux de ſa nation : *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dés que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi eſt riche, ils ſont avares ; s'il eſt pauvre, ils ſont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroit pas les aſſouvir : de tous les conquérans, ils ſont les ſeuls qui s'attachent avec une paſſion égale aux richeſſes & à la pauvreté. Piller, maſſacrer, prendre par force, c'eſt ce qu'ils appellent fauſſement l'Autorité Souveraine ; & où ils détruiſent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix.*

Raptores orbis, poſtquam cuncta vaſtantibus defuere terræ, & mare ſcrutantur. Si locuples hoſtis eſt, avari : ſi pauper, ambitioſi : quos non oriens, non occidens ſatiaverit ; ſoli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiſcunt. Auferre, trucidare, rapere, falſis nominibus Imperium : atque ubi ſolitudinem faciunt, pacem appellant. *In vita Agric.*

Vous m'avoûërez, pourſuivit Eudoxe, que ces penſées-là valent un peu mieux que celles de la Pompe funébre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV. Roy d'Eſpagne, & qui commence par crier à l'aide, comme ſi le monde ne pouvoit plus ſe ſoûtenir, & que le ciel fuſt ſur le point de tomber ?

Aità oh cieli ! or che vacilla il mondo
Tremate o mondi ! or che cadente è il cielo.

Je diray, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pégaſe a emporté le Poéte dans les eſpaces imaginaires. La fin, dît Philanthe, réctifie en quelque façon le commencement.

Restò l'Alcide à sostener il mondo
Passi l'Atlante à dominar il cielo.

Philippe IV. est l'Atlas qui va regner dans le ciel, & Charles II. qui luy succede, est l'Hercule qui demeure sur la terre pour porter le faix du monde. Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement; & souvenez-vous que c'est un défaut, non seulement d'estre grand dans les petites choses; mais d'estre trop grand dans les grandes. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le répeter: la véritable grandeur doit avoir de justes mesures; tout ce qui excede est hors des régles de la perfection, & il n'est jamais permis de s'enfler, pas mesme quand les sujets que l'on traite sont élevez & pompeux. Tant il est aisé de tomber du grand dans la bagatelle, ainsi que remarque Longin, qui nomme ces sortes de pensées, vaines & fastueuses, les réveries de Jupiter.

Res omnes accommodatè efferendæ sunt, parvæ quidem exiliter, magnæ autem magnificè. *Demetrius Phaler. de Elocut.*

In nugas quandoque facillimè, quæ grandia sunt, evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis insomnia? *Sect 7.*

Martial n'est pas du sentiment de Longin, dît Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands sujets, & pour moy je vous avoûë que son enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez sans doute sa pensée sur la maison de Domitien, reprît Eudoxe: *Ce Palais est aussi grand que le ciel, mais plus petit que le Maistre qui l'habite.* Eh pourquoy non, repartit Philanthe?

Par domus est cælo, sed minor est Domino. *Lib. 8.*

Peut-on donner une plus haute idée d'un Palais ſuperbe, & d'un auguſte Monarque? Il ſeroit bon, repliqua Eudoxe, d'en donner une idée convenable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, ſi je ne me trompe, pourſuivit-il, ce que dit le meſme Poéte à Domitien & à Jupiter dans une meſme Epigramme: *Différez, je vous prie, Céſar, le plus que vous pourrez d'aller prendre place à la table de Jupiter; ou venez icy vous-meſme Jupiter, ſi vous eſtes preſſé d'avoir un tel convive que Céſar.* Mais n'eſt-ce pas traitter un peu cavaliérement le Maiſtre des Dieux, que de luy parler de la ſorte, ajoûta Eudoxe? N'eſt-ce pas élever trop Domitien que de faire deſcendre ainſi Jupiter?

Eſſe velis oro ferus conviva Tonantis; Aut tu ſi properas Jupiter ipſe veni. *Lib. 8.*

C'eſt une flatterie, dît Philanthe. Je l'avoûë, repartit Eudoxe; mais c'eſt une flatterie qui bleſſe la Religion & le bon ſens tout enſemble. Martial ne devoit pas flatter ſon Prince aux dépens de celuy que les Payens reconnoiſſoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroyé les Geants, & qui faiſoit tout trembler d'un clin d'œil: en un mot, il ne devoit pas ſe moquer de Jupiter; comme il fait encore ailleurs, quand il dit que Jupiter n'a pas dans toutes ſes finances de quoy payer l'Empereur.

Nam tibi quod ſolvat non habet arca Jovis. *Lib. 9.*

Horace, qui avoit le ſens droit, garde toûjours

les bienſéances que la raiſon & la Religion demandent. Pour flatter Auguſte, il ſe contente de dire, en parlant à Jupiter : *Les deſtins vous ont chargé du ſoin de Céſar*, & il fait ſeulement ce ſouhait : *Que Céſar tienne la premiére place aprés vous dans le gouvernement de l'univers.* Ces penſées ménagent la Divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguſte, & ce ſont-là les tempéramens qu'un eſprit juſte ſçait prendre dans le genre ſublime. Martial ne connoiſt guéres ces tempéramens ; & quand il ſe jette dans la flatterie, il met Domitien audeſſus, ou du moins à coſté de Jupiter ; fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter ni de ſupérieur, ni d'égal.

Tibi cura magni
Cæſaris fatis data : tu ſecundo
Cæſare regnes.
Horat. Carm. lib. 1. Od. 12.

Unde nil majus generatur ipſo, nec viget quicquam ſimile, aut ſecundum. *Ibid.*

Que dis-je, continua Eudoxe, Horace eſt ſi religieux, & ſi ſenſé quand il loûë, qu'il n'égale pas meſme les hommes aux Dieux pris en général, ſans une raiſon tirée de la part des Dieux. Je m'explique : quand il dit que Dioméde eſt égal aux Dieux en courage, il ajoûte que c'eſt par le ſecours d'une Déeſſe, & ainſi il fait honneur à Pallas de la valeur divine qu'il attribuë à un homme.

Quis Martem tunica tectum adamantina.
Dignè ſcripſerit ? aut pulvere Troico
Nigrum Merionem, aut ope Palladis
Tydidem ſuperis parem ?
Horat. Carm. lib. 1. Od. 16.

Je tombe d'accord, dît Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux, mais ce n'eſt pas le ſeul des Auteurs Payens qui en uſe de la ſorte. Lucain,

cain, ſans parler des autres, eſt celuy peut-eſtre qui garde le moins de meſures. Dans la Pharſale, non ſeulement Caton le diſpute aux Dieux; mais Pompée brave leur puiſſance en mourant; mais Marius leur pardonne ſa diſgrace: c'eſt d'un coſté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Sum tamen, ô ſuperi, felix, nullique poteſtas
Hoc auferre Deo.
Lucan. l. 8.
Solatia fati
Carthago, Mariuſque tulit pariterque jacentes
Ignovere Deis. *Lib. 2.*

Les irrégularitez de Lucain, dît Eudoxe, n'autoriſent pas celles de Martial: ce ſont l'un & l'autre de beaux Eſprits qui ſe perdent quelquefois en prenant l'eſſor, & qui ne reſſemblent point à Sapho, cette ſpirituelle & ſçavante fille qui mérita parmi les Grecs le nom de dixiéme Muſe. Elle n'eût pas plûtoſt écrit d'un tres-vaillant homme qu'il eſtoit pareil au Dieu Mars, quelle en eût honte, & ſe corrigea ſur le champ: car jugeant bien que la choſe eſtoit impoſſible, elle mit que ce guerrier eſtoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroiſt en cela bien ſcrupuleuſe, dît Philanthe. Je le confeſſe, repartit Eudoxe; & j'avoûë qu'Homere n'a pas la conſcience ſi délicate, luy qui tranche net, que Mérion eſtoit pareil au Dieu Mars: mais c'eſt ſa couſtume de donner aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes, & je ne croy pas que ce ſoit-là ſont plus bel endroit.

Malherbe a bien encheri ſur Homére, dît

Philanthe, en appellant Henri IV.

Plus Mars que Mars de la Trace.

Un Poéte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homére, ne regarde Mars que comme un Héros que les fables ont fait le Dieu de la guerre, & peut ſans ſcrupule non ſeulement luy égaler, mais luy préferer un Monarque victorieux qui eſtoit un prodige de valeur. *Le plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il employe à l'honneur du meſme Prince ſur l'heureux ſuccés du voyage de Sedan.

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré ſa delivrance,
Sont écrits avecque foy:
Qui ſera ſi ridicule,
Qui ne confeſſe qu'Hercule
Fuſt moins Hercule que toy?

On peut, comme a fait le Taſſe, comparer un Prince infidelle aſſis dans ſon troſne au milieu de ſon armée, & reveſtu d'une majeſté terrible, tel qu'eſtoit le Soudan d'Egypte; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre:

Appelle forſe ò Fidia in tal ſembiante
Giove formò, mà gioue all'hor tonante.

La comparaiſon eſt noble, & n'eſt pas outrée: car ce n'eſt qu'avec la ſtatuë & la repréſentation de Jupiter foudroyant que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal, en parlant poétiquement d'un Prince Chreſtien redoutable par ſa puiſſance & par ſa valeur, tel qu'eſt noſtre grand Monarque, de le comparer à Jupiter meſme & à tous les Dieux, comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort ſpirituel:

Lors qu'à la main il a le cimeterre,
C'eſt Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande, appaiſez ſon courroux:
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous
Que le Roy ſeul.

Mais ces éxemples, continua Eudoxe, ne juſtifient pas les Payens qui oppoſent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au maiſtre des Dieux. Si on s'eſt moqué de celuy qui appella Xerxés le Jupiter des Perſes, que doit-on dire de ceux qui dégradent Jupiter, en luy donnant un inférieur, ou un égal? *Longin. ſect. 2.*

C'eſt la flatterie, dît Philanthe, qui a introduit ces penſées. Oûï, reprît Eudoxe: à meſure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Céſars devinrent plus maiſtres, la généroſité & le bon ſens s'altérérent; la flatterie de-

vint plus laſche & moins raiſonnable. Sous le regne d'Auguſte, où la liberté n'eſtoit pas encore opprimée, on ſe contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & Céſar: mais ſous le regne de Domitien, où l'eſprit de ſervitude avoit étouffé ce qui reſtoit des ſentimens de la République, on mit Céſar audeſſus de Jupiter.

Diviſum imperium cum Jove Cæſar habet.

Que ſi dans le Paganiſme, pour revenir à ce que je vous diſois tout à l'heure d'Horace & de Sapho, ceux qui penſoient juſte, n'oſoient égaler abſolument les hommes aux Dieux, juſques-là que Pline le Jeune ſe reprend luy-meſme d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le Port malgré la tempeſte, approche des Dieux de la mer: ſera-t-il permis dans noſtre Religion, pour flatter un grand Miniſtre d'Etat, de luy oſter toutes les foibleſſes humaines, & d'en faire preſque un Dieu? C'eſt pourtant ce que fit autrefois un aſſez célébre Ecrivain, en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu, & en luy diſant,

Lib. 9. Ep. 26.

» qu'il avoit oſté aux paſſions le trouble qu'elles
» avoient tiré du péché; qu'il les avoit élevées à
» la condition des vertus; qu'il les avoit réduites
» à la néceſſité de prendre la loy de la raiſon, &
» de ne ſe plus élever que par ſon commande-
» ment; qu'il n'eſtoit touché que des mauvais
» événemens qui pourroient toucher les Anges,
» s'ils eſtoient mortels; qu'on devoit remercier le

Ciel de l'avoir fait homme, & non pas Ange, « puis qu'il devoit employer ſi noblement les « foibleſſes de noſtre nature; qu'en traitant avec « l'Ange de l'Etat, il apprenoit de luy à con- « noiſtre les intentions des hommes & les mou- « vemens de leurs cœurs; enfin qu'il imitoit dans « le gouvernement de la France la conduite de « Dieu dans le monde. «

A la vérité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur ſupprima toutes ces loûanges dans une ſeconde édition, & dédia meſme ſon livre à Jeſus-Chriſt, comme pour deſavoûër publiquement des penſées flatteuſes qui avoient quelque choſe d'exceſſif, & meſme de peu religieux. La flatterie, dît Philanthe, n'a jamais peut-eſtre élevé perſonne plus haut; & je me ſouviens d'avoir leû une autre Epitre dédicatoire où on diſoit à ce grand Miniſtre: *Qui a jamais veû voſtre viſage ſans eſtre ſaiſi de ces douces craintes qui faiſoient frémir les Prophétes lors que Dieu leur communiquoit quelque viſible rayon de ſa gloire? Mais comme celuy qu'ils n'oſoient approcher dans les buiſſons ardens & dans le bruit des tonnerres venoit quelquefois à eux ſous la fraiſcheur d'un zéphire; auſſi la douceur de voſtre auguſte viſage diſſipe en meſme temps, & change en roſée ces petites vapeurs qui en couvrent la majeſté.*

C'eſt en ſa faveur, repliqua Eudoxe, que Bal-

zac a épuiſé toutes les hyperboles de ſa Rhétorique. Je vous renvoye là-deſſus à Phyllarque, & je me contente de vous dire en général, que le ſublime outré eſt comme naturel à Narciſſe. Mais ſçavez-vous bien, repartit Philanthe un peu en colére, que voſtre Voiture eſt quelquefois ampoullé luy-meſme, & que ſa premiére Lettre a beaucoup de ce ſublime qui ne vous plaiſt pas? Elle eſt écrite à Balzac. Philanthe prit le livre, & leût ce qui ſuit.

» De tant de belles choſes que vous avez dittes » à mon avantage, tout ce que j'en puis croire » pour me flatter, c'eſt que la fortune m'ait don- » né quelque part en vos ſonges; encore je ne » ſçay ſi les réveries d'une ame ſi relevée que la » voſtre ne ſont pas trop ſérieuſes & trop raiſon- » nables pour deſcendre juſqu'à moy; & je m'eſti- » meray trop favorablement traité de vous, ſi vous » avez ſeulement ſongé que vous m'aimiez. Car » de m'imaginer que vous m'ayez gardé quelque » place parmi ces grandes penſées qui ſont occu- » pées à cette heure à faire les partages de la gloi- » re, & à donner récompenſe à toutes les vertus » du monde, j'ay trop bonne opinion de voſtre » eſprit pour m'en perſuader cette baſſeſſe, & je » ne voudrois pas que vos ennemis euſſent cela à » vous reprocher.

» Je n'ay rien veû de vous depuis voſtre dé-

part qui ne m'ait ſemblé au deſſus de ce que vous « avez jamais fait, & par ces derniers ouvrages « vous avez gagné l'honneur d'avoir ſurmonté « celuy qui a paſſé tous les autres. «

Tous ceux qui ſont jaloux de l'honneur de « ce Royaume ne s'informent pas plus de ce que « fait Monſieur le Maréchal de Créquy que de « ce que vous faites, & nous avons plus de deux « Généraux d'armée qui ne font pas tant de bruit « avec trente mille hommes que vous en faites « dans voſtre ſolitude. «

Si nous avions en uſage cette loy qui permet- « toit de bannir les plus puiſſans en autorité ou « en réputation, je croy que l'envie publique ſe « déchargeroit ſur voſtre teſte, & que M. le Car- « dinal de Richelieu ne courroit pas tant de for- « tune que vous. «

Tout cela n'eſt-il pas extréme, pourſuivit Philanthe ? & ſi vous eſtimez de telles penſées, devez-vous mépriſer celles de Balzac ? Il y a long-temps, reprît Eudoxe, que j'ay fait réflexion ſur cette Lettre de Voiture, & que j'y ay apperceû un caractére particulier qui ne ſe trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par tout : mais ſouffrez que je vous diſe franchement ce que je penſe là-deſſus. Voiture affecta ce ſtile, ſi je ne me trompe, ou pour faire ſa cour à Balzac,

en l'imitant, ou pour ſe moquer de luy, en le contrefaiſant; & ce qui me fait pancher davantage du coſté de la moquerie, c'eſt que l'eſprit de la Lettre eſt railleur, que Balzac eſtoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'eſtoient pas dans le fonds trop bien enſemble.

Quoy qu'il en ſoit, Voiture ne penſe point comme Balzac lors qu'il parle ſelon ſon génie; & dans les endroits meſme où il s'éleve le plus, on ne le perd point de veûë. Quoy, vous n'appellez pas du ſublime outré, pour me ſervir de vos termes, ce qu'il dît au Duc d'Anguien ſur » la priſe de Dunkerque ? L'éloquence, qui des » plus petites choſes en ſçait faire de grandes, ne » peut avec tous ſes enchantemens égaler la hau- » teur de celles que vous faites; & ce que dans » les autres elle appelle hyperbole, n'eſt qu'une » façon de parler bien froide pour exprimer ce » que l'on penſe de vous.

C'eſt en des occaſions comme celle-là, repartit Eudoxe, où, ſelon Quintilien, l'hyperbole la plus hardie eſt une perfection du diſcours, bien-loin d'en eſtre un défaut; je veux dire, quand la choſe dont il s'agit paſſe en quelque ſorte les limites de la vertu naturelle, telle qu'eſtoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines, & qui faiſoit tous les jours

Tum hyperbole virtus, cùm res ipſa de qua loquendum eſt, naturalem modum exceſſit. Conceditur enim amplius dicere, quia dici quantum eſt non poteſt, meliuſque ultra quàm citra ſtat oratio. *Quintil. lib. 8. c. 6.*

jours des actions de valeur preſque incroyables : car alors il eſt permis de dire plus qu'il ne faut, parce qu'on ne peut dire autant qu'il faut ; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la vérité, que de demeurer en deçà. Auſſi Iſocrate ayant à décrire l'expedition que fit Xercés contre les Grecs, quand il paſſa dans la Grece avec une armée ſur terre compoſée d'un million d'hommes, & une autre ſur mer de douze cens galeres, dit fort à propos : *Quel Orateur voudroit en parler avec excés, qui n'en diſt moins que ce qui en a eſté ?*

Si Balzac n'uſoit d'hyperboles qu'en ces ſortes de rencontres, pourſuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire ſur toutes ſes éxagérations, & ſon ſublime vaudroit peut-eſtre celuy de Voiture. Mais en vérité l'un eſt bien different de l'autre, & pour peu qu'on y prenne garde Balzac prend le haut ton juſques dans les petites choſes ; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans les grandes, & ne s'y éleve jamais trop, parce qu'il le fait toûjours ſelon les regles de l'art, ou plûtoſt ſelon celles du bon ſens. Vous avez beau dire, repliqua Philanthe, Voiture tient un peu du caractére de Lyſias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnaſſe, tout naturel & tout ſimple qu'il eſtoit, s'enfloit quelquefois : ſemblable à ces riviéres, qui ayant un cours

Simplex eſſe mavult quàm cum aliquo periculo ſublimis, nec tam artificium oſtendit quàm naturalem veritatem. *De Orator. Antiq.*

reglé, & des eaux fort pures, ne laiſſent pas de ſe déborder en de certains temps.

Æquo ſublimior & magnificentior in panegyricis. *Judic. de Iſocrat.*

Mais Voiture, reprît Eudoxe, n'a rien de ces eſprits hyperboliques dont les penſées deviennent froides par l'excés de l'hyperbole, tel qu'eſtoit celuy qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulyſſe, diſoit que les chévres y paiſſoient.

Ex ſuperlatione ſententiæ, & ex eo quod fieri nequit, frigiditas nata eſt. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Malherbe du moins, repliqua Philanthe, qui vous ſemble & ſi ſenſé & ſi juſte, ne l'eſt pas toûjours. Il eſt empoullé en de certatines rencontres; ou pour m'exprimer plus figurément, ce fleuve égal & paiſible dans ſa courſe, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, aprés la mort d'Henri le Grand, au débordement de la Seine ?

L'image de ſes pleurs, dont la ſource feconde
Jamais depuis ta mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitence de Saint Pierre eſt encore plus violent:

C'eſt alors que ſes cris en tonnerres s'éclatent:
Ses ſoupirs ſe font vents qui les cheſnes combattent;

Et ſes pleurs qui tantoſt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élement.

Ce n'eſt pas par ces endroits-là, repartit Eudoxe, que j'eſtime, & que j'admire Malherbe: il y ſort viſiblement de ſon caractére, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pouſſer le ſublime plus loin en vers qu'en proſe, & un poëme admet des penſées hardies qui ne conviendroient pas à une piéce d'éloquence. Il eſt vray, repliqua Eudoxe; mais cette hardieſſe poétique doit avoir ſes bornes, & le merveilleux meſme de l'Epopée devient ridicule dés qu'il n'eſt pas vrayſemblable.

Je ne croy pas, dît Philanthe, que les petits ouvrages de poéſie ſoyent aſſujétis aux regles rigoureuſes des poëmes Epiques. Dés que ces petits ouvrages, repartit Eudoxe, ſont graves & ſérieux, ils doivent eſtre auſſi éxacts que les grands poëmes pour ce qui regarde les penſées. L'hyperbole & l'éxagération qui ne ſont pas dans les régles, en doivent eſtre bannies; & pour moy je n'eſtime guéres plus l'Epigramme d'un de nos Poëtes ſur les nouveaux baſtimens du Louvre, que celle de Martial ſur la maiſon de Domitien:

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire :
Loin de l'admirer, je ſoupire
De le voir ainſi limité.
Quoy, preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſerre!
Une ſi grande Majeſté
A trop peu de toute la terre.

Nec tales Romæ vidit ſibi Jupiter ædes : Nec talem coluit Roma ſuperba Jovem.

Attoniti tantæ molis novitate Nepotes, Mirari ceſſent : Regia Solis erat.

Pande fores populis ſub limis Lupara : non eſt Terrarum imperio dignior ulla domus.

Quid valeat bello Lodoïx centum oppida monſtrant. Monſtrat quid valeat pace vel una domus.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la pluſpart des Inſcriptions que les beaux Eſprits ont faites pour le Louvre, ſont à-peu-prés de ce caractére. L'une dit : *Jupiter ne s'eſt jamais veû à Rome un tel Palais ; & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.* L'autre : *Que nos Neveux étonnez de la magnificence de cét Edifice, ceſſent d'admirer : c'eſtoit le Palais du Soleil.* Il y en a de moins faſtueuſes & de moins brillantes, dît Eudoxe, qui ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de nobleſſe. En voicy une qui ſent tout-à-fait l'antiquité, & qui ſemble eſtre du ſiécle d'Auguſte : *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre ſuperbe ; il n'eſt point de maiſon plus digne de l'Empire du monde.* J'en ſçay encore une autre qui me paroiſt belle : *Cent villes priſes font voir ce que* LOUïS *peut dans la guerre ; une ſeule maiſon montre ce qu'il peut dans la paix.*

Tout cela me fait ſouvenir du Cavalier Bernin, dît Philanthe : il fut appellé en France pour le deſſein du Louvre, & il fit le Buſte du

Roy en marbre. Ce buſte luy attira l'applaudiſſement de toute la Cour, & donna lieu à un Poéte d'Italie de faire des vers ſur le pié-d'eſtal qui n'eſtoit pas encore fait.

Entrò Bernino in un penſier profondo,
Per far al Reggio buſto un bel ſoſtegno:
E diſſe, non trovandone alcun degno;
Piccola baſa à un tal Monarca é il mondo.

A quoy le Bernin répondit luy-meſme:

Mai mi ſouvenne quel penſier profondo,
Per far di Ré ſi grande appoggio degno:
Van ſarrebe il penſier, che di ſoſtegno
Non è meſtier, à chi ſoſtienne il mondo.

Nous voilà retombez dans le ſublime vicieux, repartit Eudoxe: car qu'y a-t-il de moins grand & de moins ſolide que de dire qu'un monde entier eſt une trop petite baſe pour un tel Monarque; ou que celuy qui ſoûtient le monde, n'a pas beſoin de ſoûtien?

Ce n'eſt pas tout, reprît Philanthe au ſujet de la Statuë équeſtre du Roy que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui eſt aujourd'huy à Verſailles: on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier ſe plaint de ce qu'ayant toûjours eſté le lieu des Triomphes, on deſtine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin ré-

pond, qu'où eſt LOUÏS le Grand, là eſt le Capitole.

E vero che il tuo luogo è quello di Trionfanti :
Ma dove è il gran LUIGI, *è il Campidoglio.*

Vous m'avoûërez qu'il y a là une véritable grandeur auſſi-bien qu'à ce qu'on a dit autrefois, qu'où eſtoit le grand Camille, là eſtoit Rome; & à ce que dit un de nos Poétes, en faiſant parler un Romain :

Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

Je vous avoûë franchement que je ne m'accommode pas de ces idées ſi pompeuſes; & ſix vers François qu'un des plus illuſtres Prélats du Royaume a mis ſous le buſte du Roy dans ſon Palais Epiſcopal me plaiſent bien davantage :

Ce Heros, la terreur, l'amour de l'univers
Avoit des ennemis en cent climats divers :
Leurs efforts n'ont ſervi qu'à le combler de gloire ;
Son nom les fit trembler, ſon bras les a défaits ;
Enfin las d'entaſſer victoire ſur victoire,
Maiſtre de leurs deſtins, il leur donne la paix.

Je ſçay aprés tout bon gré aux beaux eſprits étrangers de dire des choſes un peu exceſſives, en parlant de noſtre incomparable Monarque, c'eſt ſigne qu'ils en ont une haute idée; & je

pardonne à un Poéte Italien moderne qui a fait le Panégyrique de Loüis le Grand, d'avoir dit que les Provinces entiéres, & les Citadelles imprenables n'ont couſté au Roy qu'une réflexion de ſon eſprit, & un éclair de ſes armes.

Bellicoſe Provincie, e Rocche horrende
Già de più prodi inciampo,
Un raggio ſol coſtaro
De la mente regal, de l'armi un lampo.

Qu'à peine il penſe a tant de diverſes & de hautes entrepriſes, que la victoire vient auſſi viſte que va ſa penſée:

A varie ed alte impreſe appena intende,
Che allor veloce al paro
D'ell' Eroico penſier, vien la vittoria.

Que ſes penſées ſont le ſort des nations, & que les deſtins dépendent de luy.

Son deſtin delle genti i ſuoi penſieri
Da lui pendono i fati.

Qu'avec le ſeul bruit de ſon nom, il ſçait foudroyer, & que ſes réſolutions ſont plus d'effet à la guerre que les armées des autres Princes.

Egli sà fulminar ſolo col tuono;
Più vince il ſuo voler che l'altrui guerra.

Qu'à la honte de la Grece qui a tenté inutilement de percer l'Iſtme de Corinthe, LOUÏS a joint les deux mers, comme ſi c'eſtoit un effet de ſon pouvoir & de ſa ſageſſe de rendre la ſymmetrie du monde plus parfaite, & que Dieu qui voyoit de quelle utilité ſeroit la jonction des mers, ne l'euſt pas voulu faire luy-meſme, pour en réſerver toute la gloire à un ſi grand Prince.

Ecco in ſeno alla Francia or ſon coſtretti
Con l'onde pellegrine
Abbocarſi il Tireno, e l'oceano.
La Grecia vantatrice il picciol tratto
Tentò cavar del ſuo Corinto in vano;
Omai LUIGI *ha tratto*
Mare à mar più lontano
Quaſi ſua forza, e ſuo ſaper profondo
Sia migliorar la ſimmetria del mondo.
A te LUIGI *hà 'l Creator ſerbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces penſées à un homme de delà les monts, mais je ne ſçay ſi je les pardonnerois à un François, car noſtre eſprit eſt d'une autre trempe que celuy des Italiens, & nous n'aimons aujourd'huy que la véritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poétes ont ſur le Roy meſme des penſées qui me ſemblent aſſez Italiennes, comme celle-cy qui a rapport au paſſage du Rhin.

De

De tant de coups affreux la tempeſte orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe:
Mais LOUÏS *d'un regard ſçait bientoſt la fixer;*
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Ces deux derniers vers ſont pour le moins auſſi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne ſont point fanfarons, repartit Eudoxe; ils ne ſont que forts, & ils ont une vraye nobleſſe qui les autoriſe. Le Poéte ne dit pas que les deſtins en général dépendent du Roy: il ne parle que du deſtin de la guerre. Comme le ſyſtême de ſa penſée eſt tout Poétique, il a droit de mettre la fortune en jeu; & comme la préſence d'un Prince auſſi magnanime que le noſtre rend les ſoldats invincibles, il a pu dire poétiquement:

Mais LOUÏS *d'un* [illegible] *regard ſçait bientoſt*
la fixer,
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

C'eſt comme s'il diſoit: Dés que LOUÏS paroiſt, on eſt aſſeûré de la victoire. Y a-t-il là quelque choſe d'outré, & toute l'Europe n'a-t-elle pas eſté témoin d'une vérité ſi ſurprenante?

Mais, repliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poéte, aprés avoir dit par une eſpece d'enthouſiaſme,

O que le Ciel ſoigneux de noſtre poéſie,
Grand Roy, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie?
Bientoſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers,

Ajoute ſur le meſme ton:

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives de Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre;
De juger ſi les Grecs qui briſerent ſes tours
Firent plus en dix ans que LOUÏS *en dix jours?*

Ce dernier vers me paroiſt bien fort pour ne rien dire de pis. La penſée eſt forte, repartit Eudoxe, mais elle eſt raiſonnable; car cela ne ſe dit pas affirmativement, comme en deux autres vers preſque ſemblables d'un autre Poéte:

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la Fable en dix ans n'a fait faire à ſes Dieux.

Aprés tout, repliqua Philanthe, la penſée n'eſt peut-eſtre pas ſi forte que vous vous imaginez. Car enfin ces Dieux qui ſont bleſſez & défaits dans l'Iliade ne valent gueres plus que des Heros. Vous dites vray, reprît Eudoxe, & je trouve que Longin a raiſon de dire qu'Homére s'eſt efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiége de Troye; & qu'au contraire des Dieux meſmes il

en fait des hommes, juſqu'à leur donner des paſſions foibles & baſſes dont les grands hommes ſont éxempts : témoin le combat où Pluton tremble, & ſe croit perdu, & dont voicy un endroit que le traducteur de Longin a rendu admirablement :

L'enfer s'émeût au bruit de Neptune en furie,
Pluton ſort de ſon troſne, il paſlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu dans cét affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Stix la rive deſolée,
Ne découvre aux vivans cét empire odieux
Abhorré des mortels, & craint meſme des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une forteresſe du Japon, repliqua Philanthe, dit que le foſſé en eſt ſi profond, qu'il ſemble qu'on peut par là aller faire la guerre aux Démons juſques dans l'enfer. *Que parece ſe abria para ir fazer guerra a os Demonios no inferno.* C'eſt parler hardîment pour un Hiſtorien, repartit Eudoxe, & c'eſt tout ce qu'on pourroit ſouffrir à un Poéte tel que celuy qui dit qu'à force de creuſer bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaſpe, on fait eſpérer aux ombres des enfers de voir la clarté du ciel.

Jam montibus hauſtis Antra gemunt, & dum varios lapis invenit uſus Inferni manes cælum ſperare jubentur. *Petr.*

Lucain, qui eſt plus Hiſtorien que Poéte, dît

Philanthe, a une penſée ſur les malheurs de la guerre de Pharſale qui me ſemble bien généreuſe, mais qui vous paroiſtra ſans doute trop hardie : la voicy. *Si les deſtins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Neron ſur le troſne ; ſi le ciel couſte cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait eſté paiſible poſſeſſeur de ſon Empire qu'aprés la guerre des Géans : Puiſſances celeſtes nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes les plus énormes plaiſent à ce prix.* La penſée de Pline le Jeune ſur un ſujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous ſçavez que les ſoldats qui tuérent les meurtriers de Domitien aſſiégérent Nerva dans ſon Palais. Le Panégyriſte de Trajan dit là-deſſus : *A la vérité, ce fut-là une grande honte pour le ſiécle ; & la République receût en cette rencontre une grande playe. Le Maiſtre & le Pere du monde eſt aſſiégé, pris, enfermé ; & on oſte au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire, la liberté de tout faire ſans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette ſeule voye pour vous faire regner, il ne s'en faut rien que je ne diſe hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un ſi grand bonheur.*

Jam nihil, ô Superi, querimur : ſcelera ipſa nefaſque, Hac mercede placent. *Lib. 1.*

Si tamen hæc ſola erat ratio quæ te publicæ ſalutis gubernaculis admoveret ; propè eſt ut exclamem, tanti fuiſſe. *Panegyr. Traj.*

La penſée du moins ne bleſſe point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré eſt adouci par *il ne s'en faut rien que je ne diſe.* Mais j'aime encore mieux ce que

Corneille fait dire au vieil Horace, aprés que le dernier de ſes fils eût tué les trois Curiaces, dont la ſœur eſtoit ſa belle-fille, & dont l'un devoit eſtre ſon gendre :

Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous :
Tous nos maux à ce prix doivent nous eſtre doux.

La nobleſſe, le ſublime eſt là ſans enflure, ajoûta Eudoxe, & Longin luy-meſme ſeroit content de Corneille. Que ſi ſelon ce grand Maiſtre du ſublime c'eſt un defaut dans la Tragédie, qui eſt naturellement pompeuſe & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos ; à plus forte raiſon doit-on éviter l'enflure dans les diſcours ordinaires : & delà vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appellé les vautours, des ſepulcres animez. Je ne vois pas, repliqua Philanthe, qu'il y ait là de quoy railler ; & Hermogene qui trouve que l'Auteur de cette penſée eſt digne des ſépulcres dont il parle, mérite à mon gré qu'on le raille un peu luy-meſme.

Effectivement, repartit Eudoxe, la penſée n'eſt pas ſi ridicule, & ſelon le Traducteur de Longin elle ne ſeroit pas condamnable dans les vers. Valere Maxime parlant d'Artemiſe qui beut les cendres de Mauſole ſon mari, l'a bien appellée un tombeau vivant ; & un galant homme de ce ſiécle, encore plus illuſtre par ſa va-

Quid de illo inclyto tumulo loquare, cùm ipſa Mauſoli vivum ac ſpirans ſepulcrum fieri concupierit ? *Valer. Max. lib. 4. c. 6.*

leur & par ſa vertu que par ſes ouvrages, pour baſtir un Mauſolée à la Reine mere Anne d'Autriche, dreſſa une Piramide de cœurs enflammez avec ces mots Eſpagnols, *Aſſi ſepultada no es muerta;* & ces vers François:

Paſſant, ne cherche point dans ce mortel ſéjour
Anne de l'univers & la gloire & l'amour
Sous le funeſte enclos d'une tombe relante:
Elle eſt dans tous les cœurs encore aprés ſa mort,
Et malgré l'injuſtice & la rigueur du ſort
Dans ces vivans tombeaux cette Reine eſt vivante.

J'ay peine à croire, pourſuivit Eudoxe, que Longin euſt condamné *ces vivans tombeaux* dans ce ſens-là. Croyez-vous, repartit Philanthe, qu'il euſt approuvé un endroit des *Triomphes de Loüis le Juſte?*

Ces Rois qui par tant de ſtructures
Qui menacent encor le ciel de leurs mazures,
Oſerent allier par un barbare orgueïl,
La pompe avec la mort, le luxe avec le deuïl.
Auſſi le temps a fait ſur ces maſſes hautaines
D'illuſtres chaſtîmens des vanitez humaines.
Ces tombeaux ſont tombez, & ces ſuperbes Rois
Sous leur chute ſont morts une ſeconde fois.

Ces penſées ſont nobles, & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombez*

prés, qui me ſemble un petit jeu ridicule. Juvenal a bien mieux dit que les ſépulcres ont leurs deſtinées, & périſſent comme les hommes; & Auſone aprés luy, que la mort n'épargne pas meſme les marbres. Pour la derniére penſée, *ſont morts une ſeconde fois*, elle eſt apparemment tirée de Boéce, quand il ſoûtient que la réputation des Romains les plus fameux ſera éteinte un jour entiérement, & qu'alors ces grands hommes mourront une ſeconde fois.

Quandoquidem data ſunt ipſis quoque fata ſepulcris. *Satyr. 10.*

Mors etiam ſaxis marmoribuſque venit. *Auſon.*

Quod ſi putatis longiùs vitam trahi
Mortalis aura nominis
Cum ſera vobis rapiet hoc etiam dies:
Jam vos ſecunda mors manet.

Le meſme Poéte François, reprît Philanthe, dit ailleurs, en parlant des ſuperbes baſtimens d'Egypte ruinez où eſtoient les ſtatuës d'Abel & de Caïn:

Là le frere innocent & le frere aſſaſſin
Egalement caſſez ont une égale fin:
Le temps qu'aucun reſpect, qu'aucun devoir ne bride
A fait de tous les deux un ſecond homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *ſeconde vie* d'un enfant ſauvé du naufrage ſur le corps de ſon pere mort, que le *ſecond homicide* des deux freres. La penſée eſt tirée d'une Epigramme grecque qui a eſté appliquée heureuſement à la Conception immaculée de la Sainte Vierge, & traduite en noſtre langue le plus polîment du monde. Ecoutez la traduction, c'eſt l'enfant qui parle:

Les Dieux touchez de mon naufrage,
Ayant veû perir mon vaiſſeau,
M'en préſenterent un nouveau
Pour me reconduire au rivage.
Il ne paroiſſoit ſur les flots
Ni navire ni matelots;
Il ne me reſtoit plus d'eſpoir dans ma miſere,
Lors qu'aprés mille vains efforts,
J'aperceûs prés de moy flotter des membres morts.
Helas, c'eſtoit mon pere!
Je le connus, je l'embraſſay,
Et ſur luy juſqu'au port heureuſement pouſſé,
Des ondes & des vents j'évitay la furie.
Que ce pere doit m'eſtre cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois ſur la terre, & l'autre ſur la mer!

J'ay leû je ne ſçay où, dît Philanthe, que Cornélie mettant dans la terre les cendres de Pompée qui tenoient auprés d'elle la place de ſon mari meſme, il luy ſembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle eſtoit veuve pour la ſeconde fois. Toutes ces penſées peuvent avoir un trés-bon ſens, répondit Eudoxe; du moins ne ſont-elles pas guindées comme celles de Lucain, qui va d'ordinaire au-delà du but. J'avoûë qu'en s'élevant, il eſt aiſé de s'élever trop, & qu'on a de la peine à s'arreſter où

où il faut, comme fait Ciceron, qui, au rapport de Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme, & fort éloigné de ceux dont parle Longin, qui au milieu de la fureur divine dont ils penſent eſtre quelquefois épris, badinent, & font les enfans. Un de nos Poétes qui a la plus belle imagination du monde, & qui ſeroit un Poéte accompli s'il pouvoit moderer ſon feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez-en par un ſeul éxemple:

Non ſupra modum elatus Tullius. *Lib. 12. c. 10.*

Cùm videantur ſibi ceu divino correpti & incitati furore, non bacchantur, ſed nugantur puériliter. *Sect. 1.*

Le chevalier Chreſtien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carriére, & plus d'une victoire:
En tombant il s'éleve, il triomphe en mourant;
Et priſonnier vainqueur, couronné de ſa chaiſne,
Il garde à ſa vertu la dignité de Reine.

C'eſt le Poéte, repliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de ſon Poëme fait dire au Soudan d'Egypte:

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens
Sont du droit des petits, & non du droit des grands.
Un Roy dans ſa Couronne à toute ſa famille:
Son Etat eſt ſon fils, ſa grandeur eſt ſa fille,
Et de ſes intéreſts bornant ſa parenté,
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſtérité.

Cela s'appelle pouſſer une penſée noble à l'extrémité, reprît Eudoxe, & il n'eſt pas néceſſaire que je vous faſſe faire réflexion ſur ces deux vers :

Son Etat eſt ſon fils, ſa grandeur eſt ſa fille,
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſtérité.

Non plus que ſur celuy-cy :

Il garde à ſa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites aſſez de vous-meſme, & vous eſtes, je croy, convaincu qu'en matiére de penſées il y a un ſublime outré & frivole. Mais je ne le ſuis pas, repartit Philanthe, que l'agréable puiſſe eſtre vicieux dans l'agrément meſme, & qu'en beauté ce ſoit un défaut que l'excés. Je vas, ſi je ne me trompe, vous en convaincre, reprît Eudoxe, & je le vas faire par les éxemples qui perſuadent mieux que tous les raiſonnemens.

Les premiéres penſées qui me viennent là-deſſus ſont de *la Méthamorphoſe des yeux de Philis changez en Aſtres ;* vous connoiſſez ce petit ouvrage. C'eſt un chef-d'œuvre d'eſprit, dît Philanthe, & j'en ſuis charmé toutes les fois que je le lis. J'en ay eſté charmé comme vous, reprît Eudoxe ; mais j'en ſuis bien revenu, & je n'y admire plus guéres que l'affectation. Le com-

mencement que je trouvois ſi joli me paroiſt fade & ridicule :

Beaux ennemis du jour dont les feüillages ſombres
Conſervent le repos, le ſilence, & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il ſied mal de briller d'abord ! Mais que ce qui ſuit pour exprimer la hauteur des cheſnes d'une foreſt ancienne me déplaiſt avec toutes les graces que l'Auteur y met :

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,
Qui juſques dans le ciel, ſans crainte du tonnerre,
Allez faire au ſoleil une innocente guerre.

Outre qu'il eſt faux que les grands arbres ne craignent point le tonnerre, puis que plus ils ont de hauteur, plus ils y ſont expoſez : n'eſt-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables, qui font au ſoleil une innocente guerre ?*

La deſcription de la fontaine reſſemble à celle du bois :

C'eſt-là par un cahos agréable & nouveau
Que la terre & le ciel ſe rencontrent dans l'eau;
C'eſt-là que l'œil ſouffrant de douces impoſtures,
Confond tous les objets avecque leurs figures ;

C'eſt-là que ſur un arbre il croit voir les poiſſons
Qu'il trouve des roſeaux auprés des hameçons,
Et que le ſens charmé d'une trompeuſe idole,
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.

Un autre de nos Poétes, repliqua Philanthe, dit, en faiſant la deſcription d'un naufrage cauſé par l'embraſement du navire :

Soldats & matelots roulez confuſément
Par un double malheur periſſent doublement ;
L'un ſe bruſle dans l'onde, au feu l'autre ſe noye,
Et tous en meſme temps de deux morts ſont la proye.

Ce vers,

L'un ſe bruſle dans l'onde, au feu l'autre ſe noye,

reſſemble aſſez au voſtre,

Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.

Ces penſées, repartit Eudoxe, ont pour ainſi dire un premier coup d'œil qui flatte, & qui réjoüit : mais quand on les regarde de prés, on trouve que ce ſont des beautez fardées, qui n'éblouiſſent qu'à la premiére veûë ; ou des loûïs d'or faux, qui ont plus d'éclat que les bons, mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la deſcription de la fontaine, dît Philanthe :

ils me paroiſſent parfaitement beaux, & trés-naturels.

Au milieu de ce bois un liquide criſtal,
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans ſa glace inconſtante,
Fait de tous ſes voiſins la peinture mouvante.

Si vous appellez cela naturel, repliqua Eudoxe, je ne ſçay pas quelle idée vous avez de l'affectation. En verité, repartit Philanthe, vous renverſez toutes mes idées. Croyez-moy, reprît Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, meſme dans les matiéres fleuries; & il vaudroit preſque mieux qu'une penſée fuſt un peu ſombre, que d'eſtre ſi brillante.

Ludere quidem integrum eſt; verum omni in re habenda eſt ratio decori. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Cependant, repartit Philanthe, je vous ay veû autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'eſt le Sonnet du Miroir, compoſé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Baſſompierre: vous me l'avez appris, & je l'ay retenu.

Miroir peintre & portrait qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toy mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour eſtre animé n'as beſoin que de voix:

Tu peux ſeul me montrer, quand chez toy je me vois,
Toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage:

Tu ſuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te deçois.

Les mains d'un artiſan au labeur obſtinées,
D'un pénible travail font en pluſieurs années
Un portrait qui ne peut reſſembler qu'un inſtant.

Mais toy, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais ſans nul effort un ouvrage inconſtant
Qui reſſemble toûjours, & n'eſt jamais ſemblable.

J'eſtois jeune, repartit Eudoxe, quand je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'eſt pas qu'il n'ait de grandes beautez : par éxemple, *Pour eſtre animé n'a beſoin que de voix ; Tu peux ſeul me montrer toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage ; Tu fais ſans nul effort un ouvrage qui reſſemble toûjours, & n'eſt jamais ſemblable :* ces traits ſont agréables & naturels ; mais ce *peintre & portrait qui donne & qui reçois ;* ce *peintre brillant,* péche par trop d'agrément, & ne me plaiſt plus. Au reſte, ſi nous avions icy égard à la langue, nous ſerions bleſſez de *qui donne, qui porte,* ſans *s* à la ſeconde perſonne : il faut *qui donnes, qui portes,* & cette faute de Grammaire ne ſe pardonneroit pas aujourd'huy ; mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit.* A parler en général, le Sonnet ſeroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation ; & ce qui va vous ſurprendre, les penſées d'un Poéte Italien

* Voy. le nota-manuſcrit à la fin du volume, p. 378.

ſur le miroir meſme me paroiſſent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes myſtérieuſes qu'elles ſont.

So una mia coſa la qual non è viva,
E par che viva; ſe gli vai dinanti,
E ſe tu ſcrivi parerà che ſcriva;
E ſe tu canti parerà che canti;
E ſe ti affacci ſeco in proſpettiva,
Ti dira i tuoi diffetti tutti quanti;
E ſe ſdegnoſo gli homeri le volti,
Spariſce anch'ella, è torna ſe ti volti.

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & ſemble en avoir; ſi j'écris, ou ſi je chante, on diroit qu'elle écrit, & qu'elle chante; elle me montre tous mes defauts extérieurs; elle diſparoiſt dés que je tourne le dos, & revient auſſitoſt que je me retourne: tout cela eſt dit jolîment & dans le bon ſens.

Puis que, *Pour eſtre animé n'a beſoin que de voix, non è viva e par che viva,* ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la penſée du Taſſe ſur le graveûres de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures ſont ſi bien faites, qu'elles ſemblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas meſme ſi on s'en rapporte à ſes yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca questo ancor, s'agli occhi credi.

C'eſt à dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action ſur les viſages des figures, qu'un ſourd qui auroit la veûë bonne, croiroit à les voir qu'elles parleroient. Vous badinez, répliqua Philanthe. Pour vous répondre ſérieuſement, dît Eudoxe, cela eſt penſé avec beaucoup d'eſprit. Mais Virgile ne penſe point de la ſorte, en décrivant ce qui eſt gravé ſur le bouclier d'Enée. Mais, reprît Philanthe, un de nos Poétes que je puis appeller noſtre Virgile, dit, en faiſant la deſcription des ſuperbes baſtimens d'Egypte, où eſtoit repreſenté l'embraſement de Sodome;

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur,
Il paroiſt meſme à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un grand Prélat, qu'en ſa jeuneſſe il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de n'admirer pas meſme le merveilleux; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ſes diſcours eſtoient meûrs & ſolides dans la fleur meſme de ſon âge: *La Corte di Roma la quale ſi gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile; e pure ammirò*

mirò voi giovane ſe credeva à gli occhi, vecchio ſe dava fede all'udito.

Ces deux penſées, repliqua Eudoxe, ſont à mon gré plus ſimples que celle du Taſſe. Un Italien, repartit Philanthe, a mis ſous un Saint Bruno peint au naturel dans le fonds d'une ſolitude: *Egli è vivo, e parlerebbe ſe non oſſervaſſe la regola del ſilentio.* Cela n'eſt-il pas penſé agréablement, *Il eſt vivant, & il parleroit, ſi ce n'eſt qu'il garde la régle du ſilence?* La penſée eſt aſſez plaiſante, répondit Eudoxe, & n'eſt peut-eſtre que trop agréable: elle revient à celle de Malherbe ſur l'image d'une Sainte Catherine:

L'art auſſi-bien que la nature
Euſt fait plaindre cette peinture:
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cauſe eſt belle,
La gloire d'une ame fidelle,
Eſt de ſouffrir ſans murmurer.

Aprés tout, ce ſont proprement les Italiens qui abondent en penſées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des deſcriptions ſi riantes, & qui appelle la Roſe, l'œil du printemps, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs:

L'occhio di primavera,
La pupilla d'Amor,
La porpora de prati,
Il fior de gli altri fiori.

Le Roſſignol, une voix emplumée, un ſon volant, une plume harmonieuſe:

Una voce pennata,
Un ſuon volante,
Una piuma canora.

Les Etoiles, les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funérailles du jour; les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes celeſtes:

Sacre lampe dorate
Ch' i palchi immenſi
Del firmamento ornate.

De l'eſequie del dì chiare facelle.

Specchi de l'univerſo e di natura.

Fiori immortali e nati
Ne le campagne amene
De ſempiterni prati.

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profeſſion de s'égayer, & de s'amuſer par tout. Je

parle du Prince de la Poéſie Italienne, & je ſouſtiens que le Taſſe eſt en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergere occupée à ſe parer avec des fleurs, & voicy ce qu'il en dit : Tantoſt elle prenoit un lys, « tantoſt une roſe, & les approchoit de ſes joûës, « pour faire comparaiſon des couleurs ; & puis « comme ſi elle ſe fuſt applaudie de la victoire, « elle ſourioit, & ſon ſouris ſembloit dire aux « fleurs, J'ay l'avantage ſur vous ; & ce n'eſt pas « pour ma parure, ce n'eſt que pour voſtre honte « que je vous porte. «

. . . . . *Io pur vinco*
Ne porto voi per ornamento mio,
Ma porto voi ſol per vergogna voſtra.

Cela n'eſt-il pas enchanté, dît Philanthe ? Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, ſi ces penſées-là vous charment : une bergere ne fait point tant de réflexions ſur ſa parure : les fleurs ſont ſes ajuſtemens naturels ; elle s'en met quand elle veut eſtre plus propre qu'à l'ordinaire, mais elle ne ſonge pas à leur faire honte. Selon voſtre gouſt, ajoûta-t-il, c'eſt quelque choſe de fort beau que ce qu'on a dit d'une belle chanſon, que c'eſt un air qui vole avec des aîles de miel ; de la queuë du paon, que c'eſt une prairie de plumes ; & de l'arc-en-ciel, que c'eſt le ris du

ciel qui pleure, un arc ſans fléches, ou qui n'a que des traits de lumiére, & qui ne frappe que les yeux. Ah que cela eſt joli, s'écria Philanthe! Prenez garde, reprît Eudoxe, que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaiſent guéres que quand elles ne ſont point forcées! *L'air qui vole avec des ailes de miel, la prairie de plumes, le ris du ciel qui pleure, l'arc ſans fléches, qui n'a que des traits de lumiére, & qui ne frappe que les yeux:* tout cela eſt trop recherché, & meſme trop beau pour eſtre bon.

A la vérité, pourſuivit Eudoxe, il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien ſuivie, ou une allégorie réguliére: mais auſſi il n'y a peut-eſtre rien qui le ſoit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allégories trop étenduës. Vous avez veû un petit Dialogue qui ſe fit en quatre vers Latins ſur Urbain VIII. quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des Abeilles dans ſes armes, les Abeilles le repréſentent allégoriquement, & le Dialogue ſe fait entre un François, un Eſpagnol, & un Italien. Le François commence par dire: *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Eſpagnols.* L'Eſpagnol répond: *Si les Abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit enſuite, pour accorder le François & l'Eſpagnol: *Elles donneront*

GALLUS.
Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent.

HISPANUS.
Spicula ſi figent, emorientur Apes.

du miel à tout le monde, elles ne piqueront perſonne, car le Roy des Abeilles n'a point d'aiguillon.

ITALUS.
Mella dabunt cunctis, nulli ſua ſpicula figent :
Spicula nam Princeps figere neſcit Apum.

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuſe : tout y eſt juſte & ſenſé, ſans que rien aille au-delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien, & finiſſent mal, faute d'eſtre aſſez ménagées.

Le Teſti, qui eſt, comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un éxemple dans la Préface du ſecond volume des ſes Poëſies Lyriques. Ces chanſons, dit-il, que je « puis appeller les filles d'un pere déja vieux, & « des filles qui ne ſont pas jeunes elles-meſmes, « me repréſentoient tous les jours leur âge & le « mien, ennuyées de demeurer plus long-temps « dans la maiſon paternelle, & impatientes d'en « ſortir. On en voyoit déja quelques-unes, qui « plus hardies & plus libres que les autres, fréquentoient les compagnies, & alloient par tout ; ce « qui retomboit ſur moy, & tournoit un peu à « ma honte : car nous ne ſommes plus au temps « que les Herminies & les Angéliques couroient « le monde toutes ſeules ſans deshonorer leur famille, ni ſcandaliſer perſonne. «

Ce commencement eſt agréable : mais voyez ce que c'eſt que de pouſſer les choſes trop loin. J'ay donc pris le parti, ajoûte l'Auteur, de remédier à ce deſordre en les mariant, c'eſt à dire, «

» en les faiſant imprimer : *Ho dunque havuto per*
» *bene di rimediare al diſordine, e di ſpoſarle in legi-*
» *timo matrimonio a i torchi delle ſtampe.* Mais ſça-
» chant que la pauvreté de mon eſprit peut les
» empeſcher d'eſtre bien pourveûës, & faiſant ré-
» flexion d'ailleurs que c'eſt le propre des perſon-
» nes généreuſes d'aſſiſter de pauvres Demoiſel-
» les qui ſont en danger de ſe perdre, je vous
» prie, dit-il au Lecteur, de leur donner par cha-
» rité voſtre protection, qui leur tiendra lieu de
» dot.

Ce mariage, cette pauvreté, cette dot eſt juſtement ce qui rend l'allégorie vicieuſe : elle ne le ſeroit pas, ſi elle eſtoit moins étenduë & moins plaiſante. Le Poéte pouvoit appeller ſes derniéres Poéſies, les filles d'un pere avancé en âge, & dire qu'eſtant elles-meſmes dans un âge meûr, elles ſouffroient impatiemment la retraite, & eſtoient bien-aiſes de voir le monde, que quelques-unes d'elles voyoient déja malgré luy. Mais il falloit en demeurer là, & ne point parler de mariage : Auſſi-bien, ajoûta Eudoxe en riant, les Muſes ſont vierges. C'eſt peut eſtre, interrompit bruſquement Philanthe, parce qu'elles ſont gueuſes, & qu'elles n'ont pas de quoy ſe marier.

Scire oportet quouſque in ſingulis ſit progrediendum. *Longin. ſect. 29.*

In omnibus rebus videndum eſt quatenus : etſi enim ſuus cuique modus eſt, tamen magis offendit nimiùm quàm parùm. *Cicer. Orat.*

Quoy qu'il en ſoit, reprît Eudoxe, on péche ſouvent contre les régles de la juſteſſe, en éten-

dant trop une penſée agréable; & croiriez-vous que Voiture eſt tombé quelquefois dans ce défaut, témoin ſa Lettre de la Berne, & meſme celle de la Carpe? Je ne croyois pas, interrompit Philanthe, que vous puſſiez jamais vous réſoudre à condamner Voiture en quelque choſe; & j'en ſuis ravi pour l'amour de Balzac. Je ſuis de bonne foy, dît Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas juſqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingénieux, celuy qui ſçait le moins réduire ſes penſées à la meſure que demande le bon ſens, c'eſt Séneque. Il veut toûjours plaire, & il a ſi peur qu'une penſée belle d'elle-meſme ne frappe pas, qu'il la propoſe dans tous les jours où elle peut eſtre veûë, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable: de ſorte qu'on peut dire de luy ce que ſon pere diſoit d'un Orateur de leur temps: *En répetant la meſme penſée, & la tournant de pluſieurs façons, il la gaſte; n'eſtant pas content d'avoir bien dit une choſe une fois, il fait en ſorte qu'il ne l'a pas bien dite.* C'eſt celuy qu'un Critique de ce temps-là avoit couſtume d'appeller l'Ovide des Orateurs: car Ovide ne ſçait pas trop ſe retenir, ni laiſſer ce qui luy a réuſſi d'abord, quoy-que ſelon le ſentiment du meſme Critique, ce ne ſoit pas une

Habet hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit: dum non eſt contentus unam rem ſemel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controverſ. 5. lib. 9.*

Propter hoc ſolebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare: nam & Ovidius neſcit quod benè ceſſit relinquere. *Ibid.*

Aiebat Scaurus, non minùs magnam virtutem eſſe, ſcire deſinere, quàm ſcire dicere. *Ibid.*

moindre vertu de ſçavoir finir que de ſçavoir dire.

Conſiderationi ſopra l'arte dello ſtile e del dialogo.

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dît Philanthe, Séneque parfume ſes penſées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la teſte: elles plaiſent au commencement, & laſſent fort dans la ſuite. *Trofuma i ſuoi concetti con un ambra & con un zibetto che a lungo andare danno in teſta: nel principio dilettano, nel proceſſo ſtancano.* Mais je ne ſuis pas tout-à-fait de ſon avis, ni du voſtre; & je trouve que Séneque eſt beaucoup plus vif, plus piquant, & plus ſerré que Ciceron.

Entendons-nous, repartit Eudoxe: le ſtile de Ciceron a plus de tour & plus d'étenduë que n'en a celuy de Séneque, qui eſt un ſtile rompu, ſans nombre, & ſans liaiſon. Mais les penſées de Séneque ſont bien plus diffuſes que celles de Ciceron: celuy-là ſemble dire plus de choſes, & celuy-cy en dit plus effectivement; l'un étend toutes ſes penſées, l'autre entaſſe penſée ſur penſée. Et le Cardinal du Perron a eû raiſon de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Ciceron que dans cinq ou ſix de Séneque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-deſſus; ce ſeroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-meſme en liſant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez

Perroniana.

ſans

ſans doute que Quintilien a eû raiſon de dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter que Séneque, en écrivant, ſe fuſt ſervi de ſon eſprit & du jugement d'un autre.

Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

Mais pour ne point ſortir de noſtre ſujet, je mets au nombre des penſées qui péchent par trop d'agrément toutes les antitheſes recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu*, dans des endroits que j'ay remarquez. Florus, en parlant de ces braves ſoldats Romains qu'on trouva morts ſur leurs ennemis aprés la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne ſçay quel air menaçant; dit que la colére qui les animoit lors qu'ils combattoient, vivoit dans la mort meſme. *Et in ipſa morte ira vivebat.* C'eſtoit aſſez d'avoir dit qu'il reſtoit ſur leur viſage un air menaçant: *relictæ in vultibus minæ.* Il falloit s'en tenir là; & Titte-Live n'auroit eû garde de faire vivre la fureur guerriére dans la mort meſme.

Flor. lib. 1. c. 18.

Un de nos Poétes, en décrivant la deſcente de l'armée Françoiſe devant Damiette, & le courage avec lequel Saint Loûïs ſe jetta dans le Nil, dit d'abord:

Tandis que les premiers diſputent le rivage,
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le paſſage,
LOUÏS *impatient ſaute de ſon vaiſſeau;*

il dit enſuite:

Le beau feu de ſon cœur luy fait mépriſer l'eau.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprens, ajoûta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* oppoſé à *l'eau* eſt bien froid: mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* eſt un agrément outré dans un endroit auſſi ſérieux que celuy-là.

Un autre de nos Poétes qui a décrit d'une maniére ſi poétique & ſi agréable le paſſage du Rhin, eſt bien éloigné de ces antitheſes, & penſe plus heureuſement quand il dit au ſujet de la Nobleſſe Françoiſe qui paſſa à la veûë du Roy:

LOUÏS *les animant du feu de ſon courage,*
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.

Je voy bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Epitaphe qu'a fait le Lope de Vegue dans ſa *Jeruſalem conquiſtada*, de Féderic qui vint à Conſtantinople avec ſon armée victorieuſe, & qui ſe noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chaſſe:

Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.

Le Poéte Caſtillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'aſſembler trois élemens dans

une Epitaphe, & de dire, pour la rendre plus agréable, que Féderic qui nâquit ſur la terre & mourut dans l'eau, eſtoit tout de feu.

Je n'aime guéres non plus la penſée de Séneque le Tragique ſur le Roy Priam, qui fut privé des honneurs de la ſépulture. *Ce pere de tant de Rois n'a point de ſépulcre, & a beſoin de feu tandis que Troye bruſle.* Ce manque de feu dans l'embraſement de la ville eſt trop recherché. Un autre Poéte dit preſque le meſme, repliqua Philanthe, en diſant que Troye ne ſert pas meſme de bûcher à Priam étendu mort ſur le rivage. Ce Poéte-là, repartit Eudoxe, me paroiſt plus ſage & moins jeune que Séneque.

Ille tot Regum parens
Caret ſepulcro Priamus,
& flamma indiget
Ardente Troja.
In Troad. Act. 1.

Priamumque
in littore
truncum
Cui non Troja rogus.

Sçavez-vous au reſte quand ces ſortes de penſées ſont les plus vicieuſes; c'eſt quand la matiére eſt triſte d'elle-meſme, & que tout y doit eſtre naturel. Ce que dit Tancréde ſur le tombeau de Clorinde qu'il avoit aimée paſſionnément, eſt brillant, & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

O Saſſo amato & honorato tanto
Che d'entro hai le mie fiamme, e fuori il pianto:
Non di morte ſei tu: ma di vivaci
Ceneri albergo ove è riposto Amore.

Je me moque des Critiques, interrompit Phi-

lanthe. Et qu'y a-t-il de plus ſpirituel que ce marbre qui a des feux au dedans, des pleurs au dehors; qui n'eſt pas la demeure de la mort, mais qui renferme des cendres vives où l'Amour repoſe? Les jeux d'eſprit, repliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'eſt pas queſtion de pointes quand on eſt ſaiſi de douleur. La peinture que le Taſſe fait de Tancréde avant que de le faire parler, promettoit quelque choſe de plus raiſonnable & de plus touchant:

Sententioliſne fiendum erit? *Quintil. lib. 11. c. 1.*

Pallido, freddo, muto, e quaſi privo
Di movimento al marmo gli occhi affiſſe:
Al fin ſgorgando un lagrimoſo rivo
In un languido ohime proruppe e diſſe.

Mais cét homme paſle, tout glacé, qui garde un ſilence morne, & qui n'a preſque pas de mouvement; qui aprés avoir attaché ſes yeux ſur le tombeau, fond en larmes, & jette un helas languiſſant; cét homme, dis-je, ſe met tout d'un coup à dire de jolies choſes, & badine ingénieuſement: en quoy il me ſemble auſſi plaiſant que le ſeroit dans une pompe funébre, celuy qui méne le deuïl, ſi les larmes aux yeux, & le viſage tout abbatu de triſteſſe, il ſe mettoit à danſer une courante pour réjoûïr la compagnie. Le Poéte auroit mieux fait de ne faire

rien dire à Tancréde en cette rencontre, comme il ne luy avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnût Clorinde, en luy oſtant ſon caſque, pour la baptiſer, aprés l'avoir luy-meſme bleſſée à mort. Le Taſſe dit ſeulement là-deſſus:

La vide e la conobbe; e reſtò ſenza
E voce e moto. Ahi viſtà! ahi conoſcenza!

Mais Tancréde parle en revenant de ſa défaillance, repliqua Philanthe; & je me ſouviens d'une belle choſe qu'il dit à la veûë de Clorinde morte:

.....O viſo che puoi far la morte
Dolce; ma raddolcir non puoi mia ſorte.

Cela n'eſt peut-eſtre que trop beau, repartit Eudoxe: *O viſage qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peut adoucir mon ſort!* A vous parler franchement, je ne trouve pas la penſée aſſez ſimple; & ce que Tancréde dit d'abord me plaiſt davantage: Quoy, je vis encore, & je vois le jour!

Io vivo? io ſpiro ancora? e gli odioſi
Rai miro ancor di queſto infauſto die?

Il en eſt, ajoûta-t-il, de Tancréde dans la *Jéruſalem delivrée*, comme de Sancerre dans la *Princeſſe de Cleves*; leur affliction eſt plus natu-

relle au commencement qu'elle ne l'eſt dans la ſuite. Et pour laiſſer là Tancréde, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquiſe* *** a bien remarqué, ce me ſemble, que Sancerre vivement touché de la mort de Madame de Tournon, aprés avoir dit plus d'une fois, *Elle eſt morte, je ne la verray plus*, ne devoit point dire, *J'ay la meſme affliction de ſa mort que ſi elle m'eſtoit fidelle, & je ſens ſon infidelité comme ſi elle n'eſtoit point morte. Je ne puis ni m'en conſoler, ni la haïr. Je ſens plus ſa perte que ſon changement. Je ne puis la trouver aſſez coupable pour conſentir à ſa mort. Je paye à une paſſion feinte qu'elle a eûë pour moy, le meſme tribut de douleur que je croyois devoir à une paſſion véritable.*

Eh pourquoy ne le pas dire, repliqua Philanthe? Parce que cela eſt trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, toutes les gentilleſſes, dans un ſujet ſérieux, ſont hors de propos, quelque raiſonnables qu'elles ſoyent: elles empeſchent meſme qu'on n'ait pitié de celuy qui ſe plaint. Je ſuis ſeûr, reprît Philanthe, que les ſentimens de Sancerre plaiſent à des perſonnes qui ont le gouſt bon, & qui s'entendent en paſſions mieux que vous.

Omnes in re ſeria verborum delitiæ etiam non ineptæ, intempeſtivæ ſunt, & commiſerationi plurimùm adverſantur. *In Judic. de Iſocr.*

Mais pour revenir à Tancréde que je ne puis encore quitter, vous nommerez dont des jeux

d'eſprit les antitheſes & les apoſtrophes qu'il fait dans le fort de ſa douleur? Oüi ſans doute, repartit Eudoxe: car n'eſt-ce pas ſe joüer que de dire, *Je vivray comme un malheureux monſtre d'amour, auquel une vie indigne eſt la ſeule peine digne de ſon impiété?*

Lenitati & compoſitioni numeroſæ ſtudere non eſt hominis commoti, ſed ludentis, & potius ſeſe oſtentantis. *Demet. Phal. de Elocut.*

Dunque i vivrò tra memorandi eſſempi;
Miſero moſtro d'infelice amore;
Miſero moſtro, à cui ſol pena è degna
De l'immenſa impietà la vita indegna.

Croyez-moy, *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extréme affliction. Pour les apoſtrophes à ſa main & à ſes yeux, elles me ſont inſupportables tant elles me paroiſſent badines. Ah main timide & infame, pourquoy « n'oſes-tu pas maintenant couper la trame de ma « vie, toy qui ſçais ſi bien bleſſer & tuer! «

Ahi man timida e lenta, hor che non oſi,
Tu che ſai tutte del ferir le vie;
Tu miniſtra di morte empia & infame,
Di queſta vita rea troncar lo ſtame!

Yeux auſſi barbares que la main! Elle a fait les « playes, & vous les regardez. «

O di par con la man luci ſpietate!
Eſſa le piaghe fè, voi le mirate.

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoy, je vis, je reſpire encore, io vivo, io ſpiro ancora!*

Mais les affligez ne ſont pas les ſeuls à qui il ne ſied pas bien d'avoir trop d'eſprit, ou plûtoſt d'en vouloir montrer. Les perſonnes mourantes doivent encore penſer ſimplement, & je m'étonne quand je lis les derniéres paroles de Séneque dans un petit livre qui porte ce titre, de luy entendre dire des choſes qui ſentent le Déclamateur & l'Académicien : écoutez-le, je vous prie. Eudoxe prit un papier, & leût ce qui ſuit.

» Il ſemble que la nature me veuïlle retenir par » force, & boûcher les canaux par où ma vie doit » s'écouler. Ce ſang qui ne ſort pas de mes vei- » nes ouvertes eſt ennemi de ſa liberté, mais plus » encore de la mienne : il ne vient que goutte à » goutte, bien que mes deſirs le preſſent ; comme » s'il vouloit juſtifier Néron, & faire voir qu'il » n'eſt pas injuſte de le répandre, puis qu'il eſt » rebelle à ſes commandemens.

» Le ſang qu'on a peine d'arreſter dans les bleſ- » ſûres des autres, ne veut pas ſortir des miennes, » & ſemble eſtre d'intelligence avec la mort, pour » s'attacher à moy comme elle s'en éloigne.

» Ce poignard qui ne rougit que du ſang de » Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir bleſſé » une femme, aprés avoir fait les premiéres ou-

vertures

vertures inutilement, fera les derniéres avec effet. «

Voilà Théophile tout pur dans ſon *Pyrame*, s'écria Philanthe.

Ah voicy le poignard qui du ſang de ſon maiſtre
S'eſt ſouïllé laſchement ! il en rougit, le traiſtre.

Ecoutez le reſte, reprît Eudoxe : Tout inſenſible qu'il eſt, il a pitié de Neron, & le voyant travaillé d'une ſoif enragée, il luy ouvre des ſources où ſa cruauté ſe pourra deſalterer dans le ſang, qui eſt ſon breuvage ordinaire. « « « « « «

Pour moy, dît Philanthe, je ne m'étonne point que Séneque faſſe des pointes en mourant : on meurt comme on a vécu ; & je m'étonnerois bien davantage ſi à la mort il changeoit d'eſprit. On ne peut pas mieux défendre celuy qui le fait parler ſi ſpirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ay rien à vous répondre là-deſſus. Je vous avoûë néanmoins, repliqua Philanthe, que ce *poignard qui ne rougit que du ſang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir bleſſé une femme*, me plaiſt un peu moins aujourd'huy qu'il ne faiſoit autrefois, & cette penſée m'en rappelle d'autres de ce genre-là. Maiſtre Adam le fameux menuiſier de Nevers dit que le teint de la Princeſſe Marie

De honte a fait rougir les roſes,
De jalouſie a fait paſlir les lys.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Magdelaine, apoſtrophe ainſi les femmes du monde, en leur propoſant pour modelle la Pénitente de la Sainte Baume :

Ne rougirez-vous point de ſes paſles couleurs ?

Ce ſont des Poétes, repliqua Eudoxe, & des Poétes d'un caractére particulier, à qui on paſſe ce qu'on auroit peut-eſtre peine à ſouffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Prédicateur Italien, qui dit d'une Sainte dont la beauté alluma des flammes impures, & qui ſe dechira le
» viſage pour guérir le mal qu'elle avoit fait ? Que
» ſi la blancheur de ſon teint a pu noircir l'ame
» de ſes freres, ſon ſang les fera rougir de honte.
Voilà où mene l'envie de dire de belles choſes, quand on n'a pas le gouſt bon.

Je reconnois à préſent, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excés dans l'agréable auſſi-bien que dans le ſublime : mais je ne voy pas qu'on puiſſe exceder en matiére de délicateſſe, & il me ſemble qu'une penſée ne ſçauroit jamais eſtre trop fine.

Vitium eſt ubique quod nimium eſt. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

Le trop eſt vicieux par tout, répondit Eudoxe, & la délicateſſe a ſes bornes auſſi-bien que la grandeur & que l'agrément. On rafine quelquefois à force de penſer finement, & alors la penſée dégénére en une ſubtilité qui va au-delà

de ce que nous appellons délicateſſe : c'eſt, ſi cela ſe peut définir, une affectation exquiſe ; ce n'eſt pas fineſſe, c'eſt rafinement : les termes manquent pour exprimer des choſes ſi ſubtiles & ſi abſtraites : à peine les concevons-nous ; & il n'y a proprement que les éxemples qui puiſſent les faire entendre. J'en ay icy de tous les degrez & de toutes les eſpeces : car il y a de plus d'une ſorte de délicateſſe outrée, & j'ay eſté curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en ce genre-là.

Nous ne parlons pas icy de ce qui eſt viſiblement mauvais par trop de ſubtilité, comme pourroit eſtre ce que dit le Poéte de Provence ſur la voute de la Sainte Baume, qui eſt fort humide, & qui degoutte continuellement.

Alambic lambriſſé ſans diminution,
Lambris alambiqué ſans interruption.

Nous parlons de certaines penſées qui toutes alambiquées qu'elles ſont, ſemblent eſtre bonnes, & ont quelque choſe qui ſurprend d'abord.

La premiére que je rencontre dans mon recueïl, eſt tirée de l'Epigramme Latine ſur l'ancienne Rome dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Le Poéte, aprés avoir dit qu'il ne reſte de cette ville ſi ſuperbe que des ruines qui

Vicit ut hæc mundum, nisa est se vincere; vicit, A se non victum, ne quid in orbe foret.

ont encore je ne sçay quoy d'auguste & de menaçant, ajouste que comme elle a vaincu le monde, elle a taſché de se vaincre elle-mesme; quelle s'est vaincuë en effet, afin qu'il n'y eust rien dans le monde dont elle ne fust victorieuse. Il veut dire que les Vainqueurs, les Maistres du monde tournerent leurs armes contre eux-mesmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne disoit que cela, sa pensée seroit juste & raisonnable: le rafinement est dans la réflexion qu'il fait, que Rome s'est vaincuë, afin qu'il n'y eust rien qu'elle n'eust vaincu.

Nervam Dii cælo vindicaverunt, ne quid post illud divinum & immortale factum, mortale faceret. Deberi quippe maximo operi hanc venerationem, ut novissimum esset, authoremque ejus statim consecrandum: ut quandoque inter posteros quæreretur; an illud jam Deus fecisset. *Panegyr. Traj.*

La pensée de Pline le Jeune sur la mort de Nerva qui venoit d'adopter Trajan, est presque semblable. Le Panégyriste dit que les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'aprés une action si divine, il ne fist quelque chose d'humain; qu'un ouvrage aussi grand que celuy-là méritoit d'estre le dernier; & que l'homme qui en estoit l'auteur devoit prendre sa place dans le ciel au-plustost, afin que la posterité eust lieu de demander s'il n'estoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait.

Tout cela est imaginé fort subtilement, comme vous voyez: mais il y a un peu trop de subtilité dans ces réflexions; & c'est apparemment un de ces endroits quintessenciez, qui faisoit que Voiture estimoit moins le Panégyrique de

Pline qu'une ſorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le maiſtre du logis avoit inventée.

La comparaiſon eſt un peu groſſiére pour un eſprit délicat, dît Philanthe, & je ne comprens pas là-deſſus le gouſt de Voiture. Il badine à ſon ordinaire, repartit Eudoxe, mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique ſi fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'eſprit, & n'admirer pas un ouvrage où l'eſprit brille depuis le commencement juſqu'à la fin? C'eſt peut-eſtre, repliqua Eudoxe, parce que l'eſprit y brille trop que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'eſtimoit pas tant que les potages de Balzac qui eſtoient ſans doute des potages de ſanté: car Voiture, ſi je ne me trompe, eſtoit naturel en tout, & avoit le meſme gouſt pour la bonne chere que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'euſt pas mépriſé en général le Panégyrique de Pline: c'eſt une piéce pleine de traits délicats, & de penſées excellentes, que Ciceron pourroit avoûër. Mais il faut auſſi demeurer d'accord pour la juſtification de Voiture, qu'il y a en pluſieurs endroits quelque choſe de rafiné & de trop piquant, qui ne ſent point le ſiécle d'Auguſte. La penſée que je vous ay ditte

eſt de cette eſpece, & je puis y en joindre une autre : c'eſt ſur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

Le comble de nos vœux a eſté que les Dieux nous aimaſſent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t-il plus heureux que nous, qui avons à ſouhaiter non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince ? Cette ville ſi religieuſe, & qui s'eſt toûjours renduë digne par ſa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre fortunée, que s'ils imitent l'Empereur.

Pro nobis ipſis hæc fuit ſumma votorum, ut nos ſic amarent Dii, quomodo tu. Quid felicius nobis, quibus non jam illud optandum eſt, ut nos diligat Princeps, ſed Dii quemadmodum Princeps. Civitas religionibus dedita ſemperque Deorum in dulgentiam piè merita, nihil felicitati ſuæ putat adſtrui poſſe, niſi ut Dii Cæſarem imitentur. *Panegyr. Traj.*

La penſée me ſemble belle & délicate, dît Philanthe. Elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicateſſe qu'il ne faut ; & ſi vous ne vous en appercevez pas, je ne ſçay comment vous le faire entendre : on ſent cela mieux qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajoûta-t-il, c'eſt que les Auteurs profanes qui ſubtiliſent le plus, le font d'ordinaire lors qu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & ſon eſprit naturellement outré, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſe guinde, s'évapore, & ſe perd en quelque façon dés qu'il meſle les Dieux dans une penſée. Voyez comme il rafine au ſujet de Marius, qui eſtant vaincu par Sylla, & abandonné des ſiens, fut contraint de ſe retirer en Afrique : *Carthage*

ruinée, & Marius banni, ſe conſolerent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune diſgrace.

Solatia fati Carthago, Mariuſque tulit, pariterque cadentes Ignovere Deis. *Lib. 2.*

L'Hiſtorien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a preſque la meſme penſée, hors que les Dieux n'en ſont pas. Aprés avoir dit que ce grand homme ſouffroit toutes les incommoditez d'une vie pauvre, dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoûte que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, ſe pouvoient conſoler l'un l'autre.

Curſum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginenſium toleravit. Cùm Marius aſpiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri poſſent eſſe ſolatio. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Si ce n'eſt là du rafinement, reprît Eudoxe, c'eſt quelque choſe qui en approche. Mais je pardonne bien plus au Poéte cette conſolation réciproque qu'à l'Hiſtorien, qui doit eſtre plus naturel & plus ſimple. On pouvoit imaginer que Marius ſe conſola à la veûë de Carthage; ſans ajoûter le retour, que Carthage ſe conſola à la veûë de Marius.

Plutarque n'a eû garde d'eſtre ſi ſubtil: il s'eſt contenté de dire qu'un Préteur Romain, qui eſtoit gouverneur de la Libye, ayant fait faire défenſe à Marius par un homme exprés, de mettre le pied dans ſa Province, Marius répondit ainſi au député du Préteur: *Tu diras à Sextilius que tu as veû Marius aſſis entre les ruines de Carthage;* comme pour l'avertir par le changement de ſa fortune, & par la décadence

d'une ville ſi puiſſante, qu'il avoit luy-meſme tout à craindre.

Vous ne ſongez pas, dît Philanthe, qu'en blâmant ces réflexions qui vous paroiſſent trop ſubtiles, vous faites le procés à Tacite que vous eſtimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluſte, repartit Eudoxe, que j'eſtime davantage. C'eſt à la vérité un grand Politique, & un bel Eſprit que Tacite: mais ce n'eſt pas, à mon avis, un excellent Hiſtorien. Il n'a ni la ſimplicité, ni la clarté que l'hiſtoire demande: il raiſonne trop ſur les faits; il devine les intentions des Princes plûtoſt qu'il ne les découvre; il ne raconte point les choſes comme elles ont eſté, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pu eſtre; enfin ſes réflexions ſont ſouvent trop fines & peu vrayſemblables. Par éxemple, y a-t-il de l'apparence qu'Auguſte n'ait préferé Tibére à Agrippa & à Germanicus que pour s'aquerir de la gloire, par la comparaiſon qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme eſtoit Tibére, avec ſon prédeceſſeur? Car quoyque Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réflexion eſt de luy auſſi-bien que celle qu'il fait ſur ce que le meſme Auguſte avoit mis dans ſon teſtament, au nombre de ſes héritiers, les principaux de Rome, dont la pluſpart luy eſtoient odieux;

Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura ſucceſſorem aſcitum; ſed quoniam arrogantiam ſævitiamque ejus introſpexerit, comparatione deterrima ſibi gloriam quæſiviſſe. *Annal. lib. 1.*

Primores civitatis ſcripſerat pleroſque inviſos ſibi, ſed jactantia gloriaque ad poſteros. *Ibid.*

odieux; qu'il les y avoit, dis-je, mis par vanité, & pour ſe faire eſtimer des ſiécles ſuivans.

Mais Tacite n'eſt pas le ſeul Hiſtorien qui rafine: d'autres le contrefont tous les jours, & penſent le valoir en imitant ſes défauts. Un de ces ſinges de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Virtemberg, qu'il aimoit « à faire le mal par le ſeul plaiſir que ſon imagi- « nation bleſſée luy figuroit qu'il y avoit à le com- « mettre; qu'il haïſſoit ſa qualité de Souverain en « tout, hors en ce qu'elle luy donnoit le pouvoir « de mal faire impunément: & d'un Eveſque d'U- « trec, de la derniére Maiſon de Bourgogne, qu'il mépriſoit autant ceux qui loûoient la chaſ- « teté que ceux qui la gardoient; & que pour « avoir une entrée facile dans ſon palais, il fal- « loit au moins paſſer pour concubinaire public. «

Vous ſeriez bien attrappé, dît Philanthe, ſi l'Hiſtorien avoit trouvé cela mot pour mot dans ſes mémoires? Oûï certainement, reprît Eudoxe. Mais j'oſe dire que je ne riſque rien; & je ſuis ſeûr que ſon imagination ſeule luy a fourni ces belles idées auſſi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou, & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Hiſtoire de Charles IX. où l'Auteur dit, à l'occaſion d'une converſation un peu vive qu'eûrent les deux Princes fort mal con-

» tens l'un de l'autre ; que le Prince de Condé
» avoit haï le Duc d'Anjou dans le meſme inſ-
» tant avec autant d'excés, que ſi ſon averſion
» n'euſt point eſté déja épuiſée par ſon redou-
» blement de haine pour la Reine.

Voilà qui eſt en effet bien rafiné, repliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Séneque le ſoit autant. L'indignation de cette Princeſſe contre le meurtrier de ſa famille & l'uſurpateur de ſon Royaume, la porte à luy dire qu'aprés qu'elle a tout perdu, elle ſe conſole en quelque façon de ſes pertes par le plaiſir qu'elle a de le haïr; que la haine qu'elle ſent luy eſt plus chere que ſa famille, que ſa couronne, & que ſa patrie: qu'une ſeule choſe la faſche, & c'eſt que le peuple le hait auſſi, parce qu'elle voudroit ramaſſer dans ſon cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tyran ſi cruel & ſi odieux.

Patrem abſtuliſti, regna, germanos, larem, Patriam: quid ultra eſt? Una res ſupereſt mihi, Fratre ac parente carior, regno & lare, Odium tui; quod eſſe cum populo mihi Commune doleo: pars quota ex iſto mea eſt. *Herc. Fur.*

Tous les faiſeurs de réflexions politiques ou morales, reprît Eudoxe, ne reſſemblent pas au grand homme qui nous en a donné de ſi délicates & de ſi ſenſées: ils ſont la pluſpart un peu viſionnaires, & c'eſt à eux, ce me ſemble, qu'on peut appliquer le proverbe Italien: *Chi troppo l'aſſotiglia, la ſcavezza.* Il y a des Malvezzi, & de Ceriziers, qui ſophiſtiquent leurs penſées, & qui vous diront que ceux qui ont

recours à l'épée que la juſtice tient d'une main, prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre: que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus foible ennemi de l'homme; qu'il ne luy faut qu'un regard pour vaincre; qu'il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle.

Aprés tout, interrompit Philanthe, ces penſées ſont juſtes & pleines d'eſprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe: je dis ſeulement qu'elles en vaudroient mieux ſi elles avoient plus de corps; & qu'elles reſſemblent à ces lames que l'on affile ſi fort qu'on les réduit preſque à rien; ou à ces petits ouvrages d'yvoire, qui n'ont point de conſiſtence par trop de délicateſſe.

Un Auteur de ce caractére dira d'une Perſonne qu'il a entrepris de loüer, que les grimaces les plus étranges ont une grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. J'ay veû, dit Philanthe, des graces terribles dans Homére, & une belle horreur dans le Taſſe: mais je n'ay veû nulle part des grimaces agréables; & je croyois qu'il ne ſéïoit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font. C'eſt auſſi une viſion nouvelle, repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces ſortes de penſées toutes neuves, *queſto è bizarmente penſato*. Je comprens au reſte que le Cyclope d'Homére a quelque choſe de noble & de fier qui plaiſt, & que le Camp

« « « Homerus in ludendo majorem truculentiam præ ſe fert, ac primus etiam dicitur horrentes veneres reperiſſe. *Demet. Phaler. de Elocut.*

du Taſſe eſt un ſpectacle également beau & formidable.

Bello in ſi bella viſta anco è l'horrore.

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puiſſent plaire, qu'en faiſant rire, comme font celles de Scaramouche, ou d'Arlequin ; & ce n'eſt pas, je penſe, ce qu'a prétendu l'Auteur du Portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu ſans doute flatter la Perſonne qu'il peint ; & ſa penſée eſt qu'il y a je ne ſçay quoy de charmant dans ſes grimaces meſmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scaron d'une Dame Eſpagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle, & que la moindre épingle attachée de ſa main avoit un agrément particulier : du moins cela eſt naturel.

On s'expoſe quelquefois à paſſer le but, dît Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raiſon, dît Eudoxe, & les Modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dés qu'ils veulent rencherir ſur les Anciens. Coſtar a remarqué que Bion fait ſeulement pleurer les Amours ſur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'eſt contenté de faire pleurer les Muſes ſur celuy d'Achille : mais que Sannazar a enfermé les Amours dans le ſépulcre de ſa Maximilla, & que le Guarini enterre les Muſes avec

Hoc ſub marmore Maximilla clauſa eſt,
Qua cum frigiduli jacent Amores.

une perſonne morte, juſqu'à dire qu'elles la pleureroient, ſi elles n'eſtoient mortes elles-meſmes.

Piange Parnaſo e piagnerian le Muſe:
Mà qui teco ſon elle e morte e chiuſe.

A voſtre avis n'eſt-ce pas là rafiner?

Un autre Poéte Italien, dît Philanthe, enterre non ſeulement les Graces & les Muſes, mais Apollon leur pere:

E vedove le Gratie, orbe le Muſe
Parean pur col lor padre in tomba chiuſe.

Le *Parean*, repliqua Eudoxe, *Elles ſemblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la penſée; & je ſçay bon gré au Poéte, ajoûta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir abſolument. Ce ſeroit grand' pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muſes, ni d'Apollon au monde! On pourroit ſe conſoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plûtoſt on s'en eſt déja conſolé auſſi-bien que de celle des jeux & des ris qu'un ſçavant homme a enfermez avec toutes les Muſes Latines, Françoiſes, Italiennes & Eſpagnoles dans le tombeau de Voiture; à l'éxemple de Martial, qui met dans celuy d'un Comédien de ſon temps tous les bons mots, toutes les plaiſanteries, & tous les divertiſſemens du théatre. Parlons plus ſérieuſement, continua Philanthe: il n'y a pas

Etruſcæ Veneres, Camenæ, Iberæ; Hermes Gallicus & Latina Siren; Riſus, deliciæ, Dicacitates, Luſus, ingenium, joci, lepôres, Et quidquid fuit elegantiarum; Quo Vectutius hoc jacent ſepulcro;

lieu de nous affliger de toutes ces morts. Les graces & les muſes, les jeux & les ris, les plaiſanteries & les bons mots ont ſurvêcu aux perſonnes avec qui on les a enterrez; comme l'amour & l'honneſteté ſont demeurez dans le monde aprés la fameuſe Laure, bien que Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle:

Nel tuo partir, partì del mondo amore
E corteſia.

Deliciæ procerum, tota notiſſimus aula
Venerat ad ſtygias Scaro facetus aquas.
Solvuntur riſu mœſtiſſima turba ſilentum.
Hic Jocus & Luſus; hic lacrumant Veneres.

Mais à propos de ris & de plaiſanteries, pourſuivit-il, le Poéte moderne que je viens de vous citer ſur la mort de Voiture, a fait ſur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le ſens eſt que Scaron eſtant venu en l'autre monde, tous les morts ſe prirent à rire; qu'en celuy-cy les jeux & les ris ne font que pleurer depuis ſon trépas. Le Poéte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnaſſe, ſelon les régles que vous avez établies; & ſa penſée eſt tres-naturelle, quelque délicate qu'elle ſoit.

En liſant l'autre jour les Confeſſions de Saint Auguſtin, reprît Eudoxe, car je ne lis pas toûjours des livres profanes, je rencontray un endroit qui me ſemble bien rafiné: c'eſt au ſujet de ce cher ami que la mort luy enleva. Aprés avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécuſſent, puis que celuy qu'il avoit aimé com-

me un homme qui ne devoit point mourir, eſtoit mort; & qu'ils s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, eſtant un autre luy-meſme, il ajoûte: *Quelqu'un a dit fort bien de ſon ami, la moitié de mon ame, car j'ay ſenti que mon ame & la ſienne n'eſtoient qu'une ame en deux corps; & c'eſt pour cela que la vie m'eſtoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à demy. C'eſt pour cela auſſi peut-eſtre que je craignois de mourir, de peur que celuy que j'avois beaucoup aimé ne mouruſt tout entier.* Voilà comme Saint Auguſtin rafine, en rencheriſſant ſur Horace, qui appelle Virgile *la moitié de ſon ame*, & qui dit à Mécenas: *Ah ſi la mort vous ravit, vous qui eſtes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre, n'eſtant plus ni aimé, ni entier comme j'eſtois?*

Ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere; & ideo forte mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multùm amaveram. *Confeſſ. lib. 4. c. 6.*

Et ſerves animæ dimidium meæ. *Lib. 1. Od. 3.*

Ah, te meæ ſi partem animæ rapit Maturior vis quid moror altera? Nec charus æque, nec ſuperſtes Integer. *Lib. 2. Od. 17.*

Poſt equitem ſedet atra cura. *L. 3. Od. 1.*

On ne gaſte rien quelquefois, repliqua Philanthe, en encheriſſant ſur la penſée d'autruy, & on le peut faire ſans rafiner. Horace que vous venez de citer, dit qu'un cavalier a derriére luy le chagrin qui ne le quitte jamais. Un de nos Poétes l'emporte, ce me ſemble, ſur Horace, en diſant:

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainſi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennuy;
Le chagrin monte en croupe, & galope avec luy.

Je vous avoûë, repartit Eudoxe, que le françois eſt plus vif & plus beau que le latin : mais il y a un autre endroit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court aprés les cavaliers d'une vîteſſe qui ſurpaſſe celle des cerfs & des vents, & cét endroit-là eſt plein de vivacité.

Scandit æratas vitioſa naves
Cura ; nec turmas Equitum relinquit
Ocior cervis & agente nimbos
Ocyor Euro.
Lib. 2. Od. 15.

Aprés tout, continua-t-il, peu d'Auteurs ſont capables d'encherir heureuſement ſur les Anciens. Maynard l'a fait, ce me ſemble, repliqua Philanthe, en faiſant parler un pere ſur la mort de ſa fille dans l'eſprit de Lucain, qui dit que Cornélie aime ſa douleur comme elle aimoit Pompée, ou plûtoſt que ſa douleur luy tient lieu de ſon mari. Voicy le Poéte François :

Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum. *Lib. 9.*

Qui me conſole, excite ma colére,
Et le repos eſt un bien que je crains :
Mon deuïl me plaiſt, & me doit toûjours plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'eſt pas là encherir ſur une penſée, repartit Eudoxe ; ce n'eſt que la traduire, ou la paraphraſer ſans y ajoûter rien de nouveau. Auſſi n'eſt-il pas aiſé de rehauſſer la beauté d'une penſée en y ajoûtant de nouvelles graces, comme a fait un bon eſprit, à la penſée d'Ariſtote ; que *les belles perſonnes portent des lettres de recommandation ſur le front*, en diſant que ce ſont *des lettres écrites de la main meſme de la nature, & liſibles*

ſibles à toutes les nations de la terre. Du reſte, il eſt dangereux de vouloir avoir plus d'eſprit que ceux qui en ont le plus; & cela mene droit au rafinement, ſi on n'y prend garde: mais les eſprits qui ſubtiliſent, n'ont qu'à ſuivre leur propre génie pour prendre l'eſſor, & ſe perdre dans leurs penſées.

Un des Hiſtoriens de la guerre de Flandres décrivant le ſiége de Maſtric, rafine beaucoup. Aprés avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuiſſes, aux autres la teſte, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportez avec violence alloient bleſſer leurs compagnons qui mouroient pour ainſi dire par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoûte que d'autres ayant eſté coupez par les chaiſnes dont le canon eſtoit chargé, combattoient de la moitié du corps, & ſe ſurvivant vengeoient la partie d'eux-meſmes qu'ils venoient de perdre.

Dimidiato corpore pugnabant, ſibi ſuperſtites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec. 2. l. 2.*

Je tombe d'accord, repliqua Philanthe, que ces penſées ne ſont guéres naturelles pour une deſcription hiſtorique: il n'appartient qu'aux Pourfendus de l'*Amadis* & de *Dom Guixotte* de combattre d'une moitié de leurs corps, & de ſurvivre à eux-meſmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voye, répondit Eudoxe, & Dieu veüille que le Taſſe ne vous en faſſe point ſortir: car enfin permettez-moy

de vous le dire, il en ſort quelquefois luy-meſme, & on ne peut pas plus rafiner qu'il fait dans des occaſions où le rafinement eſt fort mauvais. Tancréde, en faiſant ces belles apoſtrophes dont je vous ay déja parlé, dit à ſa main : *Paſſe-moy ton épée au-travers du corps, & mets mon cœur en piéces : mais peut-eſtre*, prenez garde au rafinement, *qu'eſtant accouſtumée à des actions barbares & impies, tu crois que c'en ſeroit une de piété de faire mourir ma douleur.* L'italien vous fera mieux concevoir la penſée :

Taſſa pur queſto petto, e feri ſcempi
Co'l ferro tuo crudel fà del mio core :
Ma forſe uſata à fatti atroci et empi
Stimi pietà dar morte al mio dolore.

Il rafine encore, quand ayant demandé où eſt le corps de Clorinde, & s'eſtant dit à luy-meſme que les beſtes farouches l'ont peut-eſtre » mangé, il s'écrie : Je veux que la meſme bou- » che me devore auſſi, & que le ventre où ſont » les reſtes d'une perſonne ſi parfaite devienne » mon ſépulcre : ſépulcre honorable & heureux » pour moy, quelque part qu'il ſoit, pourveû que » j'y ſois avec elle.

Honorata per me tomba, e felice
Ovunque ſia, s'eſſer con lor mi lice.

La penſée eſt ſubtile & paſſionnée tout enſemble, dît Philanthe. Elle a beaucoup plus de ſubtilité que de paſſion, reprît Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Taſſe en a pluſieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me diſpenſer de vous dire tant le rafinement y eſt viſible : c'eſt à l'occaſion du combat de Tancréde & de Clorinde. Il dit que les deux combattans ſe font l'un à l'autre avec leurs épées des playes profondes & mortelles ; & que ſi l'ame ne ſort point par de ſi larges ouvertures, c'eſt que la fureur la retient.

E ſe la vita
Non eſce, ſdegno tien la al petto unita.

Il a, repartit Philanthe, une penſée toute contraire, en parlant d'un Saraſin qui combattit vaillamment juſques au dernier ſoupir, & qui fut ſi couvert de bleſſures, que ſon corps parut n'eſtre qu'une playe.

E fatto è il corpo ſuo ſolo una piaga.

Car il dit enſuite : Ce n'eſt pas la vie, c'eſt la valeur qui ſoûtient ce cadavre indomptable, & furieux dans le combat.

La vita nò, mà la virtù ſoſtenta
Quel cadavero indomito, e feroce,

Tout cela, répondit Eudoxe, me paroiſt trop fin & trop recherché.

Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit ſur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fléches, à la bataille de Marathon, & qui ſe tint droit aprés ſa mort, ſoûtenu des fléches qui le perçoient de toutes parts? Vous voulez parler, dît Eudoxe, de la *Daniel Heinſius.* Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de Déclamation au pere de Callimaque, & qui eſt à la fin des deux Eloges funébres de Cynegire & de Callimaque, qu'un ſçavant Jéſuite *Petrus Poſſinus.* a traduits en Latin du Grec de Polemon le Sophiſte? Cette Harangue eſt pleine de traits aſſez vifs; mais il m'y paroiſt une affectation exquiſe depuis le commencement juſqu'à la fin: je l'ay releûë depuis quelques jours, & j'ay marqué les endroits qui brillent le plus; je vas vous les lire.

„ Il y a lieu de douter, *c'eſt le pere de Callima-*
„ *que qui parle*, ſi mon fils a vaincu en mourant,
„ ou eſt mort en vainquant. La mort n'a point
„ interrompu ſa victoire, mais elle l'a continuée.
„ Il a ſoûtenu toute l'Aſie, & n'eſt point tombé.
„ Il eſt mort, & eſt demeuré debout. Nature,
„ pourquoy luy avez-vous donné un eſprit ce-
„ leſte, ou un corps mortel? Il n'a pu ni tomber,
„ ni eſtre vaincu, & il a eſté contraint de mourir.
„ Il n'a pas quitté ſon corps, mais ſon corps la

quitté. Il eſt le premier qui a cedé à la nature « en triomphant d'elle. Il eſt le premier que la « mort n'a point abbatu, qui a donné aprés ſon « trépas des marques de ſa valeur, qui a étendu, « par la mort meſme, la gloire & la durée de ſa « vie. Je ne ſçay ſi je dois demander pour luy, « ou refuſer un mauſolée. Pluſt à Dieu, Callima- « que, que tu puſſes parler aprés ta mort, com- « me tu as pu vaincre! Tu répondrois ſans doute « en ces termes: Athéniens, au lieu de ſépulcre, « je vous demande que vous conſerviez dans vos « eſprits une mémoire de moy immortelle. J'au- « rois honte d'eſtre enterré parmi le reſte des « morts dont pluſieurs ſont tombez avant que « de mourir, & nul n'eſt demeuré debout aprés « avoir eſte tué. Qui que tu ſois, ne me touche « point, de peur d'eſtre plus cruel que l'ennemi « qui a pu me tuer, & qui n'a pu ni me renver- « ſer, ni me faire changer de place. Que perſon- « ne ne m'érige de ſtatuë: ce cadavre me ſuffit. « Que perſonne ne me dreſſe de trophée, ce corps « en eſt un. Mais pourquoy, mes mains, ne com- « battez-vous plus? Craignez-vous qu'on croye « que vous n'avez pu combattre? Ah, ne crai- « gnez rien de ce coſté-là! La poſterité n'aura « pas plus de peine à croire qu'un mort ait com- « battu, qu'à croire qu'il ne ſoit pas tombé. «

C'eſt-là du rafinement, pourſuivit Eudoxe,

& du plus ſpirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dît Philanthe, que ce rafinement plairoit à un bel Eſprit de ma connoiſſance, qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt que naturel! Ce ſeroit-là un ragouſt pour luy, & un vray régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre eſpece, reprît Eudoxe. Il n'eſt pas croyable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, ſi naïfs & ſi ſimples en pluſieurs ſujets, ont rafiné ſur les Médecins & ſur les Avares, ni juſqu'où va là-deſſus leur ſubtilité. Selon eux, un homme qui ſe portoit bien, meurt ſubitement, pour avoir veû en ſonge le Médecin Hermocrate. C'eſt trop, dît Philanthe, que d'en mourir; c'eſtoit aſſez que la veûë du Médecin luy donnaſt la fiévre. Un Avare, continua Eudoxe, ſe pend, pour avoir ſongé la nuit qu'il faiſoit de la dépenſe. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe; & j'aime mieux celuy qui ne ſe pendit pas, parce qu'on voulut luy vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moy, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & l'Avare d'Horace: l'un eſt réduit au deſeſpoir, & n'a pas meſme de quoy acheter un bout de corde pour ſe pendre; l'autre ne peut ſe réſoudre à prendre une tiſane faite avec du ris laquelle couſtoit trois ſols. Il s'informe

Cùm decrit egenti Æs, laquei pretium. *Lib. 2. ſat. 2.*

éxactement combien on l'a achetée, & l'ayant ſceû au vray, il s'écrie : *Malheureux que je ſuis, qu'importe que je périſſe par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent !*

Eheu Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis ! *Ibid. ſat. 3.*

Les Poétes & les faiſeurs de Romans, dît Philanthe, ont, ce me ſemble, bien rafiné ſur les yeux de leurs Héroines. On ne peut pas dire plus de ſottiſes qu'ils en ont dites là-deſſus, repartit Eudoxe : je dis meſme quand ils ont parlé ſérieuſement. Un Poéte Caſtillan, pour loûër des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuïl de ceux qu'ils ont fait mourir.

Unos ojos negros vi
Y dixe los viendo negros :
Ojos cargados de luto
Sin duda que tienen muertos.

Et pour loûër des yeux bleux, qu'ils ſont veſtus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens.

Como niños de intiero
De azul ſe viſten.

Quelle viſion, & quelle folie ! Ce n'en eſt pas une moindre, dît Philanthe, que celle d'un Eſpagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit ſe défaire, demanda à une Dame ſes yeux pour le tuer :

Ynez dame tus ojos
Por una noche:
Porque quiero con ellos
Matar un hombre.

J'ay leû dans l'*Hiſtoire des Grands Viſirs*, pourſuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux ſi vifs & ſi brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moy, repliqua Eudoxe, j'ay leû dans le *Conquiſto di Granata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles n'eſtoient belles qu'autant qu'elles leur reſſembloient: peut-on imaginer rien de plus ſubtil?

Occhi, appo cui tanto ſon belle,
Quanto ſimili à lor ſono le ſtelle.

Les yeux ſont comparez d'ordinaire aux aſtres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur reſſemblent davantage: mais icy, les aſtres ne ſont beaux qu'à proportion qu'ils reſſemblent aux yeux de la Princeſſe Grenadine.

Vous pouvez avoir veû la meſme penſée dans le Teſti, repartit Philanthe, & ce ſont preſque les meſmes termes:

Adorerò nel ſole e ne le ſtelle
Gli occhi, che del mio cor ſono il focile:

Quello

Quello è vago dirò, queſte ſon belle;
Sol perche hauran ſembianza à voi ſimile.

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Teſti a eſté volé; mais le voleur en penſant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le meſme Poéte, reprît Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque beau & bien fait qui fut pris par les Galéres d'Alger, & à qui le Corſaire donna ſoin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faiſoit plus fleurir les plantes que le travail de ſes mains :

E più de gl' occhi al campo
Ch' all'opre della man fiorir fà il campo.

Et ſelon l'Auteur des Idylles nouvelles :

Les beaux yeux de Naïs d'un ſeul de leurs rayons
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre bergére ne ſe bornent pas à embraſer tous les cœurs :

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,
Brillent comme un éclair, & brûlent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroiſſent, n'ont

pas le rafinement de celle du Gratiani ſur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une idylle, ou dans une églogue, qui ne demande pas tant de vérité ni tant de juſteſſe qu'un poëme héroique. Mais elles ſeroient ridicules dans une hiſtoire, ou dans une relation qui doit eſtre ſimple & naturelle: & je n'ay pu m'empeſcher de rire, en liſant la deſcription de l'Entrée de la Reine d'Eſpagne dans Madrid : *Iba ſu Mageſtad*, dit l'Auteur Caſtillan, *tan bella que ſolo ſe excedia a ſi miſma; dando con la ſerenidad de ſu roſtro vida a los prados, y vigor a las plantas.* Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit ſon entrée, & qu'avec la ſérénité de ſon viſage elle rendit la vie aux prez, & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poétes, continua Eudoxe, le Taſſe me paroiſt fort rafiné dans un endroit de ſon Poëme, où Renaud dit à Armide, que puis qu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle puſt au moins regarder ſon propre viſage; qu'aſſeûrément ſes regards qui ne ſont point ſatisfaits ailleurs, ſeroient comblez de plaiſir eſtant retournez ſur eux.

Deh poi che ſdegni me; com'egli è vago,
Mirar tu almen poteſſi il proprio volto :
Che'l guardo tuo, ch'altrove non è pago,
Gioirebbe felice in ſe rivolto.

Qu'au reſte il eſt inutile qu'elle ſe mire ; qu'une petite glace ne peut ni exprimer, ni renfermer des beautez celeſtes ; que le ciel ſeul eſt un miroir digne d'elle, & que c'eſt dans les aſtres qu'elle peut ſe contempler parfaitement.

Non può ſpecchio ritrar ſi dolce imago :
Nè in picciol vetro è un paradiſo accolto.
Specchio t'è degno il cielo, e ne le ſtelle
Puoi riguardar le tue ſembianze belle.

Avez-vous rien veû de moins raiſonnable & de moins ſolide ? Mais ce que dit Armide à Renaud, lors qu'ils ſont tout-à-fait brouïllez, eſt un rafinement achevé.

Tempo fu ch'io ti chieſi e pace e vita :
Dolce horſaria con morte uſcir di pianti :
Ma non la chiedo à te ; che non è coſa,
Ch'eſſendo dono tuo non ſia odioſa.

Remarquez la ſubtilité : Un temps fut que je « vous demandois la paix & la vie. Je ne ſouhaite « plus que de mourir, pour finir mes maux ; & « la mort me ſeroit douce maintenant : mais je « ne vous la demande pas, parce que tout ce qui « me viendroit de voſtre part me ſeroit amer & « odieux. «

A la vérité, dit Philanthe, la réflexion d'Armide eſt un peu trop délicate, & j'en ſuis faſché

pour l'honneur du Taſſe. Ce qui me conſole, c'eſt que *Miguel de Cervantes* rencherit ſur le Taſſe, lors qu'il fait parler un homme deſeſperé & las de vivre :

Ven muerte tan eſcondida,
Que no te ſienta venir ;
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

On a traduit ce Quatrain, dît Philanthe, & on en a bien exprimé la penſée :

O mort, viens promptement contenter mon envie ;
Mais viens ſans te faire ſentir :
De peur que le plaiſir que j'aurois à mourir,
Ne me rendiſt encor la vie !

Comme de la délicateſſe au rafinement, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le paſſage eſt aiſé du rafinement au galimatias : l'un tend de luy-meſme, & va droit à l'autre.

Mais n'avez vous point obſervé que les Dévots rafinent quelquefois plus que les Poétes ? J'ay leû depuis peu un livre Eſpagnol où ſont recuïllis divers ſentimens de piété, & j'y ay trouvé celuy-cy : *Dios mio ſi me dieran ſer tambien dios ; no ſe que me hiziera, ò reuſarlo porque no tuvieras igual, ò aceptarlo por amarte como mereces.* » L'entendez-vous bien ? Mon Dieu, ſi on me

vouloit faire Dieu, je ne ſçay ce que je ferois ; & « ſi je le refuſerois, afin que vous n'euſſiez point « d'égal, ou ſi je l'accepterois pour vous aimer « comme vous méritez d'eſtre aimé ! Cela ne va « pas au galimatias, dît Philanthe en ſoûriant ; cela « y court, & y vole. C'eſt, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aſpirations viennent du Saint Eſprit.

Mais des penſées ſi alambiquées, ſont aſſez rares, & les Auteurs qui ſubtiliſent le plus ne s'évaporent pas toûjours juſques-là. Penſez-vous au reſte que les Italiens & les Eſpagnols ſoyent les ſeuls qui mettent leur eſprit à l'alambic, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Italien meſme qui a compoſé un diſcours *della diſtillatione del cervello ?* Les François le font auſſi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en rafinement. Balzac y eſt un grand maiſtre, & je ne ſçay ſi en proſe on peut ſubtiliſer plus qu'il fait. *Vincenzo Gramigna.*

C'eſt luy qui a dit d'un petit bois aſſez ſombre : *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'eſtre pas nuit.* N'eſt-ce pas rafiner que de penſer de la ſorte ? Et ce que dit un autre Ecrivain n'eſt-il pas meilleur ? Ils paſſerent par une gran- « de foreſt, dont les arbres touffus & ſerrez s'é- « levoient d'une ſi prodigieuſe hauteur, que le ſo- «

» leil en plein midi n'y rendoit qu'autant de clar-
» té qu'il en faut pour ſe conduire.

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimaſt la penſée, ou plûtoſt le tour qui ne vous plaiſt pas : car il s'en ſert plus d'une fois; & je me ſouviens d'avoir leû dans ſes Lettres : *Je n'ay plus de vie qu'autant qu'il en faut pour n'eſtre pas encore mort. La pluſpart des femmes de France n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'eſtre pas laides.*

Ce tour de penſée, repliqua Eudoxe, ne me déplairoit pas tout-à-fait, s'il eſtoit un peu ménagé, comme il l'eſt dans une Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au Cardinal de la Valette:
» Le ſoleil ſe couchoit dans une nuée d'or & d'a-
» zur, & ne donnoit de ſes rayons qu'autant qu'il
» en faut pour faire une lumiére douce & agréa-
» ble. L'autre dit au Roy : Le premier éclat de la
» foudre dont vous eſtiez armé, eſt tombé ſur une
» ville ſuperbe dont rien n'avoit pu abbatre l'or-
» gueïl ; & toute fiére qu'elle eſtoit d'avoir bravé
» les efforts unis de deux célébres Capitaines, elle
» ne vous a réſiſté qu'autant qu'il le falloit pour
» vous donner l'avantage de l'emporter de vive
» force. On pourroit dire dans une grande affli-
ction : *Je n'ay de raiſon qu'autant qu'il en faut pour bien ſentir mon malheur :* mais ce ſeroit rafiner que de dire, *Je n'ay de raiſon qu'autant qu'il*

en faut pour connoiſtre que je n'en ay point.

Balzac dit d'un petit homme, qu'il jureroit « que cét homme n'a jamais cru que par le bout « de ſes cheveux. Il dit de luy-meſme, que quand « la pierre qu'il craint ſeroit un diamant, ou la « Pierre philoſophale, il ne recevroit pas de conſo- « lation dans ſon mal. Ses lettres ſont pleines de « pareilles imaginations, & je vous y renvoye, ſi vous n'aimez mieux conſulter Phyllarque. Mais je ne puis m'empeſcher de vous dire que ſon *Barbon* eſt un rafinement perpétuel : ce ne ſont guéres que penſées alambiquées, qui n'ont nulle vrayſemblance, ni nul fondement raiſonnable.

Le deſſein de Balzac, repliqua Philanthe, eſt de rendre ridicule le Barbon, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantoſme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais eſtre, tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Ciceron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtiſan du Caſtiglione, ne ſont que des idées. Mais, reprît Eudoxe, ce ſont des idées priſes dans la nature, & tirées du fonds des choſes. L'Orateur, le Prince, le Courtiſan, tout parfaits qu'ils ſont, ont eſté peints au naturel, & les grands Maiſtres à qui nous devons ces portraits n'outrent point les caractéres ; lors meſme qu'ils portent les choſes à la perfection.

Balzac pouvoit peindre un parfait Pedant, un homme gaſté par le grec & par le latin, un fou, ſi vous voulez, à force de ſcience & de raiſonnemens : mais ſa peinture devoit eſtre plus conforme à l'idée qu'on a de ces ſçavans viſionnaires. Les premiers traits du tableau paſſent l'imagination, & ſont d'un rafinement complet : je les ay marquez, & je veux vous les lire.

» La premiére choſe que fit le Barbon, eſtant » de retour du college, & ayant appris à faire des » argumens, fut de donner des démentis en for- » me à ſon pere & à ſa mere, & de les contredi- » re, quand meſme ils eſtoient de ſon opinion, » de peur qu'on ne cruſt qu'il fuſt de la leur.

» Il s'imagina que ſur tout il falloit s'éloi- » gner du ſens commun, parce qu'il ne faut re- « chercher que les choſes rares. Le mot de *com-* » *mun* le dégouſta ſi fort de celuy de *ſens*, que » deſlors il ſe réſolut de n'en point avoir.

Quelque paſſion que j'aye toûjours eûë pour Balzac, dît Philanthe, je ne puis nier que cela ne ſoit un peu quinteſſencié. Un eſprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon penſoit poſſeder tout ſeul le ſens commun, & ce ſeroit luy oſter d'une maniére plus fine qu'en diſant qu'il ſe réſolut de n'en point avoir. Mais d'autres endroits ſont à peu prés de la meſme force.

Les

Les malades ne ſongent rien de plus monſ- «
trueux qu'il n'aſſeûraſt avec ſerment. Il fut ſur «
le point de changer de nom & de païs, & de «
ſe faire deſcendre d'Ariſtote en ligne directe. «
Il eſt ſi amateur de toutes ſortes d'antiquité, «
qu'il ne porta jamais d'habillement neuf. Il a «
ſur ſa robbe de la graiſſe du dernier ſiécle, & «
des crottes du regne de François I. Il croiroit «
avoir changé de ſexe, s'il s'eſtoit accommodé à «
la mode. «

Toutes les penſées de cette ſatyre ne ſont pas ſi alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, repliqua Eudoxe, aſſez naturelles, & qui ne repréſentent pas mal le génie de ces Docteurs dont Moliére a dit:

Un ſot ſçavant eſt ſot, plus qu'un ſot ignorant.

Par éxemple, que le Barbon prit dans la ſcience «
le plus incroyable pour le plus beau: qu'il ne «
s'eſt ſervi de l'uſage de la parole que pour n'eſ- «
tre entendu de perſonne: qu'à le bien définir, «
il eſt une biblioteque renverſée & beaucoup «
plus en deſordre que celle d'un homme qui dé- «
meſnage: qu'il datte ſes lettres non du premier «
& du vingtiéme du mois, mais des Calendes & «
des Ides: qu'il donneroit tout pour avoir les «
pantoufles de Turnebe, les lunettes d'Eraſme, «
le bonnet carré de Ramus, l'écritoire de Lypſe, «

» s'il y avoit moyen de trouver de ſi rares pieces
» dans le cabinet de quelque Curieux qui les vou-
» luſt vendre.

Mais en vérité le reſte eſt au-delà du vray-ſemblable, & je doute que la piéce ait de quoy chatouïller les honneſtes gens, comme l'Auteur ſe le promet dans l'Epitre dédicatoire.

Moliére que vous venez de citer ſi à propos, reprît Philanthe, ne garde guéres luy-meſme de vrayſemblance en pluſieurs de ſes ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuſes Ridicules*, ni du *Myſantrope*, ſon *Avare* n'eſt-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, aprés qu'on luy a
» volé ſon argent, C'en eſt fait, je n'en puis plus,
» je me meurs, je ſuis mort, je ſuis enterré? N'y
» a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en
» me rendant mon cher argent, ou en m'appre-
» nant qui l'a pris? Je veux aller querir la Juſti-
» ce, & faire donner la queſtion à toute ma mai-
» ſon, à ſervantes, à valets, à fils, à fille, & à moy
» auſſi.

Il eſt naturel, repartit Eudoxe, quand il dit:
» Je ne jette mes regards ſur perſonne, qui ne me
» donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon
» voleur. Je veux faire pendre tout le monde; &
» ſi je ne retrouve mon argent, je me pendrai
» moy-meſme aprés. Mais ne rafine-t-il pas, re-
» pliqua Philanthe, quand il ajoûte, Ciel, à qui

deſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien, «
& je crois aprés cela que je ſuis homme à me «
voler moy-meſme. «

Les *Femmes Sçavantes*, pourſuivit-il, ne ſortent-elles pas du caractére naturel en plus d'un endroit? Il eſt vrayſemblable que Philaminte & Armande ſont ravies de voir Vadius, parce qu'il ſçait du grec: mais il ne l'eſt pas, qu'on chaſſe Martine, parce qu'elle a fait une faute de grammaire.

Je ſuis de voſtre ſentiment, dît Eudoxe: c'eſtoit aſſez pour la vrayſemblance que la maiſtreſſe du logis grondaſt ſa ſervante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas; mais ce n'eſtoit pas aſſez pour le Parterre. Les piéces comiques, dont le but eſt de faire rire le peuple, doivent eſtre comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures ſont plus grandes que le naturel. Ainſi un de nos Poétes dramatiques qui connoiſt ſi bien la nature, & qui en a exprimé les ſentimens les plus délicats dans ſon *Andromaque* & dans ſon *Iphigénie*, va, ce ſemble, un peu au-delà dans ſes *Plaideurs*: car il faut pour le peuple des traits bien marquez, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à-fait de meſme des autres ouvrages d'eſprit, qui ſont plus pour les honneſtes gens que pour le peuple: le rafinement n'y vaut rien; & s'ils ne

ſont naturels, ils ne ſçauroient contenter les perſonnes raiſonnables.

Je croy ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les comédies, ſi l'on veut qu'elles ſervent de reméde au ridicule des ſpectateurs; qu'auſſi on a accouſtumé d'ajoûter quelque choſe au foible des originaux, afin de le repréſenter ſous une figure plus dégouſtante.

Mais ce ſujet nous meneroit peut-eſtre trop loin, dît Eudoxe, & nous ferons mieux d'en demeurer là pour aujourd'huy. Ils changerent alors de diſcours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverſes choſes; ſi ce n'eſt que Philanthe remît une fois ou deux ſon Ami ſur la matiére des penſées, pour luy avoûër qu'il commençoit à changer de gouſt, & qu'il ne deſeſperoit pas de préferer un jour Virgile à Lucain, & Ciceron à Séneque.

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

QUATRIE'ME DIALOGUE.

LEs deux Amis furent ſi contens de leur promenade, qu'ils réſolurent de ſe promener encore le lendemain : mais comme tous les jours de l'automne ne ſe reſſemblent pas, le jour ſuivant fut ſi ſombre & ſi vilain, qu'ils ne purent ſortir du logis. Tout le matin chacun étudia en ſon particulier. Aprés le diſner Eudoxe invita Philanthe à monter dans ſon cabinet, & prenant d'abord la parole, Pour achever,

dît-il, ce que nous avons commencé, ce n'eſt pas aſſez que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit ayent un fonds de vérité proportionné au ſujet qu'on traite, ni qu'elles ſoyent nobles ſans enflure, agréables ſans affeterie, délicates ſans rafinement: il faut encore qu'elles ſoient nettes, claires, & intelligibles. Sans cela je me moque du ſublime & du merveilleux; je compte pour rien l'agrément, la délicateſſe, ou plûtoſt je n'en connois point. Rien ne me plaiſt, rien ne me pique que je n'entende parfaitement; & je m'étonne que Ciceron, en loûant ſi fort les penſées de Craſſus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il la ſuppoſée ſans doute comme une vertu eſſentielle: car enfin la penſée n'eſtant qu'une image que l'eſprit forme en luy-meſme, elle doit repréſenter clairement les choſes, & rien n'y eſt plus contraire que l'obſcurité. Auſſi Quintilien marque la clarté pour la premiére vertu de l'éloquence, &, ſelon luy, les diſcours des plus habiles Orateurs ſont les plus aiſez à entendre.

Prima eſt eloquentiæ virtus, perſpicuitas. *Lib. 2. c. 3.*

Plerumque accidit, ut faciliora ſint ad intelligendum, & lucidiora multò, quæ à doctiſſimo quoque dicuntur. *Ibid.*

Les Anciens que vous eſtimez tant, dît Philante, ſont quelquefois aſſez obſcurs, & peu de gens les entendent ſans le ſecours des interprétes. Si l'obſcurité vient de la penſée meſme, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes: mais ſi elle ne vient que de

certaines circonſtances hiſtoriques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur ſiécle, & non pas pour le noſtre. Ils ſont ſouvent alluſion à des choſes dont la mémoire ne s'eſt point conſervée, & qui nous ſont inconnuës: ce n'eſt pas leur faute, ſi nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoy il s'agit: mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaiſt, & ils luy donnent la torture, de meſme à-peu-prés qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré luy. Je ne ſçay ſi la comparaiſon eſt tout-à-fait juſte; mais je ſçay bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'huy aura le ſort des ouvrages de l'Antiquité, & je ne puis m'oſter de l'eſprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satires* dans la deſcription de ſon feſtin.

Sur tout certain hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'Ordre des Coſteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Je me ſuis meſme mis en teſte que les commentateurs ſe tourmenteront fort pour expliquer ce *Profés dans l'Ordre des Coſteaux*, & qu'on pourra bien le corriger en liſant *Profés dans l'Ordre de Ciſteaux;* par la raiſon que *l'Ordre des Coſteaux* ne ſe trouvera point dans l'Hiſtoire Eccleſiaſti-

que, & que les gens de ce temps-là ne ſçauront pas que cét Ordre n'eſtoit qu'une ſociété de fins débauchez, qui vouloient que le vin qu'ils beuvoient fuſt d'un certain coſteau, & qu'on les appelloit pour cela *les Coſteaux*.

Ce que vous imaginez de la corréction du paſſage eſt plaiſant, dît Philanthé, & me paroiſt aſſez probable. Du moins, reprît Eudoxe, a-t-on fait pluſieurs corréctions dans les Anciens qui ne ſont pas ſi bien fondées que celle-là, à ne regarder que les termes: car ſi on éxamine la choſe à fonds & en elle-meſme, il n'y a certainement nul rapport entre des gens de bonne chere, qui n'ont du gouſt que pour les choſes du monde, & des hommes ſéparez du ſiécle qui ne penſent qu'à l'éternité.

J'en dis preſque autant, continua-t-il, du nom que porte Aléxandre dans la Satire contre l'homme:

Ce fougueux l'Angely, qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré.

Cela eſt clair maintenant, parce que nous ſçavons que l'Angely eſtoit un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres; & ſi cela devient obſcur avec le temps, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'eſt donc pas de ces ſortes d'obſcuritez dont je parle;

parle; ce n'eſt pas auſſi préciſément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une conſtruction louche, d'une équivoque, ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obſcurité qui eſt dans la penſée meſme, & je dis d'abord qu'il y en a d'une eſpece qu'on peut comparer avec ces nuits ſombres, ou avec ces brouïllards épais qui empeſchent tout-à-fait de voir: on a beau regarder de prés, & avoir la veûë bonne, on ne diſtingue du tout rien.

Cette ſorte d'obſcurité, repliqua Philanthe, eſt bien rare dans les ouvrages d'eſprit. Je l'avoûë, repartit Eudoxe: il s'en trouve néanmoins qui ſont fort obſcurs en quelques endroits; & le *Diſcours Funébre* qui fut prononcé aux obſeques de Loûïs le Juſte dans la Sainte Chapelle de Paris, eſt un peu de ce caractére. Je l'ay conſervé comme une piéce curieuſe, & rare en ſon genre: il a pour texte, *Aſcendit ſuper occaſum;* parce que le Roy mourut le jour de l'Aſcenſion, & il commence admirablement:

Quoy donc, grand Soleil de nos Rois! las; « au milieu de voſtre courſe, eſtes-vous déja au « couchant, & d'un ſi haut point de gloire, eſtes- « vous précipité dans une éternelle défaillance? « Non, non, bel Aſtre, vous montez en vous « abbaiſſant, & vous meſurez meſme vos éleva- «

» tions par vos chutes. Pompes funébres, pour-
» quoy me déguiſez-vous ſes triomphes? Si ma
» Sainte Chapelle eſt ardente, elle n'éclatera qu'en
» feux de joye; ce ſera dans les évidentes démonſ-
» trations où je reproduiray noſtre Monarque
» tout auguſte, parce qu'il a eſté tout humble,
» & hautement relevé dans Dieu par une ſervi-
» tude couronnée, pour n'avoir point eû de cou-
» ronnes qui ne luy fuſſent aſſujéties.

Cela n'eſt pas inintelligible, dît Philanthe. Non, répondit Eudoxe: ce n'eſt pas là tout-à-fait du Galimatias, ce n'eſt que du Phebus. Vous mettez donc, dît Philanthe, de la différence entre le Galimatias & le Phebus? Oûï, repartit Eudoxe: le Galimatias renferme une obſcurité profonde, & n'a de ſoy-meſme nul ſens raiſonnable. Le Phebus n'eſt pas ſi obſcur, & a un brillant qui ſignifie, ou ſemble ſignifier quelque choſe: le ſoleil y entre d'ordinaire, & c'eſt peut-eſtre ce qui a donné lieu en noſtre langue au nom de Phebus. Ce n'eſt pas que quelquefois le Phebus ne devienne obſcur, juſqu'à n'eſtre pas entendu: mais alors le Galimatias s'y joint; ce ne ſont que brillans & que ténebres de tous coſtez.

La penſée d'un Panégyriſte des Rois d'Eſpagne, interrompit Philanthe, ne ſeroit-elle point de cette eſpece? Il dit que le ſoleil ſemble faire

ſa courſe autour de leur Troſne en faiſant le tour du monde, & que leur Couronne eſt ſon Zodiaque en terre. Juſtement, repartit Eudoxe; voilà du Phebus & du Galimatias enſemble. Je ſuis bien trompé, repliqua Philanthe, ſi *le Prince Illuſtre* que nous avons leû en noſtre jeuneſſe, n'eſt plein de l'un & de l'autre. C'en eſt un parfait modele, & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour trouver de merveilleuſes penſées qui ne ſe comprennent preſque pas; & je me ſouviens toûjours de ce glorieux portrait que l'Auteur préſente à ſon Héros; de ce portrait, dis-je, « qui n'ayant jamais eû de toile d'attente, eſtant « auſſitoſt fait que deſſiné, a eû ſa ſueur détrem- « pée avec le ſang ennemi pour ſes couleurs, ſon « épée pour ſon pinceau, ſon cœur pour ſon pein- « tre, ſes deſirs pour ſes deſſeins, & ſoy-meſme « pour ſon original. «

Mais pour reprendre le diſcours de la Sainte Chapelle, l'Auteur, aprés avoir dit que l'hom- « me dans le Roy veut ce qu'il peut; que le Roy « dans l'homme peut ce qu'il veut; que l'un fait « ſon foible du fort de l'autre: il loûë le Prince « d'avoir eſté inſenſible à tout ce qui flatte le ſens, & s'écrie enſuite:

Royale abſtinence des plaiſirs, ſoleil naiſ- « ſant dans les abiſmes, plénitude dans le vuide, «

» manne dans les deſerts, toiſon ſéche où tout eſt
» trempé, toiſon trempée où tout eſt ſec; corps
» deſſeché où les plaiſirs le peuvent noyer, corps
» trempé & tout imbu de conſolations où l'auſ-
» terité le deſſeche!

Je ne ſçay, dît Philanthe, qu'admirer le plus du Phebus, ou du Galimatias. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Eudoxe:

» Allez, grande ame, digne hoſte d'un ſi riche
» Palais. Si d'une matiére auſſi vile que celle des
» animaux vous en avez fait une auſſi pure que
» celle des aſtres; comme elle eſt inalterable par
» voſtre vigueur, qu'elle ſoit immortelle par vos
» récompenſes. Et vous, cendres ſacrées, reſtes
» d'un ſi chaſte flambeau; de toutes les ſolenni-
» tez des obſeques, je n'en ay point pour vous
» qu'une tranſlation anticipée, qui ſans bouger
» d'un lieu, du tombeau vous met au berceau,
» & du couchant vous porte à l'orient. Je ne vous
» commets point à la terre comme nos Européans,
» point aux eaux comme les Barbares, point aux
» airs dans un criſtal comme les Egyptiens, point
» aux feux comme les Romains: je vous mets en
» réſerve dans le ſein de la Providence qui deſtine
» d'enfermer le globe de mon aſtre & le chariot
» de ſes triomphes, dont la plus belle ſolennité ſera
» la deviſe de Loûïs le Juſte, *Aſcendit ſuper occaſum.*

Comprenez-vous bien tout cela? Il eſt diffi-

cile de décider, repartit Philanthe, lequel l'emporte icy du Galimatias ou du Phébus. Je n'ay jamais rien veû de plus brillant, ni de moins clair; mais je voudrois bien voir du Galimatias tout pur. Je vas vous en montrer du plus fin, repartit Eudoxe: il ouvrit un livre, & leût la Lettre ſuivante.

Lettres de l'Abbé de Saint Cyran, imprimées par le ſieur de Préville en 1655.

Eſtimant par tout de grande importance, je « ne dis pas les omiſſions, mais les moindres in- « termiſſions, ſoit en actions, ſoit en paroles, de « l'amitié; & n'eſtant pas de l'opinion de ceux qui « croyent que les contemplatifs ont l'emporte- « ment ſur les autres en l'éxercice de toutes ſor- « tes de vertus, ayant toûjours plus aimé l'action « que la parole, & la parole que la méditation, « & l'entretien ſolitaire en amitié: je puis néan- « moins dire ſeûrement que je n'ay point failli en « cette occaſion, & que la cauſe de mon retarde- « ment vous ſera auſſi agréable qu'euſt eſté une « Lettre écrite avec plus de diligence: d'autant « que deſirant une fois pour toutes vous dire avec « une expreſſion égale au fonds de ma penſée, de « quelle façon je prétends m'eſtre donné à vous; « j'ay fait au contraire des excellens peintres qui « ont de la peine à rabatre leur imagination, « n'ayant jamais pu relever la mienne au point « où mon reſſentiment la vouloit loger. Ce qui « a fait que dans cét eſtrif de mon cœur & de «

» mon eſprit, qui n'approche jamais par ſes con-
» ceptions de ſes mouvemens : j'ay mieux aimé
» me taire quelque temps, attendant le détour &
» la rencontre de ces eſprits épurez qui aident à
» former de hautes imaginations, que voulant
» dire quelque choſe, le dire avec diminution, &
» au préjudice de la ſource de mes paſſions ; où
» il eſt ſeulement loiſible, quand elles naiſſent du
» vray amour, d'avoir ſans crainte de reproche
» quelque ſorte d'ambition.

Je n'ay jamais rien veû de ſemblable, interrompit Philanthe, & je vous avoûë que cela me paſſe. Ce n'eſt que le commencement, reprît Eudoxe ; voyez la ſuite.

» J'ay pris la plume, & comme ſi j'euſſe voulu
» répandre l'encre ſur le papier, j'ay écrit tout
» d'une traite ce qui s'enſuit. C'eſt à vous à voir,
» ſi j'ay eſté ſi heureux que celuy qui rencontra
» à repréſenter en colére & par le jet du pinceau
» une belle écume. Pour vous aſſeûrer de moy,
» Monſieur, & en juger à l'avenir certainement
» & d'une meſme façon, je vous veux dire que
» vous trouverez toûjours mes actions plus for-
» tes que mes paroles ; que dis-je, que mes pa-
» roles ! que mes conceptions, que mes affections
» & mes mouvemens intérieurs ! car tout cela tient
» du corps, & n'eſt pas ſuffiſant pour rendre té-
» moignage d'une choſe tres-ſpirituelle, veû que

l'imagination qui eſt corporelle ſe trouve dans «
les mouvemens de l'affection : de ſorte que je «
ne prétends pas que vous me jugiez que par «
une choſe plus parfaite, & qui ne tient rien de «
ces choſes-là, qui ſont meſlées de corps, de «
ſang, de fumées, & d'imperfections ; parce qu'il «
me reſte dans le centre du cœur avant qu'il s'ou- «
vre & ſe dilate, & pour s'émouvoir vers vous «
il produiſe des eſprits, des conceptions, des ima- «
ginations, & des paſſions, quelque choſe de plus «
excellent que je ſens comme un poids affectueux «
en moy-meſme, & que je n'oſe produire ni é- «
clorre, de peur d'expoſer un ſaint germe. J'ai- «
me mieux le nommer ainſi à mes ſens, à mes «
fantoſmes, à mes paſſions qui terniſſent auſſi- «
toſt, & couvrent comme de nuées les meilleures «
productions de l'ame : ſi-bien que pour me don- «
ner à vous en la plus grande pureté qui ſe puiſſe, «
voire qui ne ſe puiſſe imaginer, je ne veux pas «
me donner à vous, ni par imaginations, ni par «
conceptions, ni par paſſions, ni par affections, «
ni par lettres, ni par paroles, tout cela eſtant in- «
férieur à ce que je ſens en mon cœur, & ſi rele- «
vé pardeſſus toutes choſes, qu'accordant aux «
Anges dans ma Philoſophie la veûë de ce qui «
eſt éclos, ce qui nage pour le dire ainſi ſur le «
cœur, il n'y a que Dieu ſeul qui en connoiſſe le «
fonds & le centre. «

Voilà en vérité une belle fougue, dît Philanthe, & je ſuis faſché de n'y comprendre rien. Vous n'eſtes pas au bout, repartit Eudoxe : écoutez, & taſchez de concevoir.

» Moy-meſme qui vous offre le mien, *c'eſt de* » *ſon cœur dont il parle,* n'y vois preſque rien que » je puiſſe déſigner par un nom, & n'y connois » que cette vague & indéfinie, mais certaine & » immobile propenſion que j'ay à vous aimer & » honorer ; laquelle je n'ay garde de déterminer » par quelque choſe, afin que je me perſuade que » je ſuis dans l'infinité d'une radicale affection ; » j'ay preſque dit ſubſtantielle, ayant égard à » quelque choſe de divin & à l'ordre de Dieu, où » l'amour eſt ſubſtance, puis que je prétends » qu'elle eſt infuſe en la ſubſtance du cœur, dont » le centre eſt la quinteſſence de l'ame, qui eſtant » infinie en temps & en vertu d'agir comme ce- » luy dont elle eſt l'image, je puis dire hardîment » que je ſuis capable d'opérer envers vous par » affection comme Dieu opere envers les hommes ; » me demeurant toûjours plus de puiſſance d'a- » gir & d'aimer efficacement, que je n'auray paru » en avoir par mes actions : à cauſe de quoy je » les retranche auſſi-bien que les imaginations, & » le reſte, comme incapable de vous rendre té- » moignage de la diſpoſition que j'ay en voſtre » endroit, & de la part que vous avez en mon ame,

ame, qui eſtant indiviſible, ſe donne toute par « la moindre de ſes parties, ou ne ſe donne pas « du tout. «

Que dites-vous de cela, demanda Eudoxe à Philanthe? Je dis, repliqua Philanthe, que c'eſt là le galimatias le plus complet & le plus ſuivi qui ſe puiſſe imaginer. La merveille eſt, continua Eudoxe, que celuy qui écrivoit de la ſorte paſſoit pour un oracle & pour un prophéte parmi quelques gens. Je crois, répondit Philanthe, qu'un eſprit de ce caractére n'avoit rien d'oracle ni de prophéte que l'obſcurité.

Sçavez-vous bien, reprît Eudoxe, que ſes partiſans ſoûtenoient que c'eſtoit un homme envoyé de Dieu pour réformer l'Egliſe ſur le modelle des premiers ſiécles? Ah, je ne puis croire, dît Philanthe, que quand il y auroit quelque choſe à réformer dans l'Egliſe, le Saint Eſprit vouluſt ſe ſervir d'une teſte pleine de galimatias pour une entrepriſe ſi importante!

Aprés tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faiſoit le procés à Ariſtote & à Saint Thomas fuſt un peu brouïllé avec le bon ſens. Il en déclare luy-meſme la vraye cauſe dans une autre Lettre où il dit franchement, *J'ay le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroiſt merveilleux, c'eſt qu'un de ſes amis luy ayant mandé apparemment,

qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il luy répondit ainſi pour ſe juſtifier:

„ De peur que quelque étranger ne s'offenſe de „ ma façon de parler, une fois pour toutes per- „ mettez-moy de luy dire une regle qui interpré- „ tera tout ce que je pourray jamais imaginer ou „ dire d'extravagant en mes Lettres : c'eſt qu'en „ fait de figures, de métaphores, & de chifres, „ des termes tous différens, & des expreſſions „ contraires ſignifient une meſme choſe ; & par- „ ce que tout le langage des amans eſt figuré & „ myſtique, il s'enſuit que lors que je vous dis „ que je vous commande, je vous prie ; quand „ je vous fais quelque défenſe, je vous offre en „ cela meſme mon obéiſſance.

C'eſt ſe tirer bien d'affaire, dît Philanthe en ſouriant, & on ne peut pas raiſonner plus juſte, ni plus nettement.

Il raiſonne à peu prés de meſme dans une autre Lettre que voicy.

„ Noſtre Philoſophie nous apprend que la meſ- „ me circonſcription que les corps ont par leur „ quantité, les Anges l'ont par leurs actions : ce „ qui m'oſte le moyen d'étendre ma paſſion en- „ vers vous, & m'oblige de reconnoiſtre mon „ eſtre créé en la ſeule limitation qui me le fe- „ roit haïr ; ſi je n'aimois en vous l'eſtre incréé „ qui ne demande de moy que le meſme amour

que je vous porte. dont vous demeurerez ſans « doute content, puis que ne pouvant trouver « en moy de l'infinité, vous la trouverez en luy « qui vous aime en moy & par mon entremiſe « d'un amour infini. «

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reſte. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philanthe, que ces Lettres-là effacent bien Nerveze & la Serre, & que celuy qui les a écrites mériteroit d'avoir place dans l'*Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.* On devoit ſans doute, repartit Eudoxe en riant, luy donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'eſt une injuſtice manifeſte que de l'avoir oublié. Parlons ſérieuſement, les penſées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire ont un fonds d'obſcurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de luy ce que Balzac diſoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gayeté de cœur.

Nouvelle Allégorique, ou Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.

Je dirois preſque de ce faiſeur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard diſoit d'un Ecrivain de ſon temps :

Charles, nos plus rares eſprits
Ne ſçauroient lire tes écrits

Sans conſulter Muret ou Lipſe.
Ton Phébus s'explique ſi bien,
Que tes volumes ne ſont rien
Qu'une éternelle Apocalipſe.

L'application n'eſt pas juſte, dît Eudoxe, car au moins avec le ſecours & de Muret & de Lipſe on entendoit ces écrits, au lieu qu'on ne peut par aucune voye entendre ces Lettres.

Mais croyez-vous, dît Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas s'entendent eux-meſmes? En vérité, repartit Eudoxe, je ne ſçay que vous en dire; ils penſent s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent; & ſi on les preſſoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinſſent à bout.

On imagine quelquefois des choſes, repliqua Philanthe, qu'on ne ſçauroit expliquer faute de termes qui ſoyent propres, & qui répondent bien à noſtre penſée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on ſent des choſes qui ſont au deſſus de nos expreſſions: car les ſentimens du cœur ſont quelquefois ſi meſlez ou ſi délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement; & ce que j'ay leû dans la *Diane* de Montemayor me paroiſt fort vray, que quand on ſçait ſi bien dire ce qu'on ſent, on ne doit pas le ſentir ſi bien qu'on le dit: *Quien tambien ſabe deſir lo*

que ſiente, no deve ſentillo tambien como lo dize. Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'eſprit, à moins qu'elles ne ſoient obſcures & embrouïllées d'elles-meſmes ; & une marque certaine qu'elles le ſont, c'eſt quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ay oûï dire, interrompit Philanthe, que le fameux Eveſque du Bellay Jean Pierre Camus eſtant en Eſpagne, & ne pouvant entendre un Sonnet du Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poéte de le luy expliquer ; mais que le Lope ayant leû & releû pluſieurs fois ſon Sonnet, avoûa ſincérement qu'il ne l'entendoit pas luy-meſme.

Les beaux Eſprits de ce païs-là, répondit Eudoxe, ſont ſujets à eſtre un peu obſcurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Eſpagnols confeſſent de bonne foy qu'ils n'entendent pas leur Poéte Gongoza, & c'eſt peut-eſtre pour cela qu'ils luy donnent le ſurnom de merveilleux. *Maravilloſo Luys de Gongora.* Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon obſcurité a paſſé en proverbe, & que comme les Caſtillans diſent communément, *es de Lope*, pour marquer qu'une choſe eſt excellente, ils diſent de meſme, *Eſcuro como las ſoledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une choſe eſt obſcure. *Ces ſoledades*

ſont deux petits Poëmes ſur la ſolitude, qui ont un degré d'obſcurité que n'ont pas le autres ouvrages du meſme Poéte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe, de Lorenzo ou Baltazar Gracian? Car on nous a appris que Baltazar eſt ſon véritable nom, & nous devons une ſi belle découverte à un Sçavant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les païs étrangers, qui y a eû meſme des emplois aſſez conſidérables, & qui commença en Portugal à ſe faire connoiſtre.

J'ay leû les ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe, mais je vous confeſſe que je n'ay pas entendu tout ce que j'ay leû. C'eſt un beau génie, qui prend quelquefois plaiſir à ſe cacher aux Lecteurs, & je ſuis du ſentiment de celuy que vous venez de citer, qui dit dans la Préface de *l'Homme de Cour*, qu'il ne faut pas s'étonner ſi Gracian paſſe pour un Autèur abſtrait, inintelligible, & par conſéquent intraduiſible; que c'eſt ainſi qu'en parlent la pluſpart de ceux qui l'ont leû, & qu'un Sçavant à qui quelqu'un diſoit qu'on traduiſoit, *el Oraculo manual y Arte de prudentia*, répondit que celuy-là eſtoit bien témeraire qui oſoit ſe meſler de traduire des œuvres que les Eſpagnols meſmes n'entendoient pas.

Vous vous moquez, interrompit bruſque-

ment Philanthe : le Traducteur eſt bien éloigné de penſer ce que vous dites, luy qui a fait un procés à l'Auteur des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, ſur ce qu'Ariſte dit que Gratian eſt obſcur, & qui le traite là-deſſus de ridicule cenſeur.

Cela prouve, reprît Eudoxe, que le Traducteur ſe contredit un peu luy-meſme, avoûant d'un coſté que les Eſpagnols meſmes n'entendent pas Gracian ; & de l'autre trouvant mauvais qu'Ariſte luy donne de l'obſcurité. Mais c'eſt le mot d'*incompréhenſible* dont ſe ſert Ariſte qui a choqué le Traducteur, quoy-que celuy d'*inintelligible* ou d'*Intraduiſible*, dont uſe le Traducteur meſme le vaille bien.

Si Gracian eſt incompréhenſible, & ne s'entend pas luy-meſme, dit-il dans une de ſes notes, comment le Cenſeur luy trouve-t-il du bon ſens ? On pourroit répondre, ajoûta Eudoxe, qu'un Auteur peut ſuivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, juſqu'à ne s'entendre pas, ou du moins juſqu'à ne ſe pas faire entendre : de-ſorte qu'Ariſte n'a point dit une impertinence, en diſant que l'Ecrivain, dont nous parlons, a de la ſubtilité, de la force, & meſme du bon ſens ; mais qu'on ne ſçait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le ſçait pas peut-eſtre luy-meſme ; ou l'im-

pertinence tombe un peu ſur le Traducteur, & ſon Dom Juan de Laſtanoſa, qui demeurent d'accord que Gracian n'eſt pas clair, & que ſon ſtile eſt coupé, concis, & énigmatique. A la » vérité ils ſoûtiennent hautement que c'eſt pour » concilier plus de vénération à la ſublimité de » la matiére, qu'il n'écrit pas pour tout le mon- » de; qu'il a affecté d'eſtre obſcur pour ne ſe pas » populariſer, comme Ariſtote qui écrivit obſcu- » rément pour contenter Aléxandre ſon diſci- » ple, qui ne pouvoit ſouffrir que perſonne en » ſceuſt autant que luy; qu'ainſi quoy-que les » œuvres de Gracian ſoyent imprimées, elles n'en » ſont pas plus communes, parce qu'en les ache- » tant on n'achete pas le moyen de les enten- » dre.

Rien ne me paroiſt plus plaiſant, dît Philanthe, que d'affecter d'eſtre obſcur; & cela me fait ſouvenir de ce Pédant dont parle Quintilien, qui enſeignoit l'obſcurité à ſes écoliers, & qui leur diſoit, *Cela eſt excellent, je ne l'entens pas moy-meſme.*

Lib. 8. c. 2.

Ce que je trouve icy de trés-plaiſant, repartit Eudoxe, c'eſt que le Traducteur qui ſe pique de pénétration, n'entend pas luy-meſme ſon Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les myſteres de Gracian, & il s'en déclare aſſez dans ſa » Préface, en diſant que le langage de l'Ecrivain qu'il

qu'il traduit eſt une eſpece de chifre, mais que « le bon entendeur le peut déchifrer ſans avoir « beſoin d'aller aux devins. Il n'a pas au reſte « trop bien déchifré certains endroits dont je me ſouviens. L'Auteur dit, en parlant de l'eſprit: *Es eſte el atributo Rey; y aſſi qualquier crimen contra el, fue de leſa mageſtad.* Le Traducteur déchifre ainſi ce paſſage: *L'eſprit eſt le Roy des attributs; & par conſéquent chaque offenſe qu'on luy fait eſt un crime de leze-majeſté.* L'Auteur dit ſur le ſujet de la diſſimulation: *Sacramentar una voluntad ſerà ſoberania.* Le Traducteur tourne de la ſorte: *Qui de ſa volonté ſçait faire un Sacrement, eſt ſouverain de ſoy-meſme.*

J'entends moins la Traduction françoiſe que l'Original eſpagnol, dît Philanthe, & je ne ſçay ce que veut dire en noſtre langue le *Roy des attributs, de ſa volonté faire un ſacrement.* Je devinois par *el atributo Rey,* que l'eſprit eſtoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection ſouveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad,* vouloit dire, *cacher les mouvemens de ſon cœur, & en faire un myſtére aux autres.* Mais *le Roy des attributs, de ſa volonté faire un Sacrement,* eſt un vray chifre pour moy, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'eſt à dire, reprît Eudoxe, qu'un Oedipe du caractére de celuy-là

eſt tout propre à obſcurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le temps d'éxaminer la Traduction, ajoûta-t-il, & que cela en valuſt la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de ſon ouvrage, & qui ſe flatte d'avoir traduit avec ſuccés un livre inintelligible dans l'opinion commune, de ſon aveu meſme, n'eſt pas ſi bon entendeur qu'il penſe, pour me ſervir de ſes termes.

Gaſpar Sciopp. de Stilo Hiſtorico.

Il reſſemble donc à Lipſe, dît Philanthe, qui s'eſtant meſlé d'éclaircir Tacite, ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop luy-meſme en pluſieurs endroits. La comparaiſon eſt juſte, reprît Eudoxe, en ce point-là & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite font tous deux non ſeulement l'apologie, mais l'éloge de l'obſcurité de leurs Auteurs; en diſant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde, qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'eſprit; & que ce n'eſt pas tant leur faute que celle de leurs lecteurs, ſi on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat, & les gens d'eſprit n'entendent pas plus que les autres les paſſages difficiles.

Aprés tout, continua-t-il, le Traducteur eſt un habile homme, & un bel eſprit. Je ne le nie

pas, repartit Eudoxe; je vous avoûë meſme que j'ay leû avec beaucoup de plaiſir ſon Epitre dédicatoire. Il y parle eſpagnol en françois admirablement bien, & les titres qu'il donne à LOUÏS le Grand de *Roy Roy*, de *Maiſtre Roy*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoûï. Il m'a ſemblé que je liſois *l'Avant victorieux* du Vicechancelier de Navarre, qui commence par *Ma plume en l'air*.

J'ay veû dans Homére, dît Philanthe, *Roy plus Roy que les autres;* dans Marot, *Roy le plus Roy qui fut onc couronné;* & dans un Poéte moderne, *Roy vrayment Roy*. Mais je n'avois jamais veû, *Roy Roy;* & *Roy Roy* me paroiſt preſque auſſi plaiſant que *perroquet perroquet*.

Enfin pour laiſſer là le Traducteur, ajoûta-t-il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, repliqua Eudoxe, il y a dans ſes ouvrages quelque choſe de ſi ſombre, de ſi abſtrait, & de ſi oppoſé au caractére des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'ouvrage qui a eſté traduit, & qu'on a intitulé en eſpagnol, *El Oraculo manual y Arte de prudencia;* en françois, *l'Homme de Cour*, que Dom Laſtanoſa appelle *une raiſon d'Etat de ſoy-meſme, & une bouſſole avec laquelle il eſt aiſé de ſurgir au port de l'excellence;* le Traducteur, *une eſpece de rudiment de Cour & de Code politique*. Nerveze ne

parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cét ouvrage, dis-je, reprît Eudoxe, eſt un recuëil de maximes qui n'ont nulle liaiſon naturelle, qui ne vont point à un but, la pluſpart quinteſſenciées & chimériques, preſque toutes ſi obſcures qu'on n'y entend rien, ſur tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre, *Agudeza y Arte de ingenio*, eſt un beau projet mal éxécuté à mon gré: j'en fus frappé la premiére fois que je le vis, & il me prît d'abord envie de le traduire; mais aprés que j'en eû leû quelque choſe, je fus bien gueri de ma tentation. Car quoy-que j'y trouvaſſe de la ſubtilité & de la raiſon en pluſieurs endroits, je n'y trouvay point mon compte; & je jugeay, en le parcourant, qu'un ouvrage de cette eſpece ſeroit un monſtre en noſtre langue. L'Auteur prétend y enſeigner l'art d'avoir de l'eſprit: mais toute ſa méthode eſt fondée ſur des régles ſi métaphyſiques, & ſi peu claires, qu'on a peine à les concevoir; d'ailleurs ſi peu ſeûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les ſuivant.

Les autres Livres de Gracian ont le meſme caractére, à ſon *Politico Fernando* prés, qui eſt plus intelligible & plus raiſonnable. Car, ſans parler de ſon *Criticon* où je ne vois goute; ſon *Diſcreto* eſt un peu viſionnaire, & ſon *Heroe*

eſt tout-à-fait fanfaron ; l'incompréhenſibilité eſt la premiére qualité, & le premier avantage que l'Auteur luy donne : *Primor primero, que el Heroe platique incomprehenſibilidades de caudal.* En un mot jamais peut-eſtre Ecrivain n'a eû des penſées ſi ſubtiles, ſi guindées, ni ſi obſcures.

Le maiſtre en obſcurité dont je vous ay fait ſouvenir, dît Philanthe, auroit eſté ravi de rencontrer des diſcours latins du ſtile de Gracian. Il n'auroit pas non plus eſté faſché, repartit Eudoxe, de voir en ſa langue ce que nous voyons en la noſtre dans des Ecrivains d'aujourd'huy, qui croyent ſe faire admirer en diſant des choſes qui ne ſont pas nettes, & qui ne penſeroient pas avoir de l'eſprit, ſi ce qu'ils diſent n'avoit beſoin d'interprétation. Eudoxe prît alors un cayer où eſtoient ramaſſez divers éxemples d'obſcurité, & il leût les ſuivans.

Pervaſit jam multos iſta perſuaſio, ut id jam demùm eleganter atque exquiſitè dictum putent, quod interpretandum ſit. *Quintil. lib. 2. c. 3.*

L'enfer eſt le centre des damnez comme les « ténébres ſont le centre de ceux qui fuyent la « lumiére. C'eſt là où la lumiére de Dieu les in- « incommode le moins, où les reproches de leur « conſcience ſont moins vifs, où leur orgueil eſt « moins confondu ; ainſi ce leur eſt une eſpece de « ſoulagement que de s'y précipiter. «

Je vous avoûë, dît Philanthe, que je ne comprens pas bien cela ; j'y entrevoy ſeulement

quelque choſe qui ne m'y paroiſt guéres vray. J'avois cru du moins juſqu'à cette heure, que la lumiére divine dont les damnez ſont éclairez intérieurement au milieu des ténébres qui les environnent, leur fait ſentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu; & je ne penſois pas que l'enfer fuſt fait pour le ſoulagement des impies.

Penſez-vous, repartit Eudoxe, que l'ame ſe porte d'elle-meſme au deſeſpoir, à la rage, & à l'enfer comme une pierre tombe naturellement en bas? C'eſt ce que dit le meſme Auteur; voicy ſes paroles:

» L'ame tend par ſon propre poids au découragement & au deſeſpoir. Le centre de la nature corrompuë eſt la rage & l'enfer: pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la ſéparer des objets, & la réduire à ne penſer qu'à elle-meſme.

Ces propoſitions me paroiſſent incompréhenſibles, repliqua Philanthe. Car enfin ſi le deſeſpoir, la rage, & l'enfer ſont le centre de la nature corrompuë, on ne pourroit trouver de repos qu'en ſe deſeſperant, qu'en enrageant, & qu'en ſouffrant les ſupplices des damnez, comme une pierre n'en trouve que dans ſon centre. Je ne comprens pas mieux, ajoûta-t-il, que *pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce cen-*

tre, il ne faut que la ſéparer des objets, & la réduire à elle-meſme, & cela friſe un peu le galimatias; auſſi-bien que la penſée d'un Italien contre ceux qui meſurent la grandeur de l'eſprit par la groſſeur de la teſte: *non ſanno*, dit-il, *che la mente è il centro del capo; e il centro non creſce per la grandezza del circolo.* Car que veut dire, *l'eſprit eſt le centre de la teſte, & le centre ne croiſt point par la grandeur du cercle?*

Eudoxe continua de lire dans ſon cayer, & leût ce qui ſuit.

J'en connois qui m'ont avoûé que la réſerve « d'un ſimple préjugé les avoit retardez long- « temps dans le chemin de la vérité; parce que « le pli que prend noſtre ame, forme une eſpece « de reſſort qui revient inſenſiblement, quand « la deſtruction n'en eſt pas entiére. «

Si quelquefois le cœur ſe révolte contre les « droits de l'amitié; le reſpect qui s'eſt formé en « nous par une aſſez longue habitude, ménage « adroitement noſtre eſprit pour s'emparer de « noſttre cœur. «

Il n'eſt point icy bas de loy dont le contre- « coup ne ſoit injuſte en tout, ou en partie. «

Si les amitiez des Grands ne ſe détruiſent pas « d'ordinaire par les meſmes degrez qu'elles ont « eſté formées; elles ceſſent quelquefois par un « rapport aſſez juſte de la cauſe qui les a fait naiſ- «

» tre avec le penchant de ceux qui deviennent
» inconſtans.

Bon Dieu, quel jargon, interrompit Philanthe! je n'y entends rien, & qui ſont les gens qui penſent ainſi? Ce ſont des Philoſophes & des Hiſtoriens, répondit Eudoxe. Ah, je pardonne aux Philoſophes un peu d'obſcurité, dît Philanthe! Ariſtote leur pere eſt aſſez obſcur; & puis les ſecrets de la nature demandent peut-eſtre je ne ſçay quoy de myſtérieux: mais je ne puis ſouffrir que les Hiſtoriens parlent obſcurément; & Tacite que j'aime fort ne me plaiſt point, dés que je ne l'entends pas: car il me ſemble que la clarté n'eſt guéres moins eſſentielle à l'Hiſtoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je ſerois tres-content de vous, ſi vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philoſophes. Croyez-moy, ils doivent écrire nettement auſſi-bien que les Hiſtoriens, & ils y ſont d'autant plus obligez que c'eſt à eux à nous découvrir les ſecrets de la nature. J'admire Ariſtote où il eſt intelligible: mais je ceſſe de l'admirer où il ne l'eſt pas. Et je me ſouviens de Socrate, qui aprés avoir leû un livre d'Héraclite plein d'obſcuritez, le condamna finement, en diſant que tout ce qu'il en avoit entendu eſtoit tres-beau; & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'enten-

n'entendoit point ne le fuſt auſſi. C'eſt cét Héraclite, repliqua Philanthe, qui diſoit à ſes diſciples: *Obſcurciſſez vos penſées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'eſtre entendus du peuple.*

A parler en général, pourſuivit Eudoxe, tout Ecrivain, ſoit Hiſtorien ou Philoſophe, ſoit Orateur ou Poéte, ne mérite pas d'eſtre leû, dés qu'il fait un myſtére de ſa penſée. C'eſt comme ces femmes qui vont maſquées par les ruës, ou qui ſe cachent dans leurs coëfes, & qui ne veulent pas qu'on les connoiſſe: il faut les laiſſer paſſer, & ne les regarder pas ſeulement.

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dîtes hier que la délicateſſe conſiſtoit en partie dans je ne ſçay quoy de myſtérieux qui laiſſoit toûjours quelque choſe à deviner. Oûï, reprît Eudoxe, il doit y avoir un peu de myſtére dans une penſée délicate; mais on ne doit jamais faire un myſtére de ſes penſées. Ce peu de myſtére dont nous avons parlé, laiſſe aſſez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'eſt pas un maſque ou un voile épais qui couvre entiérement le viſage; c'eſt un creſpe tranſparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaiſir de voir, & de reconnoiſtre la perſonne. Mais quand je fais un myſtére de ma penſée, je l'envelope tellement

que les autres ont peine à la démeſler ; & c'eſt ce qu'un Ecrivain raiſonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Coſtar, dît Philanthe, d'a-
» voir donné dans l'obſcurité, en diſant que Voi-
» ture diſputoit la gloire de bïen écrire aux Illuſ-
» tres des nations étrangéres, & contraignoit
» l'écho du Parnaſſe en un temps qu'il n'eſtoit plus
» que pierre, d'avoir autant de paſſion pour ſon
» rare mérite ; qu'il en avoit, lors qu'il eſtoit nym-
» phe, pour la beauté du jeune Narciſſe.

On a eû raiſon, repartit Eudoxe : cela n'eſt pas net, pour ne rien dire de pis ; & je comprends encore moins *l'écho du Parnaſſe, qui eſtant pierre a de la paſſion pour le mérite de Voiture ;* que *l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux font, ne ſçauroit eſtre exprimé par les hommes :* c'eſt la penſée d'un Ecrivain du Regne paſſé, pour loûër le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Coſtar luy-meſme à un de ſes amis eſt bien plus joli :
» Il y a dans voſtre Lettre une choſe qui ſeroit,
» je crois, fort belle ; ſi nous l'entendions vous
» & moy.

Balzac, continua-t-il, parlant de la vertu qui ſe tient lieu de récompenſe à elle-meſme, dit
» que la gloire n'eſt pas tant une lumiére étran-
» gére qui vient de dehors aux actions héroï-

ques, qu'une réflexion de la propre lumiére de « ſes actions, & un éclat qui leur eſt renvoyé « par les objets qui l'ont receû d'elles. Voilà beau- « coup de lumiére & d'éclat, mais peu de clarté; & je trouve bien plus clair ce que dit Salluſte, que *la gloire des Anceſtres eſt comme une lumiére qui fait paroiſtre les bonnes & les mauvaiſes qualitez de leurs deſcendans.*

Majorum gloria poſtetis quaſi lumen eſt, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur. *Bell. Jugurth.*

Les Poétes qui ne parlent que le langage des Dieux, dît Philanthe, ſont ſujets à n'eſtre pas toûjours entendus des hommes : témoin ces vers qui furent faits pour le grand Miniſtre que vous venez de nommer.

Je ſçay que les travaux de mille beaux Eſprits,
Pour t'immortaliſer ont fait une peinture,
Qui montre à l'univers que ta gloire eſt un prix
Pour qui le Ciel diſpute avecque la Nature.

Les vers que j'ay leûs dans un Poëme Héroïque, repartit Eudoxe, valent bien les voſtres : c'eſt au ſujet d'une armure tres-riche & tres-belle.

L'étoffe & l'artifice y diſputoient du prix;
Les diamans meſlez avecque les rubis
S'y montroient à leur flâme & vive & mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en querelle.

Je ne ſçay, repliqua Philanthe, lequel eſt le plus

clair, ou du *prix pour qui le Ciel diſpute avec la Nature*, ou des *diamans meſlez avec des rubis qui ſont toûjours en amour, ou en querelle.*

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roy ſur la Paix & ſur le Mariage ne ſont pas ſi obſcurs que les précedens ; mais ne ſont pas peut-eſtre aſſez clairs.

Le deſtin conſentoit que Madrid fuſt en poudre :
Pour complaire à l'Infante il contredit les Cieux ;
Des mains de Jupiter il arrache la foudre ;
Et deſarme les Rois, les Peuples, & les Dieux.

C'eſt du Sonnet qui commence ainſi :

Braves, repoſez-vous à l'ombre des lauriers,
Le Grand Louïs *conſent que vous preniez haleine.*

Dites ſans peut-eſtre, repartit Eudoxe, que ces quatre vers n'ont point aſſez de clarté, & dites meſme qu'ils ont bien l'air de galimatias : mais en voicy trois que j'ay retenu d'une piéce de Théatre qui ſont un vray galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,
Et dont mon cœur confus d'un ſilence diſcret,
En ſoupirant tout bas m'avoit fait un ſecret.

N'avez-vous pas veû, repliqua Philanthe, ce que dit un célébre Orateur Portugais dans le *Diſcours hiſtorique pour le jour de la naiſſance de la*

Séreniſſime Reine de Portugal ? Que ſi un Prince ſe « fie à ſon ſujet, on peut dire qu'un cœur ſe fie à un « autre cœur : mais que quand l'Epoux ſe fie à « ſon Epouſe, il ne faut pas dire qu'un cœur ſe fie à « un autre cœur, mais qu'un cœur ſe fie à luy-meſ- « me. *Où la moitié d'un cœur,* ajoûte l'Auteur du « Diſcours hiſtorique, *mettra-t-elle ſa confiance plus ſeûrement que ſur l'autre moitié de ſoy-meſme ?*

La penſée Portugaiſe eſt aſſez bizarre, repartit Eudoxe ; mais la Françoiſe, ou plûtoſt celle du Poéte François, l'eſt encore plus. Un ancien Critique s'eſt moqué de celuy qui avoit dit qu'*un Centaure eſtoit à cheval ſur luy-meſme*, comme nous l'avons déja remarqué. Il auroit pu ſe moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur ſe fie à luy-meſme*, que *la moitié d'un cœur met ſa confiance ſur l'autre moitié de ſoy-meſme :* & il ſe ſeroit moqué ſeûrement de noſtre Poéte Dramatique, qui fait dire à un des perſonnages qu'il met ſur la Scene, que *ſon cœur, en ſoupirant tout bas, luy avoit fait à luy meſme un ſecret de ſa paſſion.*

Demetrius Phalereus.

Tous nos Poétes, dît Philanthe, n'ont pas le ſens & la netteté de Malherbe. Je vous aſſeûre, repartit Eudoxe, que Malherbe, avec tout ſon ſens & toute ſa netteté, s'endort quelquefois auſſi-bien qu'Homére, juſqu'à tomber dans une eſpece de galimatias, ſi je l'oſe dire. Il prit

les poéſies de Malherbe, & leût dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui ſuivent:

C'eſt aux magnanimes éxemples,
Qui ſous la baniére de Mars
Sont faits au milieu des hazards,
Qu'il appartient d'avoir des temples.
Et c'eſt avecque ces couleurs
Que l'hiſtoire de nos malheurs
Marquera ſi-bien ta mémoire,
Que tous les ſiécles à venir
N'auront point de nuit aſſez noire
Pour en cacher le ſouvenir.

Qu'eſt-ce, à voſtre avis, que des *éxemples*, à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *ſont faits au milieu des hazards?* Et de quelles *couleurs* prétend parler le Poéte? A la vérité, dît Philanthe, cela n'eſt pas net, & je n'y avois pas pris-garde.

Eudoxe leût en ſuite le commencement des *Larmes de Saint Pierre.*

Ce n'eſt pas en mes vers qu'une Amante abuſée
Des appas enchanteurs d'un parjure Théſée,
Aprés l'honneur ravi de ſa pudicité,
Laiſſée ingratement en un bord ſolitaire,
Fait de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

La pluſpart de ceux qui liſent ces deux derniers vers, croyent les entendre; parce qu'ils ſont harmonieux, qu'ils paroiſſent avoir de l'eſprit, & que les vers qui les précedent ont du ſens. Pour moy je n'entends point *tous les aſſauts que la rage peut faire*, & dont Ariadne *fait une fidelle preuve à l'infidélité de Théſée.* Je dois au reſte ces réflexions ſur Malherbe à un honneſte homme de nos amis, qui a tout le diſcernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de ſon âge joint une grande capacité avec une grande ſageſſe.

Malherbe eſtoit fort jeune luy-meſme, dît Philanthe, quand il compoſa ce Poëme; & il le deſavoûoit en quelque façon, ſi nous en croyons un ſçavant homme: qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de belles choſes dans cette piéce; & que comme Longin a dit de l'Odyſſée que c'eſtoit un ouvrage de vieilleſſe, mais de la vieilleſſe d'Homére; on peut dire de meſme des *Larmes de Saint Pierre*, que c'eſt un ouvrage de jeuneſſe, mais de la jeuneſſe de Malherbe.

Aprés tout, repartit Eudoxe, ces raiſons n'éclairciſſent pas les ſix vers obſcurs: elles excuſent ſeulement le Poéte, & font eſtimer les beaux endroits du Poëme: mais la piéce n'en vaudroit pas pis, ſi tout y eſtoit bien clair;

du moins me plairoit-elle davantage ; car je vous avoûë que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de l'*Avorton*, pourſuivit Eudoxe, vous a paru excellent ? Il me le paroiſt encore, repliqua Philanthe : car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit ?

Toy qui meurs avant que de naiſtre,
Aſſemblage confus de l'eſtre & du néant ;
Triſte avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'eſtre ;

Toy, que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime.

Laiſſe-moy calmer mon ennuy ;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'huy,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie.

Deux tyrans oppoſez ont décidé ton ſort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaiſt fort, repartit Eudoxe : la premiére penſée eſt heureuſe, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vray :

Toy

Toy qui meurs avant que de naiſtre.

Les derniéres penſées ſont tres-juſtes, & n'ont peut-eſtre que trop de juſteſſe, ou pour le moins trop de jeu.

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais l'*aſſemblage confus de l'eſtre & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit deſirer, non plus que le *rebut du néant & de l'eſtre*. Cela eſt trop fort, dît Philanthe, pour eſtre ſi net. Eh, de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force, & plus de netteté! Encore ne ſçay-je ſi ce qui vous ſemble fort l'eſt en effet: car, ſelon les Maiſtres de l'art, les eſprits enflez ont, comme les corps boufis, plus de foibleſſe que de force, & ſont dans le fonds malades, quelque apparence d'embonpoint qu'ils ayent.

Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes, certum habeo non virium, ſed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore, ſed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2. c. 3.*

Il faut en vérité un jugement bien exquis pour penſer de ſorte, qu'une penſée ſoit claire ſans eſtre foible; & pour ſe faire entendre des plus groſſiers en ſe faiſant eſtimer des plus habiles.

Comme nous n'éxaminons pas icy le langage, ajoûta-t-il, je ne dis rien de la faute de grammaire, qui eſt au dixiéme vers du Sonnet de l'*Avorton; où tu rentre aujourd'huy*, au

lieu de *rentres* avec une *s*, qui n'accommodoit pas le Poéte. C'eſt juſtement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir.* *

Il eſt plaiſant, dît Philanthe, que le hazard ait voulu que ces deux Sonnets ſi beaux en leur genre, ayent tous les deux la meſme faute de grammaire. Ce n'eſt qu'une bagatelle, dît Eudoxe ; & pour moy je ſouffrirois bien plûtoſt un ſoléciſme que le moindre galimatias : l'un n'eſt que contre la ſyntaxe, ou contre l'uſage ; mais l'autre eſt contre le bon ſens, qui veut qu'on penſe toûjours nettement, & qu'on s'exprime de meſme.

A propos de ſoléciſme, repliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage trés-ſérieux, appelle les baſtimens irréguliers, *des ſoléciſmes en pierre ?* C'eſt celuy qui a appellé les Romans, *des baſteleurs en papier ;* la ſentence, *le poivre blanc de la diction ;* & les longues queuës des femmes, *des hyperboles de drap.* Outre que ces penſées ſont baſſes & un peu burleſques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme, & on ne ſçauroit guéres les entendre à moins que de ſçavoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux ſe taire que de parler énigmatiquement ? Et le précepte de Maynard n'eſt-il pas trés-raiſonnable ?

(Il ne convient jamais de faire aux impressions faites sans l'aveu de l'auteur, ni commentaires sur des copies qui courent de main en main. On risque de blâmer un auteur pour une faute qu'il n'a point faite. Le P. Bouhours, tout exact et tout judicieux qu'il était, y est trompé lui-même. Il critique le sonnet du Miroir et celui d'Uranie et y trouve la même faute de grammaire, ce qui lui donne occasion de faire cette réflexion ingénieuse : « Il est probable, dit-il, que le hasard ait voulu que ces deux sonnets aient eu leur gêne. « tout les deux à la même faute de grammaire. »

Cependant le sonnet de l'Uranie tel que l'auteur l'a fait imprimer, dix-sept ans avant que le P. Bouhours publiât son Dialogue, et celui du miroir tel que M. Chapelain l'a publié (1), ont été trouvés beaucoup mieux que le P. Bouhours ne les a donnés, et l'on n'y trouve pas la faute qu'il a condamnée (Anecdotes de la littérature des XVII et XVIII siècles, volume in-8° de 1700, p. 152).

(1) 1671. Voir la préface du 1er vol. de 1660 in-12 p. 237, et Chapelain, t. 1 p. 508 de l'édit. de Paris 1729.

Voici comme (nous avons écrit le premier sonnet à Cotin), mais un peu à notre manière :

« Iris, voilà le contrat du cœur, qui vous y
« assure tous les vœux que vous me ravirez... ! »

Dans l'île des Pins, ce jourd'hui,
le 2 Novembre 1867.

Donne fin aux remords par qui tu les vengés,
Et du fond du néant où je t'ay replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma fosse est suivie.

Ignac, ce 1er octobre 1867.

[illegible]

Mon ami, chaſſe bien loin
Cette noire Rhétorique:
Tes ouvrages ont beſoin
D'un devin qui les explique.
Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe;
D'y-moy, qui peut t'empeſcher
De te ſervir du ſilence?

Je me rencontray l'autre jour dans une compagnie, dît Philanthe, où l'on éxamina cette Réflexion morale: *La gravité eſt un myſtére du corps inventé pour cacher les défauts de l'eſprit.* Tout le monde trouva la Réflexion délicate & pleine de ſens; mais quelques-uns y trouverent je ne ſçay quoy d'envelopé & d'obſcur. Ce *myſtére du corps* leur parut trop myſtérieux. Je ſerois aſſez de leur ſentiment, repartit Eudoxe; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle eſtoit *une éloquence du corps.* J'ay un peu de peine à entendre ce que c'eſt qu'*un myſtére du corps*, & je conçois aiſément ce que c'eſt que l'*éloquence du corps:* car, ſelon l'Auteur meſme des *Réflexions morales*, il y a une éloquence dans les yeux & dans l'air de la perſonne qui ne perſuade pas moins que celle de la parole. «

Je ſuis convaincu, dît Philanthe, que la clarté eſt néceſſaire dans les penſées; mais je voudrois

bien ſçavoir préciſément pourquoy elles ſont quelquefois obſcures. Cela vient ſouvent, répondit Eudoxe, de ce que l'eſprit qui les conçoit eſt obſcur luy-meſme, & ne voit pas tout-à-fait les choſes dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne ſont pas nettes, ſes penſées n'ont garde de l'eſtre non plus que ſes paroles qui en ſont les images naturelles. Mais pour deſcendre dans le détail, l'obſcurité peut venir de ce qu'une penſée eſt tirée de loin; par éxemple d'une métaphore, ou d'une comparaiſon, qui n'a d'elle-meſme nul rapport à l'objet de la penſée. Ainſi *les ſoléciſmes en pierre* ont quelque choſe d'obſcur; parce qu'il y a une trés-grande diſtance entre un ſoléciſme & un baſtiment.

Ut modicus atque opportunus tranſlationis uſus illuſtrat orationem; ita frequens obſcurat, continuus verò in allegoriam & ænigma exit. *Quintil. lib. 8. c. 6.*

Pluſieurs métaphores entaſſées les unes ſur les autres font auſſi ce mauvais effet; & nous pouvons dire de la penſée ce que Quintilien a dit du diſcours. Comme la métaphore rend le diſcours clair, quand on l'employe à propos, & qu'on s'en ſert peu: elle l'obſcurcit dés quelle eſt fréquente; & fait des énigmes, ſi on en uſe continuellement. La raiſon eſt que tant d'images étrangéres meſlées enſemble produiſent de la confuſion dans l'eſprit des lecteurs ou des auditeurs. Il arrive meſme que deux métaphores qui ne ſont pas dans le meſme genre, eſtant jointes, diminuënt quelque choſe de la clarté d'une

penſée. Je vous comprends, dît Philanthe, & je vois maintenant pourquoy la penſée d'une Perſonne ſçavante bien audeſſus de ſon ſexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'eſt que le gouſt en matiére d'eſprit, & qui l'a fait d'une maniére ſi délicate; pourquoy, dis-je, ſa penſée, qui eſt au fonds vraye & ſolide, ne m'a pas paru d'abord extrémement claire; c'eſt ſans doute qu'elle définit le gouſt, qui eſt une métaphore, par l'harmonie qui en eſt une autre d'un genre différent. Car, ſi je m'en ſouviens, voicy la définition : *Le gouſt eſt une harmonie, un accord de l'eſprit & de la raiſon.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe; & l'éxemple qui vous eſt venu ſi à propos prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confeſſer que ſi les deux métaphores obſcurciſſent tant ſoit peu la définition; l'explication qui s'en fait auſſitoſt, l'éclaircit aſſez, & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres définitions du gouſt que j'ay leûës dans une tres-belle Lettre, repliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & diſtinctes. Le gouſt, dit l'Auteur de la Lettre, eſt un ſentiment naturel qui tient à l'ame, & qui eſt indépendant de toutes les ſciences qu'on peut aquerir; le gouſt n'eſt «

» autre choſe qu'un certain rapport qui ſe trouve
» entre l'eſprit & les objets qu'on luy préſente;
» enfin le bon gouſt eſt le premier mouvement,
» ou pour ainſi dire une eſpece d'inſtinct de la
» droite raiſon qui l'entraiſne avec rapidité, &
» qui la conduit plus ſeûrement que tous les rai-
» ſonnemens qu'elle pourroit faire.

Ces définitions ſont fines & juſtes, repartit Eudoxe: elles me font concevoir que l'Auteur des *Réflexions morales* a eû raiſon de dire que le bon gouſt vient plus du jugement que de l'eſprit, mais elles ne me font pas entendre une autre de ſes réflexions: *Quand noſtre mérite baiſſe, noſtre gouſt baiſſe auſſi.* Il y a là une délicateſſe qui me paſſe, & c'eſt peut-eſtre ma faute. Il me ſemble, dît Philanthe, que j'ay entendu cette réflexion toutes les fois que je l'ay leûë; car j'ay leû plus d'une fois les *Réflexions morales*: mais je ne l'entends pas plus que vous préſentement, & je crois que nous avons tous deux l'eſprit bouché.

Quoy qu'il en ſoit, reprît Eudoxe, je ſuis aſſeûré que ſi l'Auteur avoit donné un peu plus d'étenduë à ſa penſée en la dévelopant davantage, elle en ſeroit plus intelligible; car la briéveté contribuë encore à l'obſcurité, ſelon le mot d'Horace: *Je veux eſtre court, je deviens obſcur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de ſer-

rer les choſes, on les étrangle, & on les étouffe pour ainſi dire: ſi-bien qu'une penſée eſt confuſe dés qu'elle n'a pas toute l'étenduë qu'elle doit avoir, de meſme à peu prés que l'eſt une carte de geographie, quand les lieux y ſont trop preſſez, & que les riviéres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'eſpace qui leur convient. Thucydide n'eſt pas toûjours clair, à force d'eſtre concis & trop ſubtil dans ſes penſées, ſi nous en croyons Ciceron. Tacite eſt obſcur; parce qu'il ramaſſe ſouvent ſa penſée en ſi peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Horum conciſæ ſententiæ, interdum etiam non ſatis apertæ cùm brevitate, tum nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat.*

Il ſeroit à ſouhaiter, pourſuivit Eudoxe, que nous fuſſions comme les Anges, qui ſe communiquent leurs penſées ſans le ſecours des paroles: mais n'eſtant pas de purs eſprits, nous ſommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous penſons; & telle penſée ne ſe peut entendre ſans un certain nombre de mots: ſi vous en retranchez quelque choſe, ſous prétexte de rendre la penſée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obſcurité. C'eſt ce défaut que Séneque & Quintilien reprochent à Salluſte, repliqua Philanthe. L'un dit que ce fameux Hiſtorien fit valoir en ſon temps les penſées coupées & un peu obſcures; l'autre, qu'il faut éviter cette briéveté de

Salluſtio vigente, amputatæ ſententiæ, & obſcura veritas fuere pro cultu. *Senec. Ep. 114.*

Vitanda illa Salluſtiana brevitas, & abruptum ſermonis genus. *Quintil. lib. 4. c. 11.*

Salluſte, & ce genre d'écrire concis & rompu qu'il affecte quelquefois.

Il y a pourtant, reprît Eudoxe, une briéveté loûable, qui conſiſte à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou meſme à ſe ſervir quelquefois d'un mot qui en vaille pluſieurs autres. C'eſt la briéveté que Quintilien luy-meſme trouve ſi belle dans Salluſte en rapportant ce que cet Hiſtorien dit de Mithridate, qu'il eſtoit armé de ſa grande taille; mais, comme remarque Quintilien au meſme endroit, dés qu'on imite mal ces maniéres de penſer & de parler, on devient obſcur.

Eſt pulcherrima brevitas, cùm plura paucis complectimur, quale illud Salluſtii eſt. Mithridates corpore ingenti perinde armatus: hoc malè imitantes ſequitur obſcuritas. *Lib. 8. c. 3.*

Le Taſſe n'a pas mal imité Salluſte, repliqua Philanthe, en diſant d'un de ſes Héros qu'il eſtoit armé de ſa propre perſonne auſſi-bien que de ſon bouclier & de ſa cuiraſſe.

E di fine armi, e di ſe ſteſſo armato.

C'eſt moins là une imitation, repartit Eudoxe, qu'un larcin honneſte. N'eſt-il pas juſte, répondit Philanthe, que le Taſſe ſe dédommage un peu ſur les Anciens des vols que les Modernes luy font? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un ſeul que j'ay dans l'eſprit. Le Poéte Italien, en parlant du Po qui eſt rapide à ſon emboucheûre, & qui ſe jette dans la mer avec violence,

violence, dit qu'il ſemble porter la guerre, & non pas un tribut, à la mer.

. . . . . *E pare*
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Un de nos Poétes dit preſque le meſme d'un autre fleuve :

. . . . . *Le Tigre écumeux & bruyant*
Se pourſuivant toûjours, & toûjours ſe fuyant,
De ſa fougueuſe courſe étonne ſon rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela eſt pris viſiblement, & toute la difference qu'il y a entre l'italien & le françois, c'eſt que l'un eſt bien plus juſte que l'autre. Car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plûtoſt quelque oppoſition : & le ſens du Taſſe eſt beau, qu'un fleuve impétueux ſoit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vaſſal qui y porte un tribut ; au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit icy eſt métaphorique, dît Eudoxe ; & en ſtile de métaphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage ? C'eſt juſtement luy porter ce qu'elle aime, eſtant ſi orageuſe de ſa nature, & ne ſubſiſtant que dans les tempeſtes.

Pour revenir à la briéveté, pourſuivit-il, je

ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choſes en peu de paroles, pourveû qu'on ſe faſſe entendre : mais la difficulté eſt de ſe faire entendre, & tout le ſecret conſiſte à garder de telles meſures que la clatté ne diminuë rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'eſt de voir qu'on ne diſe rien en parlant beaucoup, & qu'on ſoit meſme obſcur lors qu'on n'eſt pas court. Le ſens, dît Eudoxe, ſe perd d'ordinaire dans la multitude des paroles ; & j'ay remarqué qu'un homme qui parle trop ſe fait ſouvent moins entendre, qu'un autre qui ne parle pas aſſez.

Il me ſemble, reprît Philanthe, qu'une penſée n'eſt pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne ſçait en quel ſens on la doit prendre, ou qu'on doute ſi elle eſt vraye ou fauſſe. Tacite eſt ſujet à ces ſortes de penſées, & celle qu'il a ſur les Chrétiens au ſujet de l'embraſement de Rome, me paroiſt de ce caractére. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie que de la haine du genre humain.* Je ne ſçay s'il s'agit de la haine que les Chrétiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrétiens ; & cependant un Lecteur qui n'eſt pas ſtupide devroit le ſçavoir d'abord. L'obſcurité, dît Eudoxe, vient-là de l'expreſſion ;

Haud perinde in crimine incendii quàm odio generis humani convicti ſunt. *Annal. lib. 15.*

& la penſée ſeroit claire ſi l'Hiſtorien s'eſtoit donné la peine d'oſter l'équivoque de *la haine du genre humain.*

L'Epigramme de Martial ſur la mort de Ciceron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une penſée douteuſe, qui laiſſe l'eſprit indéterminé, touchant le vray ou le faux de la penſée meſme. *Antoine a commis un crime égal à celuy de l'Egypte. Leurs armes ont abbatu deux teſtes ſacrées. L'une eſtoit le chef de Rome victorieuſe, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine eſt plus grand que celuy de Photin : celuy-cy a eſté ſcélerat pour le ſervice de ſon maiſtre ; celuy-là l'a eſté pour ſes propres intéreſts.*

Antoni tamen eſt pejor quàm cauſa Photini: Hic facinus domino præſtitit, ille ſibi.

Le Poéte décide une choſe qui n'eſt pas conſtante, & ſa déciſion fait de l'embaras. Car celuy qui eſt ſcélerat pour ſon maiſtre, commet peut-eſtre un plus grand crime que celuy qui l'eſt pour ſes propres intéreſts. Et l'Auteur de la Diſſertation qui eſt à la teſte d'un Recueïl d'Epigrammes latines choiſies, a bien remarqué que ceux qui péchent pour leur intéreſt particulier ſont emportez par l'amour propre, & par d'autres paſſions violentes qui diminuënt de la griéveté du crime en diminuant de la liberté ; au lieu que ceux qui ſont les miniſtres de la paſſion d'autruy ont plus de ſens froid dans le crime qu'ils commettent, & par conſequent plus de

malice; tellement que la propoſition qui fait la pointe de l'Epigramme n'eſt pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajoûta-t-il, que l'obſcurité des penſées vient encore de ce qu'elles ſont eſtropiées, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte; je veux dire, de ce que le ſens n'en eſt pas complet, & qu'elles ont quelque choſe de monſtrueux, comme ces ſtatuës imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuſe de ce qu'elles repréſentent, & qui n'en donnent meſme aucune.

Tertullien, dans ſon livre *de la Chair de Jeſus-Chriſt*, dit, pour prouver la vérité de nos myſtéres: *Le Fils de Dieu eſt mort, cela eſt croyable, parce que cela eſt ridicule. Ayant eſté enſeveli, il eſt reſſuſcité; cela eſt certain, parce que cela eſt impoſſible.* Je dis que ces penſées ne ſont point entiéres, qu'elles ſont informes, & que c'eſt pour cela que d'abord elles ſemblent fauſſes, extravagantes, & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu eſtant l'effet d'une charité infinie, & n'eſtant point dans les regles de la prudence humaine, qui trouve ridicule qu'on faſſe mourir l'innocent pour ſauver le criminel, rien ne rend ce myſtére plus digne de foy que ce qui y paroiſt de moins raiſonnable aux yeux des hommes.

Mortuus eſt Dei filius: credibile eſt, quia ineptum eſt; & ſepultus reſurrexit: certum eſt, quia impoſſibile eſt. *Tertull. de Carne Chriſti.*

Il veut dire auſſi que la Réſurrection de Jeſus-

Chriſt ſurpaſſe toutes les forces de la nature, & ne peut eſtre que l'ouvrage d'une vertu toute divine ; qu'il eſt certain que ce Dieu homme a repris de luy-meſme une vie nouvelle, parce qu'il eſt impoſſible de reſſuſciter naturellement : mais les penſées ne diſent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le diſent ſi obſcurément qu'on n'y entend rien, à moins que de faire bien des réflexions. Enfin ces ſortes de penſées creuſes & profondes ſont en quelque façon ſemblables aux abyſmes, dont la profondeur étonne, & trouble la veûë ; & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne penſent point juſte, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poéte dont parle Gombaud :

Præceps quædam, & cùm idcirco obſcura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. *Cicer. in Bruto.*

Ta Muſe en chimeres feconde,
Et fort confuſe en ſes propos,
Penſant repréſenter le monde,
A repreſenté le cahos.

Mais en parlant de galimatias & d'obſcurité, prenons garde d'y donner nous-meſmes : nous ne ſerions pas les premiers à qui cela ſeroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Timocrate & de Philandre*, qui accuſe de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la ſainteté & des devoirs de la vie monaſtique*, y tombe manifeſtement en une occaſion remarquable, & qui demandoit

beaucoup de clarté, de netteté, & de ſens. Voicy le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

" C'eſt une choſe bien glorieuſe pour la vérité, de trouver dans les propres combats qu'on " luy livre une preuve du pouvoir dont elle doit " joûïr dans le monde. Toutes les extravagances " auxquelles le cœur humain s'eſt abandonné en " matiére de Religion, ayant eû pour fondement " une premiére vérité dont chacun s'eſt fait une " idée ſelon ſon caprice.

Ce n'eſt pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajoûta Eudoxe; mais, ſi je ne me trompe, vous en allez voir.

" Car on ne doit pas s'imaginer que l'homme " ait pris à tâche de la détruire; on l'attaquoit ſans " y penſer; on ſe flattoit qu'on pouvoit l'accommoder avec ſes paſſions; on l'a fait, & c'eſt ce " qui l'a perduë. Le libertin, en ſe relaſchant inſenſiblement; le ſuperſtitieux, en devenant la dupe de ſon propre cœur qui ne luy permettoit pas " de voir que le reſſort ſecret qui le portoit à étendre les bornes de la vérité, ne naiſſoit que de l'envie qu'il avoit d'étendre les ſiennes, en ſe faiſant luy-meſme l'arbitre des loix dont il devoit " dépendre.

Je pardonnerois plus volontiers, dît Philante, à l'Auteur de ces Entretiens un peu de galimatias, que l'eſprit de libertinage & de médi-

ſance qui regne par tout dans ſon livre ; & je ne crois pas qu'on puiſſe en conſcience imputer un tel ouvrage qu'à un homme ſans religion & ſans honneur. Mais ce n'eſt pas de quoy il eſt queſtion préſentement ; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà les monts me paroiſt obſcur dans l'endroit meſme où il blâme Lucréce de l'eſtre. *Lucrezio*, dit-il, *con l'oſcurità dello ſtil poëtico non ſolo veſte il corpo della ſentenza, ma ſpeſſo il viſo : e la veſte del viſo non è tanto fregio che adorni, quanto maſchera che naſconda.* A voſtre avis, que veut-il dire, en diſant que Lucréce couvre avec l'obſcurité de ſon ſtile poétique non ſeulement le corps, mais auſſi le viſage de la penſée ; & que ce qui couvre le viſage n'eſt pas tant un ajuſtement qui pare, qu'un maſque qui cache?

Pour moy, dît Eudoxe, je ne comprends guéres mieux cela que ce qu'enſeigne un Platonicien, que les fantoſmes du matin imprimez dans la plus belle fleur des eſprits ſe préſentent diſtinctement au miroir de l'ame, où il ſe fait d'admirables réfléxions de ces premiéres idées qui ſont les formes du vray. J'entrevoy pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin eſt la meilleure, & qu'on a le matin l'eſprit plus net.

Comme je ſuis de bonne foy, repartit Philanthe, je vous avoûë franchement, mon cher

Eudoxe, que je vois maintenant les choſes avec d'autres yeux, & que mon gouſt n'eſt preſque plus différent du voſtre. Je ſens, ajoûta-t-il, que la lecture des Italiens & des Eſpagnols ne me plaira pas tant qu'elle faiſoit. Vous ſerez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui ſont détrompez du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaiſir que les autres: mais aſſeûrez-vous que c'en eſt un grand d'eſtre détrompé; & ne vous aviſez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit eſtre toûjours au Théatre, & entendre d'excellens Comédiens; mais qui eſtant guéri de ſon erreur par un breuvage que ſes amis luy firent prendre, ſe plaignoit de ſes amis comme s'ils l'euſſent aſſaſſiné.

Pol me occidiſtis, amici; Non ſervaſtis, ait, cui ſic extorta voluptas, Et demptus per vim mentis gratiſſimus error. *Horat. Epiſt. lib. 2. Ep. 2.*

La comparaiſon eſt un peu gaillarde, repliqua Philante en ſouriant; mais je la mérite bien, pour m'eſtre laiſſé trop charmer par des ſottiſes harmonieuſes; vous voyez du moins que je cite Horace auſſi à propos que vous.

Verſus inopes rerum, nugæque canoræ. *Hor. de Art. Poet.*

Tout de bon, pourſuivit-il? Me voilà deſabuſé? Je reconnois à cette heure que les penſées ingénieuſes ſont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de ſolidité que d'éclat; & c'eſt, à mon gré, ſe tromper bien lourdement, que de croire raiſonnable & plauſible, une éloquence vicieuſe & corrompuë, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienſéance

Falluntur plurimùm, qui vitioſum & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentia reſultat, aut puerilibus ſententiis laſcivit, aut immodico tumore turgeſcit,

bienſéance dans les paroles, ni dans les penſées ; qui s'emporte & s'enfle à l'excés dans des occaſions où il ne s'agit de rien moins ; qui confond le ſublime avec l'outré, le beau avec le fleuri, & qui ſous prétexte d'avoir un air libre, s'égaye juſqu'à la folie.

aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris, ſi leviter excutiantur, floſculis nitet, aut precipitia pro ſublimibus habet, aut ſpecie libertatis inſanit, magis exiſtimant populare atque plauſibile. *Quint. lib. 12. cap. 10.*

Je me réjoüïs, dît Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fauſſes idées, & que vous ne ſoyez plus capable de préférer les pointes de Séneque au bon ſens de Cicéron, & le clinquant du Taſſe à l'or de Virgile.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il eſt bon que vous rappelliez de temps en temps tout ce que nous avons dit ſur la maniére de bien penſer. Je n'oublierai pas, repliqua Philanthe, que le vray eſt l'ame d'une penſée ; que la nobleſſe, l'agrément, la délicateſſe en font l'ornement, & en rehauſſent le prix ; que rien n'eſt beau s'il n'eſt naturel ; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du ſang, & celle qui vient du fard ; entre l'embonpoint & la boufiſſure ; entre l'agrément & l'afféterie.

Ornatus virilis fortis & ſanctus ſit : nec effeminatam lævitatem, nec fuco eminentem colorem amet, ſanguine & viribus niteat. *Quint. lib. 8. c. 3.*

N'oubliez pas ſur tout, repartit Eudoxe, que le rafinement eſt la pire de toutes les affectations, & que comme dans le manége du monde il ne faut pas, ſelon Montaignes, manier les affaires trop ſubtilement ; on doit bien ſe

garder de penſées trop fines dans les ouvrages d'eſprit. Car enfin s'il y a de la groſſiéreté à marquer trop ſes pas en marchant, c'eſt peut-eſtre un plus grand défaut de ne marcher que ſur la pointe des pieds ; ou, pour me ſervir d'une autre comparaiſon, il vaudroit preſque mieux avoir la taille moins déliée que d'eſtre extrémement greſle. Mais ſouvenez-vous auſſi que rien n'eſt plus oppoſé à la véritable délicateſſe que d'exprimer trop les choſes, & que le grand art conſiſte à ne pas tout dire ſur certains ſujets ; à gliſſer deſſus plûtoſt que d'y appuyer ; en un mot à en laiſſer penſer aux autres plus que l'on n'en dit.

Quædam non prolata, majora videntur & potius in ſuſpicione relicta. *Demetr. Phal. de Elocut.*

Je voudrois, ajoûta-t-il, qu'on ſe ſouvinſt toûjours de ce qu'un célébre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique ſi bien dans ſa Préface, en parlant contre ces Poétes qui s'imaginent qu'ils ſeroient arrivez au plus haut point de la poéſie, s'ils n'avoyent rien laiſſé à penſer à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le ſentiment du Traducteur de l'Enéide, de tels caractéres ſont meſme trés-deſagréables dans la converſation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de luy plaire, ſçavent que c'eſt un chemin tout contraire à celuy qu'il faut tenir. L'homme eſt naturellement ſi amoureux de ce qu'il produit, & cette action de noſtre ame qui contrefait la création, l'ébloüit, & la trompe

ſi inſenſiblement & ſi doucement; que les eſprits judicieux obſervent, qu'un des plus ſeûrs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer, comme de faire penſer, & de faire dire. Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous luy donnez lieu de le faire agir; & il attribuë ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon génie & de ſon habileté: bien que ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que luy expoſer ſes images, & luy préparer de quoy produire & de quoy raiſonner. Que ſi au contraire on veut dire tout, non ſeulement on luy oſte un plaiſir qui le charme, & qui l'attire: mais on fait naiſtre dans ſon cœur une indignation ſecrette, luy donnant ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité; & il n'y a guéres d'eſprit ſi humble qu'il puiſſe eſtre qui ne s'afflige quand on luy fait ſentir qu'on connoiſt ſa petiteſſe.

Nonnulla relinquenda auditori quæ ſuo marte colligat. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Qui omnia exponit auditori ut nulla mente prædito, ſimilis ei eſt qui auditorem improbat atque contemnit. *Ibid.*

Avec tout cela retenez bien que l'obſcurité eſt trés vicieuſe, & que ce que les perſonnes intelligentes ont peine à entendre n'eſt point ingénieux; que, ſelon Quintilien, moins on a d'eſprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de meſme que les petits hommes ſe dreſſent ſur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces; enfin qu'on eſt obſcur à meſure qu'on a le ſens petit & le gouſt mauvais. Il faut meſme,

Quo quiſque ingenio minus valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur; ut ſtatura breves, in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Erit ergo obſcurior etiam quo quiſque deterior. *Quint. l. 2. c. 3.*

Dilucida & negligenter quoque audientibus aperta; ut in animum ratio tanquam sol in oculos, etiamsi in eam non intendatur, incurrat. Quare non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere curandum. *Idem lib. 8. c. 2.*

selon ce grand maistre de l'éloquence, qu'une pensée soit si claire, que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir : c'est-à-dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiére entre dans leurs yeux lors qu'ils n'y font pas de réfléxion; de sorte que le soin de celuy qui pense, doit estre non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne s'entendre pas.

Voilà en abrégé où se réduit, selon moy, la maniére de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-mesme; sans considérer ni la pureté du langage, ni l'éxactitude du stile.

Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non addiderit ornamentum. *Dionys. Halicar. de collocat. verbor.* Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorum sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ? *Cic. de Orat. lib. 1.*

Aprés tout, repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal; & mesme les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les maistres de l'art, sans l'ornement des paroles. J'en tombe d'accord, répondit Eudoxe; mais aussi faut-il avoûër que rien n'est plus extravaguant, ni plus insensé qu'un vain son de paroles; je dis mesme des plus belles, & des mieux choisies, si elles ne sont soûtenuës de pensées solides & de bon sens.

Je voudrois au reste que pour penser bien sur quelque matiére que ce soit, ceux qui se mesleut d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non seulement leussent

de bons livres tels que ſont les ouvrages du ſiécle d'Auguſte, & les piéces modernes qui approchent de ces excellens originaux ; mais qu'en écrivant ils euſſent toûjours devant les yeux diverſes perſonnes comme témoins, & meſme comme juges de leurs penſées. Par éxemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il ſeroit néceſſaire de ſe propoſer un eſprit droit, naturel, raiſonnable, & ſe demander à ſoy-meſme : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit-il contenté Patru ? Il n'y auroit peut-eſtre pas de mal à penſer au Cardinal de Richelieu, qui avoit le diſcernement ſi juſte ; qui ne ſe contentoit pas des jolies choſes, qui en vouloit de belles & de bonnes, leſquelles ſont bien audeſſus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de ſon temps n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles ; & que le jugement qui l'accompagnoit toûjours en ce qui concernoit le choix & la diſpoſition des mots, le nombre & le beau tour d'une période, l'abandonnoit trés-ſouvent en ce qui regardoit la penſée.

Pour les penſées nobles, il faudroit ſe repréſenter encore ce grand Homme, ou un de ces génies élevez de noſtre temps, qui ne peuvent ſouffrir rien de bas ni de médiocre, & dont les diſcours ſont pleins de ſublime.

Pour les agréables & les délicates, je me propoſerois Voiture, Sarrazin, & Saint Evremont. Je vous ſçay bon gré, dît Philanthe, de faire honneur à Saint Evremont. Ce que nous avons de luy marque un beau génie, qui creuſe & qui égaye toutes les matiéres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de luy : car tout ce qui paſſe pour eſtre de luy, n'en eſt pas ; & parmi les piéces qui ont cours ſous ſon nom, il y en a de fauſſes qu'il deſavoûë, & qu'il a raiſon de deſavoûër.

Enfin, reprît Eudoxe, pour les penſées claires, je voudrois me mettre devant les yeux un Ecrivain du caractére de Coëffeteau, qui, au rapport de Vaugelas, penſoit les choſes ſi nettement, que le galimatias n'eſtoit pas plus incompatible avec ſon eſprit, que les ténebres avec la lumiére. Il ne ſeroit pas meſme inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en veûë quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence ſi pénétrante, ni la conception ſi aiſée, & de ſe dire quelquefois ; Monſieur tel entendroit-il bien ma penſée ?

Quibus ſordent omnia quæ natura dictavit: qui non ornamenta quærimus, ſed lenocinia. *Lib. 8. Proëm.*

Voilà ſans doute de bons expédiens, repliqua Philanthe ; mais il m'en vient un qui ſeroit infaillible à mon avis, & c'eſt de s'éloigner le plus qu'on peut du caractére de certaines gens que nous connoiſſons, & que j'ay admirez au-

trefois, ſemblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégouſt pour toutes les penſées que la nature ſuggere; qui cherchent non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde; auxquels rien de propre & de ſimple ne plaiſt, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux; qui empruntent des méchans Poétes les figures & les métaphores les plus hardies; & qui enfin croyent n'avoir de l'eſprit que quand on a beſoin de beaucoup d'eſprit pour les entendre.

Quid quod nihil proprium placet, dum parum creditur diſertum quod & alius dixiſſet? à corruptiſſimo quoque Poëtarum figuras, ſeu tranſlationes mutuamur; tum demum ingenioſi ſcilicet ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Ibid.*

Croyez-moy, repartit Eudoxe, le moyen le plus ſeûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, eſt de penſer, de parler, d'écrire comme faiſoit un de nos amis, qui eſtoit la gloire du Bareau, & dont la perte ne ſçauroit eſtre aſſez regrettée. Car y eût-il jamais un eſprit plus juſte, plus agréable, plus fin, & plus net?

M. Pageau célébre Avocat.

Il eſt difficile, repliqua Philanthe, d'égaler ces grands modeles: mais il eſt toûjours bon de ſe les propoſer, & de ſe former ſur eux autant que l'on peut. Celuy dont vous parlez, & que vous n'avez, je penſe, oſé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un ſi cher ami nous a cauſée, eſtoit un de ces hommes extraordinaire qui n'ont guéres d'égaux, & qui ne devroient, ce ſemble, jamais mourir.

Il avoit, reprît Eudoxe, toutes les qualitez que

ſa profeſſion demandoit, & le portrait qu'on a fait de luy eſt trés-reſſemblant. Ce portrait luy donne une prononciation agréable, un geſte libre, un air engageant, qui prévient les eſprits en ſa faveur avant qu'il ait commencé à parler; une éloquence naturelle, qui plaiſt d'autant plus qu'il y a moins d'art; une facilité merveilleuſe pour bien tourner un fait; une heureuſe abondance de paroles & de raiſons qui charment & entraiſnent l'auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force enſemble; qu'il eſt égal dans ſon ſtile, modeſte dans ſes figures, & correct dans ſes penſées; qu'il évite les façons de parler faſtueuſes & ampoullées, les ornemens recherchez, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'ébloüir le peuple; mais que ſon diſcours toûjours clair & toûjours coulant ne rampe jamais.

On ajoûte qu'il s'inſinuë dans les eſprits par la beauté de ſon langage, & par la netteté de ſes raiſonnemens; mais qu'il ſçait émouvoir les paſſions à propos, & qu'il ſe rend aiſément maiſtre des cœurs: qu'au reſte, il ſe renferme toûjours dans les bornes de la droite raiſon; qu'il s'éleve ſans emportement, & s'abbaiſſe avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualitez propres pour le Bareau, a encore celles qui ſont néceſſaires pour la ſociété; qu'il eſt honneſte, facile,

facile, obligeant, deſintéreſſé ; qu'il aime la joye, & que les affaires ne l'empeſchent pas d'eſtre gay & enjoûé avec ſes amis.

On pouvoit ajoûter, repliqua Philanthe, qu'il avoit non ſeulement une probité éxacte, mais une piété ſolide ; qu'eſtant convaincu des véritez de la Religion, il en rempliſſoit réguliérement tous les devoirs, & qu'il réuniſſoit en ſa perſonne le véritable chrétien avec le parfait homme d'honneur.

Mais, reprît Eudoxe, ce qu'a dit de luy un grand Magiſtrat dans une trés-belle Harangue, eſt peut-eſtre l'éloge le plus achevé qu'on en puiſſe faire. Il s'agiſſoit de la Religion que ce Magiſtrat propoſoit aux Avocats pour régle de leur conduite. Quels éxemples, leur dît-il, ne « vous a pas donné celuy de vos Confreres que la « mort nous a enlevé il y a quelques mois ? La bon- « té de ſes mœurs, la beauté de ſon génie, l'agré- « ment de ſon eſprit, ſa religion envers ſes cliens, « mais encore plus la juſtice, le faiſoient recher- « cher pour défenſeur de toutes les cauſes impor- « tantes ; & les Juges n'avoient pas moins de plai- « ſir à l'entendre, que les parties avoient de con- « fiance en leur droit, quand il eſtoit ſoûtenu par « un tel Avocat. «

Voilà en peu de mots un panégyrique entier, & d'autant plus beau que le témoignage de ce-

luy qui parloit, ſi authentique de luy-meſme, fut confirmé par un applaudiſſement univerſel. Il eſt vray, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eû qu'une voix ſur le mérite de noſtre illuſtre défunt; & que ceux meſme qui devoient naturellement luy porter envie, luy ont toûjours fait juſtice. Dites, repliqua Eudoxe, que ſon bon cœur, & ſes maniéres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins eſté l'ornement que les délices du Barreau.

Nous ne finirions jamais ſur ce chapitre, dît Philanthe, ſi nous nous laiſſions aller à nos ſentimens. Il faut cependant finir, & il faut meſme que je vous quitte pour une affaire qui me rappelle néceſſairement. Aprés ces paroles, Philanthe ayant pris congé de ſon Ami, s'en retourna à la ville, fort ſatisfait de ſa viſite, & bien réſolu de ſe déclarer par tout pour le bon ſens contre le faux bel eſprit.

TABLE DES MATIERES.

A

ACHILLE

COmparé avec un Lion, & pris pour un Lion, *pag.* 16
Ce que Clitemneſtre dit à Achille au ſujet d'Iphigénie, 224
Ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les Enfers, 227

ACHILLINI

Poéte Italien : ſa penſée ſur le Crucifix de Saint François Xavier, 40

ACTION.

Ce que c'eſt que l'action de l'Orateur, 379

AFFECTATION.

C'eſt le pire de tous les vices de l'Eloquence, & pourquoy, 230. 231
Elle n'eſt pas toute dans l'Elocution, *ibid.*
Divers éxemples d'affectation dans la penſée, 231. 232. 233. 234. &c.
D'où vient l'affectation qui regarde les penſées, 239
Ce que c'eſt qu'affectation, 242

AGRÉMENT.

En quoy conſiſte l'agrément des penſées & d'où il vient, 132 133 134. 135. 136. 137. &c.
L'agrément joint à la triſteſſe dans quelques penſées, 155. *Voyez*, Penſées agréables.

ALEXANDRE.

La penſée d'un Hiſtorien Grec ſur ſes conqueſtes, 80
Ce qu'il dit à Parménion, 97
Sentiment généreux d'Aléxandre, *ibid.*
Mot de l'Ecriture Sainte ſur la puiſſance d'Aléxandre, 126
Ce qu'un Auteur Eſpagnol dit du cœur d'Aléxandre, 243
Ce que diſent les Déclamateurs anciens au ſujet de ſes conqueſtes, 244
Sa grandeur d'ame, 245
Ce qu'on a dit de luy par rapport à un autre Conquerant, 248
Aléxandre ſurnommé l'Angely, & pourquoy, 344

ALLEGORIE.

Elle ne doit pas eſtre trop étenduë pour eſtre agréable, 292

AMBITION.

De l'ambition, & quel eſt le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes ſelon un de nos Ecrivains, 45. 46

AMOUR.

Deſcription d'un amour violent, 156. 157

L Amour fait ſentir ſes peines juſques dans le ſéjour de la mort, 157

Amour aveugle & argus tout enſemble, 234

Amour enchaiſné & attaché à une colonne, 151

Amour propre : quel en eſt le caractére, 130

ANNE D'ANGLETERRE Ducheſſe d'Orleans.

Son Eloge, 106

ANNE D'AUTRICHE.

Son Epitaphe, & ſon Eloge, 105. 278

ANNIBAL.

Son Eloge, 85

ANTITHESE.

Combien les Antitheſes plaiſent dans les ouvrages d'eſprit, 150

Antitheſes ſimples & naïves, 155

Antitheſes recherchées ſont vicieuſes, 297. 298. 299

ARC-EN-CIEL.

Ce qu'on a dit de l'Arc-en-ciel, 291. 292

ARIOSTE.

Penſée fauſſe de l'Arioſte, 11

Roland furieux de l'Arioſte, 65

ARISTOTE.

Sa doctrine ſur la métaphore, 16. 143.

Ce qu'il dit d'Homere, 42

Ce qu'il penſe des petits hommes, 131

Ce qu'il rapporte de Périclés, 134

Ce qu'il dit d'une belle imitation, 155

Ce qu'il dit des belles perſonnes, 320

Il eſt quelquefois obſcur, 368

AVARE.

Ce que diſent quelques Poëtes ſur les avares, 326. 327. 338

AUGUSTIN.

Saint Auguſtin : ce qu'il dit ſur ſon ami mort, 318. 319

AVORTON.

Vers ſur un avorton, examinez, 376. 377

B

BACON.

SA penſée ſur les Anciens & ſur les Modernes, 103
Sa penſée ſur l'argent, 122

BALZAC.

Il uſe d'hyperboles trés-ſérieuſement, 27. 28
Il ne penſe point correctement quelquefois, 32. 33
La différence qu'il y a entre Balzac & Voiture, 34
Ce que Balzac dit de Montaigne, 43
Son ſentiment ſur un mot de Pompée, 51
Il eſt grand dans les petites choſes, 80. 81. 265
Sa penſée ſur une belle riviére, 138
Une de ſes penſées défenduë contre la Critique de Phyllarque, 171. 172
Balzac grand maiſtre en rafinement, 333. 334. 335
Ce que diſoit de luy le Cardinal de Richelieu, 397

BARBON.

Docteur extravagant: ſon portrait, 335. 336. 337

BASTELEUR.

Ce que c'eſt que des Baſteleurs en papier ſelon un de nos Ecrivains, 378

BEAUTE'. BEAU.

Ce qu'en dit un Auteur moderne, 315
Ce que c'eſt que le beau ſelon un Auteur ancien, 131

BENTIVOGLE.

Le Cardinal Bentivogle: ce qu'il dit du Marquis de Spinola, 162

BERNIN.

Le Cavalier Bernin: les vers qui ont eſté faits ſur le buſte qu'il fit du Roy en marbre, & ſa réponſe aux Vers, 269
Le Dialogue qu'on a fait ſur ſa ſtatuë Equeſtre du Roy, *ibid.* & 270

BOECE.

Ce qu'il dit de la réputation des grands hommes, 279

BONARELLI

Poéte Italien: ce qu'il dit ſur un ſujet comparé avec ce que dit Terence ſur un ſujet tout ſemblable, 235

BORROME'E.

Le Cardinal Charles Borromée: ce qu'un Prédicateur dît un jour de luy, 124

BRIE'VETE'.

La briéveté contribuë à l'obſcurité des penſées, 382. 383
Il y a une briéveté loûable,

comme il y en a une qui eſt vicieuſe, 384. 386

C.

CAILLY.

LE Chevalier de Cailly : ſes petites poéſies pleines de naïvetez, 153. 154

CALLIMAQUE

Brave Grec tué à la bataille de Marathon : ſon éloge fait au nom de ſon pere, 324. 325

CANNIBALE.

Ce que dit Montaigne du courage des Cannibales, 12

CATILINA.

Ce que Salluſte dit de luy & de l'air de ſon viſage aprés ſa mort, 91

CATON.

Son portrait, & ſon éloge, 6. 82. 84.

CATULLE.

Sa penſée ſur une perſonne agréable, 144

Ce qu'il dit d'un parfum exquis, 152

Son ſentiment ſur la mort d'un frere qui luy eſtoit cher, 214

CENTRE.

Quel eſt le centre des damnez ſelon un Auteur François, 365

Quel eſt le centre de la nature corrompuë, ſelon le meſme Auteur, 366

Quel eſt le centre de la teſte, ſelon un Auteur Italien, 367

CESAR.

Son Eloge, & ſon caractére, 83. 87. 119. 121. 165. 166. 209

Céſar touché à la veûë de la teſte ſanglante de Pompée, 217

CHAGRIN.

Le chagrin ſuit l'homme par tout, & ſe rencontre en tous lieux, 143. 319. 320

CHANSON.

Chanſon de Madame des Loges, 69

Ce qu'on a dit d'une belle chanſon, 291

Chanſon morale ſur une paſſion naiſſante, 238

CHARLES Duc DE BOURBON.

Ce qu'un Auteur Eſpagnol dit de luy, 91

CHARLES II. Roy d'Angleterre.

Son Eloge, 106

CHARLES PARIS D'ORLEANS Duc de Longueville.

Son portrait, & ſon éloge, 193. 194. 195. 196. 197

CHARLES IX.
Roy de France.

Parole de ce Prince peu conforme aux ſentimens de la nature, 227

CHARLES-QUINT.

Ce que dit un Poéte au ſujet de ſa pompe funébre, 249

CHRISTINE REINE DE SUEDE.

Sa Lettre au Roy de Pologne ſur la levée du Siége de Vienne, 93. 94

CICERON.

Ce que dit Ciceron des penſées de Craſſus, 9
Son ſentiment ſur la penſée de Timée au ſujet de l'incendie du Temple d'Epheſe, 50
Ce qu'il dit de Céſar, 83. 87
Eloge de Ciceron, 84. Son caractére, 118
Ce qu'il dit contre Verrés au ſujet de la Sicile, 100
Ce qu'il dit de Platon, 141
Ce qu'il rapporte de Céſar, & de quelle maniére il le loüe, 165. 166
Ciceron inventeur de deux belles penſées qui ſont devenuës communes, 172. 173
Ce qu'il dit de Thucydide, 186. 383
La loüange qu'il donne à Céſar, 209
Sa penſée ſur les Coloſſes de Cerés & de Triptoléme, 221
Sa penſée ſur la mort de Craſſus, *ibid.*
Il ne s'éleve point trop haut, 281
La différence qu'il y a entre Ciceron & Séneque, 296
Ce que dit Ciceron des paroles qui ne ſont point ſoûtenuë de penſées, 396

CLARTE'.

Quel rang elle tient parmi les vertus de l'Eloquence, 342
Pourquoy les penſées doivent eſtre claires, *ibid.*
Comment une penſée doit eſtre claire, 396. *Voyez* Obſcurité.

COEFFETEAU.

Ce que Vaugelas dit de luy au ſujet de la clarté & de la netteté, 398

COEUR.

Le cœur pris dans un ſens mauvais, 30. 31
Corruption du cœur : ſi elle eſt cauſe que les ouvrages bien écrits nous plaiſent, 44. 45
Le cœur mis en jeu avec l'eſprit, 66
Si le cœur eſt plus ingénieux que l'eſprit, 67
Sentimens du cœur, délicats, 213. 214. 215. 216. 217. 218
Le cœur s'explique mal par des jeux d'eſprit, 236. 237

Le cœur d'Aléxandre ; ce qu'en dit un Auteur Eſpagnol, 242
Ce que le cœur ſent ne s'explique pas aiſément, 356. 357

COMPARAISON.

Quelle différence il y a entre la comparaiſon & la métaphore, 16
Les comparaiſons bien choiſies fondent de belles penſées, 70. 117. 119. 137

CORNEILLE.

Poéte François : fort dans ſes penſées, 129. 130
Délicat dans ſes ſentimens, 215. 217
Elevé ſans enflure, 277

CORNELIE

Femme de Pompée : ſes ſentimens ſur la mort de ſon mari, 218. 280. 320
Ce qu'elle dit à Céſar qui paroiſſoit touché à la veûë de la teſte ſanglante de Pompée, 217

COSTAR.

Sa remarque ſur une Stance de Malherbe, 34
Son ſentiment oppoſé à celuy de Girac ſur la penſée d'un Hiſtorien Grec, 68. 69. 70
La comparaiſon qu'il employe pour montrer que c'eſt un grand avantage que d'eſtre porté au bien ſans nulle peine, 137. 138
Sa traduction d'un paſſage de Salluſte, 187
Sa penſée ſur le merite de Voiture peu nette, 370

CRASSUS.

Excellent Orateur, & quel eſtoit le caractére de ſes penſées, 9
Sa mort heureuſe dans les conjonctures du temps, 221

D

DELICATESSE.

LA délicateſſe, en matiére de penſées, difficile à définir en général, 159. 160
En quoy conſiſte la délicateſſe ingénieuſe, 160. 161. 178. 185. 188. 394. 395
Delicateſſe de ſentimens, 213 214. 215
La différence qu'il y a entre un ſentiment tendre & un ſentiment délicat, 214. 215

DEMETRIUS PHALEREUS.

Ce qu'il dit de l'Hiſtorien Cteſias, 69. 70
Son ſentiment ſur ce qu'on appelle beau, 131
D'où vient ſelon luy l'agrément & la beauté des penſées, 133
Ce qu'il dit ſur l'affectation, 231
Ce qu'il dit d'Homere, 315

DENIS D'HALICARNASSE.

Selon luy ce qui eſt enflé & recherché ne ſied point bien, 243

Ce qu'il dit de l'Orateur Lyſias, 265

Ce qu'il penſe des gentilleſſes d'eſprit dans des ſujets ſérieux, 302

Ce qu'il dit de la penſée au regard de l'élocution, 396

DIALOGUE.

Dialogue de la fortune & du mérite, 61

Les nouveaux Dialogues des Morts, pleins d'eſprit & d'agrément, 139

Dialogue entre un Paſſant & une Tourterelle, 217

Dialogue entre deux Amies ſur le ſujet d'une paſſion naiſſante, 238

Dialogue entre le Capitole & le Bernin ſur la Statuë équeſtre du Roy, 269. 270

Dialogue entre un François, un Eſpagnol, & un Italien, ſur l'éxaltation d'Urbain VIII. 292. 293

DIDON.

Didon malheureuſe, & pourquoy, 42

Les ſentimens qu'elle a en mourant, 156. 157

Ce qu'elle écrit à Ænée, 214

L'adieu qu'elle luy fait plus touchant que celuy d'Armide à Renaud, 236

E.

ECRITURE SAINTE.

ELLE eſt pleine de ſublime, 45. 125. 126

ENFLURE.

Elle eſt vicieuſe, & ne ſied point bien dans les penſées, 243

L'enflure ne convient pas meſme aux ſujets pompeux, 254

Elle eſt une marque de foibleſſe plus que de force, 377

Voyez Hyperbole, Penſées enflées & hardies.

ENTRETIENS.

Un endroit des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* défendu contre le Traducteur de Gracian, 359. 360. 361. &c.

Les Entretiens de Timocrate & de Philandre pleins de médiſance & de libertinage par tout; de galimatias dans un endroit, 389. 390. 391

EPIGRAMME

Sur l'incendie du Palais, 20

Sur un homme vicieux, 25

Sur la ville de Veniſe; 83

Sur l'ancienne Rome, 89

Sur le Maréchal de Baſſompierre, 135

Sur Henry IV. 188

Sur une empoiſonneuſe, 211

Sur une vieille qui vouloit se marier, *ibid.*
Sur un homme qui avoit enterré sept femmes, *ibid.*
Sur les nouveaux bastimens du Louvre, 268
Sur un enfant sauvé du naufrage, 279. 280
Sur un Ecrivain obscur, 355. 356
Epigrammes Grecques, leur caractere, 150. 326. *Voyez* Martial.

EPISTRE.

Personnages introduits dans les Epistres dédicatoires combien vicieux, 64. 65

EPITAPHE

D'un fou qui fut tué d'un coup de mousquet, 21
De François I. 30. 31
Du Maréchal de Ranzau, 31
Du Cardinal de Richelieu, 37
De Madame de Chasteau-Briant, 147. 148
De Jacques Trivulce, 148
D'un malhonneste homme, 153
D'un chien, 177
D'un enfant, 221
D'une Dame de la Cour de François I. 250
D'une grande Reine, 105. 147. 278
De l'Empereur Federic, 298. 299
De Voiture, 317
D'un célebre Comédien, *ibid.*

EQUIVOQUE.

En quoy elle consiste; qu'il y en a de plusieurs sortes, & comment la vérité se rencontre dans quelques-unes, 17 18. 19. 20. 21

ESPRIT.

L'Esprit mis en jeu avec le cœur, 66. 67
Traits d'esprit pour se tirer d'affaire, 177. 178
Le trop d'esprit est vicieux, & en quelles rencontres, 236. 299. 302
Pensée d'un Italien sur ceux qui mesurent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la teste, 367
Ce que font ceux qui ont le moins d'esprit, 395

ETOILES.

Ce qu'un Poéte Italien dit des Etoiles, 290

EXPRESSION.

Elle contribuë quelquefois à la noblesse de la pensée, 125
Elle sert quelquefois à rendre la pensée plus naturelle, & à la faire paroistre davantage, 230
La pensée sert de peu sans l'expression, 396

F

FABLE.

FABLES ingénieuſes ſur les conqueſtes du Roy, 12
Le vray n'eſt pas incompatible avec la fable. 10. 30

FAUSSETE'. FAUX.

La différence qu'il y a entre la fauſſeté & la fiction, 10. 11. 12
L'apparence du faux fait une beauté dans la penſée, 185. 186
Fauſſes penſées, 12. 13. 30. 31. 32. 34. 37. 38. 39. 40. 44. 45. &c. 53. 54. 56. 57. 71

FICTION.

La fiction faite dans les regles s'accorde avec la vérité, 10. 11. 12
La fiction rend quelquefois une penſée agréable dans la Proſe, 139

FLORUS.

Sa penſée ſur des navires baſtis promptement, 25
Ce qu'il dit des ſoldats Romains, 91
Ce qu'il dit des Gaulois, 92
Ce qu'il dit ſur la ville de Samnium ruinée par les Romains, 100
Ce qu'il dit de Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, 225
Il affecte de méchantes antitheſes, 297

FORCE.

En quoy conſiſte la force d'une penſée, 127

FORTUNE.

S'il eſt permis aux Chrétiens de faire de la Fortune, une Perſonne & une Déeſſe dans leurs diſcours, 59. 60. 61. 62. 63. 64
Diverſes penſées ſur la fortune, *ibid.*
La Fortune repréſentée avec de bons yeux pour flatter l'Imperatrice Livie, 189

FUSE'ES.

Penſée hardie & hyperbolique ſur les fuſées volantes, 28. 29

G

GALIMATIAS.

CE que c'eſt que Galimatias, & en quoy il différe du Phébus, 346
Exemples de galimatias, 332. 333. 347. 349. 350. 351. 352. 354. 371. 372. &c.

GOMBAUD

Poéte François: ſon caractére naïf; ce qu'il dit d'un homme ſans mérite, 154
Ce qu'il dit d'un Poéte obſcur, 389

GONGORA

Poéte Eſpagnol: modelle d'ob-

ſcurité, & ce que les Eſpagnols en diſent, 357.358

GORGIAS.

Comment il appelle les Vautours, 277

GOUST.

Ce que c'eſt que gouſt en matiére d'eſprit. 381. 382

GRACES.

Pourquoy on les a feint petites & d'une taille menuë, 12
Le nombre des Graces multiplié, 190
Graces terribles, 315
Les Graces enterrées avec les Muſes, 317

GRACIAN

Auteur Eſpagnol : ce qu'il dit d'un grand cœur, 243
Son caractére, & celuy de ſon Traducteur, 358. 359. 360. 362. 363
Ce que dit de Gracian un de ſes admirateurs, *ibid.*
Jugement ſur les ouvrages de Gracian, 363. 364. 365

GRAZIANI

Poéte Italien : ce qu'il dit d'une Princeſſe Grenadine dans ſon Poëme de la conqueſte de Grenade, 328

GRIMACES.

Grimaces agréables, 315. 316

GUARINI

Poéte Italien : ſa penſée ſur la pudeur, 226. 227
Ce qu'il dit du Geant Encelade, comparé avec ce qu'en dit Virgile, 231
Sa penſée ſur une perſonne ſçavante, morte, 316. 317

H

HENRIETTE DE FRANCE, Reine d'Angleterre.

SON Eloge, 105

HENRY LE GRAND Roy de France.

Sa harangue à ſes ſoldats un jour de bataille, 128
Ce qu'on a dit ſur ſa Statuë du Pont-neuf, 188

HERACLITE.

Un de ſes ouvrages condamné finement par Socrate, 368
Ce qu'il diſoit communément à ſes diſciples, 369

HERCULE.

Le ridicule de ſes amours, 211. 212
Hercule Gaulois, pourquoy la quenouïlle ne l'accommode pas, 144

HERMOGENE.

Ce qu'il dit ſur la nobleſſe des penſées, 82. 83
Ce qu'il dit de la Poéſie, 138

Il demande de la ſimplicité dans certaines antitheſes, 155
Il raille Gorgias mal-à-propos, 277

HISTOIRE. HISTORIEN.

L'Hiſtoire eſt ennemie des fauſſes penſées, 49
Combien les réflexions & les ſentences qu'on meſle dans l'Hiſtoire doivent eſtre délicates, 182. 183
L'Hiſtoire ne ſouffre pas des penſées frivoles, 330
L'Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume de l'Eloquence, 355
L'Hiſtoire doit eſtre claire & nette, 368
Hiſtorien moderne faux & rafiné dans ſes réflexions, 51. 54. 55. 313. 314
Obſcur en quelques endroits, 367

HOMERE.

Ce qu'il dit des Déeſſes de la priere, & des Graces, 11
Ce qu'il dit d'Achille, 16
Ce qu'il dit de Nirée, 23
Comment il rend croyable ce qu'il dit de Polyphemе, 24. 25
Ce qu'Ariſtote dit d'Homére, 42
Ce que dit d'Homére l'Auteur de l'Art Poétique François, 158
Ce qu'Homére fait dire à Achille dans les Enfers, 227
Il n'a pas d'égards pour les Dieux, 257
Ce qu'il dit d'un Cyclope, 315

HORACE.

Selon luy, pour bien écrire, il faut bien penſer, 3
Ce qu'il dit ſur la mort, comparé avec ce que dit Malherbe, 79
Le caractére qu'il donne à Virgile, 132
Sa penſée ſur les Palais des Grands, 143
Il garde les bienſéances néceſſaires en loûant, 255. 256
Ce qu'il dit ſur le chagrin, 319. 320
Ce qu'il dit ſur un pauvre & ſur un avare, 326. 327

HYPERBOLE.

Quelle eſt ſa nature, & comment on peut l'adoucir, 23. 24. 25. 26. 27
Il y a des occaſions où l'Hyperbole eſt permiſe, & où elle eſt meſme loûable, 264. 265
Ce que c'eſt qu'une Hyperbole de Drap, 378

I.

IGNACE.

SAINT Ignace Fondateur de la Compagnie de JESUS, comparé avec Céſar, & pourquoy, 119. 120. 121

INSCRIPTION.

Inſcription pour le portrait de la Comteſſe de Suze, 190. 191
Inſcriptions pour le Louvre, 268
Inſcription pour le Buſte de Loüis XIV. Roy de France, 270

IRONIE.

Elle eſt propre à faire paſſer l'Hyperbole, 27
Elle rend vray ce qui eſt faux, 29

JUSTESSE.

En quoy conſiſte la juſteſſe d'une penſée, 41
Il y a des ſujets qui demandent plus de juſteſſe que d'autres, 43
L'Auteur de la Juſteſſe critique mal Voiture, 32

L

LAMOIGNON.

M. le premier Préſident de Lamoignon : ſon éloge, 107. 108

LIPSE.

Ce qu'un Critique dit de Lipſe, & ce que Lipſe dit de Tacite, 362

LONGIN.

Ce qu'il dit de Démoſthene & de Ciceron, 118
Il traite de puérilité les penſées d'un Hiſtorien Grec, 80. 243
Ce qu'il dit à l'avantage de l'Ecriture Sainte, 125
Ce qu'il dit des penſées vaines & faſtueuſes, 254. 259
La remarque qu'il fait ſur Homére au regard des Heros & des Dieux, 274. 275
Ce qu'il dit de certains Poétes peu judicieux, 281

LOPE DE VEGUE

Poéte Eſpagnol : ce qu'un Poéte Italien a dit de luy, 141
Ce qu'il dit d'une Princeſſe belle & vaillante, 191
Sa penſée ſur Hercule amoureux, 212
Sa penſée ſur la reſſemblance de viſage qui eſt quelquefois entre deux perſonnes, 226
Ce qu'il dit de ſa nation, 247
Ce qu'il dit de l'Empereur Federic, 298. 299
Ce qui luy arriva avec l'Eveſque du Bellay, Jean Pierre Camus, 357
Son nom paſſé en Proverbe, *ibid.*

LOÛANGE. LOÛER.

Nouvelle maniére de loüer les Grands, 164. 165
La différence qu'il y a entre une loûange groſſiére, & une loûange délicate, 197. 198
Loûanges fines, *ibid.* & 199. 201. 202. 203. 204. &c.

En quoy conſiſte ce qu'on appelle loüer finement, 204 205
Les bienſéances qu'il faut garder en loüant, 256. 257
Loüanges exceſſives, 260. 261

SAINT LOUÏS.
Roy de France.

Ce que dit de luy un de ſes Panegyriſtes, 95. 119. 180
Ce qu'un de nos Poëtes dit de Saint Louïs, 297
Poëme de Saint Louïs plein de Sublime en quelques endroits, & trop élevé en d'autres, 86. 281

LOUÏS XIII.
Roy de France.

Ce qu'un faiſeur de pointes dit de luy, 39
Comparé avec David & avec Salomon, 119
Diſcours funébre prononcé à ſes obſéques d'un caractére particulier, 345. 346

LOUÏS LE GRAND
Roy de France.

Son éloge, 108. 109. 110. 111. 112. 113. &c. 148. 149. 168. 169. 170. 174. 175. 176. 182. 186. 205. 206. 209. 259. 268. 269. 270. &c. 273. 298. 234

LOUÏS DE BOURBON,
Prince de Condé.

Son Eloge, 85. 93. 284. 285. 286. 287. 288
Son ſentiment ſur les nouvelles vies de Saint Ignace & de Saint Xavier, 119. 120

LOUVRE.

Epigrammes ſur les nouveaux baſtimens du Louvre, 268
Inſcriptions pour le Louvre, *ibid.*

LUCAIN.

Critique de ſa penſée ſur Caton oppoſé aux Dieux, 5. 6. 7
Ce qu'il dit ſur les ruines de Troye, 99. 100
Ce qu'il fait dire à Cornélie femme de Pompée, 218
Ce qu'il dit ſur ce que Pompée fut privé des honneurs de la ſépulture, 251
Il ſe moque des Dieux, & ne les ménage point, 257. 310. 311
Ce qu'il dit pour flatter Neron eſt outré & impie, 276
Il rafine ſur le banniſſement de Marius, 310. 311
Ce qu'il dit de la femme de Pompée, 320

M.

MACROBE.

COMMENT il appelle les penſées ingénieuſes, 15

MADRIGAL.

Sur Loüis de Bourbon Prince de Condé, 93

Sur un homme de mérite élevé à une haute fortune, 152
Sur les événemens merveilleux du regne de Loûïs XIV. 167
Sur ſa puiſſance & ſon équité, 116
Sur Madame la Dauphine, 199
Sur la Campagne de la Franche-Comté, 201
Sur la rapidité des Conqueſtes du Roy, *ibid.*
Sur Monſeigneur le Dauphin, 211

MAGDELAINE.

Poëme de la Magdelaine. Il eſt d'une eſpece particuliére, 123. 124. 306. 307

MALHERBE.

Ce qu'il y a de vicieux dans une de ſes plus belles Stances, 34. 35. 36
Sa penſée ſur la mort comparée avec celle d'Horace, 79
Ce qu'il dît un jour des Epigrammes Grecques, 150
Il encherit ſur Homére en loûant Henry le Grand, 257. 258
Il eſt quelquefois ampoullé, 266. 267
Sa penſée ſur un tableau de Sainte Catherine, 289
Il eſt quelquefois obſcur, 374
Ce qu'un ſçavant homme dit de luy par rapport à Homére, 375

MARIANA

Hiſtorien moderne: ſon caractére, 183
Il copie les ſentences & les réflexions de Tacite, 83. 84
Il a des maximes fines, 185

MARIGNY.

Son caractére. Son Madrigal ſur les évenemens merveilleux du regne de Loûïs XIV. 167. 168

MARIN.

Le Cavalier Marin grand faiſeur de deſcriptions, & trop fleuri dans ſes penſées, 289. 290

MAROT.

Ce qu'il dit d'une Demoiſelle de la Cour de François I. jeune & ſage, 145. 146
D'une autre veſtuë en chaſſeuſe, 193
Folie ingénieuſe de Marot, 192

MARTIAL.

Ce qu'il dit à Domitien en l'appellant Pere de la patrie, 22
De quelle maniére il luy demande de l'argent, 203
Les loûanges fines qu'il luy donne, 209. 210
La penſée qu'il a dérobée à Ovide, 210
Ce qu'il dit à une Dame Romaine

Romaine, avec laquelle il eſtoit à la campagne, 216. 217
Sa penſée ſur les Admirateurs de l'Antiquité, 228
Il n'eſt que trop naturel en quelques penſées, 229
Ce qu'il dit de la maiſon de Domitien, 254
Il ſe moque de Jupiter pour flatter l'Empereur, 255
Ce qu'il dit d'un Comédien de ſon temps, 317
Sa penſée ſur la mort de Ciceron & de Pompée, 387

MAYNARD

Poéte François: il demande finement quelque choſe au Cardinal de Richelieu, 202
Ce qu'il dit d'un enfant qui mourut peu de temps aprés ſa naſſance, 221
Ce qu'il fait dire à un pere ſur la mort de ſa fille, 222. 320
Sa penſée ſur un Ecrivain obſcur, 355. 356. 379

METAPHORE.

Ce que c'eſt: en quoy elle differe de la comparaiſon, & comment elle s'accorde avec la vérité, 16. 17
Elle eſt une ſource d'agrémens, 143
Il ne faut pas la continuër trop, 292
Le bon & le mauvais uſage des Métaphores, 380. 281

MIROIR.

Diverſes penſées ſur le miroir, 285. 286. 287

MOLLESSE.

L'Eloge que la Molleſſe fait du Roy, 205

MONTAIGNE.

Il penſe plus juſte que le Taſſe, 14
Ce qu'un de nos Ecrivains dit de luy, 43
Ce que Montaigne dit de la maniére dont il faut ſe conduire dans les affaires, 393

MORT.

Ce qu'en diſent deux Poétes, 79
Par quelle voye on fait venir la mort plus viſte, 143
L'idée de la mort n'empeſche pas qu'une penſée ne plaiſe, & pourquoy, 155
Mort de Didon fort touchante, 156. 157

LA MOTTE LE VAYER.

Son ſentiment ſur un mot de Pompée, 51

N

NAÏVETE'.

EN quoy conſiſte la naïveté ingenieuſe. 150
Divers exemples de cette naïveté, 151. 152. 153. 154

Elle eſt oppoſée au Grand & au Sublime, 220

NATURE. NATUREL.

Pour bien penſer il faut imiter la nature, 70

La nature fait paroiſtre ſon adreſſe dans ſes petits ouvrages, 160

En quoy conſiſte le caractére naturel, 219. 220

La différenee qu'il y a entre ce qui eſt naturel, & ce qui eſt plat, 219

La différence qu'il y a entre une penſée naturelle, & une qui ne l'eſt pas, 231. 232. 233. 234

NOUVEAUTE'.

La nouveauté donne du prix aux penſées, & comment elles doivent eſtre nouvelles, 9. 75. 173. 174

O

OBSCURITE'.

ELLE ne vient pas quelquefois de la penſée ni de l'expreſſion, mais des circonſtances hiſtoriques, 342. 343

Il y a plus d'une ſorte d'obſcurité, 345

Exemples remarquables d'obſcurité, 349. 350. 351. 352. 354. 370. 371. &c.

Si les eſprits obſcurs qu'on n'entend pas s'entendent eux-meſmes, 356

Maiſtre en obſcurité, 360. 369

Nul Ecrivain ne doit eſtre obſcur, 369

La différence qu'il y a entre la délicateſſe & l'obſcurité, 369

D'où vient l'obſcurité dans les ouvrages d'eſprit, 382. 383. 384. 386. 395

Si les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture produiſent d'elles-meſmes l'obſcurité, 48. 49

OPPOSITION

Figure agréable, 146. 147

OVIDE

Grand Maiſtre en naïveté dans les penſées, 152

Ce qu'il dit pour flatter l'Impératrice Livie, 189. 191

Ce qu'il dit du Fils d'Auguſte, 210

Sa penſée ſur les amours d'Hercule, 211. 212

Ce qu'il fait dire à Didon qu'Enée abandonne, 214

A Paris ſur les trois Déeſſes, *ibid.*

OUTRE'.

Bons Auteurs outrez en quelques endroits, & pourquoy, 338. 339.

Voyez Affectation, Rafinement, Penſées affectées, Penſées enflées & hardies, Penſées pouſſées trop loin, Penſées rafinées.

P

PAGEAU.

Mr Pageau célébre Avocat : son Portrait, & son Eloge, 399.400.402

PALLAVICIN.

Le Cardinal Pallavicin fait une mauvaise comparaison pour loüer un Prélat, 71.72

Il fait une bonne Critique du Tasse, 73

Ce qu'il dit d'un grand Prédicateur qui estoit jeune, 288

Ce qu'il dit de Séneque le Philosophe, 29. 61

Il tombe dans le defaut qu'il reproche à Lucrece, 391

PANEGYRIQUE.

Panegyrique de Pline peu estimé de Voiture, & pourquoy, 508. 309

Voyez Loüis le Grand, & son Eloge.

PAON.

Ce qu'on a dit de sa queuë, 291

PASCAL.

Son sentiment sur la vie dont nous voulons vivre dans l'idée d'autruy, 47

Son sentiment sur la vérité que nous sentons en nous-mesmes, 75

Son sentiment sur le mot de moy, 130.131

PASSION.

Passion violente bien exprimée, 156. 157

Des pensées & des paroles ingénieuses ne conviennent point à une grande passion, 299.300.301.302

Passion naissante, 238

PATRIS.

Les Vers qu'il fit peu de jours avant sa mort, 122

PEINTRE. PEINTURE.

Les grands Peintres donnent de la vérité à leurs ouvrages, 70

Peintres qui excellent en certaines naïvetez, 151

Ce qu'il y a de remarquable dans les peintures chargées d'ombres & d'obscutitez, 119

Les choses les plus affreuses plaisent estant bien peintes. & pourquoy, 155. 156

Peintres dont les figures sont grossieres, 159

Peintres dont les Tableaux laissent à penser, 187. 188

PENSE'ES.

Quel doit estre le caractére des pensées ingénieuses, 9

En quoy elles ressemblent aux Diamans, 392

Pensées fausses. *Voyez* fausseté.

Penſées juſtes, 41. 42. 70
Il ne ſuffit pas que les penſées ſoient vrayes, 75. 76. 78
Penſées nobles, 80. 82. 83. 84. 85. &c.
Penſées baſſes, 123. 124
Penſées fortes, 127. 128. 129. 130
Penſées agréables, 133. 134. 135. 136. 137. &c.
Penſées naïves, 151. 152. 153. 154
Penſées délicates, 162. 163. 164. 165. 166. 167. &c. 177. 180. 181. 182. 185. 186. 187. 188. 189
Penſées uſées, 172. 173. 174
Penſées nouvelles, 174. 175. 176
Penſées coupées & myſtérieuſes, 187. 188. 189. 190 193
Penſées naturelles, 221. 222. 223. 224. 225. 226
Penſées affectées, 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237 238
Penſées enflées & hardies, 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 253. &c. 259. 266. 268. 269. &c. 271. 272. 274. 275. 276
Penſées pouſſées trop loin, 281. 293. 294
Penſées badines & frivoles, 39 40. 56. 57. 283. 284. 285. 289. 290. 291. 292. 297. 298. &c. 329
Penſées rafinées, 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 319. 321. 322. 323. 324. 325. &c.
Penſées obſcures, 347. 349. 350. &c. 360. 365. 366. 367. 370. 371. 372. 374. &c. 386. 387. 388. 390. 391.

DU PERRON.

Le Cardinal du Perron : ce qu'il dit de Ciceron & de Séneque, 296

PETRARQUE.

Ce qu'il dit ſur la mort de Laure, 318

PHE'BUS.

Ce que c'eſt que le Phébus, & en quoy il differe du galimatias, 346
Exemples de Phébus, 345. 346. 347. 348

PHILIPPE IV.
Roy d'Eſpagne.

Penſée outrée ſur ſa mort, 253. 254

PLAUTE.

Ce que Varron diſoit du ſtile de Plaute, 140

PLINE LE JEUNE.

Il exhorte Tacite à eſtudier juſques dans le temps de la chaſſe, 140
Ce qu'il dit des Lettres d'un de ſes amis, 141
Ce qu'il dit ſur l'Hiſtoire de la guerre des Daces qu'un de ſes amis avoit entrepris d'écrire, 147
Ce qu'il dit à Trajan ſur le nom de Pere de la patrie, 162

Sur ce que le Nil ne se déborda point une année, 163. 180
Sur ce que les particuliers posſedoient des maiſons qui avoient appartenu aux Empereurs, 163. 164
Sur ce que Trajan fut adopté par Nerva eſtant éloigné de Rome, 166. 167
Sur l'amour que Trajan avoit pour ſes ſujets, 216. 310
Ce qu'il dit d'un Sénateur devenu Profeſſeur de Rhétorique, 232
Sa penſée ſur une de ſes maiſons de campagne, 232. 233
Ce qu'il dit pour flatter Trajan comparé avec ce que dit Lucain pour flatter Néron, 276
Sa penſée ſur la mort de Nerva qui venoit d'adopter Trajan, 308
Il rafine quelquefois, *ibid.* & 310

PLINE L'HISTORIEN.

Ce qu'il dit des Dictateurs Romains, 142
Sa penſée ſur les maiſons où ſont les ſtatuës des Héros, & que des laſches habitent, *ibid.* & 143
Ce qu'il dit de l'uſage des fléches. *ibid*
Ce qu'il dit ſur les tableaux des excellens Peintres & ſur leurs ouvrages imparfaits, 187. 188
Sa penſée ſur la rouïlle que le ſang fait venir au fer, 232

PLUTARQUE.

Son caractére, & le ſentiment qu'il a eû de la penſée de Timée ſur l'incendie du Temple d'Epheſe, 49. 50. 51
Ce qu'il fait dire à Marius diſgratié, 311

PO.

Le Po fleuve: ce qu'en dit un Poéte Italien, 385

POEME. POESIE.

Poëme de Saint Loüis, Poëme de la Magdelaine. *Voyez* Saint Loüis, Magdelaine,
Quel eſt le monde poétique, 10. 11. 12
A quelles regles les Poétes ſont aſſujetis indiſpenſablement, 13
Quel eſt le but de la Poéſie, 138
Quelles ſont les licences de la Poéſie, 267
Quelque choſe de Poétique dans la Proſe rend les penſées agréables, 139. 140. 141. 142
Ce que dit la Poéſie ſur les grandes actions du Roy, 149

POINTES.

Ce que c'eſt, & combien elles ſont vicieuſes, 20. 38. 39.
Sur tout dans les ſujets triſtes & pathetiques, 299. 300

POMPE'E.

Mot remarquable de Pompée, 51
Eloge de Pompée, 87. 88
Ce qu'on a dit ſur ſa ſépulture, 251. 252

POSTERITE'.

La créance de la Poſterité au regard des actions merveilleuſes qui paroiſſent incroyables, 167. 168. 169. 170

PREDICATEURS.

Exemples de Prédicateurs frivoles, 56. 57

PRETI

Poéte Italien : ce qu'il dit ſur l'ancienne Rome, 101

PRIE'RE.

Les Déeſſes de la priére, pourquoy boiteuſes & contrefaites, 11

PROVERBE.

Caractére des Proverbes en toutes langues, 58
Nom paſſé en Proverbe, 357

Q

QUATRAIN

SUR la Reine de Carthage, 42
Sur l'incendie du Palais, 20
Sur l'étimologie du mot d'Alfana, 153
Sur la mort de Colas, 154.
Sur le voyage & la priſe de Marſal, 199
Sur une jeune perſonne qui ne penſe point à la mort, 230

QUEVEDO

Poéte Eſpagnol : Ses réflexions ſur l'aventure d'Orphée, qui alla chercher ſa femme aux Enfers, & qui la perdit en la ramenant, 178. 179

QUINTE-CURCE.

Ce qu'il fait dire à Amintas en préſence d'Alexandre pour ſe diſculper d'avoir ſuivi le parti de Philotas chef de la conjuration découverte, 178
A Siſigambis mere de Darius aprés la mort d'Alexandre, 218

QUINTILIEN.

Ce qu'il dit de l'Hyperbole, 24. 264
Il ſe moque des corrupteurs de l'Eloquence qui falſifient la nature, 72
Ce qu'il dit de Céſar, 87
Ce qu'il rapporte de Varron au ſujet de Plaute, 140
Ce qu'il dit de luy-meſme aprés la mort de ſa femme & de ſes enfans, 223
Il ſe trompe en diſant que l'affectation eſt toute dans l'elocution, 231
Ce qu'il dit de Cice-

ron, 281
Ce qu'il dit de Séneque, 297
Ce qu'il dit de la clarté dans le discours, 342
Ce qu'il dit de celuy qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers, 360
Ce qu'il dit des esprits enflez, 377
Ce qu'il dit du bon & du mauvais usage des métaphores, 280
Le defaut qu'il reproche à Sallustе, 383
Ce qu'il loüe dans le mesme Historien, 384
Ce qu'il dit d'une Eloquence corrompuë, 392. 393. 399
D'une Eloquence saine, 393
Selon luy moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, 305
En quoy il fait consister la clarté & la netteté 396

R

RACAN

POE'TE François : ses Vers sur Marie de Medicis, 11
Son génie facile & heureux, 229

RAFINEMENT.

Ce que c'est, & en quoy il consiste, 306. 307. 393. 394
Exemples de rafinement, 308. 310. 311. &c.
Voyez Pensées rafinées.
Le rafinement conduit au galimatias, 332. 333

RAILLE'RIE.

La raillerie autorise des pensées fausses, & les fait passer pour vraies, 27. 29
Railleries badines & ingénieuses, 211

RE'FLEXIONS.

Les réflexions historiques doivent estre vrayes, 49
Réflexion de Plutarque fort mauvaise, 50
Réflexion de Strada sur Alexandre Farnese, 53
Réflexion d'un de nos Historiens sur l'Amiral de Chastillon, 53. 54. 55
Réflexion sur l'imprudence d'Orphée, 178. 179
Réflexion sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin, 181
Réflexion sur les disgraces d'une Princesse, *ibid.*
Réflexions politiques, de quelle nature elles doivent estre, 182
Réflexions morales éxaminées, 379. 380. 382

RESSEMBLANCE.

Parfaite ressemblance de deux freres, 225
Ressemblance ordinaire des sœurs, 226
Pourquoy les freres & les sœurs se ressemblent quelque-

fois beaucoup, 226

ROCHEFOUCAULT.

Le Duc de la Rochefoucault Auteur des Réflexions morales, 67. 314

Sa penſée ſur un ouvrage plein de ſubtilité & de brillant, 72

ROME. ROMAINS.

Ce que les Auteurs diſent de la grandeur de Rome & de la puiſſance des Romains, 88

Les ruines de l'ancienne Rome, 89

Penſée d'un Poéte Grec ſur les conqueſtes des Romains, 245

Caractére des Romains dans leurs conqueſtes, 253

Quand le bon ſens commença à baiſſer parmi les Romains, 259. 260

Comment Rome s'eſt détruite elle-meſme. 308

ROSE.

Ce qu'un Poéte Italien dit de la Roſe, 289. 290

ROSSIGNOL.

Ce qu'un Poéte Italien dit du Roſſignol, 290

S

SAINT AMAND.

SA penſée ſur l'incendie du Palais, 20

Sur un fou qui mourut d'un coup de mouſquet, 21

SAINT CYRAN.

Lettres de l'Abbé de Saint Cyran pleines d'obſcurité & de galimatias, 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355

L'original de ces Lettres eſt au College des Jéſuites de Paris.

Ce que l'Abbé de Saint Ciran avoit d'oracle & de Prophéte, 353

Pourquoy il faiſoit le procés à Ariſtote, & à Saint Thomas, *ibid.*

SAINT GELAIS.

Ce qu'il dit de François I. 30. 31

Sa penſée ſur une Dame de la Cour de François I. 250

SALLUSTE.

En quoy il fait conſiſter une partie de la probité Romaine, 6

Ce qu'il dit de Catilina aprés ſa mort, 91

Sa penſée ſur une grande fortune, 187

Un de ſes paſſages traduit en pluſieurs façons, 187

Le defaut que Séneque & Quintilien luy reprochent, 383

Penſée de Salluſte ſur Mithridate, 384

SANNAZAR.

Son Epigramme ſur la ville de Veniſe,

Veniſe, 83
Sa penſée ſur une perſonne morte, 316

SAPHO

Apellée la dixiéme muſe, 189
Scrupuleuſe dans les loûanges quelle donne aux grands guerriers, 257

SCARON.

Ce qu'il dit d'une Dame Eſpagnole, 316
Ce qu'un ſçavant homme a écrit ſur la mort de Scaron, 318

SENEQUE LE PHILOSOPHE.

Ce qu'il dit des penſées ingénieuſes, 15
Ce qu'il dit de l'Hyperbole, 24.27
Ce qu'il dit ſur les Héros maltraitez de la fortune, 82. 83
Ce qu'il dit ſur l'incendie de Lion, 100
Ce qu'il dit d'une grande fortune, 146
Il répete trop une meſme penſée, 295. 296
Son caractére oppoſé à celuy de Ciceron, 296
Il a plus d'eſprit que du jugement, 297
Il a eſté appellé l'Ovide des Orateurs, & pourquoy, 295
Ce qu'on luy fait dire en mourant, 304. 305
Ce qu'il trouve à redire dans Salluſte, 383

SENEQUE LE TRAGIQUE.

Ce qu'il fait dire à Medée dans ſon deſeſpoir, 130
A Hécube ſur le Roy Priam privé des honneurs de la ſépulture, 299
A Mégare contre le meurtrier de ſa famille & l'uſurpateur de ſon Royaume, 314

SENTENCE.

En quoy les Sentences different des Proverbes, 59
Sentences tirées de la nature, 70
De quelle ſorte doivent eſtre les Sentences que les Hiſtoriens meſlent à la narration; 182. 183
Définition burleſque de la Sentence, 378

SENTIMENS.

Sentimens nobles & généreux, 92. 93. 94. 95. 96. 97
Sentimens tendres & délicats, 214. 216. 217. 218
Difficiles à expliquer, 356. 357
Sentiment de dévotion, alambiqué, 332. 333

SIDONIUS APOLLINARIS.

Ce qu'il dit de la valeur des François, 91. 92

SIGNE DU CIEL.

Signe de la Balance, ſigne de l'Ecreviſſe, mal mis dans des

œuvres d'eſprit, 39.40

SILIUS ITALICUS.

Ce qu'il dit au ſujet d'Annibal qu'un jeune homme de Capoüë vouloit attaquer dans un feſtin, 85

SIMPLICITE'.

Elle s'accorde avec le Sublime, 45.125

SOCRATE.

De quelle maniére il condamne un livre d'Héraclite, 368.369

SOLE'CISME.

Ce que c'eſt qu'un Soléciſme en pierre ſelon un de nos Ecrivains, 378

SONNET

Sur les ruines de l'ancienne Rome, 101

Sur les grandes actions de Loüis XIV. Roy de France, 170

Sur la mort de Philippe IV. Roy d'Eſpagne, 253

Sur un miroir, 285.286

Sur un avorton, 376

Sur le Calviniſme détruit dans la France, 117

SOPHOCLE.

Ce qu'il dit des préſens des ennemis, 146

Et d'une mere inhumaine, *ib.*

SPINOLA.

Le Marquis de Spinola: ce qu'on a dit de luy ſur ſa qualité de Grand d'Eſpagne, 162

Le Pere Spinola Miſſionnaire de la Chine: ſa penſée ſur l'héreſie éteinte dans la France, 117

STATUË.

Ce qu'un Poéte Italien a dit ſur la Statuë d'une Déeſſe, 73

Ce que diſent des Poétes Grecs ſur la Statuë de Jupiter: ſur Pallas & Junon voyant une Statuë de Venus: ſur la Statuë de l'Amour enchaiſné, 151

Ce qu'on a imaginé ſur une Statuë équeſtre du Roy, 269

STRADA.

Sa réflexion ſur Aléxandre Farneſe eſt vicieuſe, 53

Il copie Tacite en quelques rencontres, & l'imite en d'autres, 184.185

Il a des maximes délicates, 185

Il rafine en décrivant le ſiége de Maſtric, 321

SUBLIME.

L'Ecriture Sainte eſt pleine de Sublime, 125

Le Sublime n'eſt pas incompatible avec des paroles ſimples, *ibid.*

Voyez Penſées nobles.

Sublime outré, 243. 244. 245. 247. &c. 268. 269. 270. 271. &c.

T

TACITE.

CE qu'il dit de Mucien, 88
Ce qu'il dit d'Auguſte, 312
Ce qu'il fait dire à Othon dans le mauvais état de ſes affaires, 127
A Germanicus au lit de la mort, *ibid.*
A Mucien pour obliger Veſpaſien de s'emparer de l'Empire, 128
A Galgacus avant que de combatre les Romains, *ibid.* & 253
A un Chevalier Romain pour juſtifier ſon amitié pour Séjan, 177
A Bojocalus auquel les Romains offroient des terres, 252
Sa penſée ſur ce qu'on fait pour regner, 146
Sa réflexion ſur le gouvernement de Galba, 180
Tacite grand faiſeur de réflexions, 183
Le caractére de Tacite, 312
Il eſt loüé de ſon obſcurité par un de ſes Commentateurs, 362
Il eſt obſcur, & pourquoy, 383. 386. 387

TASSE.

Penſée fauſſe du Taſſe ſur la mort d'Argant, 13. 14. 15
Sur le combat des Infidéles & des Chreſtiens, 73
Il a beaucoup de nobleſſe & d'élevation, 89. 90. 91. 92. 94. 95
Il vole les Anciens, 97. 99. 9.
Ce qu'il dit ſur les ruines de Carthage, 99
Ce qu'il dit d'un jeune Prince beau & vaillant, 92. 97. 186. 191
Ce qu'il dit d'un Prince équitable & généreux, 95. 96
Sa penſée ſur un ſujet, comparée avec celle de Térence ſur le meſme ſujet, 234
Il eſt plein d'affectation, *ibid.* & 238
Il eſt ſemblable aux femmes coquettes, 237
A quoy il compare un Soudan d'Egypte, 258. 259
Il badine quelquefois, 291
Meſme dans les ſujets triſtes, 299. 300. 301. 303
Ce qu'il dit d'un camp d'armée, 315. 316
Il rafine en quelques rencontres, 322. 323. 330. 331
Le Taſſe imité ou volé par un Poéte François, 385

TERTULLIEN.

Son ſtile dur, 129
Ses penſées eſtropiées & informes, 388

TESAURO

Auteur Italien : ce qu'il dit des penſées ingénieuſes, 15
Ce qu'il dit des fuſées vo-

lantes, 129

TESTI

Poéte Italien : ce qu'il dit ſur ſur la mort du Lope de Vegue, 141

Le Teſti pouſſe une penſée trop loin au ſujet de ſes Poéſi s Lyriques, 293. 294

Ce qu'il dit de frivole ſur un jeune Chevalier de Majorque, 329

THUCYDIDE.

Ce qu'on a dit de ſon diſcours, 186

Il n'eſt pas toûjours clair, & pourquoy, 383

TIGRE

Fleuve : ce qu'en dit un Poéte François, 385

TIMÉE

Hiſtorien Grec : ſa penſée ſur les conqueſtes d'Aléxandre, 80.

Le jugement que Longin porte de Timée, 243

TITE-LIVE.

Ce qu'il rapporte du Dictateur Camille, 128. 129

Ce qu'il dit de Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, 225

Tite-Live pris pour modele, 183

Tite-Live ennemi du faſte dans les penſées, 252

TOURTERELLE.

Plainte d'une Tourterelle aprés la perte de ſa compagne, 217

TURENNE.

M. de Turenne. Son Eloge, 107. 209

TURLUPINADE.

Où les Turlupinades peuvent trouver place, 21

V

VALERE-MAXIME.

CE qu'il dit de Pompée, 88

Ce qu'il dit de Platon, 141

Ce qu'il dit de Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, 225

Ce qu'il dit d'Artemiſe qui but les cendres de ſon mari, 277

VANITÉ.

Vanité des grandeurs humaines, 34. 147. 278. 279

VAUGELAS.

Ce qu'il dit d'un Ecrivain qui penſoit & s'exprimoit nettement, 398

VELLEÏUS PATERCULUS.

Ce qu'il dit de Caton, 6. 82

Ce qu'il dit de Ciceron, 84

Ce qu'il dit de Pompée, 87

Ce qu'il dit de Matius banni, 311

VE'RITE'.

La Vérité eſt la premiére qualité des penſées, 9. 10
Elle ſe rencontre dans la Métaphore, dans l'Equivoque, & dans l'Hyperbole, 16. 17. 18. 19. 22. 25. 27. &c.
Ce que dit un bon eſprit ſur la Vérité, 30
Tout le monde l'aime, & la ſent en ſoy-meſme, 74. 75
S'il y a de la vérité dans ces paroles, *Je viens de mourir pour vous*, 68. 69

VIRGILE.

Ce qu'il dit des flottes d'Antoine & d'Auguſte, 25
Ce qu'il dit de Troye aprés qu'elle fut brûlée, 101
Sa réflexion ſur l'imprudence d'Orphée, 178
Ce qu'il fait dire à un guerrier qui parle à ſon cheval, 181
Il eſt naturel dans ſes penſées, 156. 157. 223. 225. 231
Ce qu'il dit du Géant Encelade comparé avec ce qu'en dit un Poéte Italien, 231
Il eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme, 281

VOITURE.

Ses deux Placets preſentez au Cardinal Mazarin pour le Cocher de ſon Eminence, 17. 18
De quelle maniére il adoucit les Hyperboles, 26. 27. 28. 29
Voiture mal critiqué & mal entendu, 32
Ce qu'il dit au Duc de Bellegarde & à Madame de Saintot, 65
Son caractére enjoûé, *ibid.* & 66. 136
L'agrément qu'il y a dans ſes penſées, 133. 134. 137
Ce qu'il imagine ſur Mademoiſelle de Bourbon, 144
Ce qu'il dit au Duc d'Anguyen ſur ſes grandes actions, 168
A la Ducheſſe de Longueville ſur la mort de M. le Prince ſon pere, 225
Il ſçait loûër finement, 203. 204
Ce qu'il dit ſur la bonté que Mademoiſelle de Bourbon & Madame la Princeſſe avoient pour luy, 243
Sa Lettre à Balzac d'un caractére particulier, & pourquoy, 262. 263
Voiture ſemble enflé dans quelques endroits, 264 265
Son génie fort different de celuy de Balzac, 34. 264. 265
Il n'eſt moins pas le Panégyrique de Pline, 308. 309
Il eſtoit naturel en tout, *ibid.*

X

XE'NOPHON.

CE qu'on a dit de luy au ſujet de ſon ſtile, 141

TABLE DES MATIERES.

Y

YEUX.

LEs sotises que les Poëtes & les faiseurs de Romans disent sur les yeux de leurs Héroines, 327.328.329

Z

ZODIAQUE.

QUEL est le Zodiaque en terre selon les Panégyristes des Rois d'Espagne, 346. 347

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 30. de Juillet 1687. signées LE PETIT, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à la Veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy Imprimeur de Sa Majesté, & Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer un Livre intitulé, *La Maniére de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, Dialogues*; & ce pendant le temps & espace de douze années consécutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté imprimé pour la premiére fois, avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles soyent, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le septiéme jour d'Aoust 1687. Signé, J. B. COIGNARD, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois le dernier jour d'Octobre 1687.